

JOURNAL DE MÉDECINE, CHIRURGIE, PHARMACIE, &c.

Dédié à MONSIEUR.

*Par M. A. ROUX, Docteur-Régent & ancien
Professeur de Pharmacie de la Faculté de
Médecine de Paris, Membre de l'Académie
Royale des Belles-Lettres, Sciences & Arts de
Bordeaux, & de la Société Royale d'Agric-
ulture de la Généralité de Paris.*

Medicina non ingenii humani partus, sed temporis
filia. Bagl.



JULLET 1774.

TOME XLII.



A PARIS,



Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de MONSIEUR,
rue des Mathurins, hôtel de Clugny.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.





JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

JUILLET 1774.

EXTRAIT.

PAULI-JOSEPHI BARTHEZ, in universitate medicinæ Mospeliensi cancellarii & judicis, nec non medicinæ, anatomix, botanices professoris regii, nova Doctrina de Functionibus naturæ humanæ; c'est-à-dire : *Nouvelle doctrine des fonctions de la nature humaine* ; par M. PAUL-JOSEPH BARTHEZ, chancelier & juge de l'université de médecine de Montpellier, & professeur royal de médecine d'anatomie & de botanique. A Montpellier, chez Rochard, 1774, in-4^o.

LORSQUE je rendis compte, dans le Journal du mois de Mai 1773, du Discours de M. Barthez sur le principe vital, j'a-

4 NOUVELLE DOCTRINE

vertis qu'il se proposoit de publier une doctrine nouvelle sur l'économie animale, dont ce discours n'étoit que le préliminaire : l'ouvrage que j'annonce aujourd'hui contient une partie de cette doctrine, celle qui a pour objet les fonctions naturelles dans l'état de santé ; il annonce qu'il donnera dans la suite de nouvelles idées sur les causes des maladies, & sur les procédés curatifs qu'on a coutume d'employer pour les combattre.

Cette physiologie est divisée en seize chapitres, qui traitent chacun d'une fonction naturelle. Le premier a pour objet la digestion des aliments. M. Barthez y donne d'abord quelques observations nouvelles sur la mastication & la déglutition. En traitant de la digestion, il observe que, quoique la privation entière d'aliments soit généralement mortelle, on ne peut cependant pas démontrer que la digestion soit d'une nécessité absolue pour la conservation de la vie, puisqu'il est constaté, par des observations qu'il n'est pas possible de révoquer en doute, que des hommes ont vécu des mois, & même des années, sans faire usage d'aucun aliment, soit solide, soit liquide ; que les animaux à sang froid vivent long-temps sans aliment, & que les ours en supportent la privation pendant tout l'hiver ; & il remarque à ce sujet que le moyen le plus sûr de soutenir cette longue abstinence, est

d'anéantir le sentiment de la faim, en prévenant le frottement des rides de la tunique interne de l'estomac par la réplétion mécanique de ce viscere, c'est-à-dire en le distendant par des substances non alimentaires; c'est pour cette raison que les ours avalent en automne des boules de résine & de feuilles de pin, qu'ils rejettent au printemps, & que certains peuples se ferment le ventre lorsqu'ils ne trouvent pas d'aliments pour satisfaire leur faim.

Galien s'est convaincu par de nombreuses observations, qu'immédiatement après le repas l'estomac s'appliquoit exactement aux alimens, qu'il demeurait immobile, & que le pylore restoit fermé jusqu'à ce que la coction fût finie, qu'alors il s'ouvrait, & que le mouvement péristaltique commençoit dans l'estomac & les intestins. Il a donné le nom de *péristole* à cette action de l'estomac qui embrasse les alimens pendant le temps de la digestion. M. Barthez prétend qu'on ne sçauroit expliquer cette péristole par aucune cause mécanique, & que les modernes ont eu tort de la confondre avec le mouvement péristaltique.

Après ces préliminaires, M. Barthez considère la digestion sous deux points de vue, 1^o relativement à l'extraction & à l'assimilation des sucs alimentaires; 2^o relativement

6 NOUVELLE DOCTRINE

au renouvellement des autres fonctions par le travail de la digestion,

Il ne croit pas que l'extraction qui doit précéder l'assimilation de ces sucs puisse se faire hors du corps ; il se fonde sur une observation de M. Cullen , qui prétend qu'on ne peut par aucun moyen dissoudre le blanc d'œuf coagulé , quoiqu'il n'est personne qui ne le digere très-facilement. Il admet , avec M. Cullen , une fermentation particulière ou putride , qui précède la fermentation *digestrice* , qui relâche le tissu des aliments , & donne plus de fluidité à leurs sucs ; mais il prétend que la fermentation *digestrice* opere d'une façon beaucoup plus efficace la solution de certains aliments , comme le prouve le ramollissement des os dans l'estomac des animaux carnivores , dans lequel le bois n'éprouve rien de semblable,

Les sucs alimentaires digérés prennent une nature spécifique appropriée à la nutrition particulière de l'animal ; cette transmutation est , selon M. Barthez , l'effet de la fermentation vitale qui prévient la corruption spontanée des aliments. Cette dernière fermentation présente plusieurs phénomènes analogues à ceux qui se passent dans les fermentations ordinaires,

Cette fermentation a besoin du concours de la faculté sensible du principe vital ,

(Voyez l'extrait du Discours de notre auteur sur ce principe, Journal de Mai 1773,) puisque, lorsque cette sensibilité est détruite par l'effet de l'opium ou la ligature des nerfs de la huitieme paire, les aliments ne se digerent plus, mais éprouvent les fermentations qui leur sont propres. La nécessité de la faculté sensible du principe vital est encore démontrée par l'observation, qui nous apprend que le différent degré de sensibilité fait que certains estomacs ne peuvent pas s'accommoder de quelques especes particulieres d'aliments, parce qu'ils ne les digerent pas; d'où M. Barthez conclut que le principe vital recherche ou rejette par choix les aliments, même après qu'ils sont introduits dans l'estomac, qu'il ne digere pas ceux qui lui sont défagréables, & qu'il digere les autres d'autant plus parfaitement qu'ils lui plaisent davantage.

Ce principe vital commence à donner aux sucs des aliments dont il opere la digestion un caractère vital; c'est du moins ce que notre auteur croit pouvoir conclure des phénomènes que présente le mouvement intestin des humeurs produites de ces sucs, tels que la chaleur, la corruption qu'elles éprouvent à la suite des passions; phénomènes qu'on ne sçauroit expliquer par aucune loi mécanique ni chymique.

Le second objet de la digestion est la réin-

8 NOUVELLE DOCTRINE

tégration des autres fonctions animales. M. Barthez ne croit pas qu'il suffise, pour expliquer ce rapport des autres fonctions avec la digestion, d'avoir recours aux oscillations nerveuses & aux tiraillements réciproques des membranes. De Gorter & de Haller assurent que les gens qui voyagent sur la glace en Hollande, sont exposés à tomber en défaillance s'ils n'ont pas la précaution de manger un bon morceau de pain, ou quelqu'autre aliment solide. Il paroît que la force que l'estomac reçoit de la digestion, se communique sympathiquement aux autres membres. On observe que la digestion répare d'une manière plus marquée les forces des organes qui sont le plus affoiblis par les exercices auxquels on se livre plus habituellement, les membres dans les payfans forcés de soutenir les travaux les plus pénibles, la tête dans les gens de lettres qui se livrent aux méditations profondes. Le travail modéré de la digestion, excite successivement différentes fonctions; immédiatement après le repas, nous sentons une augmentation de chaleur, le pouls s'accélère au point d'avoir dix pulsations de plus dans une minute; & Hecquet a observé que, dans certaines personnes, il s'excite une véritable fièvre dans le temps de la digestion.

Lorsque la digestion est finie, le principe vital relâche le pylore, & pousse la masse

alimentaire dans les intestins par un mouvement péristaltique qui passe dans ces organes. M. Barthez attribue ce mouvement au principe vital, parce qu'il ne voit pas comment on peut expliquer autrement la direction constante de ce mouvement dans l'état de santé, & son renversement ou le mouvement antipéristaltique dans l'état de maladie. Il croit que le chyle est sucé par les orifices des vaisseaux lactées, & que cette succion ne peut avoir lieu que dans les corps vivants, même dans les végétaux : il se fonde sur une observation de M. Bonnet, qui a remarqué que des roseaux secs n'absorbent pas les liqueurs colorées, comme lorsqu'ils sont verts. Il explique le mouvement du chyle dans ces vaisseaux par le mouvement péristaltique dû au principe vital, mouvement qui peut être aidé par les valvules de ces vaisseaux & la pression des viscères voisins.

La bile, sur-tout la cystique, exprimée par le mouvement de l'expiration, par la distension du duodenum, & principalement par le mouvement péristaltique des vaisseaux biliaires, observé par Borrichius & d'autres, renouvelle & augmente la fermentation de la pâte alimentaire propre à chaque animal, & prévient leur fermentation spontanée. Cette bile est d'autant plus propre à imprimer un caractère de vie au chyle, qu'un

grand nombre de phénomènes prouvent qu'elle est douée de ce caractère plus qu'aucune autre humeur animale. M. Barthez en donne pour preuve la corruption de cette humeur dans certaines affections nerveuses, la mort prompte qui suit quelquefois les blessures de la vésicule du fiel, l'ictère & la gangrene du canal cholédoque dans les animaux mordus de la vipère, &c.

La circulation du sang fait l'objet du chapitre second. M. Barthez prétend, contre l'opinion reçue, que chaque partie de la masse du sang, tantôt suit constamment le mouvement circulatoire imaginé par Harvey, sur-tout lorsqu'elle est parvenue au cœur ou aux vaisseaux du voisinage ; tantôt suit d'autres directions, ou même cesse de se mouvoir, sur-tout dans les lieux éloignés du cœur. Il pense que le principe vital peut arrêter, renverser, rétablir la circulation du sang, à différents intervalles de temps dans les vaisseaux les plus éloignés du cœur. Il appuie cette doctrine, 1^o sur les observations microscopiques qui ont fait voir à M. de Haller, dans les vaisseaux des animaux à sang froid, des courants opposés dont les mouvements se détruisoient ou l'emportoient l'un sur l'autre. 2^o Sur l'impossibilité que le sang conserve son mouvement circulatoire dans le tissu spongieux de la rate, des corps caverneux des parties gé-

nitales, des sinus caverneux de la dure-mere près de la felle du turc, &c. 3^o Il conclut, de ce que Leuwenhoeck & de Haller ont observé qu'il n'y a pas de différence sensible entre la vitesse du sang dans les dernières ramifications artérielles, & celle qu'il a dans les troncs; il en conclut, dis-je, que toutes les parties ne se meuvent pas en même temps suivant les loix de la circulation établies par Harvée. 4^o Il se fonde encore sur les hypothèses opposées, dans lesquelles la doctrine d'Harvée a dû nécessairement jeter les physiologistes sur le rapport de la vitesse du sang dans le poumon, à celle qu'il a dans le système de l'aorte; les uns prétendant que cette vitesse est beaucoup plus petite dans le poumon que dans les ramifications de l'aorte, les autres au contraire qu'elle y est plus grande; cependant les observations les plus exactes ont démontré qu'elle étoit égale, &c.

Il admet dans les arteres un mouvement péristaltique auquel il attribue leurs pulsations; & le développement de sa théorie fait la matiere du troisième chapitre. Il traite, dans le quatrième, de la chaleur vitale: il prétend que le principe vital l'engendre, l'entretient & l'augmente par son influx particulier.

Il attribue, dans le cinquième chapitre, la génération & la perfection des humeurs

12 NOUVELLE DOCTRINE

qui émanent du sang , au mouvement intestinal des fucs aqueux, salins, huileux, muqueux, coagulables; mouvements régis & animés d'une maniere inconnue, par le principe vital. Il se fonde, pour étayer cette doctrine, sur l'insuffisance des loix mécaniques & physiques qu'on a imaginées jusqu'ici pour expliquer les différents phénomènes de cette fonction importante.

Il définit la nutrition, ou comme Stahl s'exprime, l'*affimilation nutritive*, la séparation de corpuscules analogues à la consistance de chaque partie, des parties de nature différentes qui composent la lymphe dont sont arrosés les différents organes, & l'adaptation de ces mêmes corpuscules dans une proportion appropriée à chaque âge de la vie. Il observe qu'on peut déterminer une sécrétion plus abondante des fucs nutritifs par l'irritation du principe vital, ou en ramollissant les membres qu'on veut nourrir. Il observe en outre que la forme de chaque organe peut être altérée par le suc nourricier, toutes les fois que la membrane extérieure qui enveloppe cet organe vient à être lésée. Telle est la substance du sixieme chapitre.

Le septieme est consacré à la respiration; il y développe d'abord le mécanisme de l'articulation des côtes, l'action du diaphragme. Il explique d'une maniere neuve

un phénomène que présentent les grandes inspirations, phénomène qu'on n'avoit pas encore tenté d'expliquer. Dans les grandes inspirations, on observe que l'abdomen se gonfle & s'étend. Schwartz a remarqué qu'alors le diaphragme descend, qu'il s'applatit, se ride, en un mot est dans un état parfait de relâchement; cependant il fait descendre le foie & le ventricule: lorsque l'effort cesse, il a vu qu'il se contractoit & remontoit. « Il paroît, dit M. Barthez, que dans cette expiration violente, 1^o on fait un très-grand effort pour expulser l'air dont les poumons ont reçu une très-grande quantité par la glotte qui se resserre: on observe en effet que la poitrine est fortement comprimée, & que la glotte éprouve une forte constriction, démontrée par le son plaintif que rend l'air qui en sort. 2^o Que l'air ainsi comprimé, ne sortant que difficilement & lentement, réagit en tout sens, & par conséquent distend les poumons, & par leur moyen presse le diaphragme contre les viscères abdominaux. »

Il assigne pour cause des mouvements de la respiration, le principe vital déterminé dans l'animal naissant par une certaine appétence automatique, qui se renouvelle pendant toute la vie; &, lorsque les poumons ont fait un usage suffisant de l'air, ils le rechassent par une action qui n'est nul-

14 NOUVELLE DOCTRINE

lement l'effet de leur mécanisme, mais parce que la nature l'ordonne.

Les usages de cet air sont, 1^o de favoriser la circulation du sang dans les poumons par les moyens généralement connus, & en excitant les forces toniques dans les poumons. Hippocrate mettoit l'air au nombre des aliments, & Galien regardoit les poumons comme un organe propre à le cuire. M. Barthez n'est pas éloigné de penser que l'air qu'on trouve dans les humeurs, & qui entre dans la mixtion des solides, y est introduit par les poumons; &, quoiqu'il ne croie pas qu'on puisse le regarder proprement comme alimentaire, il conjecture cependant qu'il fournit une matiere vivifiante inconnue.

2^o On ignore la cause de la nécessité indispensable de l'air pour l'entretien de la vie, mais il est important de connoître les conditions essentielles pour rendre son application utile; ces conditions sont que l'air qu'on respire se mêle assez facilement à l'air extérieur; que cet air pénètre les poumons assez rapidement.

Après avoir traité de la respiration, M. Barthez a cru devoir exposer, dans son huitieme chapitre, le mécanisme de la voix & de la parole: il adopte le système de M. Ferrein, qu'il a cru cependant devoir modifier, en joignant à la tension des cordes

vocales le rétrécissement ou la dilatation de l'ouverture de la glotte , auxquels seuls M. Dodart avoit eu recours pour expliquer la diversité des tons.

Le neuvieme chapitre est consacré aux fonctions des parties génitales ; ce sont, dans l'homme, la préparation de la semence , sa sécrétion & son expulsion dans l'acte vénérien ; dans la femme, les menstrues, la conception, l'accouchement, auxquelles il joint la production du lait dans les mamelles.

Il convient qu'on ignore la nature vivifiante de la semence & des molécules actives qui se trouvent dans ce fluide. Il n'est pas aisé de décider si ces molécules jouissent d'un mouvement spontané, ou si elles sont agitées par des secousses électriques, telles qu'on les observe dans les dissolutions du camphre. M. Barthez conclut des observations de Lieberkhun, que ces molécules ont des figures différentes dans les différentes especes d'animaux , & en cela il leur trouve une très-grande analogie avec la poussière féminale des fleurs.

Le mouvement de la semence dans le testicule est entretenu par les forces toniques que le principe vital dirige. C'est encore à l'action immédiate du principe vital qu'il attribue l'érection de la verge. Il croit que les secousses alternatives de la partie inférieure du tronc dans l'acte vénérien , pro-

duisent une agitation dans le cremaster , qui comprime par ce moyen le canal déférent ; ce canal est en outre secoué par l'action du psoas , & sur-tout dans son passage par l'anneau de l'oblique externe. Mais, outre cette utilité, il croit encore que , par le grand effort & par la concentration des facultés sensitives dans l'un & l'autre sexe, le principe vital tend à se propager en entier dans une autre matiere conformée de la même maniere.

Il admet pour cause générale de la menstruation, la pléthore relative du sang qui s'accumule dans la matrice ; accumulation produite par la surabondance du sang & des sucs nourriciers, depuis l'âge de puberté jusqu'à celui de stérilité, & favorisée par l'étendue du bassin, le volume & la position des vaisseaux utérins. Mais on ignore absolument la cause pour laquelle le principe vital excite cette évacuation régulièrement tous les mois, ou toutes les lunaisons : M. Barthez n'est pas éloigné d'admettre l'influence de la lune.

Il lui paroît très-probable que le fœtus est formé du mélange des semences fournies par les deux sexes, en convenant cependant qu'on n'a pas encore découvert dans la femme de liqueur analogue par sa nature à la semence du mâle, ni même de réservoir propre à la contenir : il voudroit qu'on cher-

chât

DÈS FONCT. DE LA NATURE HUM. 17
chât ces réservoirs dans les corps jaunes de
Valisnieri.

On ignore absolument s'il suffit que la semence du mâle, qui doit probablement être retenue dans la matrice, envoie seulement quelques émanations subtiles aux testicules de la femelle. Mais il paroît que la puissance féminale de la femelle peut être portée quelquefois à la matrice par une émanation subtile au travers du tissu des trompes de Fallope, puisqu'on a trouvé ces trompes bouchées dans des femmes qui avoient conçu.

Valisnieri a souvent vu, après la conception, la trompe collée sur l'ovaire, mouvement dont la cause n'est pas bien connue, ce qui le fait attribuer par notre auteur à un instinct qui agit d'une manière cachée.

Il croit que le fœtus se nourrit de la liqueur de l'amnios & du sang de la mere; celui-ci est porté dans le tissu cellulaire du placenta, dans lequel plongent les racines des vaisseaux ombilicaux. Il ne croit pas qu'on puisse expliquer par les loix mécaniques l'accroissement du fœtus, parce que ces loix ne sçauroient rendre raison de l'espece de saut que fait cet accroissement vers le quatrième mois de la conception dans le fœtus humain, ce qui lui paroît être la cause de la fréquence des avortements à cette époque.

La sécrétion du lait dans les femmes grosses & les accouchées, lui paroît dépendre de la sympathie qu'on observe entre les mamelles & la matrice ; les vaisseaux excréteurs du lait froncés, & plissés par leur adhésion au tissu cellulaire de la papille, ne laissent écouler le lait qu'autant qu'ils sont mis en jeu par l'extension ou la succion de cette papille, ce qui les redresse & y excite un mouvement péristaltique.

Dans le chapitre dix, qui traite de la formation de l'homme, M. Barthez rejette le système du développement, pour admettre une faculté génératrice inconnue, qui tire de leurs semences les corps organisés les végétaux ou des animaux, sans s'arrêter à examiner si la faculté génératrice commence & perfectionne chaque partie, dont le volume se développe ensuite diversement ; ou si elle trace en différents temps les linéaments de chacune, de sorte que les formes propres se perfectionnent successivement les unes les autres ; il parcourt les différents phénomènes de la génération.

Il examine d'abord la ressemblance du fœtus humain avec ses parents de l'un & de l'autre sexe. Cette ressemblance lui paroît consister non-seulement, comme cela arrive le plus souvent, dans le plus grand accroissement relatif des parties qui sont plus grandes dans l'un des deux parents ; mais

encore dans le vrai mélange des formes de l'un & de l'autre, qui se confondent en une troisième dans le même organe. Il en donne pour exemple la couleur mêlée de l'enfant d'un Européen blanc, d'une Nègresse, &c.

Il observe avec raison, comme un phénomène singulier, que la force plastique peut rester unie pendant long-temps à la matière féminale, sans opérer d'organisation susceptible d'admettre le principe vital; comme on l'observe dans les œufs, qui peuvent n'être couvés que long-temps après leur fécondation. Un phénomène non moins singulier, c'est que, lorsque la faculté formatrice a exercé sa fonction dans une femelle, elle ne s'éteint cependant pas; mais elle peut, après un long espace de temps, imprimer la ressemblance du père à des fœtus qui devront leur être à un autre mâle. Bécher & Stahl assurent qu'une jument qui a une fois été couverte par un âne, & a donné un mulet, si elle vient à être saillie de nouveau par un cheval, fait un petit qui a les oreilles ou les cuisses d'un âne. Il conclut de ces faits, que l'imagination de la mère a plus de force qu'on ne le pense communément pour altérer la forme du fœtus.

Le second ordre de phénomènes que M. Barthez examine, est celui du modèle de chaque espèce tracé par la nature; modèle qui se conserve toujours, quelque al-

tération que cette forme ait reçue dans les parents , quoiqu'il arrive quelquefois que ceux-ci transmettent à leurs enfans pendant une suite de générations leurs formes altérées. Il s'arrête à examiner d'une manière plus particulière l'action de l'imagination de la mere sur le fœtus.

Le quatrième ordre de phénomènes sont ceux que présente la formation des monstres de toute espèce. Le cinquième comprend les procédés que la nature suit dans la production des différens organes, pour la perfection desquels M. Barthez admet le concours des causes mécaniques. L'organisation de chaque partie du corps animal consiste, selon lui, dans la différence de la situation & de la solidité de ses fibres ; la faculté génératrice règle selon des loix inconnues cette différence de situation & de solidité ; les causes mécaniques, qui s'introduisent lorsque l'organe est déjà presque achevé, le perfectionnent comme par accident, sans cacher à un observateur attentif la cause primitive & originelle. A mesure que la force génératrice perfectionne son ouvrage, elle se change peu à peu en principe vital du corps animal, ou devient la faculté réparatrice de ce principe ; c'est-elle qui, dans chaque partie, renouvelle constamment, par des sucs nourriciers travaillés convenablement, les proportions de la situa-

tion & de la solidité propres à chaque organe. Il est impossible d'assigner la raison des différents degrés de solidité qu'on observe dans chaque organe ; cette différence est d'autant plus admirable , que toutes les parties , si on en excepte peut-être la pulpe demi-liquide du cerveau & des nerfs , paroissent composées d'un tissu cellulaire qui se forme dans les sucx animaux. Pour développer cette formation des parties , M. Barthez a cru devoir exposer dans le plus grand détail la formation des os.

Le onzieme chapitre a pour objet la vue ; le douzieme , l'ouïe ; le treizieme traite de l'odorat , du tact , du goût & des autres sens , par lesquels il entend le sentiment de la douleur , de la soif , de la faim , de l'appétit vénérien ; le quatorzieme , du mouvement & de la position des diverses parties ; le quinzieme , du sommeil ; le seizieme enfin , du rapport des sens & des mouvements à l'ame. Sur tous ces objets , les idées de M. Barthez ne sont pas moins éloignées des idées reçues , que sur ceux que j'ai analysés. Son ouvrage méritera sans doute l'attention des sçavants , par les points de vue particuliers sous lesquels il a envisagé la plupart des questions que présente l'économie animale.





DOUTES ET OBSERVATIONS

*Sur les Causes du battement des arteres ,
& du défaut de pulsation des veines ;
par M. FOURNIER , médecin de la Ma-
rine au port de Brest.*

On n'a rien oublié dans tous les temps pour pénétrer la véritable cause de la pulsation des arteres , & s'assurer de la simultanéité de leur battement : on s'est même attaché avec d'autant plus d'ardeur à cette découverte , que le battement des arteres , ou le pouls , influant essentiellement sur les dérangemens de l'économie animale , & pouvant indiquer comme une autre boussole tous les écarts & les éloignemens de l'état naturel , il étoit de la dernière conséquence pour le progrès & l'avancement de la pratique de la médecine , de pouvoir en saisir tous les rapports & connoître les différences , & les variétés de cette puissance générale qui seconde si efficacement le mouvement du cœur , & perpétue avec lui le principe de notre vie. Le phénomène de la pulsation ou battement des arteres n'avoit point partagé , comme bien d'autres , le sentiment des physiologistes & des médecins ; on s'étoit presque unanimement accordé à reconnoître la pression latérale du

sang lancé dans la cavité des arteres, & l'écartement subit de leurs parois comme la cause de leur pulsation.

Cette dilatation des tuyaux artériels, déterminée par la nouvelle quantité de sang qui y est poussé dans le temps de la contraction du cœur, paroïssoit établie sur des fondemens d'autant plus solides, que dans la plénitude du système artériel & veineux, avouée de tout le monde, des tuyaux flexibles & élastiques ne peuvent recevoir une nouvelle quantité de sang, sans que les parois ne s'écartent & ne s'éloignent de l'axe du vaisseau; étant d'ailleurs prouvé, par des expériences sûres, que les arteres ne battent point au-dessous des ligatures qui leur ont été faites, & qu'elles reprennent leur battement lorsqu'on les enleve.

Weibrecht, médecin de Pétersbourg, s'est élevé contre ce sentiment généralement reçu, & a prétendu non-seulement que la pulsation des arteres ne dépendoit point de cette dilatation des parois, puisque cet écartement ne pouvoit aller, selon ses expériences, à un cinquieme de ligne; mais encore que le battement des arteres n'étoit pas simultané, ou, ce qui est le même, que toutes les arteres ne battoient point dans le même temps.

Le célèbre auteur des Recherches sur la cause de la pulsation des arteres, qu'on

24 CAUSES DU BATTEMENT

trouve dans les Mémoires de l'Académie de Paris, année 1765, a suivi en partie les mêmes idées de Weibrecht, ou, pour mieux dire, les a développées d'une manière plus lumineuse, en exposant la cause du déplacement des artères & celle qui devoit s'opposer à un pareil effet dans les veines; mais il reste encore bien des doutes & des difficultés d'autant plus épineuses & embarrassantes, que les expériences que l'on a employées pour les prévenir ou les résoudre, nous paroissent en établir la réalité & en augmenter la force.

Pour ne pas trop nous écarter des bornes qui nous sont prescrites, nous réduirons la question à trois propositions fondamentales. Dans la première, on exposera ce qui se passe pendant la systole ou contraction du cœur, qui détermine la pulsation des artères ou le pouls : nous examinerons dans la seconde l'effet de l'impulsion ou du passage du sang dans les tuyaux artériels, & nous prouverons qu'ils doivent battre en même temps. Enfin, dans la dernière, nous tâcherons de démontrer par les loix de la circulation & par des principes sûrs, que ce n'est point par la mollesse ou la foiblesse du tissu des veines qu'elles ne battent point comme on l'a pensé jusqu'ici, & comme on s'efforce de le prouver dans le Mémoire dont nous avons fait mention.

PREMIERE PROPOSITION.

On connoît sensiblement les deux états opposés du mouvement du cœur; celui de diastole, pendant lequel le sang, abondant, par les sinus ou réservoirs veineux, dans les ventricules, les ouvre, les distend & les dilate; l'autre, de systole ou de contraction, qui chasse & pousse le sang dans les tuyaux artériels & veineux: c'est par cette alternative constante de mouvement que la circulation du sang, & conséquemment le principe de la vie, se soutient & se perpétue: mais la manière dont ces deux mouvements s'exécutent, principalement celui de la contraction ou du resserrement, la nature des agents qui le produit & les effets qui en résultent, ont échappé jusqu'ici à toutes les recherches humaines: ce qu'il y a seulement de certain & de démontré par l'observation, c'est:

1^o Que le cœur est composé d'une infinité de fibres & de vaisseaux qui suivent des directions contraires, & se partagent en différents sens; que cette masse est un tissu merveilleux de cordages entrelassés qui se gonflent & se raccourcissent, & de colonnes de différentes especes, placées dans les endroits les plus favorables pour contrebalancer & soutenir leurs efforts.

2^o Que toutes ces fibres ont un principe

26 CAUSES DU BATTEMENT

inné de tension , de roideur , de force , d'élasticité ; qu'elles sont arrosées d'un fluide éthéré , électrique , (comme on voudra le nommer ,) & pénétrées par un agent spiritueux quelconque qui augmente leur contractilité naturelle , & produit cette force tonique dont jouissent les parties du corps humain , mais qui est encore plus sensible & plus étendue dans cet organe.

3° Il n'est pas moins certain que cet assemblage de forces , de puissance , cet admirable composé de toutes les machines possibles , se réunissent & tendent à un effort général , qui est de rapprocher les ventricules de leur axe , & donner au sang , poussé par leur resserrement , un certain degré de force & d'impulsion.

4° Enfin que le cœur se déplace un peu , se redresse dans le temps de sa contraction , que la pointe parcourt un arc de cercle plus grand que le reste de sa masse , & que c'est en parcourant cet espace qu'il rencontre les parois antérieures du thorax , les frappe , & détermine le battement du cœur parfaitement désigné par le mot latin *ictus cordis*.

C'est par ce mouvement de conversion dont l'auteur du Mémoire attribue la découverte à M. Ferrein , aussi-bien que celle des causes mécaniques qui le produisent , que le cœur frappe la partie antérieure du thorax , parce que , selon lui , les sinus vei-

neux, & sur-tout le pulmonaire étant appuyé sur les vertèbres du dos, incapables de céder, & agissant avec plus de force vers la partie gauche de la base du cœur, que le sinus de la cave vers la partie droite, doit nécessairement porter le cœur vers les côtes & en détourner la pointe; mais il est aisé de prouver que ce n'est point un mouvement de conversion, & que la résistance du sinus pulmonaire n'a pas plus de part à cette direction du cœur dans le temps de sa contraction, que celle du sinus de la cave.

Si le cœur avoit été gêné & contraint dans ses mouvements par le sinus pulmonaire, la circulation auroit été exposée à un trouble & un désordre presque continuël, & conséquemment notre vie au danger le plus pressant : la nature si attentive à ses ouvrages, & si habile dans l'arrangement de tous nos organes, auroit-elle manqué de précaution & de sagesse pour celui qui en demande le plus? & peut-on présumer avec la plus légère vraisemblance, que le seul cœur de l'homme eût été placé dans la gêne & dans la contrainte, tandis que celui de tous les animaux jouit d'une aisance & d'une liberté favorables à tous ses mouvements?

On ne peut nier encore que la force du cœur ne soit, dans tous les cas possibles de l'état naturel, bien plus considérable & su-

28 CAUSES DU BATTEMENT

périeure à la résistance du sinus de la cave & du sinus pulmonaire, puisqu'il surmonte toujours celle de tous les vaisseaux du corps. Ainsi l'action ou la résistance des sinus veineux n'influe point sur son déplacement, ni sur sa direction forcée vers les côtes, à moins d'un obstacle insurmontable & d'un vice local dans ces mêmes sinus, tels qu'une concrétion polypeuse, une ossification, un calcul, qui, s'opposant pour-lors à l'étendue ordinaire & à la liberté des mouvements du cœur, suscite ces palpitations violentes qu'on observe toujours dans tous les cas d'obstruction ou d'embarras considérable, non-seulement dans les sinus, mais encore dans les gros vaisseaux qui partent ou aboutissent au cœur. C'est cette observation que Willis a faite le premier, qui a donné à M. Ferrein l'idée du mouvement de conversion dépendant de la résistance du sinus pulmonaire; mais l'état contre-nature ne prouve & ne peut rien prouver pour l'état naturel, & on ne sçauroit en tirer une juste conséquence; la preuve même décisive que le sinus pulmonaire n'y contribue point par son appui sur les vertèbres, & conséquemment par sa résistance, c'est qu'en remplissant d'eau l'oreillette droite, le cœur avance sensiblement vers les côtes, comme lorsqu'on remplit l'oreillette gauche: ainsi il faut ou que les deux sinus y concourent

également, ou que ce mouvement du cœur vers les côtes dépende d'une autre cause.

L'auteur du Mémoire prétend que le cœur, dans sa contraction, pousse le sang dans les artères par une véritable pression, & que les parois du cœur étant contiguës aux molécules de sang qui remplissent ses cavités, il ne peut jamais frapper les molécules sanguines, parce qu'il faut, dit-il, pour la percussion, un intervalle qui sépare le corps frappant de celui qui doit être frappé, & que d'ailleurs la percussion produisant son effet dans un instant, & le cœur se contractant dans un temps donné, la seule pression doit avoir lieu dans la systole ou le resserrement du cœur : mais l'expérience & le raisonnement se réunissent en faveur de la percussion.

1^o Les yeux les plus attentifs peuvent à peine appercevoir & saisir la rapidité du mouvement de la contraction du cœur dans les animaux sur lesquels on fait cette expérience : Lower & Harvée, qui ont le plus scrupuleusement examiné cette célérité, la comparent avec raison à celle de l'explosion de la poudre : la contraction du cœur produit le même effet qu'un coup de piston, & agit comme un corps élastique qui heurte contre le sang.

2^o On a été trompé par le temps imaginaire de péricystole que quelques physo-

30 CAUSES DU BATTEMENT

logistes ont voulu admettre entre la dilatation & la contraction du cœur, ou par l'entière plénitude de ces cavités dans le premier état, & par l'entière retraite du sang dans le second : les ventricules du cœur ne sont jamais exactement pleins dans leur dilatation, comme ils ne sont jamais parfaitement vuides dans le temps de leur resserrement : si le sang en étoit entièrement chassé, & que leurs cavités fussent effacées, le sang qui y est poussé avec force déchireroit nécessairement le tissu des vaisseaux, & occasionneroit des crevasses & des dilacérations qui deviendroient bientôt funestes : ainsi l'espace qu'on reclame avec tant de confiance pour que la percussion ait lieu, est encore plus que suffisant ; & , loin qu'on ne puisse établir aucune comparaison entre les phénomènes de la percussion dans le temps de la systole ou resserrement du cœur, tous s'accordent au contraire à la rendre incontestable, & à éloigner l'idée d'une force analogue à celle d'une pression graduée qui suivroit le sang, & qui seroit absolument incapable de produire le battement subit de la contraction & la rapidité du mouvement du cœur.

Corollaire I. Il suit de ce que nous venons de dire, que le mouvement du cœur est entièrement libre dans sa dilatation & dans sa contraction ; qu'il ne peut être gêné,

du moins dans l'état naturel, par le sinus de la cave, ou par le sinus pulmonaire dans le temps de son resserrement : que sa force est presque instantanée, dependante de la contractilité naturelle des fibres, de leur arrangement particulier, & de l'action d'un agent spiritueux fourni par les nerfs, qui augmente si prodigieusement la force & la célérité de son mouvement.

Coroll. II. Cette force avec laquelle le cœur se contracte produit les effets de la percussion sur le sang qu'il pousse avec violence ; & le mouvement qui le porte vers les côtes, & par lequel il se redresse, doit être uniquement attribué à l'effort général des fibres, qui, tendant par une action réunie à rapprocher les ventricules de leur axe, & se trouvant plus fortes & plus multipliées vers la base, détournent la pointe plus mobile vers le thorax ; en un mot, le cœur s'allonge & se raccourcit dans l'effort de sa contraction, comme un canon avance & recule dans le temps de l'explosion de la poudre.

Coroll. III. Le cœur, & les arteres dont nous parlerons dans un moment, sont les deux puissances générales du corps humain qui perpétuent la circulation, & présentent la fidelle image du mouvement perpétuel qu'on ne trouvera jamais, & qu'on ne sçauroit même imaginer dans les ouvrages faits de la main des hommes, parce que ces

32 CAUSES DU BATTEMENT

deux mobiles, ou ces réservoirs à ressort, agissant successivement & de la même manière, produisent des effets qui deviennent & sont la cause immédiate de la réciprocité de leur mouvement; car le cœur ne peut entrer en action sans pousser le sang dans les artères & déterminer leur battement, comme celles-ci ne peuvent battre, sans renvoyer le sang au cœur qui le force à se contracter dans ce second instant comme dans le premier, & dont la percussion renouvelle successivement celle des artères. Ainsi ces forces mouvantes sont tellement liées entr'elles, que l'une ne sçauroit agir sans que l'autre n'y réponde, & celle-ci ne peut y répondre sans exciter le même mouvement dans l'autre: ces pompes à ressort, qui s'ouvrent & se referment, qui reçoivent & renvoient les fluides d'une manière égale & uniforme, sont soumises aux loix générales de mécanique & d'hydraulique; mais elles en ont encore de particulières, qui appartiennent au fluide inconnu qui s'insinue dans leurs fibres motrices, augmente leurs forces ou la diminue, & varie par-là les masses & les vitesses des fluides qui parcourent l'étendue des canaux.

II^e PROPOSITION.

L'entrée du sang dans les troncs artériels, & le mouvement d'impulsion ou de vibration

Vibration qui lui est imprimé par le coup de piston du cœur, produisent trois effets absolument inséparables les uns des autres : le premier est une dilatation de ces tuyaux , puisqu'il y entre une nouvelle quantité de fluide quelle qu'elle soit ; le second est la communication du mouvement & de l'impulsion au fluide qui y est contenu ; le troisieme enfin regarde la distribution ou l'écoulement du fluide dans tous les canaux qui partent des troncs , en raison composée des calibres & des résistances : la démonstration de ces trois effets est manifeste par leur seule exposition.

1^o Les troncs artériels & leurs ramifications sont remplis de sang , & en même temps flexibles , élastiques , par conséquent capables de céder à une force supérieure , ou de se remettre lorsqu'elle diminue ou vient à cesser : or , des tuyaux ainsi disposés ne peuvent recevoir une nouvelle quantité de fluide poussée avec force sans que leurs parois ne soient écartées , car la masse du fluide qui est poussée par la contraction du cœur ne passant pas avec une facilité infinie à travers le tuyau , doit nécessairement faire effort sur les côtés pour les porter en dehors , & cette ouverture ou cet écart des tuyaux de leur axe , sera toujours proportionnée à la masse & à la vitesse du fluide qui y est entré : donc le passage du sang

34 CAUSES DU BATTEMENT

dans les troncs artériels entraîne évidemment leur dilatation.

2^o Si on adapte une seringue à un canal flexible, à une portion par exemple d'aorte de quelque animal récemment tué, que l'on pousse de l'eau dans le canal en frappant le piston de la seringue, le doigt appliqué sur les parois du canal sentira bien évidemment une pulsation lorsque le piston sera frappé : mais l'auteur du Mémoire a observé que lorsqu'on pouffoit la liqueur dans le canal en pressant simplement le piston, le doigt appliqué sur les parois du canal sentoît l'écartement de ces parois sans sentir aucun battement, d'où l'auteur conclut avec raison, que la question se réduit à savoir si le sang est poussé du cœur dans les arteres par une force analogue à celle de la percussion, ou bien par une force analogue à celle de la pression, qu'il croit être la seule véritable : or, nous avons prouvé dans la premiere proposition, que le cœur agissoit comme un coup de piston, qu'il chasse le sang dans les troncs artériels de la même maniere que l'eau est poussée dans le canal en frappant le piston ; car la contraction du cœur donne un coup subit & sec, comme tout le monde peut s'en convaincre : donc l'effort de la percussion imprimée par le premier mobile, se communique nécessairement aux colonnes sanguines contenues

dans les troncs artériels, les écarte, les soulève, les porte en dehors & détermine la pulsation.

Les arteres qui résistent à l'écartement de leurs parois & de leur courbure en dehors, doivent nécessairement, par leur contractilité & l'effort de leurs fibres, sur-tout des circulaires ou spirales, se remettre & revenir dans leur premier état, comme elles le font réellement : de plus, un liquide quelconque poussé dans un canal flexible & élastique pour produire la dilatation & permettre la restitution de ce même canal, doit y être introduit alternativement, autrement la restitution des parois seroit impossible & chimérique ; car elle ne peut absolument avoir lieu que lorsque la force qui pousse le liquide vient à cesser, ou qu'elle devient inférieure à l'effort que les parois font continuellement pour se remettre : donc le battement des tuyaux artériels dépend uniquement de l'intromission alternative du fluide dans leur cavité, & du mouvement de vibration qui lui est imprimé.

Si le sang étoit poussé dans les arteres par une force qui agit d'une maniere continue & uniforme, elles seroient toujours également dilatées, & leur action ne tiendrait lieu que d'une force morte, d'une résistance qui produiroit le même effet que si le canal étoit roide & inflexible, & par

36 CAUSES DU BATTEMENT

conséquent elles ne battroient jamais : mais le sang entrant par bonds & par vibrations alternatives dans le canal artériel , puisqu'il n'y passe que dans le temps de la contraction du cœur , & que la force impulsive agit dans un instant contre les arteres , & cesse dans l'autre , il faut de toute nécessité qu'elles éprouvent une forte d'écartement , une dilatation par le fluide qui y entre , & la restitution dans leur premier état par la sortie de ce même fluide.

3^o La dilatation & la contraction des arteres est uniforme dans toutes leurs ramifications , c'est-à-dire que toutes les arteres sont ouvertes & portées au dehors en même temps par la quantité du fluide poussée par la contraction du cœur , & qu'elles se remettent aussi en même temps par la suspension de cette force ; car la portion du sang poussée & introduite dans le tronc A , y déterminant l'écartement & le soulèvement des parois , doit nécessairement produire le même effet dans le second tronc B ; & ainsi dans les autres , puisque la dissection démontre que les tuyaux artériels communiquent immédiatement entr'eux , & qu'on doit regarder comme une colonne continue la masse du sang qu'ils renferment dans leurs cavités ; or , dans quelque point qu'un fluide soit frappé , le choc s'en répartit à l'instant sur toute la masse , en pousse les

parties les unes sur les autres sur les parois des vaisseaux qui les contiennent : donc le battement ou le soulèvement du premier tronc se fera sentir en même temps dans toute l'étendue des ramifications, & produira la simultanéité des pulsations dans tout le système artériel ; comme aussi , par une suite nécessaire , le resserrement ou la contraction de ces vaisseaux , dépendante de la contractilité & de l'effort des fibres qui les composent , sera générale , & s'exécutera dans le même temps.

Zimmermann a remarqué dans une veuve attaquée de violentes douleurs de rhumatisme , avec un sentiment de froid très-vif depuis le haut de la cuisse droite jusqu'au pied , que les pulsations des artères du côté droit ne correspondoient point à celles du côté gauche ; mais cette observation ne prouve rien contre la simultanéité du battement artériel , car il est question dans cet exemple d'une maladie qui changeoit évidemment la régularité & la force des battements : on observe tous les jours que , dans les attaques de vapeurs & dans les paroxysmes de spasme , les artères battent inégalement , plus faiblement , & même que leurs pulsations sont interceptées dans les parties qui en sont surprises : on voit encore dans différentes maladies , que les parties supérieures éprouvent une chaleur con-

38 CAUSES DU BATTEMENT

fidérable, tandis que les inférieures sont quelquefois glacées : un côté est souvent très-froid, & le battement des arteres est presque insensible, tandis que l'autre est brûlant & les pulsations très-fortes : dans le rhumatisme, le froid se répand très-souvent sur toute la partie affectée, & le battement des arteres y est comme suspendu ou fort ralenti : mais de pareils cas reconnoissant une irritation particuliere du genre nerveux, qui influe si essentiellement sur la force & la régularité du mouvement des arteres, ne peuvent former la plus légère présomption, contre l'ordre naturel & la simultanéité des pulsations artérielles.

Corollaire I. L'action des arteres est très-confidérable, & toutes les expériences démontrent que le sang agit avec beaucoup de force lorsqu'il s'échappe de ces canaux, puisqu'il jaillit jusqu'à cinq à six pieds : si on introduit le doigt dans une artere, elle le presse fortement, & revient avec la même force lorsqu'on l'en retire ; on doit les regarder comme de petits cœurs qui en remplissent les fonctions, & qui ont, comme cet organe, des fibres musculaires, élastiques, tendues, & animées d'un fluide spiritueux quelconque qui augmente leur force naturelle ; elles se dilatent & se remplissent, se resserrent & se vident ; c'est la seconde force mouvante de notre machine qui fait

avancer le sang, le conduit aux extrémités les plus reculées du corps, & répand partout la chaleur, le mouvement & la vie : l'effort de resserrement & de contraction qui ramene les parois vers leur axe, n'efface jamais leur cavité : elles reviennent par leur restitution au même point où elles étoient avant leur dilatation ; & c'est ce qui établit & soutient cette admirable & merveilleuse continuité d'écoulement des fluides dans les tuyaux veineux, où le sang marche d'un pas égal & uniforme jusqu'à la première source, & où il ne sçauroit produire le battement par un principe différent de celui qui est généralement reconnu & adopté par tout le monde, comme on le prouvera dans la dernière proposition.

Coroll. II. Ce n'est point la force élastique, ni la force tonique des arteres qui détermine & opere leur battement ; ces deux forces réunies, fussent-elles quatre fois plus considérables qu'elles ne sont, ne pourroient jamais produire la pulsation de ces tuyaux, si la *force trusive* du cœur n'étoit suspendue dans le temps de sa dilatation : la résistance que les membranes & les fibres artérielles offrent à l'impulsion du sang, concourt à la vérité à leur soulèvement & à leur courbure en dehors, mais la principale & la cause déterminante du battement, est d'une part l'impulsion subite du sang qui

heurte contre les parois artérielles & les souleve par un mouvement de percussion , & de l'autre la suspension & la cessation totale de la force motrice qui a poussé le sang dans leurs canaux.

Coroll. III. Le pouls est le signe de la vie & de la santé, comme le présage de la maladie & de la mort ; c'est le seul mobile de notre machine que la nature a mis sous nos mains pour reconnoître sa force ou sa foiblesse, annoncer ses variations, juger de ses secousses & de ses dérangements, & pour nous avertir des efforts qu'elle prépare ou qu'elle redouble pour amener le calme, & changer si promptement & d'une manière souvent inespérée la face des maladies les plus graves & les plus funestes.

Les mouvements intérieurs de notre corps, l'état particulier de nos viscères, les engorgements dont ils sont menacés ou surpris, la gêne & les embarras de la circulation dans les parties internes, les différents degrés de masse & de vitesse avec lesquels les fluides passent dans nos vaisseaux, tous ces différents objets pour la conservation de l'espèce humaine nous seroient entièrement inconnus, si le pouls ne nous indiquoit par le seul tact les orages qui se préparent, & ne nous avertissoit en même temps du danger qui en est inséparable, pour pouvoir le dissiper ou en affoiblir la violence par les

moyens & les ressources les plus convenables.

Le pouls, cette source continuelle de lumieres, nous annonce non-seulement la nature des différents accidents, & le siège des maladies dont nous sommes attaqués; mais elle nous manifeste encore, dans l'état naturel, le fonds de notre tempérament, la force de la premiere trame qui a tissé nos solides, nos vaisseaux, & la constitution primitive des fluides qui y coulent: j'ose même dire que l'état du pouls bien connu, sagement combiné avec la conformation extérieure de nos organes, la délinéation des traits du visage, l'ensemble de la physionomie, peut souvent nous faire pénétrer à travers le voile épais qui couvre les passions des hommes, & nous déceler malgré eux leurs caracteres, leurs inclinations & leur façon de penser; je pourrois ajouter encore, sans crainte de me tromper, que ces observations nous conduisent sensiblement aux présages certains des maladies auxquelles nous devons être le plus fréquemment exposés, & forment des présomptions aussi assurées qu'elles peuvent l'être sur la durée ou la brièveté de notre vie, en faisant abstraction des accidents imprévus & funestes qui nous la ravissent. Ainsi la connoissance du pouls est la plus essentielle, la plus importante & la plus nécessaire de toutes, & sera toujours le guide le moins

42 CAUSES DU BATTEMENT

infidèle pour fixer la véritable route qu'on doit suivre dans le traitement des maladies.

Ce n'est pas qu'il ne puisse nous en imposer quelquefois par des variétés particulières affectées à quelques sujets, & nous tromper par une fausse tranquillité de ses battements dans quelques espèces de fièvres malignes ; mais cette régularité même du pouls qui approche si fort de l'état naturel, comparée avec les autres accidents graves de la maladie, nous met en garde contre ses embûches, les surprises, & nous fait hâter les secours qui sont nécessaires pour la combattre avec succès : il en est de même, quoique d'une manière opposée, pour les diminutions considérables ou les suspensions totales du pouls, si fréquemment observées dans l'affection hystérique, dans des spasmes violents, & dans des accès prolongés de vapeurs qui paroîtroient éloigner toute espérance de guérison, & menacer d'une mort prochaine, si l'on n'étoit convaincu que le resserrement du système nerveux suspend & affoiblit la circulation, arrête le mouvement des parties, & si l'expérience ne nous apprenoit que dans cet état les pulsations artérielles ne sont éclipsées que pour un temps.

III^e ET DERNIERE PROPOSITION.

La quantité de sang, quelle qu'elle soit ;

peu importe ; car , fût-on assez heureux pour pouvoir la déterminer , elle ne nous donneroit aucun avantage ni aucune lumière particulière sur la marche & l'écoulement de nos fluides : la quantité , dis-je , du sang poussée par la contraction du cœur dans les artères & dans leurs ramifications , est nécessairement versée dans les tuyaux veineux , soit que les extrémités artérielles s'anastomosent & se changent en capillaires veineux , selon la circulation Harvéienne , soit que le sang aborde , des ramifications artérielles dans les réservoirs du tissu cellulaire , comme plusieurs phénomènes semblent le prouver , du moins dans la conformation de certaines parties ; il est toujours certain , de quelque manière que ce passage s'exécute , qu'une partie du sang qui est entré dans les artères passe dans les tuyaux de communication pendant le temps de la dilatation & du soulèvement des artères , car la pulsation ou le battement des branches artérielles & de leurs dernières ramifications correspondant à celui de leurs troncs , & ceux-ci à celui de l'aorte , il est évident qu'il faut qu'il sorte une portion de sang des tuyaux artériels toujours ouverts dans les tuyaux veineux qui communiquent & s'abouchent ensemble ; nous ne croyons pas même que cette quantité de sang , poussée pendant la dilatation , arrive dans les

44 CAUSES DU BATTEMENT

tuyaux de communication , avec une diminution fort sensible de sa vélocité primitive , & que les angles & les courbures des vaisseaux puissent y produire une variation considérable de vitesse , parce que ce sont les seules colonnes du fluide qui coulent selon l'axe , & qui n'éprouvent par leur direction aucun décroissement de vélocité : donc il passe une portion de sang dans les canaux veineux , ou dans les réservoirs du tissu cellulaire , pendant le temps de la dilatation des arteres. Cet instant de pulsation ou battement du système artériel est immédiatement suivi de la contraction ou resserrement des arteres , qui les rétablissent dans leur premier état , ou , ce qui est le même , les ramènent au même point où elles étoient avant leur dilatation : or les parois des tuyaux , bandées & écartées , ne peuvent revenir dans leur première circonférence , sans pousser la portion du fluide employée à leur dilatation , & qui ne sauroit passer que dans les tuyaux de communication ; donc le sang s'écoule & passe des arteres dans les veines pendant le temps de leur dilatation & de leur contraction : comme ce sont les colonnes du fluide portées sur les bords artériels dans le temps de la dilatation qui reviennent dans l'axe des tuyaux , elles y coulent avec la même vitesse dans le temps de la contraction , que

les précédentes y avoient passé dans celui de leur dilatation.

Si le sang parvenoit ou refluoit dans les veines par bonds ou par des impulsions alternatives, il n'y a nul doute qu'on ne sentît dans les veines un battement comme dans les artères, moins fort à la vérité, & moins sensible par rapport à la délicatesse des membranes & la moindre tension des fibres qui composent le tissu des canaux veineux; mais elle y seroit toujours manifeste, parce que la même cause, c'est-à-dire l'impulsion alternative du fluide, agiroit pour-lors dans les tuyaux veineux comme dans les artériels, & y produiroit par conséquent le même effet, comme nous le démontrerons par les observations que nous rapporterons à la fin de ce Mémoire.

Lorsque l'on pousse dans les veines de quelque animal, de l'eau ou quelque autre fluide, en frappant le piston de la seringue, le doigt appliqué sur les parois du canal sent d'une manière très-marquée une pulsation toutes les fois que le piston est frappé, comme on l'observe par l'injection de l'eau dans une portion du canal de l'aorte d'un animal récemment tué : donc, si une force impulsive agissoit alternativement dans les veines comme dans les artères, ces premières auroient une pulsation, & battraient comme les artères.

46 CAUSES DU BATTEMENT

Corollaire I. Le passage du sang dans les veines pendant les deux instans de la dilatation & de la contraction des arteres étant incontestable, il suit manifestement que le sang coule dans les tuyaux veineux d'une maniere égale, uniforme, & que les veines sont toujours à peu près dans le même état de distension, puisque les masses & les vitesses des fluides y sont à peu près les mêmes : donc les veines ne peuvent battre sans des causes particulieres qui changent la distribution égale du sang dans les canaux, & poussent alternativement ce fluide dans leur cavités.

Coroll. II. L'égalité du mouvement & la même quantité de sang dans les tuyaux veineux, qui les assujettit au même degré de distension, & les tient toujours comme à plein bord, étoit absolument nécessaire pour l'aïssance de la circulation, sans cela elle auroit été fréquemment troublée, & souvent interrompue : car, en supposant une inégalité dans le passage du sang, & une différence des masses de ce fluide dans les canaux veineux, il est certain que la même quantité de sang à chaque contraction du cœur dans les arteres n'arriveroit point dans le temps donné au premier mobile par les troncs veineux, & que s'il s'en ramassoit dans le premier instant, autant dans le second, & successivement dans les autres,

cette quantité de fluide surchargeroit dans peu les sinus veineux, & s'opposeroit promptement au mouvement du cœur; mais la nature a prévenu ce redoutable accident, en donnant aux veines un tissu lâche, capable de céder, & multipliant leurs branches, qui sont par-là à même de soutenir l'accumulation du sang jusqu'à un certain point, sans qu'elle entraîne aucun danger, comme on l'observe dans les mouvements violents & précipités du corps, & dans des situations gênantes où le sang se ramasse sensiblement dans les veines.

Coroll. III. La vélocité du sang qui parcourt toute l'étendue & les sinuosités des canaux veineux; varie nécessairement dans ce trajet, en raison composée des calibres & des résistances; le sang coule plus lentement dans les premières ramifications des veines, mais sa vitesse augmente en avançant dans les troncs, puisqu'il y coule d'un espace plus large dans un plus étroit, la somme des rameaux veineux formant une aire plus grande que l'aire des troncs; mais, outre cet accroissement de vitesse commun à tous les fluides, en passant d'un lit plus large dans un plus resserré: il y a encore dans le tronc de la cave, à mesure que le sang avance vers son sinus, un accroissement particulier de vitesse auquel on n'a point encore fait attention, & qui dépend

48 CAUSES DU BATTEMENT

de l'abord de la chute du sang dans ce canal, versé tout-à-coup par une infinité d'embouchures de branches & de troncs qui s'y déchargent; un torrent sensible, une espece de flux & de reflux qui déterminent le battement qu'on sent dans la portion du canal qui avoisine son sinus, & où la nature a placé des fibres très-fortes, & tendues comme dans les tuyaux artériels pour contrebalancer ce nouvel effort du sang, & prévenir par-là les suites de cette augmentation de force & de célérité de la part du fluide qui tombe dans ce canal.

PREMIERE OBSERVATION. Un jeune orphelin, âgé de treize ans & demi, étoit attaqué depuis quatre ans d'une palpitation habituelle qui l'incommodoit beaucoup, & pour laquelle on avoit déjà fait bien des remedes sans aucun succès; une personne de considération qui protégeoit ce jeune homme, & le soutenoit dans son indigence, me pria d'avoir soin de lui, & de tenter toutes les ressources que je jugerois convenables : après l'avoir examiné pendant quelques jours, je lui représentai l'inutilité de toutes celles qu'on pourroit mettre en usage : cependant j'essayai pendant trois mois, les humectans, les bouillons & les tisanes apéritives, auxquelles je fis succéder de légers fondants, mais toujours en détrempe; la palpitation, loin de céder à ces remedes & de

De s'affoiblir augmentoit de plus en plus, & parvint successivement au point qu'on appercevoit sensiblement, même à une certaine distance du malade, les secouffes & les mouvements extraordinaires du cœur, & que non-seulement les veines du col & du bras, mais encore celles des cuisses & des jambes, battoient dans ce corps si horriblement & si généralement affecté; son pouls étoit petit, inégal, s'élevant rapidement dans l'espace de deux ou trois minutes, & s'abaissant ensuite tout-à-coup avec des intermittences très-marquées: ce qu'il y avoit de plus singulier, c'est que les veines des cuisses & des jambes avoient souvent un battement plus fort & plus uniforme que celui des artères: le malade ne pouvoit se tenir ni couché ni debout; il falloit, pour avoir quelque apparence de repos, ou pour mieux dire, pouvoir soutenir les cruelles inquiétudes dont il étoit sans cesse tourmenté, qu'il fût toujours sur une chaise, & en même temps que le tronc du corps fût placé dans une situation à demi-verticale, sans être trop rapproché de la direction perpendiculaire, ni trop éloigné de l'horizontale. Il mourut tout-à-coup en voulant changer de situation dans la chaise où il étoit. Je fis auprès des personnes qui s'intéressoient à lui, les prières les plus instantes pour qu'elles permissent que je fisse procéder à

50 CAUSES DU BATTEMENT

l'ouverture de son cadavre ; mais il ne fut jamais possible de vaincre leur obstination, & de détruire auprès d'elles ce préjugé populaire qui s'oppose à la recherche & aux découvertes des causes internes de mort.

II^e OBS. Le fils d'une riche marchande, âgé d'environ onze ans, s'étant échappé de la maison paternelle pendant toute la journée, & n'osant y revenir, fut surpris par la nuit au milieu des champs : la crainte, nous dit-il ensuite, d'être dévoré par quelque bête, le détermina à monter sur un arbre où il effuya, pendant une partie de la nuit, une pluie abondante & très-froide qui contribua sans doute, avec la peur dont il étoit saisi, à un épaisissement général du sang, promptement suivi d'une palpitation des plus violentes & d'une suffocation extraordinaire. On le rapporta, à la pointe du jour, froid & presque glacé dans sa maison ; & , malgré tous les secours que nous lui donnâmes, les accidents augmentèrent à vue d'œil ; le pouls étoit petit, mais très-ferré, tendu & roide : on s'aperçut, le troisième jour de sa maladie, que les veines du bras & du col battoient sensiblement : celles des cuisses & des jambes éprouverent les mêmes battements, comme nous l'avions déjà remarqué dans le jeune homme qui fait le sujet de l'observation précédente, avec cette différence qu'ils diminuerent & se ralen-

tirent beaucoup le quatrième jour, où se déclara une bouffissure générale, avec un épanchement subit dans le bas-ventre, une oppression si vive & une palpitation si violente, qu'il périt dans la nuit suivante. On trouva, à l'ouverture du cadavre, des grumeaux de sang très-solides dans les deux ventricules, dont la dilatation étoit très-considérable, & un autre dans le commencement de l'aorte qui bouchoit en grande partie ce canal : le sinus de la cave étoit prodigieux, & tous les vaisseaux pulmonaires très-gonflés, & parsemés dans leur trajet de petites rénitences dures & noirâtres, avec un épanchement d'eau dans cette cavité, comme dans celle du bas-ventre.

III^e OBS. Madame ***, veuve, âgée de soixante-quatre ans, d'un tempérament foible & délicat, qui avoit essuyé quelques chagrins assez vifs dans les derniers temps de sa vie, fut surprise tout-à-coup d'une oppression assez forte, mais passagère, accompagnée d'une foiblesse générale, & d'une légère palpitation : ces accidents, qu'on attribuoit à un commencement d'asthme & à la délicatesse de sa poitrine, augmentant successivement & dans leur fréquence & dans leur durée, alarmerent sa famille, qui reclama le secours de deux médecins & de deux chirurgiens. On reconnut d'abord une suffocation très-considérable, qui n'étoit

52 CAUSES DU BATTEMENT

calmée que par la saignée, & en même temps une palpitation violente, que nous présumâmes dépendre de quelque obstacle dans le cœur ou dans les vaisseaux qui en sortent : le pouls étoit toujours très-petit & extrêmement précipité, mais sans intermittence, si ce n'est dans les derniers moments de sa vie : les veines du col étoient gonflées, & avoient un battement manifeste qui répondoit aux violentes secousses du cœur : elle succomba à ce triste état le neuvième jour de sa première attaque. Ayant fait l'ouverture, nous trouvâmes l'aorte entièrement cartilagineuse à sa sortie du cœur, de la longueur de huit pouces & demi, & en même temps si dure, qu'on ne pouvoit la couper avec le scalpel : tous les vaisseaux pulmonaires étoient considérablement dilatés, variqueux, avec un léger épanchement d'eau dans la cavité.

Coroll. dernier. Il suit de ces observations, 1^o que les veines peuvent battre & battent réellement dès que le sang y est poussé par une force qui agit d'une manière alternative, & que ce n'est ni la foiblesse des membranes, ni le peu d'élasticité des tuyaux veineux qui s'opposent à leurs pulsations, comme on se l'est persuadé jusqu'ici.

2^o Que cette cause si généralement reconnue & adoptée par tout le monde, n'influe & ne peut influencer en aucune ma-

niere sur le défaut de leur battement qui dépend de la continuité & de l'uniformité de l'écoulement du sang dans les tuyaux veineux , puisqu'il y passe nécessairement dans le temps du soulèvement ou dilatation des arteres, & dans celui de leur resserrement ou de leur contraction, comme nous l'avons prouvé.

3^o Enfin, que dans les observations rapportées, & dans celle de M. Homberg, insérée dans les Mémoires de l'Académie des Sciences, année 1764, les veines ne battoient que parce que le sang refluoit avec violence dans les sinus veineux, par secousses & par intervalles alternatifs, que c'est même la seule cause possible & évidente de ce phénomène; &, par une suite nécessaire, que les pulsations artérielles doivent être uniquement attribuées à l'intromission alternative du sang dans leurs canaux, & le défaut de battement des veines à un passage égal & continu du fluide qui leur est fourni.

HISTOIRE

De l'établissement & des succès de l'Inoculation dans la ville de Nantes, suivie de quelques Observations qui confirment l'impossibilité, ou du moins l'extrême

rareté de la récidive après la petite-vérole tant naturelle qu'artificielle ; par M. DU BOUEIX, docteur en médecine à Clisson en Bretagne.

. *Quod non præstantius ullum
Auxilium venit.* VIRGIL.

Tandis que, depuis plus de cinquante ans, nous disputons encore sur une question que l'aveugle prévention & l'esprit de parti ont rendue problématique aux yeux de la plûpart des François ; tandis que les détracteurs de l'inoculation redoublent d'efforts pour lui fermer l'entrée de nos provinces ; les Anglois nos voisins, plus sages que nous en ceci & bien meilleurs calculateurs, les Allemands, les Russes, tous les peuples du Nord & du Levant, s'empressent à l'envi d'introduire chez eux ce nouveau moyen d'augmenter la population, en éludant les coups meurtriers d'un fléau destructeur qui nous frappe à tout âge & en tout temps. D'augustes Souverains, aussi grands par leur sagesse & leurs lumieres, que par le rang où leur naissance les a placés, se font un devoir d'en être les protecteurs, de l'encourager par leur exemple & de le soutenir dans leurs Etats. On n'y dispute plus. Qu'est-il en effet besoin d'arguments, quand les preuves sont établies sur des faits incontestables, quand l'expérience d'un demi-

siècle & des événements multipliés sous nos yeux, mettent le sceau de l'évidence à la bonté de la cause que nous défendons? Nos neveux auront peine à le croire, lorsqu'ils sçauront combien il a fallu de temps pour admettre chez nous cette opération salutaire, & combien elle y a trouvé d'ennemis. Tel a cependant presque toujours été le sort des découvertes les plus utiles. Il est des erreurs qui tiennent de trop près à notre amour-propre, pour qu'il en quitte aisément l'habitude. Les opinions préexistantes, l'envie, la jalousie des contemporains, mille circonstances fondées le plus souvent sur le principe de nos institutions civiles & religieuses, concourent à en affermir l'empire & la durée. Il est d'autant moins surprenant que l'inoculation ait eu à lutter contre les mêmes obstacles, qu'il s'agissoit de donner une maladie souvent mortelle entre les mains de la nature, effrayante dans tous ses périodes, funeste par ses suites, & qu'il n'y avoit que l'expérience & des observations rassemblées en grand nombre qui pussent enfin nous ouvrir les yeux sur l'excellence de cette pratique. Nous l'avons aujourd'hui, cette longue expérience, nous avons des succès constants & répétés en tant de climats, qu'ils devroient, ce semble, ramener à un sentiment unanime les esprits les plus discordants, & ter-

miner sur cet objet toute espece de controverse. Mais telle est la mauvaise foi de la plupart des antinoculistes, qu'uniquement occupés à épier, à rassembler tout ce qui, présenté dans un faux jour, pourroit paroître défavorable à l'inoculation, peu scrupuleux sur le choix des moyens, ils travestissent, ils déguisent, ils altèrent grossièrement les faits relatifs à cette pratique, ils exagèrent sans mesure les moindres accidents qu'ils ont pu saisir, ou apprendre par des bruits vagues & populaires, & mettent tout en œuvre pour arrêter les progrès d'un des secours les plus précieux que l'art de guérir ait pu fournir à l'humanité.

C'est ce qu'on vient de voir tout récemment à Nantes: il s'y est trouvé des Wagstaff, des Blakmore, de Masséy; &, malgré cela, (nous le dirons à la gloire de cette ville) il vient de s'y pratiquer, en assez peu de temps, plus d'inoculations qu'il ne s'en est fait en aucune autre ville du royaume dans le même intervalle (a). Elle mérite donc de faire époque dans l'histoire de l'inoculation en France, tant par la façon singulière dont cette opération s'y est introduite, que par le succès dont elle y a été suivie.

(a) En Angleterre, ces deux médecins, Wagstaff & Blakmore, & un apothicaire, formèrent une ligue contre l'inoculation, GANDOGER. *Hist. de l'Inocul.* page 29.

Ce fut vers le commencement de l'année 1772 que l'on vit paroître à Nantes le premier inoculateur. A l'exception des gens de l'art & des personnes instruites, tout le reste des Nantois ignoroit peut-être alors jusqu'au nom de l'inoculation. Cet homme, au talent d'inoculer à la nouvelle maniere appelée *Suttonienne* (a), joignoit la qualité

(a) La méthode des piquures n'est point nouvelle; cette femme dont parle le docteur Timoni, qui se disoit de Phillipopolis, connue sous le nom de la *vieille Theffalienne*, & une autre de Tefsalonique, qui se vantoit d'avoir fait plus de quarante mille inoculations, la connoissoient & la pratiquoient de leur temps, y ajoutant seulement quelques cérémonies religieuses, pour inspirer plus de confiance au peuple. Le régime au reste étoit absolument le même que celui des Suttons. Voyez *Recueil de pièces concernant l'inoculation*, Paris, 1756.

En Grece & en Turquie, on introduisoit la matiere liquide & encore chaude dans sept à huit piquures faites au front, ou ailleurs. A LE DUC, *De Byfantinâ variolar. insitione*, §. 20.

Au Bengale & ailleurs, dans l'Indostan, les gens du pays se servent d'un cordon de soie imprégné du virus, qu'ils enfilent dans une aiguille, & qu'ils passent ensuite sous l'épiderme, soit au bras, soit au gras de jambe.

Dans la province de Galles, les écoliers se donnoient la petite-vérole les uns aux autres, en se piquant avec une aiguille, &c. L'acquéreur donnoit deux ou trois sols à celui qui fournissoit la matiere, ce qui s'appelloit acheter la petite-vérole. *Lettres rapportées par M. JURIN.*

d'étranger ; & spécialement d'Anglois. On ſçait quel pouvoir a ce titre ſur la plûpart des gens, & combien l'*anglomanie* commence à gagner nos têtes. Le bruit de l'arrivée de ce merveilleux opérateur ſe répandit auffitôt dans la ville & dans les environs ; on ne parloit que du *médecin Anglois qui donnoit la petite-vérole*.

Partiſan. de l'inoculation, & inoculateur moi-même, cette nouvelle me fut d'autant plus agréable, que, témoin des ravages affreux que la variole naturelle ne ceſſe d'exercer preſque tous les ans (a), je deſirois de plus en plus de la voir établie dans ma patrie. Il étoit bien étonnant qu'aucun médecin ou chirurgien de Nantes ne ſe fût juſqu'alors adonné à la pratique de l'inoculation ; mais, ſoit qu'elle eût peu de partiſans déclarés parmi ces Meſſieurs, ſoit qu'il fallût un étranger, un *Anglois* enfin pour décider la confiance des Nantois, toujours eſt-il vrai que juſqu'alors aucune perſonne que je ſçache ne s'étoit fait inoculer dans cette ville. Ce fut un homme de conſidération qui commença (b) : mademoiſelle ſa fille, âgée de

(a) Interrogez les borgnes, aveugles, boiteux & autres eſtropiés que vous rencontrez tous les jours, & vous verrez que la plûpart de ces accidents, pires ſouvent que la mort même, ſont des ſuites non équivoques de la variole naturelle.

(b) M. Libault, ancien maire de Nantes.

treize ans, subit l'insertion au mois de Mai 1772. Il fit imprimer aussitôt cet événement dans les feuilles hebdomadaires. C'en fut assez de la publicité de ce fait pour donner l'éveil aux antinoculistes. Les clameurs se firent entendre de tous côtés. On cria au meurtre, à la contagion; on voulut faire intervenir la police pour bannir de la ville l'Anglois & ses inoculés, sous prétexte qu'il répandoit l'épidémie, en multipliant le nombre des varioleux. Un chirurgien de Nantes, antinoculiste zélé, quoique d'ailleurs homme de mérite, se montra aussitôt à la tête du parti, & imprima dans les mêmes feuilles une vive sortie contre l'Anglois & contre sa façon d'opérer. Je me proposai alors d'entrer en lice, & de prendre la défense de l'inoculation dans les mêmes papiers: on me répondit avec humeur; je repliquai, & terminai la scène. J'avois pour moi la bonté de la cause: il ne me fut pas difficile de faire valoir des preuves dont l'évidence étoit frappante, & que tant de grands hommes avoient si habilement maniées avant moi. Cette querelle réveilla l'attention des Nantois sur la question qui en faisoit le sujet. Plusieurs antinoculistes changèrent d'avis; l'Anglois y gagna. MM. les négociants furent les premiers qui firent participer leurs enfants au bénéfice inestimable de l'inoculation. Cette anecdote leur

fait honneur. M. Montaudouin l'ainé, membre de plusieurs académies, qui tient un rang si distingué dans les lettres & dans le commerce, fit inoculer son fils âgé de dix-neuf mois, le 29 Novembre 1772. Plusieurs jolies dames eurent la gloire de donner l'exemple à leur sexe, & la louable prudence de soustraire leurs graces aux tristes stigmates de la variole naturelle. L'enthousiasme s'en mêla, on devoit si attendre. Cet Anglois voiloit ses opérations d'un air de mystère qui fit généralement croire qu'il n'y avoit que lui en France qui sçût inoculer. On aime le merveilleux, on y donna tête baissée; cet homme persuada aisément qu'il étoit seul possesseur en France de la vraie méthode de Sutton (a). C'est ainsi que d'une opération si simple en elle-même & si connue maintenant des gens de l'art, il en fit un secret important, impénétrable aux yeux de la multitude, étonnée de ses succès. Ses vues ne devoient cependant pas échapper à tout le monde, aussi plusieurs personnes sensées le devinèrent. Il avoit, disoit-il, son secret; & ce prétendu secret consistoit dans l'administration de certaines poudres de différentes couleurs, dont il dis-

(a) Le docteur Gatti avoit fait connoître sa nouvelle méthode, avant qu'on eût écrit en Angleterre en faveur de celle des Suttons. *Journal de Médecine*, 1768, page 25.

tribuoit les paquets à ses inoculés dans les divers périodes de la maladie. Leur effet constant étoit de purger, & quelquefois d'exciter le vomissement (a).

Privé de toute espece de connoissance sur l'économie animale, & des premiers éléments de l'art épineux & délicat de guérir, on sera peut-être surpris de la hardiesse de cet Anglois, qui, non content d'inoculer, se mêloit encore de traiter la petite-vérole naturelle. On cessera de l'être, quand on sçaura qu'en Angleterre même, le berceau de l'inoculation dans nos climats, cette pratique, dont l'importance mérite assurément toute l'attention du gouvernement, a été, & est encore livrée à l'avidité & à la hardiesse de charlatans de toute espece, qui, par leurs prétentions à des secrets infailibles, par leur jactance & leur effronterie, s'emparent d'une confiance aveugle, & qui semble croître en raison de leur ignorance (b).

(a) Nous avons vu nous-même, & examiné les poudres de l'Anglois entre ses propres mains; & nous ne craignons pas de dire que son prétendu *secret* auroit perdu tout son mérite, comme tel, aux yeux de l'élève le plus novice en pharmacie.

(b) Voyez Lettres de M. L. Odier, médecin de Geneve, à M. Ant. de Haen, professeur en médecine à Vienne en Autriche. *Journal de Médecine*, Tome XL, Septembre & Octobre 1773.

Peut-on douter que ce ne soit un argument

J'avois cru long-temps qu'indépendamment de ses *secrets*, cet homme étoit un médecin ou chirurgien instruit. Son manège caché, son ignorance affectée de notre langue, quoiqu'il vécût, m'a-t-on dit, en France depuis cinq à six ans, commençoit à me donner des soupçons sur sa capacité. Plusieurs circonstances m'apprirent dans la suite que je m'étois étrangement trompé sur son compte; mes soupçons se confirmèrent par des preuves non équivoques.

(a) Il se trahit lui-même, en s'ingérant de d'une grande force en faveur de l'inoculation; une preuve bien frappante de la bénignité de la variole artificielle, que de la voir réussir presque aussi bien dans de pareilles mains, qu'entre celles des personnes éclairées qui la pratiquent? Non; mais cette circonstance n'en excuse pas plus la dangereuse sécurité de ceux qui osent livrer leurs enfans à ces singes de la médecine.

(a) Il est vrai qu'on vient d'en faire un *médecin célèbre*, un homme à miracles, dans une des Affiches de Nantes du mois de Juillet 1773; qu'une personne d'un haut rang vient d'y faire insérer des certificats des cures opérées par cet Anglois; mais, tant qu'il n'aura que ces Affiches pour titre de médecin & pour preuves de ses connoissances, nous ne nous en croirons pas moins dispensés de le reconnoître pour tel; & nous imaginons bien qu'il n'enflera pas la liste de ses cures à Nantes dans la petite-vérole naturelle, par les certificats de MM. C*** & M*** &c.

On ne manquera pas de m'objecter qu'ayant pris ci-devant la défense de l'Anglois dans les

traiter selon ses lumières , & de droguer avec ses poudres, des enfans attaqués de la petite-vérole naturelle, qui périrent entre ses mains, & que les Sydenham, les Boerhaave, les Van-Swieten, & tous les vrais médecins n'auroient certainement pas ainsi traités. Ce petits contre-temps n'arrêterent point ses travaux dans l'inoculation, tant avoit de force la prévention en sa faveur ! La mauvaise foi de quelques antinoculistes eut beau mettre ces morts sur le compte de l'infertion, il ne fut pas difficile de dissiper la calomnie en réclamant le témoignage des parents.

Cependant quelques personnes trop sensibles pour se laisser gagner tout-à-fait par l'enthousiasme, revenoient peu à peu sur le compte de l'Anglois : elles tremblèrent pour

écrits que je fis imprimer l'an passé en faveur de l'inoculation, je tombe aujourd'hui en contradiction avec moi-même ; mais, je le répète, j'étois dans l'erreur sur son compte. Je m'en étois laissé imposer par quelques billets qu'il faisoit distribuer par ses partisans ; je le croyois réellement médecin ou chirurgien, ou au moins versé dans la connoissance de cet art. Au reste, ceux qui voudront se donner la peine de lire ces écrits avec attention, verront aisément que ce n'étoit que par occasion que je parlois de cet étranger, & que mon unique but étoit de plaider la cause de l'inoculation & de la nouvelle méthode de la pratiquer.

leurs enfants, en les confiant à un homme dont tout le talent se réduisoit au manuel de l'opération, incapable par conséquent de parer à ce qui pourroit survenir d'étranger à la variole inoculée : la confiance de ses succès ne leur en imposa point ; elles se décidèrent à faire inoculer leurs enfants, mais elles voulurent que ce fût par un homme de l'art. Connu pour inoculateur, ce fut alors qu'on m'appella à Nantes, au mois d'Avril 1773. Je me rendis à leur invitation. On commença par me demander si j'avois le secret des *poudres de Worl...* Je fus contraint de satisfaire au préjugé, pour obtenir pleine confiance : j'inoculai plusieurs enfants au mois de Mai suivant. Un d'eux, âgé de trois ans, fut, dès le lendemain de l'insertion, pris d'un gros rhume, avec fièvre continue. Cet enfant avoit resté presque tout un jour dans un jardin, assis sur l'herbe par un temps humide, froid & inconstant. La cause du mal fut aisée à saisir. J'y donnai les secours indiqués ; la fièvre ne dura que trois à quatre jours, & la toux cessa peu à peu. Celle d'éruption vint au temps ordinaire ; l'enfant eut une petite-vérole discrète, bénigne, très-abondante, & s'en tira tout au mieux, ainsi que tous les autres. Mon journal d'inoculation, comparé avec celui de plusieurs des inoculés de l'Anglois, démontra que la marche, les symptômes,

symptômes, & l'issue de mes petites-véroles étoient parfaitement les mêmes (a).

En donnant au public le récit fidele de ce qui vient de se passer à Nantes au sujet de l'inoculation, on doit assez sentir quelles ont été mes vues ; concourir au bien de l'humanité, en travaillant à étendre ce précieux secours à toutes les classes de citoyens, écarter pour cet effet tout ce que l'avidité du gain lui a fait ajouter d'occulte & de mystérieux, dégager par conséquent cette opération salutaire de tout appareil de charlatanisme ; voilà les motifs qui ont dirigé ma plume. Ils sont purs & désintéressés.

Je vais maintenant rendre compte de la maniere dont je procede dans le traitement de mes inoculés. Je suis pour l'insertion, la méthode du sieur Sutton (b), qui, comme on sçait, après quelques malheurs en pratiquant la méthode ordinaire, s'imagina, conjointement avec un de ses freres, d'in-

(a) Jusqu'au jour où j'écris ceci, Octobre 1773, il s'est fait à Nantes & aux environs une si grande quantité d'inoculations, toutes aussi heureuses les unes que les autres, qu'il seroit trop long & même superflu d'en faire ici le détail.

(b) Ci-devant fermier du comté d'Essex, & exerçant la pharmacie dans un village de cette province.

Introduire celle des piqures en Angleterre vers l'année 1767, par laquelle il avoit déjà inoculé à cette époque vingt mille personnes de tout âge, de tout sexe & de tout tempérament (a). Ses succès furent rendus publics dans le temps par une feuille imprimée sous ce titre : *Inoculation Made easy*, « l'Inoculation rendue facile. » Les médecins de la grande Bretagne travaillerent à l'envi à en découvrir la source. MM. Georges Backer, membre de la Société royale, & médecin du roi d'Angleterre ; Glast, médecin d'Exester ; Chandler, chirurgien de Canterbury ; Dimisdale, médecin à Hertfort, publièrent leurs observations à ce sujet.

L'ouvrage de ce dernier, imprimé à Londres en 1767, ceux des docteurs Gatti & Gandoger, les excellents préceptes du célèbre M. A. Petit, professeur en médecine à Paris, &c : voilà les guides éclairés dont j'ai suivi la doctrine.

J'ose donc avancer ici que tout l'art de cette opération si avantageuse à l'humanité, consiste à choisir des sujets bien sains, à les préparer quand ils en ont besoin pour éviter les complications, à prendre du virus

(a) Voyez une Lettre de M. Middleton, chirurgien du roi d'Angleterre, chef de la chirurgie militaire, &c. à M. Dézoteux, inférée dans l'ouvrage de M. Gandoger, page 190.

d'une bonne qualité (a), & à administrer dans le cours du traitement quelques purgatifs calmants & absorbants (b), lorsque

(a) Dans l'hôpital de l'inoculation que la générosité de quelques particuliers a établi à Londres en faveur du peuple, on a tenté l'insertion avec du virus de varioles malignes, on en a pris sur des sujets mal-sains, sans qu'il en ait résulté aucun accident. J'ai lu quelque part, qu'un inoculateur s'étoit servi, sans le sçavoir, du pus d'un vérolé; un autre, de celui d'un scrophuleux, sans avoir communiqué autre chose qu'une petite-vérole très-bénigne. Ces faits méritent bien l'attention des praticiens; la fermentation variolique & la dépuration qui s'ensuit, seroient-elles capables d'altérer, de dompter, d'assimiler & d'expulser tout autre virus étranger? Quoi qu'il en soit, nous ne nous en croyons pas plus dispensés de prendre à cet égard toute la précaution que la prudence exige.

(b) Les personnes de l'art versées dans l'inoculation, n'ignorent pas que les fameuses poudres appelées *Suttoniennes* sont un mélange de préparations mercurielles & antimoniales; que c'est au grand Boerhaave que nous en devons la première idée; (*Voyez Aph. §. 1391, 1392,*) & que les plus célèbres inoculateurs, tels que le baron Th. Dimsdale, médecin Anglois, &c. se sont bien trouvés de leur usage. Nous ajouterons l'autorité de l'illustre Van-Swieten: *Sed & in ipso variolarum morbo profuisset mercurium dulcem testantur medici, ut felicius prodirent papulæ non tantum, verum etiam quandoque ut vel nullæ omnino nascerentur, vel saltem quàm paucissimæ.... Sed & in stybio mirabiles vires latere, ars chemica imprimis docuit, &c.*

les circonstances l'exigeront ; l'essentiel au reste étant de prescrire un régime antiphlogistique , & de faire prendre le grand air & un exercice modéré aux inoculés.

Voilà l'unique , le vrai secret : si le sieur Sutton & ses associés s'obstinent encore à s'envelopper des ténèbres du mystère , à afficher de prétendus secrets , j'ose les reléguer dans la classe des empiriques , j'ose attester le témoignage & l'expérience de tous les médecins & chirurgiens exercés dans la pratique de l'inoculation , tant en France que chez l'étranger , & dont les succès ne doivent assurément rien aux *poudres* communiquées par le sieur Sutton ou par ses associés. La vérité luira sans doute un jour de sa propre lumière. Les personnes judicieuses & impartiales sentent déjà que l'inoculation est essentiellement du domaine de la médecine ; que le traitement de la variole artificielle ne demande pas moins que toute l'étendue des connoissances qui constituent le vrai médecin ; &

(GER. VAN-SWIET. Comment. in Aphor. T. V, page 56.) Bien loin donc de blâmer l'usage de ces préparations , nous l'adoptons à l'exemple de tous les inoculateurs instruits , & nous croyons à propos de prévenir le public que les diverses manières dont les charlatans les colorent pour mieux les déguiser , ne sont que des supercheries ordinaires à ces sortes de gens , dont ils ont besoin pour mieux tromper.

qu'en outre la pratique de l'inoculation exige que ceux qui l'exercent soient instruits non-seulement du manuel, qui n'est presque rien en soi, mais encore de tout ce qui s'est passé jusqu'à présent de relatif à cette opération, des différentes révolutions qu'elle a effuyées, & sur-tout du degré de perfection où elle vient d'être portée de nos jours, d'après l'établissement de la méthode des piquures, que nous devons, il est vrai, aux recherches des Suttons & des médecins Anglois; découverte que nous eussions sans doute faite aussi bien qu'eux, si, sans nous amuser à nous battre avec des syllogismes, nous eussions à leur exemple rappelé cette cause au tribunal de l'expérience & de l'observation, seuls juges infailibles dans cette matiere : *Experientia rerum magistra.*

OBSERVATIONS.

Comme la possibilité des rechûtes après la petite-vérole tant naturelle qu'inoculée, & même la citation vague des faits controuvés par les antinoculistes & par les *commeres*, sont un de leurs plus grands arguments, nous croyons d'autant plus à propos de faire précéder nos observations à ce sujet par quelques passages extraits des Mémoires du célèbre docteur Petit en faveur de l'inoculation, que cet excellent ouvrage, devenu assez rare, n'est que très-peu connu

du public ; & on voudra bien d'ailleurs nous passer la longueur de ces citations, en considération de l'importance du sujet (a). « S'il étoit permis, dit ce sçavant médecin, » de risquer quelques conjectures, peut- » être pourroit-on avancer avec une sorte » de vraisemblance, que la petite-vérole artificielle a sur la naturelle un grand avantage, & qu'elle doit préserver du retour de la maladie d'une manière plus efficace & plus sûre. En effet, sans une disposition préliminaire, on ne prend ni on ne reçoit la petite-vérole : il est certain qu'il y a des hommes chez qui cette disposition n'a jamais lieu, puisqu'ils ne reçoivent point la petite-vérole, quoiqu'ils s'exposent sans réserve au danger de la contracter ; ce qui porte naturellement à croire que si cette maladie revient une seconde fois, c'est parce que, dans une première attaque, cette disposition n'a pas été parfaitement détruite, & qu'il en subsiste encore assez pour favoriser le retour du mal. Maintenant en quoi consiste cette disposition ? On peut raisonnablement con-

(a) Si M. Petit en étoit aujourd'hui à écrire ses Mémoires pour l'inoculation, qui furent imprimés en 1766, témoin des expériences qui se sont multipliées depuis, il regarderoit vraisemblablement comme une vérité ce qui ne lui paroïsoit alors que conjecture.

» jecturer que c'est en ce que les liquides
 » de notre corps roulent avec des molé-
 » cules étrangères auxquelles la matiere
 » variolique a de la propension à s'unir,
 » qu'elle attire par cette union, & qu'elle
 » change de maniere à les convertir en vé-
 » ritable levain ou pus variolique. D'après
 » cela, n'est-il pas évident que plus le sang
 » sera chargé de ces molécules, & plus la
 » dépuration sera difficile & imparfaite, la
 » force de la vie ne suffisant pas pour les
 » expulser toutes? Or on demande aux anti-
 » noculistes les plus déterminés, quand la
 » petite-vérole prend à l'improviste, &
 » qu'elle attaque indistinctement toutes for-
 » tes de personnes, les choses supposées
 » égales d'ailleurs, n'est-il pas à présumer
 » que, dans un nombre déterminé de sujets,
 » il y en aura davantage dont les humeurs
 » seront chargées d'une abondante quantité
 » de ces molécules, & qu'il y en aura moins
 » dans un pareil nombre de ceux qui, avant
 » de se faire inoculer, auront pris toutes
 » les précautions convenables? Or si, dans
 » ces derniers, la quantité de matieres pro-
 » pres à s'identifier avec le levain variolique
 » est moindre, la force de la vie pourra
 » plus aisément la dompter, l'expulser plus
 » complètement & de maniere qu'il n'en
 » reste aucune trace, & que, par consé-

» quent, la disposition à la récédive, qui
» vraisemblablement dépend de la présence
» d'une certaine quantité de cette matiere,
» soit absolument détruite, ou tout au moins
» que l'on soit plus près de son entière des-
» truction que par l'effet de la petite-vérole
» naturelle. » *Premier Rapport sur l'Inoculation, par M. A. Petit, page 13, en note, un volume in-8^o, Paris, 1766.*

« Si par la suite, poursuit M. Petit, sur
» plusieurs milliers d'inoculés, un seul vient
» à contracter la petite-vérole naturelle,
» celui-là même aura du moins coulé dans
» le sein d'une sécurité profonde une vie
» que mille alarmes auroient pu agiter,
» depuis le moment de l'inoculation jusqu'à
» celui qui a été marqué par le retour de la
» petite-vérole. Il est plus que vraisemblable
» que, reprenant naturellement la maladie
» après l'avoir reçue par l'inoculation, cet
» homme est du nombre de ceux que la na-
» ture a constitués de maniere à les rendre
» deux fois dans la vie susceptibles de la pe-
» tite-vérole. L'inoculation lui aura rendu
» l'important service de lui faire payer sans
» aucun risque la moitié de son tribut : des
» deux fois qu'il devoit avoir la petite-ve-
» role, il auroit pu périr la premiere, & il
» auroit perdu par-là une portion de vie
» dont l'inoculation l'a fait jouir, & la ré-

» publique auroit perdu ce qu'il a pu faire
 » pour elle dans l'intervalle de l'inoculation
 » à l'invasion de la petite-vérole naturelle.»

Premier Rapport sur l'Inoculation, p. 24.

On doit observer que M. Petit écrivoit ceci dans un temps où l'inoculation avoit encore bien moins de partisans en France qu'aujourd'hui, où les faits n'y étoient pas rassemblés en grand nombre, ni la méthode des piquures connue : il pourroit donc maintenant prononcer d'une manière bien plus décisive sur l'impossibilité, ou du moins la nullité d'exemples de rechûtes après la variole inoculée.

Terminons enfin ce Mémoire, qui n'a peut-être déjà que trop d'étendue, par quelques observations que nous nous sommes proposé d'y joindre.

I. Au mois de Juin 1772, M. R. *** âgé de vingt-sept à vingt-huit ans, croyant n'avoir pas eu la petite-vérole, me pria de l'inoculer. Je lui fis l'insertion, par quatre à cinq piquures assez profondes pour donner quelques gouttes de sang, avec du virus pris récemment d'une variole naturelle discrète très-abondante. Au bout de quelques jours, les petites plaies disparurent sans retour, & sans donner depuis aucun signe d'infection.

Supris de cet événement, je me doutai de son erreur : je l'engageai à faire des in-

formations exactes. Ses recherches lui découvrirent qu'il avoit eu la petite-vérole à la nourrice ; & , après l'avoir bien examiné, je lui en trouvai effectivement quelques marques sur le corps.

Il & III. (OBS. communiquées.) Un des trois enfants de M. Ar... négociant à Nantes, inoculés toustrois par l'Anglois Worl... au mois de Décembre 1772, n'ayant eu que très-peu de pustules, M. son pere, pour se convaincre qu'il étoit exempt de la récidive, le fit inoculer une seconde fois. (Rapportons les termes de son Journal d'inoculation, que nous avons sous les yeux.)
« Quoique toutes les circonstances du traitement pour le petit garçon nous aient
» pleinement assuré que l'opération avoit
» été bien faite, & que toute la petite-vérole dont il étoit susceptible étoit bien
» fortie, nous avons voulu nous en affurer
» davantage par une seconde insertion. On
» l'a faite quinze jours après la première ;
» les piquures ont séché & disparu trois jours
» après, &c.

» La gouvernante de ces trois enfants
» n'ayant point eu la petite-vérole, fut inoculée le 27 Décembre 1772. Dès le vendredi suivant, 1^{er} Janvier, elle eut un
» accès de fièvre assez fort, que M. Worl...
» attribua à une éruption prochaine ; en
» effet, les deux jours suivants il parut un

» assez grand nombre de boutons, qui, au
 » lieu de blanchir, se sont effacés les jours
 » suivans. M. Worl... a pourtant assuré
 » qu'elle étoit quitte de la petite-vérole;
 » &, pour nous en convaincre, il nous a
 » proposé de l'inoculer une seconde fois :
 » elle l'a été effectivement, pour la deu-
 » xieme fois, le même jour que le petit
 » garçon, sans que les piquures aient pro-
 » duit aucun effet, &c. »

IV. Vers la fin du mois d'Août 1773, j'inoculai ma fille ainée, âgée d'environ cinq ans, dans un couvent de l'ordre de Fontevault, à deux lieues de cette ville.

Madame du Buttay, prieure de ce monastere, curieuse de voir cette opération, la desiroit depuis long-temps. Cette respectable dame, dont le mérite est au-dessus de mon éloge, convaincue de l'excellence de cette pratique & instruite de ses succès, en devint l'apologiste, à l'exemple du sçavant évêque de Worchester, qui, comme on sçait, prononça, en 1752, un sermon en faveur de l'inoculation, qui fut imprimé cinq fois la même année. Plus attachées aux préjugés de leur sexe, & sur-tout de leur profession, la plupart des autres religieuses, pour qui cette opération étoit nouvelle & inconnue, plaignoient le sort de l'enfant, & traitoient l'inoculateur de barbare; elles ne pouvoient se persuader que

la petite-vérole que je venois de communiquer fût la même que la naturelle, ni que l'une ou l'autre exemptassent de la rechûte. Plusieurs d'entr'elles l'avoient eue jusqu'à trois fois, ou plus ; on n'étoit point en peine de citer nombre d'histoires de cette espece, & il n'y manquoit que la vérité. Moins difficile à convaincre, une jeune dame qui avoit eu la petite-vérole douze à treize ans auparavant, voulut bien se laisser inoculer en leur présence ; je lui fis en conséquence plusieurs insertions au bras avec du virus tout récent, & pris à l'instant même aux pustules de l'enfant. Les piquures disparurent au bout de quelques jours, sans qu'il en ait été question depuis.

Ces faits récents, joints au grand nombre de ceux qu'on a tentés, avec un pareil succès, dans tous les pays où l'inoculation est connue ; la célèbre expérience du docteur Matty, qui, comme on sçait, s'est inoculé lui-même plusieurs fois en public pour convaincre les incrédules ; l'histoire de ce jeune homme dont parle M. Gandoger (a), qui, après avoir eu la petite-vérole artificielle il y a quelques années, fut gardé pendant un an dans une maison de campagne isolée, & réinoculé de quinze en quinze jours, pendant cet intervalle sans aucun succès, & sans que sa santé en souffrît & en ait souffert

(a) Traité de l'Inoculation, page 360.

dépuis la plus légère atteinte ; tous ces faits, dis-je , dont l'authenticité est incontestable , prouvent donc deux choses importantes contre les adversaires de l'inoculation : 1^o que la petite-vérole inoculée met à couvert de la récidive , autant , & peut-être mieux que la naturelle ; 2^o que l'insertion répétée du virus est incapable d'influer en aucune manière sur la santé des sujets soumis à cette épreuve , & que , par conséquent , toute personne qui doute d'avoir eu la petite-vérole naturelle , peut sans aucun risque tenter de la prendre par ce moyen aussi sûr qu'il est salutaire.

Enfin , quoique cette impossibilité des récidives mette dans tout son jour l'identité de la variole artificielle avec la naturelle , nous rappellerons à ceux des antinoculistes qui ont osé contester cette vérité , qu'elle n'a pas besoin d'autres preuves que la communicabilité de la contagion tant reprochée par eux à l'inoculation , argument dont toute la force est , comme on voit , à leur désavantage. Bien loin donc de nier cette facilité avec laquelle la variole inoculée peut se propager d'un sujet à l'autre sans insertion artificielle , nous terminerons ce Mémoire en choisissant entre un grand nombre d'exemples dont nous avons été témoin , un fait que nous avons sous les yeux à l'instant même que nous écrivons ceci.

78 MÉMOIRE SUR L'INOCULATION.

Une dame de cete ville, dont j'inoculai le fils sur la fin de Septembre dernier, ayant eu l'imprudence, quoique grosse de fix mois & sans avoir eu la petite-vérole, de coucher souvent cet enfant avec elle pendant l'éruption qui fut abondante, vient de contracter cette maladie, dont les accidens, assez graves pour inquiéter sur son état, cedent comme par enchantement à la méthode que j'ai coutume d'employer dans le traitement de mes inoculés. Concluons de ce dernier fait, ainsi que de quantité d'autres dont nous avons l'expérience, que quand même la découverte de l'inoculation, & les tentatives auxquelles elle a donné lieu, n'auroient fait d'autre bien à l'humanité que d'enrichir la médecine d'une méthode bien plus sûre pour combattre avec succès un des maux les plus cruels dont elle est affligée, nous ne lui en devrions pas moins tous nos éloges & notre reconnoissance; & peut-être enfin touchons-nous à ce jour prédit par son illustre défenseur, M. de la Condamine, où l'on pourra appliquer ce vers d'Ovide à ses détracteurs réduits au silence par la force de la vérité :

*Nec Telamoniades etiam nunc hiscere quidquam
Audet.* OVID. Met. Liv. XIII.



OBSERVATION

*Sur l'Extraction d'une cataracte singuliere ;
par les sieurs PELLIER, freres , chirurgiens-oculistes à Metz.*

M. l'abbé Carvillon, prêtre, natif de Langres, y résidant, âgé d'environ trente ans, étant venu nous consulter sur l'état de ses yeux, dans le courant d'Avril dernier, l'inspection en ayant été faite par moi & mon frere, nous apperçûmes 1^o au-delà de la pupille de l'œil gauche, qui conservoit son ressort ordinaire, une opacité brunâtre qui paroissoit s'étendre au-delà de la circonférence postérieure de l'iris; 2^o un éloignement assez manifeste de ce nuage à cette membrane; 3^o des espaces sur cette opacité, à travers lesquelles on appercevoit la transparence des humeurs de l'œil, & par où le consultant nous dit qu'il distinguoit encore un peu les objets, & que depuis quatre ans il conservoit cette maladie, sans qu'elle ait crû davantage; 4^o enfin, que l'œil droit commençoit à s'affecter de même. Ledit sieur abbé, inquiet de sa situation, nous ayant demandé quel parti il falloit prendre, nous lui repondîmes qu'il n'y en avoit point d'autre que l'extraction de ce corps opaque, que nous regardions

comme cataracte capsulaire ; qu'étant une fois faite avec succès, & les suites heureuses, il verroit comme dans l'état naturel. Le consultant, qui jouissoit de la meilleure santé, s'étant donc décidé à subir l'opération proposée, elle se fit le lendemain, 26 Avril 1773, en présence de MM. Charles & Darentieres, médecins, Aubry, maître en chirurgie de ladite ville, & Hyquem, chirurgien-major du régiment de la Fere. Voici comment l'un de nous procéda à l'opération dont il s'agit, & quelles en furent les suites.

Après avoir fait à la cornée une incision suffisamment grande, comme pour extraire une cataracte ordinaire, j'ouvris aussitôt avec une petite lance à la Daviel la partie inférieure de la crystallo-antérieure, & j'y portai sur le champ de petites pinces, avec lesquelles l'ayant saisie, je commençai à faire de petits tiraillements, accompagnés de légères secousses que je dirigeois de droite à gauche, & de gauche à droite. Mais quel fut mon étonnement, de voir qu'au moindre tiraillement l'iris suivoit les mouvements de l'extension que j'occasionnois à la cataracte, que nous croyons capsulaire ? Je pensai de-là que celle-ci avoit sûrement contracté des adhérences avec l'iris : à l'instant je cessai cette manœuvre, crainte de la déchirer, ou bien la couronne ciliaire ;
&

&, pour m'en assurer, j'insinuai notre curette entre sa face postérieure & la cristallo-antérieure que je fis entrer sans la moindre résistance jusqu'à l'endroit du plexus ciliaire; ce qui nous prouva que celle-ci n'étoit point adhérente avec celle-là, & que cette cataracte ne pourroit être formée que par un prolongement de la choroïde, qui, à la vérité, étoit comme on le démontrera encore ci-après, & s'étendoit sur la cristalloïde en forme de nuage, ainsi que nous l'avons dit plus haut.

Or ayant fait reposer un instant le malade, pendant lequel temps nous réfléchîmes sur le parti que nous devions prendre dans un cas aussi embarrassant, nous conclûmes enfin que le plus sûr étoit de couper circulairement le plus proche qu'il seroit possible du plexus ciliaire, cette membrane qui paroïssoit être adhérente à la cristallo-antérieure. Pour m'en assurer, je la saisis superficiellement avec nos petites pinces, à trois reprises différentes, pour sçavoir si vraiment on auroit pu la couper sans endommager la crystalloïde, ce qu'il ne m'a jamais été possible de faire; pour-lors je me décidai à les extirper l'une & l'autre, à la faveur de nos ciseaux courbes & de nos pinces; ce qu'ayant été fait, il ne nous fut plus possible de voir dans quel état étoit la pupille, parce que la chambre antérieure

étoit remplie du sang qu'avoient fourni les vaisseaux de l'iris, qui essuya un coup de ciseaux, par un mouvement involontaire que l'œil fit lorsque j'achevois de couper un lambeau de cette membrane qui restoit. L'opération ainsi faite, je fis fermer l'œil au malade, & le couvris d'une compresse graduée soutenue d'un bandeau; ensuite je le fis mettre au lit; les saignées, les boissons antiphlogistiques, enfin tout ce qui pouvoit prévenir l'inflammation, fut mis en usage; malgré cela, il ressentit, les premiers jours, des douleurs à la tête & à l'œil, qui se dissipèrent promptement, mais la diète la plus sévère n'y contribua pas peu.

Il ne survint aucun autre accident, & l'œil fut ouvert le cinquième jour de l'opération. Empressés de le regarder pour en sçavoir l'issue, nous le trouvâmes peu rouge, & la pupille très-noire, mais ne distinguant encore aucun objet; en étant peu étonnés, nous présumâmes que cet organe ayant été extrêmement fatigué du manuel, cela avoit retardé les perceptions visuelles, mais qu'insensiblement elles pourroient se rétablir. Nous ne fûmes pas frustrés de notre espérance; car trois jours après l'ayant examiné de nouveau, nous le trouvâmes en très-bon état, & le malade commença à distinguer les gros objets. Cet organe ne

fut exposé à la lumière que par gradation, de sorte que les perceptions se perfectionnerent de plus en plus, au point que le malade recouvra parfaitement bien la vue, qu'il dit sa messe le quarantième jour. Nous n'omettrons point de dire que les membranes qui avoient été extraites se sont défunies au moindre attouchement que nous faisons avec nos doigts, & que celle formée par l'épanouissement de la choroïde, qui recouvroit la crystallo-antérieure, étoit brunâtre, & l'autre saine & transparente; ce qui nous confirma davantage dans l'opinion où nous étions, que cette cataracte ne pouvoit être formée que par le prolongement de la choroïde, ce dont aucun auteur n'a jamais fait mention; c'est pourquoi nous la regardons comme un vrai phénomène.

Nous ne nous occuperons point à décrire la cause qui peut avoir produit l'expansion de cette membrane qui formoit la cataracte dont il s'agit; nous dirons seulement que notre but a été de communiquer cette observation aux gens de l'art qui enrichissent journellement la chirurgie des yeux par leurs travaux, tel qu'un M. Jamn, célèbre oculiste, qui ne cesse de l'embellir de plus en plus par ses œuvres, qui éclaireront ceux qui étoient dans le sentier de l'erreur, (lequel a annoncé l'année dernière qu'il donneroit sa façon d'électrifier

pour guérir la goutte-sereine : on l'attend avec impatience, pour soulager quantité d'aveugles atteints de cette maladie.) Cette observation sert en outre à prouver, comme l'a découvert feu M. Hoin, que l'iris n'est pas une continuité de la choroïde, mais lui est seulement contiguë, & que l'une & l'autre de ces membranes sont isolées.

O B S E R V A T I O N

Sur une Matrice déchirée par les pieds de l'enfant, pendant que la mere étoit en travail pour accoucher; par M. VESPRE, maître en chirurgie à Gonestte.

Le grand jour que les auteurs modernes ont répandu sur l'art des accouchements, n'empêche pas qu'il ne se trouve des cas où leurs lumieres ne peuvent nous éclairer : en voici un exemple. Mademoiselle Lucy, épouse du sieur Béjot, fermier à Gonestte dans une ferme de l'Hôtel-Dieu de Paris, étant enceinte de son onzieme enfant, & à terme sentit, le jeudi, 17 Mars 1774, des douleurs pour accoucher. Elle envoya sur les huit heures du matin chercher sa sage-femme, A neuf heures & demie, les eaux percerent, l'enfant se présentant bien par la tête. Elle eut des douleurs de loin en loin jusqu'à midi, où elle en eut une si

forte, que l'on crut qu'elle alloit accoucher. Dans ce même instant elle fit un grand cri, en portant ses mains sur le côté gauche de son ventre, disant ressentir une espece de douleur qui la faisoit beaucoup souffrir ; il lui prit une sueur froide si abondante, que l'eau lui tomboit du visage ; les extrémités se refroidirent. On lui fit prendre du vin chaud avec le sucre, on lui fit chauffer des linges, on la frotta avec l'eau des Carmes, sans qu'elle pût se rechauffer ; le pouls resta petit & concentré, & elle n'eut plus de douleur pour accoucher ; mais elle en sentoit une autre autour de l'ombilic, qui la pressoit comme un barre. Le chirurgien qui la traitoit dans ses autres maladies, nous dit que la veille il lui avoit pris un frisson à la même heure : nous nous tranquillîâmes là-dessus, sans rien soupçonner de ce qui pouvoit être arrivé, espérant qu'après le frisson les douleurs pour accoucher pourroient lui reprendre. Nous la transportâmes dans son lit bien baigné pour la réchauffer ; enfin sur les deux heures, se plaignant toujours d'une douleur au nombril, on lui donna un lavement, pensant que ce pouvoit être des vents qui la lui causoient. Un instant après, elle demanda à se mettre sur le pot pour le rendre ; mais dans cette situation, il lui prit une foiblesse qui la fit tomber sur son lit comme une masse ; on lui fit avaler de

l'eau de Cologne ; on la frotta avec l'eau des Carmes, tout fut inutile ; elle mourut sur les trois heures. M. Haïs, mon confrere, & moi qui étions présents, en fîmes aussitôt l'ouverture, pour tâcher de pouvoir faire recevoir le baptême à l'enfant. Le ventre étant ouvert, nous vîmes sortir à grand flots un sang noirâtre, qui remplit deux grands pots de chambre. Aussitôt nous ouvrîmes la matrice, qui étoit très-épaisse : nous ne trouvâmes d'abord que le placenta, qui étoit un peu adhérent dans son fond du côté droit. Les pieds & les cuisses de l'enfant, qui est une fille, étoient passés dans le bas-ventre par une ouverture qui étoit à la partie latérale postérieure & inférieure de la matrice du côté gauche, par où nous l'avons tiré sans effort. Cet endroit n'avoit que l'épaisseur de deux ou trois feuilles de papier appliquées l'une sur l'autre, & étoit d'une couleur bleuâtre comme une volaille faïandée ; ce que nous avons attribué à une chûte qu'elle fit, étant enceinte de trois mois, sur le genou gauche, chûte qui, malgré deux saignées & le repos, produisit un dépôt qui fut près de deux mois à guérir. Le tiraillement occasionné par cette chûte, favorisé encore par un ventre en besace, a pu occasionner un affoiblissement dans cette partie, qui en a facilité la rupture au temps de l'accouchement. Depuis ce temps, cette dame âgée

de quarante-quatre ans, d'une riche taille, joyeuse & se portant bien, a toujours été triste, & disoit à tous ses amis qu'elle mourroit de cette grosseffe; ce qui ne s'est que trop vérifié. Il est à croire que la forte douleur qu'elle eut sur le midi a été l'époque où les pieds de l'enfant ont crevé la matrice à l'endroit qui faisoit le moins de résistance, & que l'épanchement de sang qui s'en est suivi, a été la cause des douleurs & des foibleffes qui n'ont cessé qu'à sa mort.



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES

M A I 1774.

Jours du mois.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	A 6 h. du nat.	A 2 h. & dento du soir.	A 11 h. du soir.	Le matin. pouc. lig.	A midi. pouc. lig.	Le soir. pouc. lig.
1	12 $\frac{1}{2}$	18 $\frac{1}{2}$	12 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{2}$	27 11	27 10 $\frac{1}{2}$
2	11 $\frac{1}{2}$	15	12 $\frac{1}{2}$	27 9 $\frac{1}{2}$	27 8	27 7 $\frac{1}{2}$
3	10 $\frac{1}{2}$	15 $\frac{1}{2}$	9 $\frac{1}{2}$	27 7	27 8	27 8 $\frac{1}{2}$
4	9 $\frac{1}{2}$	11 $\frac{1}{2}$	8 $\frac{1}{2}$	27 8 $\frac{1}{2}$	27 8	27 7 $\frac{3}{4}$
5	9	13	8 $\frac{1}{2}$	27 8 $\frac{1}{2}$	27 8 $\frac{1}{4}$	27 8
6	9 $\frac{1}{2}$	14 $\frac{3}{4}$	10 $\frac{1}{2}$	27 8	27 8 $\frac{1}{4}$	27 9 $\frac{1}{2}$
7	9	13	9	28 $\frac{1}{2}$	28 1	28 1 $\frac{1}{2}$
8	8 $\frac{1}{2}$	16 $\frac{1}{2}$	11 $\frac{1}{2}$	28 2	28 2	28 2
9	10 $\frac{1}{2}$	19	13 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{3}{4}$	28 1	28 $\frac{3}{4}$
10	13 $\frac{1}{2}$	19 $\frac{3}{4}$	12 $\frac{1}{2}$	28	27 11 $\frac{1}{2}$	27 11
11	11 $\frac{1}{2}$	18	13	27 11	27 11	27 11 $\frac{1}{2}$
12	12	14 $\frac{3}{4}$	12	27 11 $\frac{3}{4}$	28	28 1
13	12 $\frac{1}{2}$	17 $\frac{1}{2}$	14 $\frac{1}{2}$	28 1	28 1	28 $\frac{1}{2}$
14	12 $\frac{1}{2}$	16 $\frac{1}{4}$	14 $\frac{1}{2}$	28 1	28 1	28 $\frac{3}{4}$
15	13 $\frac{1}{2}$	17	10 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{4}$	28 $\frac{1}{2}$	28 1
16	8 $\frac{1}{2}$	11 $\frac{3}{4}$	6 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{3}{4}$	28 1 $\frac{1}{4}$	28 2
17	7 $\frac{1}{2}$	10 $\frac{1}{2}$	8	28 2	28 2	28 2
18	7	10	6 $\frac{1}{2}$	28 2	28 2	28 2 $\frac{1}{2}$
19	5 $\frac{1}{4}$	12	7	28 2 $\frac{3}{4}$	28 2 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{2}$
20	8	15 $\frac{3}{4}$	10	28 2	28 1	27 11 $\frac{1}{2}$
21	12	19 $\frac{1}{4}$	14 $\frac{1}{4}$	27 10	27 8 $\frac{1}{4}$	27 8
22	10 $\frac{3}{4}$	16 $\frac{1}{2}$	10	27 7 $\frac{1}{2}$	27 6 $\frac{1}{2}$	27 7 $\frac{1}{2}$
23	10 $\frac{1}{2}$	12 $\frac{1}{2}$	10 $\frac{1}{2}$	27 7	27 7	27 8
24	10	16 $\frac{1}{2}$	10 $\frac{1}{2}$	27 8 $\frac{1}{2}$	27 9	27 9 $\frac{1}{2}$
25	11 $\frac{1}{2}$	16 $\frac{1}{4}$	10 $\frac{1}{2}$	27 10 $\frac{1}{4}$	27 10 $\frac{3}{4}$	27 11
26	10 $\frac{1}{2}$	10 $\frac{1}{2}$	8 $\frac{1}{2}$	27 11	27 11 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{3}{4}$
27	8 $\frac{1}{2}$	10	7 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{2}$	28	28 1
28	6	12	9	28 1	28 1 $\frac{3}{4}$	28 1 $\frac{3}{4}$
29	9	10	8 $\frac{1}{2}$	28	28	28
30	9 $\frac{1}{2}$	14 $\frac{1}{2}$	9	28	28	28
31	10	15	11 $\frac{1}{4}$	28	27 11 $\frac{3}{4}$	28

ÉTAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>Le Matinée.</i>	<i>L'Après-Midi.</i>	<i>Le Soir à 11 h.</i>
1	N-E. nuag.	N-E. nua. écl. tonn. v. pl.	Nuages.
2	S. nuages.	S. nuag. pluie.	Pluie.
3	S-O. couv. pl.	S. Nuag. écl. tonn. pl. gr.	Beau.
4	S. couv. pluie.	N. pluie.	Beau.
5	S. c. pl. grêle.	S. nua. pluie.	Beau.
6	S-O. couv. pl.	S-S-O. nuag.	Beau.
7	O. couv. pl.	N-O. couvert.	Beau.
8	N. beau.	E. nuages.	Beau.
9	E-N-E. b. n.	E-N-E. n. pl. éc.	Beau.
10	S-S-E. nuag.	S. nuag. pl.	Nuages.
11	E. nuages.	E. couv. pl.	Pluie.
12	N-O. pluie.	N. tonn. pl. c.	Couvert.
13	N. couvert.	N. nuages.	Beau.
14	N. nuages.	E. tonn. c. pl.	Beau.
15	E. pluie.	N. écl. tonn. pl. gr. vent.	Beau.
16	N-N-E. nuag.	N-N-E. nuag.	Beau.
17	N. beau.	N. nuages.	Couvert.
18	N-N-E. nuag.	N-N-E. nua.	Beau.
19	N-N-E. beau.	N-N-E. nuag.	Beau.
20	E. nuages.	E. nuages.	Couvert.
21	S-E. couv.	S-S-E. n. pl.	Pluie.
22	S. pluie.	S. écl. ton. pl.	Nuages.
23	S. pluie.	S-O. pl. nuag.	Nuages.
24	S-O. nuages.	S-O. nuages.	Nuages.
25	O. couvert.	O. nuages.	Nuages.
26	O. nuages.	O. pluie.	Couvert.
27	N-O. pl. couv.	N-N-O. couv.	Nuages.
28	N. nuages.	N. nuages.	Nuages.
29	N-N-E. couv.	O. pluie.	Pluie.
30	O-S-O. couv.	O-S-O. c. pl.	Pluie.
31	S-S-E. c. pl.	S-S-O. pluie.	Couvert.

90 OBSERV. MÉTÉOROLOGIQUES

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre, pendant ce mois, a été de $19\frac{1}{4}$ degrés au-dessus du terme de la congélation de l'eau ; & la moindre chaleur de $5\frac{1}{4}$ degrés au-dessus du même terme. La différence entre ces deux points est de $14\frac{1}{2}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces $2\frac{1}{4}$ lignes ; & son plus grand abaissement de 27 pouces 7 lignes. La différence entre ces deux termes est de $7\frac{1}{4}$ lignes.

Le vent a soufflé 8 fois du N.

4 fois du N-N-E.

1 fois du N-E.

1 fois de l'E-N-E.

5 fois de l'E.

1 fois du S-E.

3 fois du S-S-E.

7 fois du S.

2 fois du S-S-O.

4 fois du S-O.

1 fois de l'O-S-O.

3 fois de l'O.

3 fois du N-O.

1 fois du N-N-O.

Il a fait 14 jours, beau.

24 jours, des nuages.

17 jours, couvert.

21 jours, de la pluie.

3 jours de la grêle.

2 jours, du vent.

7 jours, des éclairs & du tonnerre.

*MALADIES qui ont régné à Paris ;
pendant le mois de Mai 1774.*

La petite-vérole a régné encore pendant tout ce mois, & a continué d'être assez bénigne ; trois

augustes princesses, qu'un devoir sacré avoit exposées à la contagion, ont échappé à ce fléau destructeur.

Les maladies les plus communes, après la petite-vérole, ont été des affections catarrhales, qui ont attaqué principalement la gorge & la poitrine, & quelques fièvres intermittentes peu rebelles.

*OBSERVATIONS météorologiques faites
à Lille, au mois d'Avril 1774;
par M. BOUCHER, médecin.*

L'air a été à un état de température moyenne pendant toute la durée du mois : la liqueur du thermometre s'est même portée assez haut, certains jours. Le 13, elle s'est élevée à 13 degrés au-dessus du terme de la congélation, & le 29, à 14 degrés. Nous n'avons guere eu néanmoins de jours sereins : la dernière moitié du mois a été fort pluvieuse ; le tonnerre a grondé.

Le mercure dans le barometre a presque toujours été observé au-dessous du terme de 28 pouces ; mais il n'est point descendu plus bas que celui de 27 pouces 6 lignes.

Le vent a été sud les douze premiers jours du mois, ensuite il a varié.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 14 degrés au-dessus du terme de la congélation ; & la moindre chaleur a été de $3\frac{1}{2}$ degrés au-dessus de ce terme. La différence entre ces deux termes est de $10\frac{1}{2}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le barometre, a été de 28 pouces $\frac{1}{2}$ ligne ; & son plus grand abaissement a été de 27 pouces $5\frac{1}{2}$

92 OBS. MÉTÉOR. FAITES A LILLE.

lignes. La différence entre ces deux termes est de 7 lignes.

Le vent a soufflé 8 fois du Nord.
6 fois du Nord vers l'Est.
2 fois de l'Est.
2 fois du Sud vers l'Est.
9 fois du Sud.
8 fois du Sud vers l'Ouest.
4 fois de l'Ouest.
2 fois du Nord vers l'Ouest.

Il y a eu 27 jours de temps couvert ou nuageux.
16 jours de pluie.
1 jour de grêle.
2 jours de tonnerre.
2 jours d'éclairs.

Les hygromètres ont marqué de la sécheresse jusqu'à vers la fin du mois.

MALADIES qui ont régné à Lille, dans le mois d'Avril 1774.

Les maladies aiguës se sont très-peu étendues ce mois, & elles ont été presque bornées au petit peuple. D'un côté, c'étoit des fièvres continues inflammatoires, portant à la tête dans les uns, à la poitrine dans les autres, & dans quelques-uns à la tête & à la poitrine en même temps : de l'autre, c'étoit la fièvre putride-maligne très-dangereuse, & dont nombre de personnes ont été les victimes. Dans cette dernière espèce de fièvre on a observé, dans le plus grand nombre, à la peau du dos, de la main, de l'avant-bras, du bras, du col & de la poitrine, des taches plus ou moins foncées en rouge, à peu près de l'étendue de celles que laissent les morsures des puces, du centre desquelles s'élevoit,

dans quelques-uns , une petite pointe scabreuse : cette éruption n'étoit point précédée ou accompagnée de picotements ou de demangeaison à la peau : elle n'avoit point de temps déterminé ni pour son invasion , ni pour sa durée : aux uns, elle paroissoit dans les premiers jours de la maladie , & aux autres vers le septieme ou le huitieme. Je l'ai vu se soutenir, dans un petit nombre, jusqu'à la cessation des symptômes les plus fâcheux : dans le plus grand nombre, elle dispa-roissoit ou s'affoiblissoit considérablement avant ce temps : dans ceux-là il s'ensuivoit, au temps de la convalescence, une sorte de *desquamation* de l'épiderme ; mais je n'ai vu dans aucun les pointes saillantes ou petits boutons venir à maturation, ni fuinter rien de lymphatique. Une moiteur générale de toute la circonférence du corps, des selles bilieuses & une expectoration purulente, terminoient, dans la plupart, heureusement la maladie.

Nous avons vu des fluxions catarreuses autour de la tête & dans les extrémités, des rhumes de poitrine, & quelques éruptions rouges à la peau sans fièvre.

LIVRES NOUVEAUX.

Mémoire chymique & médicinal sur les principes & les vertus des eaux minérales de Contrexeville en Lorraine ; par M. *Thouvenel*, docteur en médecine de la Faculté de Montpellier. A Nancy, chez *Babin* ; & à Paris, chez *Valade*, 1774, in-12.

Dissertation sur l'usage des caustiques pour la guérison radicale & absolue des hernies ou descentes, de façon à n'avoir plus besoin de ban-

dages pour le reste de la vie; par M. *Gauthier*, conseiller-médecin du roi, docteur-régent de la Faculté de médecine de Paris, & médecin de Montpellier. Londres; & se trouve à Paris, chez *Jombert*, fils aîné, & aux écoles de médecine, 1774, in-12.

De Proctosteniâ, seu de morboſis inteſtini recti anguſtiis, Diſſertatio medica quam in Ludovico Monſpeliienſi propugnabat author Ludovicus Franciſcus Jourdan Duchadoz; c'eſt-à-dire: Diſſertation de médecine ſur les rétréciffeſſemens morſiques du rectum ſoutenue, dans le Ludovicé de Montpellier; par M. Louis-François Jourdan Duchadoz. A Montpellier; & ſe trouve à Paris, chez Didot le jeune, in-4°.

Les Avantages de l'Inoculation & la meilleure Méthode de l'adminiſtrer, ouvrage traduit de la Diſſertation latine couronnée par l'Académie royale des Sciences, Inſcriptions & Belles-Lettres de Toulouſe, & compoſé par M. *Camper*, docteur en médecine, profeſſeur d'anatomie, de chirurgie & de médecine dans l'univerſité de Groningue, des Académies de Paris, de Londres, de Harlem, &c. On y a ajouté le texte de l'auteur, & deux planches en taille-douce, qui repréſentent au naturel les plaies de l'inoculation, tant régulière qu'irrégulière, &c. A Toulouſe, chez la veuve de *P. Robert*, 1774, in-8°. A Paris, chez *Didot le jeune*, prix 1 liv. 4. ſ. chez qui on trouve des collections de la plûpart des ouvrages & pièces qui ont paru ſur l'Inoculation de la petite-vérole, & les livres ſuivants, qu'il a reçus depuis peu de l'étranger.

Artis medicæ principis, Hippocrates, Aretæus, Alexander Tral. Celfus Aurelianus, &c. reſenſuit præſatus eſt Albertus de Haller. Lauſannæ, 1769, à 1773, 11 vol. in-8°, prix reliés, 42 liv.

L'on vendra séparément,

Hippocrates, 4 vol. in-8°, 16 liv.

Aretæus Cappadocis, 1 vol. in-8°, 4 liv.

Alexander Tral. 2 vol. in-8°, 7 liv.

Cor. Celsus, 2 vol. in-8° 7 liv.

Cal. Aurelianus, 2 vol. in-8°, 8 liv.

On trouvera aussi chez le même libraire quelques exemplaires des suivans :

L'Inoculation justifiée, ou Dissertation pratique & apologétique sur cette méthode, avec un Essai sur la mue de la voix, nouv. édit. par M. Tiffot. Lausanne, 1773, in-12, prix broché, 1 l. 16 s.

Abrégé des Elémens de botanique, ou Méthode pour connoître les plantes; par de Tournefort. Avignon, 1749, in-12, prix relié, 3 liv.

Conchyliologie nouvelle & portative, ou Collection de coquilles propres à orner les cabinets des curieux. &c. Paris, 1769, in-12, prix relié, 2 liv. 5.



T A B L E.

<i>EXTRAIT. Nouvelle Doctrine des fonctions de la nature humaine.</i> Par M. Paul-Joseph Barthez, <i>med.</i>	Page 3
<i>Doutes & Observations sur les Causes du battement des arteres, &c.</i> Par M. Fourniet, <i>méd.</i>	22
<i>Histoire de l'établissement & des succès de l'Inoculation dans la ville de Nantes.</i> Par M. Du Boueix, <i>méd.</i>	53
<i>Observations sur l'extraction d'une cataracte singulière.</i> Par les Sieurs Pellier, <i>freres, chir.</i>	79
<i>Observation sur une Matrice déchirée par les pieds de l'enfant.</i> Par M. Vespre, <i>chir.</i>	84
<i>Observations météorologiques faites à Paris, pendant le mois de Mai 1774.</i>	88
<i>Maladies qui ont régné à Paris pendant le mois de Mai 1774.</i>	90
<i>Observations météorologiques faites à Lille, au mois d'Avril 1774.</i> Par M. Boucher, <i>médecin.</i>	91
<i>Maladies qui ont régné à Lille pendant le mois d'Avril 1774.</i> Par le même.	92
<i>Livres nouveaux.</i>	93

A P P R O B A T I O N.

J'i lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le *Journal de Médecine* du mois de Juillet 1774. A Paris, ce 24 Juin 1774.

Signé POISSONNIER DESPERRIERES.



L I V R E S

Qui se trouvent chez VINCENT, & chez tous
les Libraires qui vendent ce Journal.

Collection de Theses medico-chirurgicales sur les points les plus importants de la Chirurgie théorique & pratique, recueillies & publiées par M. le baron de Haller, & rédigées en françois par M. Macquart, docteur-régent de la Faculté de Médecine de Paris, in-12, 5 vol. avec Figures..... 12 l. 10 s.

Des vues neuves, des découvertes utiles, des observations singulieres, enfin des cures frappantes, dont la publicité intéresse les progrès de l'art & le bien de l'humanité, font la base & le fondement d'un grand nombre de Theses qui se soutiennent dans les différentes Ecoles de Médecine de l'Europe. Malgré cela, il faut convenir que la plupart de ces productions ne jouissent que d'une réputation passagere & peu étendue. La difficulté de les recueillir, le peu d'utilité qu'on retireroit d'un grand nombre d'entr'elles, faisoit desirer depuis long-temps que quelqu'un daignât en faire un choix. C'est ce qu'a entrepris M. le baron de Haller. Qui étoit plus capable que lui de le faire avec succès ?

Il a publié, sous le titre de *Disputationes chirurgicæ*, 5 vol. in-4°, les Theses & Dissertations concernant les maladies qui exigent le secours de la main, ou l'application des topiques. Mais

ce Recueil , précieux par la sûreté du goût de *M. de Haller* , & par le nombre d'excellentes pièces qu'il renferme , n'est pas à la portée du plus grand nombre de ceux auxquels il devoit être naturellement destiné ; & il avoit besoin d'être élagué de bien des choses qui se trouvent répétées dans plusieurs endroits de l'Ouvrage , ou exposées dans les Livres de Médecine & de Chirurgie les plus connus : c'est ce que feu *M. Macquart* a exécuté avec autant d'intelligence que de succès.

Le premier volume contient les Dissertations sur les Maladies de la Tête , (à l'exception de celles des Yeux ,) celles des Maladies du Cou , de la Poitrine , & une partie de celles qui ont été publiées sur les Maladies du Bas-ventre.

Le second comprend la suite des Maladies du Bas-ventre. On y trouve celles qui ont pour objet les Accouchements , & une partie de celles qui traitent des Maladies de la Vessie & de la Pierre , dont l'autre partie est consignée dans le troisième volume. L'opération de la Taille y est exposée d'une manière à ne laisser rien à désirer par rapport à l'historique , à la théorie & à la pratique de cette partie de la Chirurgie. Le reste du troisième volume est consacré aux Plaies.

Le quatrième traite des Maladies des Extrémités , & de celles des Yeux , dont on trouve la suite dans le cinquième. Cette partie est traitée de la manière la plus curieuse , avec toute l'érudition & la sagacité possibles. Les Maladies qui attaquent indifféremment les différentes parties du corps terminent ce cinquième & dernier volume.

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à MONSIEUR.

*Par M. A. ROUX, Docteur-Régent & ancien
Professeur de Pharmacie de la Faculté de
Médecine de Paris, Membre de l'Académie
Royale des Belles-Lettres, Sciences & Arts de
Bordeaux, & de la Société Royale d'Agricul-
ture de la Généralité de Paris.*

*Medicina non ingenii humani partus, sed temporis
filia. Bagl.*

A O U S T 1774.

T O M E X L I I.



A P A R I S,
Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de MONSIEUR,
rue des Mathurins, hôtel de Clugny.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI,



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

AOUST 1774.

EXTRAIT.

Observations & Expériences sur le charbon malin, avec une Méthode assurée de le guérir ; par M. FOURNIER, docteur en médecine de la Faculté de Montpellier, médecin pensionné de la ville de Dijon, & médecin des Etats-généraux du duché de Bourgogne. A Dijon, chez Defay, 1769, in-8°.

QUOIQUE le charbon malin soit une maladie très-rare dans les parties septentrionales de la France, & qu'il paroisse particulier au Languedoc & à la Provence, j'ai cru cependant que mes lecteurs verroient avec quelque plaisir le précis des

100 OBSERVAT. ET EXPÉRIENCES

observations d'un médecin éclairé par une pratique longue & heureuse, & que les avantages que peut procurer la méthode curative qu'il propose, justifieroient suffisamment le soin que je prends de faire connoître un ouvrage que le peu de liaison que les libraires de province ont avec le reste du royaume, a retenu jusqu'ici dans un oubli pour lequel il n'étoit pas fait.

Le charbon malin est, de toutes les tumeurs externes, la plus vive & la plus redoutable, principalement en Languedoc & en Provence; elle parcourt pour l'ordinaire ses périodes avec une rapidité incroyable, traîne constamment après elle les accidents les plus graves, les plus pressants, & se termine toujours d'une manière aussi prompte que funeste.

Cette tumeur est peu saillante, assez superficielle, mais très-dure & fort douloureuse, d'un rouge vif éclatant dans sa circonférence, mais toujours livide, & noire dans son centre. Elle est presque toujours précédée ou accompagnée d'une ou plusieurs pustules qui noircissent d'abord, ou de petites vessies livides qui se déchirent promptement, & versent une sérosité roussâtre, très-corrosive, qui cause une chaleur & une démangeaison insupportables. La base de cette tumeur est toujours & essentiellement entourée d'un cercle enflammé,

luisant, qui prend ensuite différentes couleurs, & s'étend fort rapidement sur les parties voisines, selon les différents degrés de malignité du charbon. M. Fournier dit en avoir observé quelques-uns où il paroïsoit comme des rayons violets, livides & noirâtres qui partoient du cercle luisant, & se prolongeoient de plus en plus à mesure que le charbon s'affaïsoit; ce qu'il regarde comme le présage d'une mort prochaine.

Le clou, le phlegmon charbonneux, l'érésipelle charbonneuse, en imposent souvent à bien des personnes qui les confondent avec le charbon malin; mais ces tumeurs en diffèrent essentiellement, & par leur nature, & par leurs accidents; tout ce qu'elles peuvent avoir de commun, c'est que la gangrene peut survenir & survient quelquefois au clou, au phlegmon & à l'érésipelle, qui ne sont pourtant jamais de véritables charbons. On pourroit encore rapporter au charbon malin la pustule maligne particulière à la Bourgogne. Mais cette pustule n'est jamais circonscrite par ce cercle rouge & luisant, essentiel au véritable charbon; elle n'est jamais livide ou noirâtre dans son principe, ni accompagnée de cette chaleur brûlante & des autres fâcheux symptômes inséparables du charbon malin. D'ailleurs, cette pustule ne paroissant jamais que sur des parties découvertes, on

feroit fondé à soupçonner qu'elle est l'effet du venin de quelque animal qu'on ne connoît pas encore ; venin qui produiroit les mêmes accidents que celui du scorpion.

On doit distinguer les différentes especes de charbon malin par les degrés de leur violence , & par rapport aux causes qui les déterminent. Il y en a de spontanés, uniquement dépendants de la putréfaction des humeurs, tandis que la plus grande partie doit être évidemment imputée à la contagion, & au concours des causes externes.

Le charbon malin spontané se déclare communément pendant les grandes chaleurs de l'été , & attaque toujours les artisans , les payfans , les pauvres gens de la campagne , qui , étant journellement épuisés par le travail , sous un soleil très-ardent , ne se nourrissent que des plus mauvais fruits de la saison , & sont encore souvent exposés à boire d'une eau mal-saine , dont ils se surchargent pour éteindre la soif qui les dévore. On pourroit joindre à ces deux causes la mal-propreté ordinaire aux pauvres gens , ou , ce qui n'est pas moins commun , l'impossibilité où ils sont , par l'indigence , de changer de linge , & la nécessité absolue de garder sur leur corps , pendant des semaines entières , des chemises trempées d'une sueur de mauvais caractère.

Les voies par lesquelles le charbon se

communiqué par contagion, font en grand nombre, & bien plus multipliées en Languedoc que dans les autres provinces du royaume. 1° On ne s'y nourrit presque que de la chair de mouton; ces animaux font particulièrement sujets au charbon spontané, à celui qui se communique par contagion, & à la petite-vérole qu'on nomme *clavelée*. Cette dernière maladie, qui est la plus fréquente & la plus meurtrière, est presque toujours accompagnée de charbons extérieurs qui déploient leur malignité sur la toison de ces animaux, & qui n'épargnent pas les parties internes, les jettent bientôt dans la lividité & la putréfaction. Les bergers & les bouchers ne manquent jamais, lorsque la maladie est bien déclarée, & qu'ils ont inutilement tenté quelques remèdes, d'égorger promptement ces animaux, de cacher le principe de leur mort, & de distribuer ensuite furtivement cette viande dans la campagne, dans les villages & dans les faubourgs des villes, aux pauvres gens, qui la prennent d'autant plus volontiers, qu'on la leur donne à un prix très-modique. Quelquefois même, surpris par la mort de leur bétail, après avoir lavé soigneusement cette viande avec de l'eau de la mer, & l'avoir préparée de manière à en effacer les nuances extérieures de lividité, ils ne la débitent pas moins aux pau-

vres & aux indigents, qui avalent souvent avec leur nourriture le poison mortel qui va les détruire. Cette espèce de charbon, contractée par la voie des aliments, est la plus funeste de toutes. M. Fournier assure même qu'elle est presque toujours sans ressource.

2^o La laine des moutons morts de charbons ou de la clavelée, établit une autre voie de contagion plus commune & plus fréquente à Montpellier que par-tout ailleurs, par le travail continu & la consommation prodigieuse des laines destinées à la fabrique des couvertures, qui font une des principales branches du commerce de cette ville. La contagion s'y conserve quelquefois des années entières, comme le démontrent les charbons auxquels sont exposés les ouvriers qui les travaillent; charbons qui paroissent presque toujours aux mains, aux jambes, aux bras ou au visage de ces ouvriers, comme les seules parties les plus exposées à l'action immédiate du levain qu'ils éventent dans leur travail.

Les symptômes du charbon malin sont en grand nombre; les uns sont absolument essentiels à cette tumeur; les autres varient selon les différens périodes du mal, la nature des causes qui le produisent, & selon les parties qui sont affectées. 1^o Le symptôme qui précède presque toujours le charbon spontané, principalement celui qui dé-

pend d'aliments de mauvaise qualité, est un abattement & une prostration de forces singuliers; car, bien loin que les malades s'aperçoivent de cette langueur & de cette diminution de leurs forces, ils se croient au contraire assurés d'en jouir comme à l'ordinaire; ce n'est qu'en voulant les éprouver qu'ils sentent une suspension & comme un arrêt universel dans le mouvement & le jeu des fibres musculaires du corps, sans éprouver cependant aucun mal, ni la plus légère douleur.

2^o La crainte & un saisissement intérieur dont on n'est pas maître, forment un autre accident qui précède quelquefois le charbon spontané, & se joint à cette langueur générale dont on vient de parler.

3^o Une chaleur brûlante & une douleur très-vive, sont essentiellement inséparables du charbon malin, & l'une & l'autre sont toujours proportionnées au degré d'acrimonie & à celui d'inflammation; la douleur part toujours du cercle enflammé, avec des élancements par intervalles qui occasionnent des foiblesses, des défaillances plus fréquentes & plus marquées, selon que ce redoublement de douleur se succède plus rapidement, & que l'impression en est plus aiguë & plus profonde.

4^o La partie où se place le charbon est toujours noire, gangrenée, sphacélée.

5° Tous les malades qui en sont atteints éprouvent constamment dans le cercle & le contour de la partie affectée, un sentiment de resserrement qu'ils comparent à l'effet d'une ligature.

6° La fièvre est toujours essentielle à cette tumeur ; mais, dans le charbon spontané ou dépendant d'une nourriture suspecte, il arrive souvent que le pouls est concentré, mais fréquent, serré & petit, ou bien plus animé avec une fréquence plus marquée.

7° La peau est communément sèche, aride, les yeux fixes, le regard inquiet, & les agitations presque continuelles ; les uns éprouvent quelquefois une chaleur brûlante que rien ne peut calmer, & une soif qu'aucune boisson ne peut éteindre ; d'autres n'éprouvent pas la plus légère altération ; plusieurs sont couverts d'une sueur qui disparoît & se renouvelle, mais presque tous se plaignent d'un tiraillement vers la région du cœur, qu'ils ne peuvent exprimer.

8° Le charbon qui affecte le cou ou les parties supérieures de la poitrine, détermine bientôt les accidents les plus violents, tels que la rougeur extraordinaire du visage, sa lividité, & la difficulté de respirer. Il arrive même souvent que l'humeur charbonneuse, se jettant tout-à-coup sur le cerveau ou sur les poumons, occasionne un engor-

gement subit qui fait périr tout-à-coup le malade.

9^o La gangrene s'étendant de plus en plus, les parties voisines du charbon deviennent mollasses, livides & noires; il s'y forme de nouvelles pustules ou vésies qui rendent une sérosité ichoreuse, une sanie fétide, qui porte la contagion par-tout où elle touche.

10^o La palpitation & l'intermittence du pouls se succèdent souvent dans le charbon en différents temps.

11^o Enfin le délire, le hoquet, les convulsions ou les mouvements convulsifs, l'affection soporeuse, avec la suffocation, se joignent pour l'ordinaire aux symptômes qu'on vient d'exposer, & terminent promptement les jours du malade.

Avant de passer à la curation, M. Fournier rapporte deux observations, l'une desquelles a pour objet une femme qui périt d'un charbon malin à la mamelle, pour n'avoir pas voulu souffrir qu'on lui administrât tous les secours qu'exigeoit son état; la seconde concerne un homme qui fut guéri d'un charbon malin au bras: ensuite il donne la description d'une pustule maligne interne qui fit de très-grands ravages à Montpellier, en 1727.

Le charbon malin exige nécessairement, comme toutes les tumeurs inflammatoires

& gangreneuses , deux curationes , l'une interne , & l'autre externe. La curation interne peut être considérée sous trois différents points de vue relatifs aux accidents qui accompagnent le charbon , assez bien caractérisés par l'état du pouls au commencement de la maladie , ce qui fait trois cas qui exigent des attentions particulières.

PREMIER CAS. Lorsque le charbon se présente avec une inflammation considérable , une fièvre assez vive , avec beaucoup de chaleur & d'altération , M. Fournier fait toujours précéder la saignée du bras , en quelque partie du corps que le charbon soit placé ; trois heures après il donne l'émétique , à une dose proportionnée à l'âge , au tempérament & aux forces du malade. Après l'effet du vomitif , il fait prendre un bouillon au malade , qu'il réduit ensuite pendant vingt-quatre heures à l'eau simple , ou légèrement rafraîchie , pour sa nourriture & sa boisson , ou bien à une tisane humectante.

Le lendemain du vomitif , s'il n'y a eu aucune évacuation par bas , ou si elle a été légère , il ordonne un purgatif ordinaire en deux doses , préparé avec la décoction de tamarins , le séné mondé , la manne , ajoutant à chaque verre un grain de tartre émétique , pour l'aiguïser & le faire passer plus prompte-

ment, ne donnant, pendant l'effet des purgatifs, que des bouillons très-légers, altérés avec la chicorée de jardin. Il suspend tout remède le troisième jour, s'en tenant à un lavement purgatif, avec un bouillon de fix en fix heures, dont les intervalles sont remplis par quelques verrées d'eau.

Si les apparences de la pourriture des premières voies se soutiennent encore le quatrième jour, que la langue soit toujours chargée ou noirâtre, & sur-tout si le charbon fait des progrès, il ordonne une seconde fois le vomitif, souvent même il le donne le lendemain de la purgation, & remet avec beaucoup plus de soin le malade au régime aqueux. M. Fournier dit avoir employé pendant quelque temps le quinquina, donné même à forte dose, dans cette espèce de charbon malin, & il assure qu'il n'a jamais répondu à ses espérances; il n'en a éprouvé des effets marqués que dans les circonstances de redoublements, compliqués avec la fièvre du charbon malin, ou dans le second cas, auquel je vais passer maintenant.

SECOND CAS. Il arrive souvent que les forces se trouvent fort abattues dès l'entrée du mal, que le pouls est petit, concentré avec quelques intermittences, & que la chaleur naturelle est considérablement affoi-

blie. Dans ces circonstances, il faut s'abstenir de la saignée, qui avanceroit ou termineroit même bientôt la destinée du malade. M. Fournier fait d'abord prendre quinze gouttes du général La Motte dans une cuillerée de vin d'Espagne, &, lorsqu'on ne peut pas s'en procurer, une tasse d'infusion de plantes vulnérables des Suisses, avec un gros de confection d'alkhermès, qu'il fait dissoudre dans la première cuillerée de cette infusion. Deux heures après, il prescrit une dose convenable de tartre stibié, continuant de soutenir les forces, pendant l'effet du vomitif, par quelque léger cordial & du bouillon. Lorsque son action est finie, il substitue à l'eau fraîche ou rafraîchie, dont il fait toujours usage dans le premier cas, de l'eau légèrement dégourdie.

Ce premier secours employé dans cette occasion, & suivi de tout l'effet qu'on peut en espérer, ne paroît pas diminuer la violence des accidents; les mêmes indications se présentent pour revenir; ce qu'on reconnoît par les nausées, les envies de vomir, par la noirceur de la langue, sur-tout par les variations presque continuelles du pouls, & par l'état du charbon, dont l'escarre ne se détache pas, & où la gangrene fait de nouveaux progrès: pour-lors, après avoir soutenu les forces pendant deux ou trois heures par de légers cordiaux, M. Four-

nier ordonne une seconde prise d'émétique, qu'il fait même suivre d'une troisième, lorsque le cas l'exige. C'est principalement dans ce second cas du charbon malin où les forces sont déprimées, le pouls abattu, concentré, avec un fond manifeste de pourriture, de vermine, & des redoublements irréguliers, que le quinquina, donné en substance, de quatre en quatre heures, opere de très-bons effets.

TROISIEME CAS. La fièvre s'éloigne quelquefois des deux extrêmes qui caractérisent les deux premiers cas ; alors M. Fournier débute par l'émétique, à quelque heure du jour ou de la nuit qu'il soit appelé, avec la précaution de tenir, après son effet, le malade à la boisson aqueuse pendant vingt-quatre heures ou deux jours, à moins que quelque foiblesse ne le force d'administrer un cordial.

Il prescrit le lendemain un purgatif en deux doses, dont il augmente ou diminue l'activité, relativement à l'évacuation du vomitif précédent, & à la nature & à la rapidité des accidents, tant internes qu'externes. Le troisième jour est ordinairement une journée d'observation ; si les accidents paroissent se suspendre ou diminuent, il laisse le malade en repos pendant vingt-quatre heures, & remplace même la boisson aqueuse

par quelques bouillons. Si au contraire les symptômes deviennent plus pressants, & que la gangrene paroisse faire du progrès, il répète sans délai le vomitif, & soutient les forces par des cordiaux, revenant au purgatif le lendemain ou le surlendemain, selon que les évacuations opérées par le vomitif ont été plus ou moins considérables, ou encore mieux, selon la marche & la violence des accidents. Ces secours, ainsi administrés, arrêtent les progrès de la gangrene, & concourent efficacement au traitement externe.

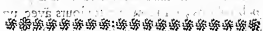
CURATION EXTERNE. On a employé dans tous les temps les escarrotiques pour attaquer & détruire le charbon malin. M. Fournier en a fait usage pendant douze ans, mais les inconvénients de cette méthode, & les mauvais succès qui en étoient toujours inséparables, l'ont déterminé à l'abandonner, & à établir un traitement tout différent, dont trente ans d'expérience ont confirmé l'efficacité. Il fait d'abord, en quelque temps qu'il soit appelé, emporter avec le fer jusqu'au vif tout ce qui est gangrené & durci, ordonnant immédiatement après l'application de l'emplâtre suivant, dont l'efficacité ne s'est jamais démentie.

» Faites fondre dans un chaudron, avec
 » deux bouteilles de vin blanc, mesure de
 » Paris,

« Paris, une livre de gomme élémi, deux
 « livres de résine; une livre de cire jaune,
 « le tout coupé en petits morceaux; vous
 « y ajouterez une once d'aristoloche ronde,
 « bien pulvérisée, & une once de sang de
 « dragon commun & non raffiné, aussi bien
 « pulvérisé, ensuite vous y mettrez une
 « livre de térébenthine de Venise: il faut
 « observer de faire fondre le tout à petits
 « bouillons, en remuant toujours avec un
 « bâton. Lorsque tout sera bien fondu &
 « bien bouillant, vous le passerez dans un
 « tamis, qui laissera tomber l'emplâtre dans
 « un vaisseau où il y aura de l'eau froide; &
 « quand l'emplâtre sera un peu refroidi,
 « vous en ferez de petits bâtons pour vous
 « en servir. »

Si la chute de l'escarre est tardive, & que la suppuration ne paroisse pas s'établir, M. Fournier fait encore retrancher avec le fer, dans les pansements suivans, les lambeaux qui peuvent se trouver durcis & gangrenés; bassiner, immédiatement après, la plaie avec la décoction d'aristoloche & de quinquina concassés & bouillis dans du gros vin, continuant toujours l'application du suppuratif, qui procure bientôt la chute générale de l'escarre, & amène une abondante suppuration, qui peut seule fonder les espérances de guérison & en être le présage assuré.

C'est par ce procédé simple, & cette prompte manœuvre, secondée de la célérité des remèdes internes & de l'action de l'emplâtre suppuratif, que M. Fournier & son frere sont parvenus à détruire tous les charbons malins, pourvu qu'ils ne soient pas accompagnés de charbons internes, qui ont résisté jusqu'ici à tous les secours de l'art les mieux administrés.



OBSERVATION

Sur un Tetanos ; par M. PICQUÉ, docteur en médecine à Avezac en Nebouzan.

Les anatomistes ont fait des recherches multipliées pour découvrir la vraie structure du cerveau & des nerfs ; mais jusqu'à présent leurs travaux ont presque été inutiles ; & nous n'avons encore là-dessus que des connoissances vagues & superficielles. C'est néanmoins sur des fondements aussi ruineux que nos auteurs ont osé bâtir leur systèmes : leur imagination, après avoir enfanté des chimères, les a présentées à la raison comme des vérités reconnues. Mais un examen réfléchi & libre de préjugés en a fait sentir la foiblesse : le regne de l'illusion a passé, & l'on commence d'avouer de bonne foi que la médecine est encore bien

incertaine ; & que pour lui donner toute la confiance qu'elle devoit avoir, & qu'elle peut acquérir, c'est à l'expérience qu'il faut avoir recours, & que son flambeau doit seul être notre guide.

Est-il donc surprenant que les maladies du cerveau, de la moëlle allongée & du système nerveux soient si obscures, que les explications qu'on en hasarde soient si peu vraisemblables, & que les traitements qu'on prescrit soient si différents les uns des autres ? Un pilote sans boussole ne peut que s'égarer dans le vaste océan : un médecin, sans ces notions préliminaires & indispensables, ne marche qu'en tâtonnant, & ne peut toucher au but que par hasard.

Moins éclairé sans doute, mais du moins aussi sincère & plus prudent peut-être que ceux qui jusqu'à présent ont écrit sur ces matières, je vais rapporter fidèlement ce que j'ai vu & ce que j'ai fait dans un tétanos que je viens de traiter. Je n'embrasserai aucune hypothèse, parce que je suis persuadé que, de toutes les façons de traiter la médecine, c'est la moins propre à en hâter les progrès.

Une jeune fille de dix à douze ans, dont le tempérament participe du bilieux & du sanguin, ayant été exposée pendant quelques jours, nu-pieds & nu-jambes, aux rigueurs d'un temps froid & humide, fut

attaquée, au mois de Décembre 1773, d'un mal-aïse général, d'un grand abattement d'esprit, & d'une gêne considérable dans tous les mouvements de son corps. Bientôt ces symptômes augmentèrent, & quelques jours après les dents se ferrèrent les unes contre les autres, de façon qu'on ne pouvoit les séparer : le cou, l'épine, les bras & les jambes se roidirent si fort, que dans le principe il étoit impossible de les fléchir ; dans la suite on le pouvoit, quoiqu'avec peine, mais, dès qu'on les abandonnoit à elles-mêmes, peu à peu les parties revenoient à leur premier état : les mouvements de la langue & des levres étoient libres ; la respiration & la déglutition s'exécutoient aisément ; les yeux étoient fixes ; le pouls étoit grand, plein, tendu ; une douleur assez vive se faisoit sentir à l'occiput & tout le long de l'épine ; le sommeil étoit très-rare, très-léger & très-court ; les urines rouges ; la chaleur considérable à l'intérieur & à l'extérieur ; la sécheresse & l'altération assez grandes : tous les muscles beaucoup plus tendus que dans l'état naturel : il n'y eut jamais de sueur, ni aucune intermission jusqu'à l'entière convalescence.

L'exactitude & la clarté demandent qu'on distingue les causes de toute maladie en prédisposantes & en déterminantes. Ici l'on voit évidemment que le froid & l'humidité

sont celles de la premiere classe : les observateurs rapportent plusieurs exemples semblables. La difficulté ne consiste donc qu'à découvrir quelles sont les causes déterminantes. C'est en vain que je feuillette tous les auteurs qui ont successivement écrit depuis Hippocrate jusqu'à Van-Swieten : dans leurs ouvrages, je vois toujours leurs opinions, & jamais la nature. La réplétion, l'inanition, l'exsiccation, l'acrimonie, l'irritation : voilà ce qu'ils ne cessent de répéter tous les uns après les autres. Ils commencent à supposer la réalité d'une cause, & puis ils expliquent les symptômes comme ils peuvent. Si nous voulions hasarder un système, nous prendrions une route contraire. Nous examinerions en premier lieu tous les symptômes qui accompagnent cette maladie, puis nous remonterions à leur origine, & nous les suivrions dans leurs progrès : nous dirions, par exemple :

La rougeur, la chaleur, la soif, les urines enflammées, la dureté du pouls, indiquent la densité phlogistique du sang : la tension des muscles, la roideur du tronc, l'inflexibilité des bras & des jambes montrent l'éretisme des solides : l'abattement d'esprit, l'insomnie, l'immobilité des yeux, la douleur fixée à l'occiput & tout le long des vertebres, décelent le vice du cerveau & de tout le système nerveux. Voilà donc les trois causes

vraiment déterminantes du tétanos, dont nous pourrions encore prouver la certitude bien plus au long par de spécieux raisonnemens pathologiques, par de nombreuses observations cliniques, & par les réflexions que nous fournissent en foule les ouvertures des cadavres des victimes de cette maladie cruelle.

« Mais la vraie médecine ne se contente pas même du vraisemblable : ainsi j'abandonne ce sentiment, quoiqu'assez plausible, me réservant d'y revenir quand une plus ample moisson d'expériences m'aura prouvé qu'il est avoué de la nature.

« Le pronostic n'est jamais favorable dans cette maladie, sur-tout lorsqu'elle est continue : c'est une chose appuyée du témoignage de tous les observateurs. Mais Hippocrate, & d'après lui nombre d'auteurs, avoient décidé que le quarantième jour étoit un point fixe, passé lequel on étoit à l'abri des coups de la mort ; & c'est ce qui néanmoins se trouve détruit par les observations d'Arétée, de Forestus & de Wepfer. Ainsi, quoique dans ce cas le tétanos eût passé ce terme, & quoique sa violence eût même diminué, je n'osois cependant pas encore promettre certainement une heureuse convalescence. J'avois présents à mon esprit plusieurs exemples que de Haën rapporte, & qui prouvent qu'un médecin ne sçauroit

être trop circonspect, lors même qu'il y a déjà quelque amandement dans la maladie.

Après avoir long-temps réfléchi sur toutes ces considérations, le plus essentiel reste encore à faire. On doit établir un plan solide de curation; & on doit le choisir parmi cent hypothèses contraires. Chaque auteur a sa méthode favorite, qui souvent ne réussit qu'entre ses mains, ou que du moins il tâche d'étendre à tous les cas, quoiqu'elle ne soit bonne que dans certains. La vérité est par-tout entourée des voiles de l'erreur.

Aurons-nous recours aux saignées, aux émollients, aux adoucissans, avec Hippocrate, Celse, Albérini, Van-Swieten? Nous attacherons-nous aux irritans, aux aromatiques, aux spiritueux, aux vésicatoires, aux ventouses, en suivant l'exemple du même Hippocrate, d'Arétée, d'Houllier, de Duret? Nous fixerons-nous aux opiatiques & aux calmans, d'après l'autorité de ces mêmes Hippocrate & Arétée, & de Schenkius & Bontius? Je ne parle pas encore de la cure par le bain froid, par la fièvre, par les sueurs, par les urines, par les vomitifs, par les cathartiques.

Nous ne chercherons pas à concilier tant d'autorités opposées les unes aux autres. Nous ne jugeons pas non plus à propos de mêler, ainsi que le fait de Haën, les émollients avec les toniques, & les anodins.

avec les irritants : des forces contraires doivent se détruire mutuellement. Nous tâcherons toujours de suivre pas à pas la nature dans ses opérations. Si un heureux succès ne couronne pas nos entreprises, du moins nous empêcherons que les malades ne soient les victimes des tentatives hasardées par un zèle plus vif qu'éclairé.

Une ample saignée, de fréquents lavemens adoucissans, des cataplasmes émolliens, la boisson abondante d'une tisane faite avec le riz, le chiendent, le nitre, le sirop de limons : voilà les premiers remèdes qu'on tenta. Le pouls devint plus souple, & les membres plus flexibles. A ces secours on ajouta des onctions huileuses, des frictions légères, des émulsions nitrées & les bains tièdes. Le mal diminua encore sensiblement. La saison étant devenue plus rude, le chirurgien, en mon absence, fit interrompre l'usage des bains. Le mal reprit des forces, & parut devenir plus dangereux. J'arrive : j'ordonne qu'on réitere les bains, & qu'on continue les autres secours. On obéit : je les fais multiplier à la vue des heureux effets qu'ils produisent. Le succès en est de plus en plus favorable ; & cette fille entre enfin dans une convalescence certaine, après le cinquantième jour de sa maladie.

La méthode que j'ai employée, & qui m'a réussi, ne peut cependant pas être em-

ployée dans toutes les circonstances. De Haën rapporte plus de trente causes différentes, qui toutes ont produit cette même maladie : il faut sçavoir les distinguer exactement, pour opposer à chacune le remède qui lui est contraire; ayant encore égard au tempérament, au genre de vie, au climat, à la saison, au sexe, à l'âge, aux autres affections qui ont autrefois attaqué le malade, ou sous le poids desquelles il gémit encore. Un médecin doit toujours avoir devant les yeux le premier aphorisme d'Hippocrate : *Opportet non modò se ipsum exhibere quæ decent facientem, sed ægrum, & præsentem, & quæ externa sunt.*

M É M O I R E

Sur le Dragonneau; par M. PERÉ, ancien chirurgien-major à Saint-Domingue.

De toutes les maladies qui affligent l'humanité, il n'en est point d'aussi fréquentes & aussi générales que celles dont les vers sont la cause. En effet, tous les hommes, quelques contrées de la terre qu'ils habitent, de quelques aliments qu'ils se nourrissent, & quel que soit l'air qu'ils respirent, peuvent être tourmentés par ces insectes, qui exercent leur tyrannie non-seulement sur les animaux de toute espece & de tout âge,

mais encore sur les végétaux, en faisant mourir les plantes, les légumes, les arbustes, les arbres mêmes les plus précieux, dont ils rongent tige, feuilles, fleurs, fruits, tronc ou racine.

Il y a tant de sortes de vers, qu'il est impossible à un seul homme d'en acquérir une connoissance parfaite. Ceux de la même espèce, dans toutes les parties du monde, causent à peu près les mêmes désordres : tels sont les ascarides, les lombricux ronds, les vers plats ou ténia ; d'autres paroissent particuliers à certains pays : tels sont ceux qui se manifestent à l'extérieur du corps, comme le dragonneau, que l'on chercheroit inutilement ailleurs qu'en Afrique & dans quelques contrées de l'Arabie, comme à Médine, d'où il a tiré le nom *vena Medinensis* ; c'est ce dernier qui fait le sujet de ce Mémoire.

Le dragonneau est si peu connu des auteurs qui en ont traité, qu'ils ne savent dans quelle classe le placer. Quelques anciens, & à leur imitation, plusieurs modernes, le rangent parmi les vers ; d'autres lui refusent la qualité d'animal.

La plupart des auteurs qui en ont traité, au moins ceux que j'ai lus, me paroissent avoir méconnu sa nature & ignoré le lieu qu'il habite ; c'est ce qui m'engage à publier mes observations. Je n'avancerai rien

qui ne soit appuyé sur les expériences que j'ai faites tant à côté de Guinée, que pendant mon séjour à Saint-Domingue.

Le dragonneau paroît endémique dans certaines régions de l'Afrique, comme dans le Sanhaga ou Sénégal, dans le Gabon, &c. dont les habitants y sont fort sujets. Il est très-rare au Congo; on n'en voit point à Saint-Domingue, à moins qu'ils n'y soient portés par les peuples de l'Afrique que je viens de citer. Il n'y a aucune partie du corps qu'il ne puisse affecter; on le trouve à la tête, au cou, au tronc, aux bras, mais plus fréquemment aux jambes & aux cuisses. Je ne parlerai point de son origine; je ne dirai point comment il se perpétue & s'introduit sous la peau: outre que je ne ferois que répéter ce que tant de sçavants ont déjà dit en faisant l'histoire des vers, on sent bien que, suivant les loix générales de la nature, le dragonneau; quoique d'une espece différente des autres vers, ne doit rien avoir de particulier, quant à ce qui concerne sa naissance & son accroissement; & d'ailleurs ce n'est point là mon objet; je ne veux que démontrer que c'est un animal véritable.

Le dragonneau est plus ou moins long, & grêle comme la première corde ou chanterelle d'un violon. Il se termine en pointe par ses deux extrémités, comme les vers

ordinaires que nous rendons tous les jours. J'en ai vu qui avoient deux aunes de long. Il se trouve logé plus ou moins avant entre la peau & le tissu cellulaire, & quelquefois sous cette dernière partie. Le plus souvent il n'est recouvert que de la peau, & l'on peut distinguer à l'extérieur ses différentes circonvolutions, qui se manifestent comme de petites veines pleines de sang. Sa tunique est assez solide pour sa grosseur ; & , quant il vient à se rompre , il se répand une substance blanche qui ressemble à une crème de lait, tant par sa couleur que par sa consistance. Les personnes qui en sont attaquées maigrissent sans fièvre, ni cause apparente de maladie. La plupart meurent étiques, si elles ne sont secourues à temps. Elles conservent leur appétit jusqu'au dernier jour de leur vie. J'ai vu des sujets qui avoient plusieurs dragonneaux en même temps ; à chaque cuisse, par exemple, à un bras & à une jambe, en un mot, en différentes parties du corps.

Quelquefois la nature parvient d'elle-même à se débarrasser de ce cruel ennemi ; & voici comment elle opere. Il se forme une petite tumeur inflammatoire à une de ses extrémités, laquelle tumeur est vraisemblablement occasionnée par l'irritation que cause le picotement du dragonneau. Elle vient ensuite à se terminer par suppuration,

les téguments s'ouvrent, le pus s'évacue, & le dragonneau fuit sa route. Mais, comme cela arrive très-rarement par le seul fait de la nature, l'art a inventé des moyens pour délivrer de cet insecte ceux dont il s'est malheureusement emparé. J'exposerai brièvement la méthode que j'ai vu mettre en pratique, & dont je me suis servi moi-même.

On met sur l'extrémité la plus apparente du dragonneau un emplâtre émollient pour amincir la peau : il est bon d'y joindre, dans les occasions, des irritants, pour provoquer l'inflammation, qui, comme je l'ai dit, arrive quelquefois naturellement lorsque le pus est formé. On ouvre la petite tumeur avec une lancette, pour-lors le dragonneau paroît ; c'est le but qu'on s'étoit proposé ; on le fait aussi-tôt avec des pincettes ; on le tire sans violence, & on le fixe sur un petit morceau de bois de la grosseur d'une petite plume à écrire ; &, en tournant ce petit cylindre de bois, on dévide, pour ainsi dire, le dragonneau comme une aiguillée de fil.

C'est ici qu'il est besoin de patience. Dès qu'on sent quelque résistance, il faut s'arrêter, de peur d'occasionner quelque rupture : on fixe le petit morceau de bois au moyen d'un emplâtre & d'un bandage par-dessus : quelques heures après on fait

de nouvelles tentatives, toujours avec beaucoup de douceur. Si l'on éprouve une nouvelle résistance, on doit s'arrêter comme la première fois, pour recommencer de nouveau, & toujours de même, jusqu'à ce qu'enfin le dragonneau soit entièrement sorti : alors la nature fait le reste, sans qu'on soit obligé de rien mettre sur l'ouverture par laquelle il a été tiré. Il est rare que cette opération soit suivie d'accidents fâcheux après son extraction totale ; du moins je puis assurer n'en avoir jamais vu : il n'en est pas de même quand le dragonneau a été rompu, soit par l'impéritie de l'opérateur, soit par l'impatience du malade qui aura dérangé l'appareil. L'emplâtre se sera porté d'un côté ou d'autre, aura entraîné le petit cylindre où étoit fixé le dragonneau, qui, n'ayant pu résister à la violence qu'il aura soufferte, se sera rompu ; pour-lors il n'y a plus à espérer d'avoir ce qui en reste sous la peau, quelque moyen qu'on puisse employer. Il faut attendre à le retirer par une suppuration nouvelle qui s'établit plus ou moins promptement, & qui dure jusqu'à ce qu'il tombe tout entier en pourriture. Je me suis vu plusieurs fois obligé de faire des contre-ouvertures, suivant ses différentes circonvolutions & l'étendue qu'il occupoit, & cela pour évacuer l'humeur : car ce n'est

qu'un sinus depuis une de ses extrémités jusqu'à l'autre ; ce qui fait que sa rupture occasionne tous les accidents d'un dépôt purulent , jusqu'à ce que toute la matiere qui le formoit soit entièrement évacuée. Il vaudroit beaucoup mieux pour le malade qu'il testât dans son entier ; les accidents seroient bien moins dangereux que quand il se rompt , à moins cependant qu'on ne prît toutes les précautions que je viens d'indiquer.

Quoique jusqu'ici je ne me sois guere servi que du terme de dragonneau , je pense qu'après le court exposé que je viens de faire , on ne peut raisonnablement lui refuser la qualité d'animal : car , premièrement , si ce n'étoit qu'une espece de corde , il résisteroit beaucoup plus aux moyens qu'on emploie pour le tirer ; & , lorsqu'il seroit cassé , on pourroit aisément le saisir à l'endroit divisé , on éprouveroit la même résistance que s'il étoit dans son entier : or , tout le contraire arrive : dès qu'il est une fois rompu , il se vuide de sa substance , comme un ver de terre qu'on auroit séparé dans quelqu'une de ses parties.

En second lieu , sur quel fondement s'appuient les personnes qui ne veulent pas que ce soit un animal ? Sur ce que , disent-elles , son siège est dans une veine : mais rien de si facile à réfuter que cette opinion,

En effet, il ne paroît pas une goutte de sang, soit que le dragonneau sorte naturellement, soit qu'on le tire par le moyen de l'art; mais très-certainement il surviendrait quelque hémorrhagie plus ou moins considérable, s'il sortoit de quelque vaisseau, dont il auroit nécessairement rompu les parois.

On insiste en disant que le dragonneau ne donne aucun signe de vie; que seulement on apperçoit qu'il se raccourcit comme une corde, d'abord tendue avec effort, & qu'ensuite on abandonne à elle-même.

Il est vrai que je n'ai point observé d'autre mouvement; mais enfin ce mouvement est progressif, quand, par la seule opération de la nature, le dragonneau sort de lui-même; d'ailleurs, c'est un corps sans élasticité. Ce n'est donc point la force élastique qui est la cause d'une pareille contraction, mais la seule vie animale. En outre, les secousses, les tiraillements réitérés, & différents remèdes suffisent quelquefois pour le faire mourir avant qu'il soit entièrement dehors, & rien ne meurt s'il n'a eu vie. Ajoutez que ce ver n'est point de nature à vivre quand il a été frappé par l'air extérieur; ce que nous voyons arriver aux vers lombricaux, qui, pour la plupart, ne donnent aucun signe de vie en
fortant

Sortant du corps ; ou , s'ils ont encore quelque mouvement , ils le perdent entièrement peu de temps après. Enfin , ce qui me confirme dans le sentiment où je suis , que c'est un animal rongeur & qui se nourrit de la partie de nos humeurs qui lui est la plus analogue , & à nous la plus nécessaire & la plus précieuse , c'est , comme nous l'avons observé , que ceux qui sont attaqués de cette maladie tombent dans le dépérissement & deviennent étiques , sans qu'on puisse attribuer ce marasme à aucune autre cause , puisque les malades sont sans fièvre , ne sentent aucune douleur & ne perdent rien de leur appétit : il y a plus , ils reprennent leur embonpoint si-tôt qu'ils sont débarrassés de cet ennemi , & cela sans qu'on soit obligé de leur administrer aucun remède. Je me persuade même que tous ceux qu'on pourroit leur appliquer , soit intérieurement , soit extérieurement , avant la sortie de ce ver , leur deviendroient inutiles , ou même préjudiciables , puisqu'ils ne tendroient qu'à le faire mourir ; & alors le dragonneau causeroit les mêmes désordres qu'il occasionne quand il a été rompu.

Je finis par une expérience qui me semble prouver d'une manière invincible la vérité de ce que j'ai avancé , sçavoir , que le dragonneau est du regne animal.

Le 12 Mars 1771 , je fus requis , en ma

qualité de chirurgien-major de Saint-Marc, île Saint-Domingue, pour faire la visite de santé du navire le Saint-André, de Nantes, dont M. Villeroi étoit capitaine, & qui arrivoit de la côte de Guinée. Ce vaisseau étoit chargé de Nègres. Je les trouvais tous, ainsi que l'équipage, exempts de contagion & de maladie épidémique, mais je fixai mon attention sur un petit Nègre de dix à douze ans, que son extrême maigreur me porta à examiner de plus près. J'aperçus un dragonneau qui, par ses différentes circonvolutions, occupoit non-seulement toute l'étendue de l'abdomen, mais aussi une grande partie antérieure & inférieure de la poitrine. Je le fis remarquer au chirurgien du vaisseau, qui me dit que c'étoient des veines cutanées; & sur ce que je témoignai que ce pouvoit bien être un dragonneau, il me répondit qu'il n'avoit point assez d'expérience pour en juger. Je lui demandai s'il connoissoit quelque cause de maladie qui eût donné lieu à cet amaigrissement; il m'avoua que, quelques recherches qu'il eût faites, il n'avoit pu en découvrir aucune; que cet enfant avoit toujours conservé son appétit, & que tous les remèdes qu'il avoit pu lui appliquer avoient été inutiles; qu'il l'avoit enfin abandonné, comme un phthisique désespéré. Je lui fis entendre que j'a-

vois bonne espérance de guérir ce malade , & que je hasarderois volontiers une centaine d'écus pour le traiter ; & tâcher de parvenir à mes fins. Il fit part de ma proposition au capitaine. Celui-ci fut charmé de se débarrasser du petit Nègre , qui lui étoit à charge. Je fis transporter chez moi cette espece de squelette , car il ne pouvoit se tenir debout. L'impatience où j'étois de vérifier mon soupçon me fit imaginer un moyen de m'assurer de sa maladie dans le moment même , & voici comment je procédaï.

Après un examen attentif & réitéré , je choisis le centre , ou à peu près , des différentes circonvolutions que j'avois apperçues. Je pinçai la peau en la soulevant avec beaucoup de précaution ; je la fis tenir par un aide. J'avois eu bien soin de ne pas saisir en même temps ce que je croyois un dragonneau ; je fis une légère incision en travers d'environ quatre lignes ; & , après avoir écarté les levres de la plaie , je vis un corps blanc , semblable à une corde à violon ; je le saisis avec des pincettes , & le tirai doucement , ce qui me forma une sorte d'anse , & me confirma dans mon opinion. Enfin , je me mis à extraire ce ver : quand il résistoit d'un côté , je le faisois tenir dans la position où il se trouvoit alors , & le tirois de l'autre , toujours en cherchant une situation

où les parties qui l'avoisinoient fussent dans un état de relâchement ; car toutes les fois que les muscles seront tendus , & feront compression sur les téguments , on aura beaucoup de peine à tirer le ver. Enfin , en moins de quatre heures je vins à bout de le dévuider tout entier & sans aucune rupture. Il avoit plus de deux aunes de long. Le malade n'a ressenti aucune douleur pendant toute l'opération , il regardoit sortir ce ver avec une tranquillité sans égale.

Toutes les fois qu'il sera possible de faire cette opération , c'est-à-dire de saisir le dragonneau au centre de ses circonvolutions , on aura un grand avantage , puisqu'alors il ne fera que la moitié du trajet qu'il seroit obligé de faire s'il étoit tiré par l'une de ses extrémités.

Ce petit Nègre, depuis ce moment, reprit à vue d'œil son embonpoint , & se rétablit de jour en jour, sans que je lui aye administré aucun remède ; trois mois après , étant sur mon départ pour la France , je le vendis douze cents livres , tant il étoit bien portant.

A N A L Y S E

Des Eaux minérales de Saint-Alban , lue dans une séance publique de l'Académie des Sciences de Lyon ; par M. RICHARD.

ANALYSE DES EAUX MIN. &c. 133
*DE LA PRADE, docteur en médecine
de Montpellier, de l'Académie des Scien-
ces, Belles-Lettres & Arts de Lyon, con-
seiller-médecin ordinaire du roi, & in-
tendant des eaux de Montbrison, &c.*

Parmi les eaux minérales qui coulent dans le Forez, celles de Saint-Alban méritent d'être distinguées; aussi n'ai-je rien négligé pour connoître les principes qu'elles tiennent en dissolution.

Ces eaux sont anciennes, & depuis long-temps en usage; Duclos, & Chomel son copiste, en font mention dans leurs observations sur les eaux minérales. M. Raulin en parle dans son *Traité analytique*; Guy-patin, médecin estimé de son temps, les a fait prendre avec succès à beaucoup de malades. M. Rostaing, intendant de ces eaux, les prescrit tous les jours; & l'événement justifie souvent le soulagement qu'on en attend.

On trouve quatre sources d'eaux minérales à Saint-Alban, renfermées dans la même enceinte; elles paroissent venir d'une montagne située au nord-ouest, & les fontaines coulent au sud-est: elles sont voisines d'une chapelle érigée à S. Alban. Ces sources offrent à l'œil la même transparence.

Le bouillonnement qu'on apperçoit à chaque source est considérable, mais il ne

s'en élève pas de petits jets comme à Sail sous Coufan (a).

Ces eaux ont un goût austère & styptique. Elles se colorent en vin clair et avec la noix de galle ; mais la première source acquiert avec les substances acerbes une couleur plus foncée que les autres.

La lessive saturée de la matière colorante du bleu de Prusse parfaitement neutre y occasionne , au bout d'une demi-heure , un précipité blanc. Si on veut avoir un bleu de Prusse , on n'a qu'à ajouter à ce mélange quelques gouttes d'acide marin ; sans cette addition le précipité est toujours blanc : ceci confirme l'idée déjà reçue parmi les chimistes , que l'alcali phlogistique n'a point d'action sur le fer pur & isolé , qu'on n'obtient un précipité bleu que lorsque le mars est en dissolution dans l'eau par un acide.

Ces eaux charrient beaucoup d'ocre ; j'en ai ramassé une certaine quantité que j'ai fait sécher au soleil ; & , après l'avoir brisée entre les doigts , j'ai promené dessus une

(a) Mon *Analyse des Eaux de Sail sous Coufan* a été lue à l'Académie de Lyon , avant celle-ci ; dès que j'aurai recueilli un nombre suffisant d'observations sur les sources qui m'ont été confiées par la Commission royale , je l'insérerai dans le *Traité des eaux minérales du Forez* , que je me propose de donner au public.

pierre d'aimant qui n'en a rien attiré. Ce dépôt fait effervescence avec les trois acides minéraux, mais plus avec le vitriolique qu'avec les deux autres.

Si, dans une dissolution de ce dépôt par un acide quelconque, on verse quelques gouttes d'alcali phlogistiqué, le bleu de Prusse se forme sur le champ.

J'ai mis de ce dépôt dans deux creusets séparés, que j'ai bien lutés avec d'autres creusets; j'ai ajouté dans l'un partie égale de charbon pulvérisé & de sel de tartre, & dans l'autre de l'huile d'olives; je les ai exposés l'un après l'autre à un feu de forge des plus violents; après avoir fait précéder un feu gradué, je l'ai animé par un soufflet pendant une heure & demie: les creusets étant refroidis, les matières étoient très-noires, & les parcelles attirables par l'aimant se sont trouvées au fond de chaque creuset, parce que la terre métallique du fer est plus pesante que les substances réductives que j'avois employées. Tout ceci démontre ce que j'ai avancé dans d'autres analyses, que le fer, dépourvu de son principe inflammable, n'est point attirable par l'aimant.

L'alcali fixe, versé sur ces eaux, y occasionne un précipité blanc.

Le savon s'y décompose, indice certain de quelque sel neutre à base terreuse. Ces eaux font effervescence avec les trois acides

minéraux, ce qui indique la présence d'un alcali à nu.

Le vin du Roannois, mélangé avec elles, fait élever beaucoup de petites bulles, & le mélange acquiert une couleur violet-noirâtre; mais cet effet n'arrive pas aussi promptement qu'avec les eaux de Sail sous Coufan. L'altération qu'elles occasionnent à ce vin est bien foible, lorsqu'elles ont été dépouillées d'air par la secousse. Ceci vient à l'appui de ce que j'ai dit dans mon Analyse des eaux de Coufan, que les alcalis précipitoient la partie colorante du vin en s'unissant à l'acide tartareux, & que le concours de l'air surabondant accéléroit cette précipitation.

La dissolution mercurielle très-saturée y occasionne un sédiment briqueté.

La solution d'argent par l'acide nitreux y forme un précipité blanc.

Ces eaux rougissent la teinture de tournesol, ainsi que toutes les eaux aérées, mais elles n'altèrent point la couleur délicate du papier bleu.

Elles verdissent le sirop de violettes, ce que font ordinairement le fer & la terre absorbante; d'ailleurs, l'effervescence avec les acides nous ayant fait présumer qu'il y existoit un alcali à nu, toutes ces substances doivent concourir à procurer une couleur verte à ce sirop.

Les serpents & les grenouilles périssent en très-peu de temps dans ces fontaines. Nos corps meurent par le défaut d'air ; le même effet ne peut-il pas arriver lorsque nous respirons dans un milieu surchargé d'air ? On n'éprouve point l'effet d'une moquette dans ces sources, excepté dans une qui est très-profonde, & qui est bâtie en forme de puits carré. Le docteur Rostaing l'ayant voulu un jour faire nettoyer, les personnes employées à cette manœuvre furent contraintes de l'abandonner, parce que les vapeurs méphitiques qui s'en exhaloient les incommodoient beaucoup.

Les buveurs ont observé que les gobelets dont ils se servoient, perdoient leur transparence au bout de quelques jours.

Ces eaux ne colorent plus avec la noix de galle, quarante-huit heures après leur transport ; le fond des bouteilles se tapisse pour-lors d'une couche de terre martiale.

J'ai soumis à l'évaporation quinze pintes d'eau de la première source, qui m'a paru la plus aérée & la plus ferrugineuse. Elle bouillonne quelque temps dès la première impression de la chaleur ; on voit ensuite se former à la surface une pellicule luisante qui subsiste presque jusqu'à la fin de l'évaporation. J'ai d'abord retiré une terre un peu jaunâtre, que j'ai présumé être celle du fer ; je l'ai séparée par le filtre. Edulcorée & séchée, elle a pesé quinze grains.

J'ai obtenu ensuite de la terre absorbante presque jusqu'à la fin de l'évaporation. On voit pour-lors se former à la surface, en laissant refroidir le vaisseau, un sel séléniteux en filets un peu foyeux. Tous ces dépôts, lavés & séchés, ont pesé trois gros & cinquante deux grains.

La liqueur réduite à peu de chose, je l'ai exposée dans une petite capsule à un feu de sable; en poussant l'évaporation jusqu'à siccité, j'en ai obtenu deux gros & demi d'alcali minéral.

Par toutes ces expériences, on voit que les eaux de Saint-Alban contiennent de l'air, du fer, de la terre absorbante, de la sélénite & de l'alcali minéral (a).

Comme le fer & la sélénite se trouvoient un peu confondus avec la terre absorbante, voici comment je m'y suis pris pour avoir chaque matière séparée.

J'ai versé goutte à goutte dans le premier dépôt, que j'ai déjà dit avoir pesé quinze grains, de l'acide nitreux étendu dans de l'eau; le peu de terre absorbante qui étoit mêlée avec la terre martiale, s'est dissoute. Le mars, lavé & séché, n'a pesé que dix grains.

Je me suis servi du même acide pour

(a) On a de la peine à concevoir comment la sélénite peut se trouver dans ces eaux, confonduë avec l'alcali minéral, sans se décomposer.
Note de l'éditeur.

avoir la sélénite pure ; j'en ai versé jusqu'à la fin de l'effervescence ; après avoir obtenu mon nitre calcaire, il a resté en arrière quinze grains de sélénite. Pour connoître la proportion de la terre absorbante avec les autres matieres, je l'ai obtenue par le moyen de l'alcali fixe en *deliquium* ; édulcorée & séchée, elle a pesé trois gros & dix-huit grains. Il est impossible de ne pas avoir un peu de déchet dans de pareilles opérations.

Les eaux de Saint-Alban contiennent donc par pinte huit pouces & demi cubiques d'air, deux tiers de grains de terre martiale, quinze grains de terre absorbante, un grain de sélénite, & douze grains d'alcali minéral.

Ces eaux font un peu apéritives & dépuratives ; elles ont été employées avec succès dans les maladies des reins & de la vessie ; leur vertu principale & la plus généralement reconnue, est d'être anti-psoriques.

OBSERVATION

Sur une fistule du canal de Sténon ; par M. TESTART, chirurgien du roi, servant par quartier.

En 1770, la nommée Mariane Ponceaux, de Beaune, petite ville du Gâtinois, âgée

de treize ans, eut une fluxion considérable, occasionnée par un mal de dents qui forma un dépôt dans l'épaisseur de la joue. M. Ferrand, maître en chirurgie, & lieutenant du premier chirurgien de ladite ville, fut appelé pour voir la malade : ses connoissances anatomiques lui firent sentir à l'instant combien il devoit craindre qu'un pareil dépôt, qui se trouvoit exactement sur le trajet du canal de Sténon ne perçât extérieurement, n'ignorant pas les difficultés que l'on éprouve pour parvenir à cicatrifier ces sortes de plaies, qui ordinairement deviennent fistuleuses par la déviation de la salive, lorsque le canal de Sténon se trouve corrodé par la suppuration, ou coupé par quelque agent extérieur. Cet accident ne manqua pas d'arriver comme il l'avoit prévu ; car, malgré les moyens nécessaires qu'il mit en usage pour attirer le foyer purulent du côté de la bouche, il perça la joue & se fit jour en dehors. Le point d'engorgement n'étoit qu'en partie suppuré, il restoit une dureté dans le corps du muscle buccinateur. Le canal oblitéré du côté de la bouche laissoit couler la salive par l'ouverture extérieure. M. Ferrand fit tout ce qu'il put pour fondre ce corps dur, & parvenir à cicatrifier cette fistule, qui épuisoit la petite fille par une perte considérable de salive, & principalement dans le temps de

la mastication. J'arrivai à Beaumont dans ce temps-là, pour y passer quelque temps : Beaune n'est qu'à deux lieues de Beaumont. M. Ferrand, que j'avois déjà eu le plaisir de voir dans des voyages précédents m'envoya la petite fille. Je trouvai la joue dans l'état que je viens de dire ; je sentis bien qu'on ne pouvoit espérer de guérir cette fistule sans rétablir une ouverture dans la bouche, & que pour y parvenir il falloit fonder la dureté qui y mettroit toujours obstacle ; à cette fin je lui passai un séton dans le trajet de la fistule, perçant la joue de dehors en dedans, traversant la dureté, & fis sortir le séton, qui n'étoit que de trois fils de Bretagne, par la commissure des levres ; je chargeai ce séton d'un consomptif fait avec le basilicum & le précipité rouge ; je continuai ce pansement près de deux mois sans avoir entièrement rongé la dureté ; je portois même de temps à autre un peu d'alun calciné, n'osant pas appliquer de cathérétique plus actif crainte de faire, trop de difformité par la grandeur de la cicatrice. J'avois gagné de faire passer au moins autant de salive par l'ouverture interne que par l'externe, ayant eu soin à chaque pansement de rapprocher les levres de la plaie extérieure, par le moyen des emplâtres agglutinatifs, dont les liens n'empêchoient pas le mouvement du séton, en renouvelant

tous les jours le consomptif dont je le chargeois. Lorsqu'est arrivé le temps de mon départ, je renvoyai la petite, imparfaitement guérie à M. Ferrand, qui a continué de la panser ainsi jusqu'à parfaite guérison. Je dois dire, à l'honneur de M. Ferrand, qu'il a été plus hardi que moi sur l'usage des cathérétiques, & qu'il est certainement parvenu à accélérer la cure plus promptement que si je l'avois continuée moi-même. Lorsqu'il a eu reconnu la fonte entière du corps dur, & que la salive couloit bien par l'ouverture interne, il supprima le séton, il ne restoit de l'ouverture extérieure que ce qui donnoit étroitement passage à deux fils; (en ayant déjà supprimé un quelque temps auparavant:) un taffetas d'Angleterre, appliqué dessus, a suffi pour achever la guérison.

R É P O N S E

Du Frere Côme, à la Replique de M. BEAUSIER DE LA BOUCHARDIERE, insérée dans le Journal de Médecine du mois d'Avril 1774.

Le Frere Côme laissera à l'écart tout ce qui est étranger à la question dont il s'agit entre lui & M. Beaussier. Cette question se réduit à décider si la pierre du sieur Mor-

ganne étoit adhérente ou non dans sa vessie.

Les lecteurs attentifs, qui se donneront la peine de relire la Réponse du Frere Côme à M. Beaufrier, insérée dans le Journal de Médecine du mois d'Avril 1773, y verront cette matiere discutée d'avance ; c'est ce qui le détermine à se borner à ce précis seul intéressant dans le fonds de cette cause fort simple par elle-même, malgré les vains efforts que cet agresseur a fait pour l'éluder dans sa Replique, insérée dans le Journal de Médecine du mois d'Avril dernier.

Le sieur Morganne, attaqué de la pierre, a été taillé deux fois en quatre mois, la première par M. Beaufrier, & la seconde par le Frere Côme.

M. Beaufrier, assisté de ceux de sa compagnie en état de l'aider de leurs conseils, a frappé & senti très-distinctement la pierre dans la vessie avant de commencer son opération. L'incision faite, il lui a été impossible de rencontrer par la plaie aucune pierre, mais seulement un corps rénitent qu'il n'a osé arracher, par la crainte des suites qu'il en auroit pu résulter. Il a enfin pris le sage parti d'abandonner son opération, & conclu en même temps que la pierre étoit enkystée, & que ce kyste la déroboit à ses recherches.

Ce malade, revenu du terrible danger où cette cruelle tentative l'avoit exposé, re-

commença à souffrir des douleurs aussi aiguës qu'avant son opération. Elles reparurent au moment que les forces lui permirent de se tenir debout ; il en avoit été préservé pendant que la maladie des suites de sa taille l'avoit retenu couché.

On prie ici les lecteurs d'être bien attentifs à l'alternative de ces deux temps , c'est-à-dire des souffrances du malade lorsqu'il étoit debout , & de leur disparition pendant qu'il étoit resté couché.

L'expérience & la réflexion s'accordent parfaitement bien pour expliquer cet énigme des situations d'un pierreux. La situation perpendiculaire du corps détermine la pierre mobile vers le golfe de l'uretre , pendant que sa situation horizontale l'en éloigne suffisamment , & au point de ne plus blesser les parties de ce golfe avec ses aspérités , lorsqu'elle a fait sa retraite vers le fond de la vessie. L'effet de la pierre sur le col de cet organe n'auroit plus lieu , si la superficie se trouvoit recouverte, n'importe comment.

M. Beauffier assure qu'il frappa distinctement la pierre avec la sonde , qu'il la fit sentir de même à quelques assistants bien instruits : voilà des faits incontestables avoués par lui-même. Cette observation , indépendamment des douleurs qui affectoient le malade avant & après son opération , prouve nettement que la pierre n'étoit point enkystée ;

kystée, pas même chatonnée. Il reste donc à M. Beaufsier à prouver la possibilité que la pierre fût vraiment enkystée, puisqu'il la frappa & reconnut avec la sonde cannelée, qui est le premier instrument de l'opération. Il prouvera aussi comment cette pierre a pu se revêtir & se concentrer subitement dans une enveloppe, à l'exemple d'un ver à soie dans son cocon, pour se dérober, sans exception d'aucun point de sa surface, aux instruments qui se succèdent dans l'opération, & dont la sonde cannelée est le premier guide. Ce phénomène, il faut l'avouer, tient du prodige ; il sera sans contredit une énigme chez tous les gens de l'art à qui l'impartialité laissera la liberté d'en juger.

D'après cette démonstration, que M. Beaufsier se retourne, qu'il s'entortille tant qu'il lui plaira, qu'il invoque & appelle à son secours toute la lithotomie ancienne & moderne ; il n'en sera pas moins vrai qu'il n'entra point dans la vessie avec le gorgere, la tenette ni le bouton. Tous ces instruments lui auroient fait reconnoître la pierre s'ils y étoient parvenus, comme la sonde cannelée l'avoit fait avant de faire l'incision.

Il devient donc aussi clair que le jour en plein midi, qu'il fit une fausse route ; & il est également clair que ce fut le lithotome

émouffé & altéré par M. Caqué, approuvé & couronné d'un prix par l'Académie de chirurgie, qui en fut la véritable cause.

C'est donc à cette Académie, dont l'approbation induit en erreur M. Beaufsier, qu'il doit s'en prendre pour demander raison du fait dont il s'agit, parce que son jugement devient sa caution, & non le Frere Côme dont il n'a point suivi les documents, ni par rapport à l'instrument, ni par rapport au procédé de l'opération, comme il le prétend vainement dans ses écrits.

Voici encore des faits contre l'opinion de l'adhérence de cette pierre. M. Beaufsier avoit taillé inutilement ce malade dans le mois de Mai : il vint à Paris le mois de Septembre suivant, pour y subir la seconde opération dont il s'agit. La continuation des douleurs aiguës que lui causoit la pierre, l'effroyable & périlleuse maladie à la suite de son opération, les caractères d'un tempérament bilieux & mélancolique, laissoient appercevoir une dégradation générale dans tout son individu. Malgré tant de circonstances défavorables, le Frere Côme, touché de compassion pour son état, le reçut, & s'assura de la pierre, qu'il reconnut à son tour, ainsi que M. Beaufsier l'avoit fait avant & dans le moment qu'il lui fit l'opération.

En conséquence de cette dégradation du

sujet, déjà trop sensible, & que les souffrances augmentoient journellement, le Frere Côme se décida à le tailler le 9 Septembre, par le haut appareil, qu'il estime dans ces cas moins dangereux que les autres. Il ouvrit la vessie sans la déchirer, & sans éprouver d'hémorragie, comme M. Beaufsier le prétend sans fondement (a). Il en tira deux pierres qu'il trouva libres. Il ne remarqua point dans la vessie aucune trace de kyste ni de fongosité, en y promenant le bout d'un doigt observateur du lieu de la pierre. Voila le fait exposé dans la plus exacte vérité; & si M. Beaufsier s'y fût trouvé, l'examen l'en auroit également convaincu, & lui auroit sauvé les suppositions du contraire.

Malgré ces assertions, il paroît que M. Beaufsier suspecte absolument le témoignage du Frere Côme, puisqu'il revient à la charge, sans néanmoins présenter aucune garantie du sien. Mais cet agresseur est-il de bonne foi, & peut-il être excusable sur cet article? N'avoit-il pas le corps du défunt à sa dis-

(a) M. Beaufsier, voulant rendre vraisemblable l'hémorragie considérable qu'il dit être survenue à la suite du haut appareil du Frere Côme, est trop instruit pour oser l'attribuer à l'incision faite à l'hypogastre & à la vessie, il a mieux aimé la faire dépendre du déchirement d'un kyste qui n'a jamais existé.

position pour en faire l'ouverture en présence de témoins en état de constater la vérité, tant à charge qu'à décharge, puisqu'il avoit déjà la présomption que l'opération du Frere Côme étoit la véritable cause de sa mort. Il auroit vu si la vessie étoit saine & réunie, comme le Frere Côme a assuré dans sa premiere Réponse, qu'elle l'étoit dès le seizieme jour après son opération. Il est inconcevable comment M. Beaufrier a pu concilier cette négligence, si cela en est une, avec son dessein anticipé de mettre cette mort sur le compte de l'opération du Frere Côme, sans se rien réserver pour lui-même. Que d'inquiétudes cette conduite ne lui auroit-elle pas épargné ? Elle l'auroit encore mis en état d'instruire les gens de l'art d'un fait très-intéressant qui auroit pu les guider à l'avenir, qui l'auroit honoré, & en même temps préservé de se livrer à des contestations qui manquent de preuves suffisantes de son côté.

D'après ce défaut de preuves suffisantes, il passera pour constant que M. Beaufrier a fait une fausse route, & qu'il n'est point entré dans la vessie de son malade, de laquelle le Frere Côme a tiré deux pierres libres & balotantes, pendant que M. Beaufrier affirme qu'il n'en a pu rencontrer ni reconnoître aucune depuis la retraite de sa sonde, lorsqu'il lui fit la premiere opération à Vendôme.

Qu'il soit permis au Frere Côme de se plaindre d'une prétendue adoption qu'on lui prête gratuitement touchant son lithotome caché. Il s'agit d'une correction imaginée & publiée par feu M. Le Cat, à qui tout étoit bon, pourvu qu'il tendît à la dégradation de cet instrument. M. Beauffier la cite pour défendre le fait contesté de son opération exécutée avec ce lithotome corrigé & altéré.

Voici ce dont il s'agit. M. Le Cat, en 1752, publia qu'il avoit allongé le bout de la lame du lithotome caché, d'un bouton qui tiendrait lieu de la languette ou crête mouffe qui termine la châsse qui loge la lame de cet instrument. Il prétendoit que la pointe de la lame devoit blesser la vessie. Cette fausse allégation étoit sans fondement, puisque les expériences réitérées sur une infinité de morts & de vivants n'ont jamais pu y donner lieu en suivant le vrai procédé.

Le Frere Côme méprisa cette prétendue correction de M. Le Cat, & la regarda comme absurde & très-nuisible à la bonté de son opération, & s'en expliqua en 1753, dans ses Réponses aux attaques continuelles de cet adversaire. Il taxa sa correction d'une vraie corruption, & fit connoître le danger de cette altération, parce qu'elle exposoit la lame de l'instrument, qui d'ailleurs est fort mince & délicate, à être cassée, &c.

L'uretre dans l'état naturel , garni d'un catheter , ne permet guere d'être forcé sans douleur par l'introduction d'un corps plus volumineux que l'est la gaine du lithotome caché , dont la grosseur n'excede pas celle d'une plume à écrire.

M. Le Cat n'a point observé qu'en désunissant les branches minces de la châsse par la soustraction de leur bouton ou crête mouffe qu'il entend transporter au bout de la lame, il laisse ses branches isolées , trop courtes , & donne à la lame une longueur outrée, Cette lame surpassant les châsses, doit nécessairement, pendant son introduction, éprouver tout l'effort de l'opérateur, se fausser ou casser. Les châsses n'étant plus unies à leur extrémité, s'écarteront, & ne pourront plus être engagées dans l'uretre. Si par hasard on parvenoit à les y engager, elles arrêteroient les progrès de l'instrument , en s'accrochant aux parois du canal, qu'elles blesseroient en mettant un obstacle insurmontable à l'introduction de l'instrument dans la vessie. S'il y parvient , sa gaine trop raccourcie n'est plus en état de soutenir les parois de cet organe contre les effets de la lame au moment de son écart ; elle en blessera les plis , s'y cassera ou franchira son col sans l'entamer, si elle peut résister à l'effort de l'opérateur ; au reste il paroît que cette mauvaise correction s'est bornée jus-

qu'à présent à la proposition de son auteur, & à la plume de ses partisans : voici ce qui a pu faire présumer à M. Beaussier que le Frere Côme avoit adopté cette correction.

M. Maquart, médecin, docteur-régent de la Faculté de Paris, partisan lumineux du lithotome caché, publia en Juillet 1754, deux ans après la prétendue correction de M. Le Cat, une brochure in-12 de seize pages, avec approbation, intitulée : *Parallèle de deux instruments qui portent le nom de lithotome caché*. Ce docteur dit, page 9 : *Le lithotome caché du Frere Côme est terminé en une pointe mouffe qui peut soutenir le fond de la vessie, & l'empêcher, dans certains cas, d'aller rencontrer la lame de l'instrument*.

M. Le Cat, le plus hardi & le premier antagoniste du lithotome caché, publia, en 1766, un parallèle in-8° sur la taille, dans lequel il rapporte, page 67, la moitié de la phrase de M. Maquart, qu'il tronque au mot VESSIE, & dit en se congratulant : *Voilà donc cette pointe dangereuse corrigée, & la solidité de ma critique, la fidélité de mes expériences confirmées* ; pendant que la suite de la phrase de M. Maquard dit nettement que c'est la pointe de l'instrument qui est mouffe, c'est-à-dire la châsse qui loge la lame, & qui défend la vessie de la pointe de cette lame.

Est-il possible que cette pitoyable super-

cherie, illusion dérisoire de M. Le Cat sur un fait faux & absurde, puisse en imposer à M. Beauffier, & que le Frere Côme rencontre en lui un disciple de son premier antagoniste, si peu au fait de ce qui a été publié sur la taille? Prétend-il, à l'imitation de son maître contre lequel le Frere Côme a tant milité dans ses formidables attaques, ouvrir une nouvelle lice? M. Beauffier se trompe fort; il lui déclare que voici son dernier mot sur cette question, s'il n'a pas d'autres preuves à donner pour sa justification.

EXPÉRIENCES NOUVELLES

*Sur le Fluide électrique; par le sieur
COMUS.*

I. Le sieur Comus s'étant, convaincu par différentes expériences, que certaines préparations de fer, qui avoient perdu la propriété d'être attirables par l'aimant, la recouvroient lorsqu'elles avoient été exposées à l'action de l'étincelle électrique, a cru devoir examiner quelles étoient celles de ces préparations qui présentent un phénomène si singulier; & si, par ce moyen, on ne pourroit pas démontrer la présence du fer dans plusieurs substances dans lesquelles on le soupçonnoit.

Il a passé sur les substances qu'il vouloit

soumettre à cette épreuve un très-bon aimant, afin d'en séparer toutes les parties ferrugineuses qui étoient encore attirables ; il a placé ce qui n'avoit pu être attiré entre deux glaces ou cartes, & l'a exposé en cet état à l'action de l'étincelle électrique. Il a mis celles qui n'étoient pas conductrices entre deux feuilles d'or ; & , par ce moyen, il est parvenu à les soumettre à l'action du fluide électrique.

Toutes les substances suivantes sont devenues attirables, les unes après une étincelle, les autres après sept ou huit.

La partie rouge du sang humain.

Les cendres du sang de cheval.

Le bleu de Prusse.

Le safran de mars préparé à l'eau.

Le safran de mars préparé par la calcination.

Le safran de mars préparé avec le soufre.

Le safran de mars préparé par la calcination du vitriol martial.

Le safran de mars du résidu de la préparation du sublimé corrosif.

Le bol commun.

Le rouge d'Angleterre.

Le rouge de Berlin.

La terre d'ombre.

La tuile pulvérisée.

Plusieurs sables.

La platine.

Le cobalt.

154 EXPÉRIENCES NOUVELLES

II. Il a soumis également à l'étincelle électrique un grand nombre d'autres substances, pour reconnoître seulement si elles pouvoient servir de conducteur : il a varié ses expériences, en plaçant les mêmes substances entre des cartes & entre deux morceaux de glace, & il a observé les différentes couleurs que ces substances prenoient après le coup électrique, tant sur les cartes que sur la glace ; il se contentera de rapporter la liste des substances qu'il a trouvées propres à transmettre l'électricité, avec les couleurs qu'elles ont prises.

NOMS des substances.	Couleurs qu'elles ont prises	
	sur les cartes,	sur la glace.
L'or,	pourpre,	couleur d'or.
L'argent,	gris jaunâtre,	couleur d'argent vu par dessus, & jaune du côté où il adhéroît à la glace.
Le cuivre,	brun rouge,	couleur de cuivre vu par dessus, verd du côté de la glace.
Le fer,	gris foncé,	un gris tacheté couleur de plomb.
L'étain,	blanc sale,	couleur d'étain.
Le plomb,	presque noir,	couleur de plomb frais fondu.
Le mercure,	gris noirâtre,	couleur plombée & livide.
La platine,	presque comme le fer,	gris tacheté couleur d'étain.

NOMS

des Les couleurs qu'elles ont prises
substances. *sur les cartes,* *sur la glace.*

Le bismuth, un gris foncé, presque comme la
la platine.

Le zinc, un gris un peu tacheté, couleur
foncé, d'argent.

Le cobalt, un gris un peu un bel iris.
roussâtre,

Le charbon, arrache la carte, il dépolit la glace
en serpentant.

Les substances suivantes n'ont été expo-
sées qu'entre des cartes.

NOM

des Couleurs qu'elles ont
substances. prises.
sur les cartes.

Le verre d'antimoine, un gris noirâtre.

Le regule d'antimoine, de même.

L'antimoine diaphoréti-
que, un gris de perle tacheté
de jaune.

Le régule d'arsenic, un iris noirâtre.

Le turbith minéral, un gris clair.

L'argent nitreux, un gris formant iris.

L'argent dissous par l'a-
cide nitreux, & préci-
pité par l'alcali fixe, jaune clair tacheté de
gris.

Le cuivre précipité par
l'alcali volatil, laisse une petite traînée
brunâtre.

Le safran de mars du ré-
sidu du sublimé corrosif, un gris roussâtre.

La potée, un gris noirâtre.

256 EXPÉRIENCES NOUVELLES

NOM des substances.	Couleurs qu'elles ont prises sur les cartes.
Le plomb corné,	de même.
Le cinabre naturel,	un fond chargé de toutes les couleurs.
Le mercure nitreux,	un gris noirâtre.
Le mercure précipité perse,	se revivifie, & laisse une couleur noirâtre.
Le mercure sublimé cor- rosif,	un gris très-léger.
Le même précipité par l'eau de chaux,	un brun marron.
Le même précipité par l'alcali volatil,	un gris très-léger.
Le mercure sublimé cor- rosif précipité par l'al- cali fixe,	un marron clair.
Le mercure dissous par l'esprit de nitre, & pré- cipité par l'alcali volatil,	un gris jaune.
Le mercure de vie,	couleur noirâtre.
La mine de Pontoise,	une couleur purpurine.
La partie rouge du sang humain,	un gris noirâtre.
Le bleu de Prusse,	de même.
Le sang de cheval,	de même.
La sécule du suc de co- chléaria,	une couleur verdâtre.
Les spaths fusibles & phosphoriques,	un gris blanchâtre.

III. Enfin le 6 Juin 1773, le sieur Comus a soumis à l'étincelle électrique; sous les yeux de monseigneur le duc de Chartres,

de la poudre de diamant apportée par Son Altesse, qui a conduit aussi-bien qu'une poudre métallique, & a laissé sur la carte un gris noirâtre.

Le 29 Mai 1774, M. Rouelle a apporté onze petits diamants, du poids de demi à cinq quarts de carats chacun; ils ont été mis entre deux cartes, posés les uns près des autres, & ont été soumis à la décharge de la batterie électrique: le fluide électrique les a pénétrés aussi aisément que si c'eût été du métal, sans cependant les endommager; ils ont ensuite été écartés de deux lignes & demie, & ont aussi bien conduit. M. d'Arcet, qui étoit avec M. Rouelle, avoit apporté de la poudre de diamant; elle a été mise entre deux cartes, & a très-bien conduit; ensuite elle a été mise entre deux glaces, qui, après l'étincelle, ont été brisées en mille pièces du centre à la circonférence. On l'a soumise à une étincelle moins forte pour conserver la glace; cette poudre, en se divisant, a fait corps avec la glace, & a donné toutes les couleurs métalliques, mais le gris domine le plus en formant iris.

Comme toutes ces expériences exigent beaucoup de soin, une forte machine & un temps favorable, & qu'il n'en est aucune qui n'ait été répétée plus de cent fois, les personnes à qui elles ne réussiront pas peuvent les voir répéter chez l'auteur, qui s'y

prêtera avec plaisir. Il répétera aussi les expériences sur les diamants, pourvu toutefois que les personnes qui desireroient les voir faire, apportent les diamants nécessaires, ou la poudre de diamants.

E S S A I

Sur la théorie des Contre-coups dans toutes les parties du corps humain ; par Monsieur DUPOUY, membre du college de chirurgie de Paris.

On peut définir les contre-coups, des lésions produites par un choc dans une partie éloignée de celle qui l'a souffert, sans aucun dérangement dans les parties intermédiaires. Deux Académies sçavantes en ont fait le sujet de leurs prix. L'Académie de chirurgie de Paris proposa la première les contre-coups de la tête ; quelques années après l'Académie royale des Sciences de Toulouse étendit cette théorie aux contre-coups dans toutes les parties du corps. Son émulation fut suivie, au bout de quelque temps, par l'Académie de chirurgie, qui en fit la matière d'un second prix, dont elle excepta cependant ceux de la tête, qui avoient déjà été traités.

Ce sujet a traîné long-temps sur les bureaux de ces deux Académies, & il y a été

remis plusieurs fois ; mais l'Académie de Toulouse, lassée de recevoir des ouvrages défectueux, inconnus, & jugeant, d'après ses profondes lumières, que les différents auteurs s'étoient épuisés sans aucun succès, a retiré ce sujet, & paroît même y avoir renoncé. L'Académie de chirurgie au contraire, plus heureuse, ou peut-être plus indulgente, a accordé ses deux prix à des ouvrages qu'elle n'a pas encore jugé à propos de rendre publics.

D'après ce court exposé, il est facile de juger que la matière des contre-coups offre les plus grandes difficultés ; j'avois déjà entrepris de la traiter ; & quoique mes matériaux fussent tout prêts, elle me parut si épineuse, que je n'eus pas le courage de mettre la dernière main à mon Mémoire ; & si aujourd'hui je le reprends, ce n'est que dans la persuasion qu'il pourra être utile à l'art & à l'humanité : ainsi je n'ai point la présomption d'avoir rempli cet objet comme je l'aurois désiré, je le crois au contraire susceptible d'une plus grande perfection ; cependant j'ose me flatter que j'indique la seule voie pour y parvenir.

Les contre-coups peuvent se diviser en deux classes, 1^o en ceux qui sont exercés par les fluides, 2^o en ceux qui sont reçus par les solides : ils supposent tous une per-

cussion quelconque ; je prends cette division, parce qu'elle est vraie & simple.

Du Contre-coup exercé par les fluides.

De tous les vaisseaux de notre corps, il n'y a guere que les vaisseaux sanguins qui soient susceptibles de contre-coup, tant par rapport à leur force qu'à leur calibre. On sent bien qu'une colone de sang peut, à l'occasion d'une percussion, être suspendue dans son cours, rétrograder vers sa source, & être refoulée dans ses propres vaisseaux ; de cette rétrogradation & suspension résultent la stagnation & l'engorgement de ce fluide : de-là la rupture des vaisseaux, les extravasations & les épanchemens dans les différentes cavités & dans l'interstice de nos parties qui en sont quelquefois une suite. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que des chûtes qui paroissent médiocres, produisent souvent des accidens considérables : les chûtes sur le dos font cracher le sang, causent de l'oppression, & jettent le trouble dans les vaisseaux du bas-ventre. Les chûtes sur les pieds portent quelquefois leur impression dans toute l'étendue du corps, & jusqu'aux vaisseaux du cerveau.

1^{er} EXEMPLE. Un homme, après être tombé sur ses pieds, devint depuis ce moment sujet à de fréquentes coliques ; lorsqu'elles

qu'elles étoient violentes, il survenoit un flux dyffentérique, à la fin il en mourut; je l'ouvris, & je trouvai dans les intestins iléon & colon une quantité de vaisseaux sanguins variqueux.

II^e EXEMPLE. Une demoiselle, après avoir fait une chute sur ses genoux en montant un escalier, est morte à peu près dans le même état, accablée de coliques & d'un flux dyffentérique; je la saignai un mois après sa chute, elle en fut fort soulagée; je lui proposai de réitérer la saignée, elle s'y refusa; les douleurs la reprirent & se multiplièrent; elle m'avoit dit que lors de la chute elle eut la sensation d'un poids grave qui descendoit dans le bas de l'abdomen: il y a lieu de penser que le foie avoit essuyé quelque tiraillement.

III^e EXEMPLE. Un jeune homme, sautant à pieds joints de haut en bas, essuya une commotion à la tête, dont il fut fort étourdi: quelques heures après il balbutioit, & avoit de la peine à trouver ses idées: deux saignées promptement faites le tirèrent de cet état. Si les chûtes sur les pieds portent leur impression jusqu'à la tête, celles que l'on fait sur les fesses sont toujours de la plus grande conséquence; on en a assez d'exemples, mais on en a peu comme celui qui suit.

IV^e EXEMPLE. Le sieur Galois, com-

mis , en descendant un des trottoirs du Pont-Neuf, tomba sur ses fesses : il se releva difficilement , ayant la tête très-étonnée : il supporta cet état d'étourdissement pendant quatre mois sans y rien faire ; au bout de huit mois, en datant de la chute, se faisant raser la tête, son barbier sentit à l'endroit des pariétaux comme s'il y avoit un parchemin interposé sous les téguments : il en témoigna sa surprise ; & l'homme , en se la frottant ensuite, eut la même sensation. Il vaquoit à ses affaires, & ne fit aucune attention à son état ; il ne tarda pas à s'y former une tumeur qui insensiblement devint assez volumineuse ; en la pressant, on étourdissoit le malade , & on sentoît que la partie supérieure d'un des pariétaux étoit anéantie. Qu'étoient devenus les débris ? Ce malade étant mort, la tumeur se trouva être un fungus formé par un lacis de vaisseaux qui partoient de la dure-mere.

Mais c'est principalement lorsque les coups ou les chûtes portent sur la tête, que ces contre-coups sont infiniment plus remarquables , les malades les annoncent eux-mêmes comme tels : ils ont été frappés à cette partie , & la douleur & l'étonnement se font le plus souvent sentir à l'endroit diamétralement opposé : le sang poussé dans ces vaisseaux éloignés, non-seulement les engorge , mais il produit encore, en s'accu-

mulant dans la substance diploïque du crâne, des especes d'épanchements qui peuvent avoir des suites fâcheuses ; on les voit communément dans les crânes qui ont été frappés violemment ; ces contre-coups d'ailleurs sont si fréquents , que je n'en rapporterai qu'un exemple, qui peut servir à régler la conduite du praticien dans ces cas.

Un homme fit une violente chute sur l'occipital ; il sentit sur le champ les fonctions de son estomac se troubler, une grande pesanteur au front sans presque de douleur, & sa physionomie se colora de jaune : il fut saigné le lendemain deux fois ; & alors, au lieu de la stupeur qui occupoit cette partie, il succéda des douleurs très-vives qui s'étendoient par toute la tête, & il y avoit un peu de fièvre. Ces symptômes marquoient que les vaisseaux plus dégagés reprenoient du ressort ; je proposai de réitérer la saignée, une personne de l'art s'y opposa : les accidents se relâcherent insensiblement, mais, deux mois après, ils reparurent dans le même ordre ; je le saignai encore deux fois. Enfin, ayant essuyé frequemment de pareilles alternatives, il fut saigné vingt fois dans le cours de dix-huit mois ; & , comme il se disposoit à l'être pour le même sujet, il lui prit une maladie grave pour laquelle on lui fit dix saignées : il s'est trouvé par la

suite absolument débarrassé du retour des symptômes du contre-coup. Il seroit donc très-possible de détruire pour toujours de pareils accidents. Une ou deux saignées le guérissent en apparence, quatre ou cinq faites de suite auroient pu le guérir radicalement, avec le courage de sçavoir faire une maladie. De ce fait, on peut en conclure que ce malade a couru de grands risques pour n'avoir pas été saigné plus amplement d'abord ; c'est le seul remède qui convienne à tous les contre-coups dont nous venons de parler : on devroit donc l'employer avec moins de ménagement qu'on ne le fait.

Des Contre-Coups sur les parties dures.

Pour se frayer une route dans la théorie si obscure des contre-coups dans les parties dures, il convient d'établir des principes ou axiomes. Il est démontré, 1^o qu'un corps élastique frappé à une de ses surfaces, cette surface & celle qui lui est opposée se rapprochent l'une de l'autre ; 2^o que les parties intermédiaires s'écartent en s'éloignant de leur centre, qu'elles se plient, se courbent selon leur forme & leur enchaînement ; 3^o que de ce déplacement il en résulte des mouvements ou trémoussements qu'on nomme vibrations : 4^o nous

ajoutons, pour étayer cette théorie, que ces vibrations produisent les mêmes effets que les coups, je veux dire des fractures.

Ceci pris pour tous les corps en général à proportion de leur élasticité, convient également aux os du corps humain : ils sont élastiques, & de-là sujets aux vibrations, conséquemment aux contre-coups ; non-seulement ceux qui ont une forme sphéroïde, tels que ceux du crâne, mais même tous les autres, & sur-tout les os cylindriques. D'après ceci, je ne vois pas pourquoi on ne convient pas de la fracture en long de ces derniers os.

Pour émancher certains outils, on se sert d'un manche qui a un gros & un petit bout, on fait entrer le fer par le petit, & on l'engage à force à l'extrémité du gros ; supposons une coignée, quelque forte qu'elle puisse être, on ne retireroit jamais ce fer sans ruiner le manche par toute autre voie que celle-ci. On serre d'une main le petit bout du manche tout près de son extrémité en le penchant, & avec un maillet de bois on frappe sur cette extrémité, & le fer ne tarde pas à s'ébranler & à se rapprocher du petit bout ; je doute qu'on puisse rendre seulement raison de cet effet, qu'en l'expliquant par le raccourcissement & la vibration des fibres du bois. Mais citons quelques exemples qui puissent jeter du jour sur cette théorie.

1^{ere} OBSERVATION. Le nommé Renaud, pour atteindre à une foupente, mit une chaise dans un fauteuil, & sur cette chaise un tabouret : à peine eut-il monté, que l'échaufage écroula, il tomba sur ses pieds, & s'y soutint un instant, qui lui servit à se féliciter d'être tombé de si haut sans s'être fait aucun mal ; mais quand il voulut marcher & partir de la jambe sur laquelle il étoit tombé ; (c'étoit la droite,) il essuya une si forte douleur, que sans un petit lit qui se trouva à ses pieds, & sur lequel il se jeta, il seroit tombé à la renverse. Renaud reconnut alors qu'il avoit une fracture, & le lieu qu'elle occupoit ; il me la désigna à la tubérosité du tibia.

La fracture étoit en effet à la base de cette tubérosité, les deux os étoient fracturés au niveau l'un de l'autre, une scie ne les auroit pas séparés plus parallèlement. Je remuai les pièces de la fracture, & je sentis entre les pièces l'interposition d'une substance comme de la sciure de bois : on juge facilement que cet endroit avoit été le terme des vibrations, qui avoient, pour ainsi dire, moulu les surfaces de la fracture. Les parties molles de la jambe souffrirent une commotion considérable ; je n'avois pas fait attendre, & je trouvai déjà un gonflement prodigieux. Je les couvris de quelques compresses mouillées ; le soir le gon-

fiement se trouva fort augmenté , & accompagné de phlyctenes ; je saignai le malade cinq fois avec d'autant plus de célérité , que la fièvre étoit vive ; le lendemain la peau de la jambe étoit couverte de tubercules , accompagnés d'un rouge éclatant : cet état de la peau avec le gonflement se sont soutenus l'espace de trois mois : l'application de tous les topiques incommodoient du plus au moins ; à la fin , je m'en tins à une lotion qui m'est particuliere , j'en parlerai bientôt. Lassé de la persévérance des symptômes , je couvris toute la jambe avec l'emplâtre de tripharmacum , qui produisit des effets si prompts en dissipant l'inflammation & le gonflement qui existoient toujours à un certain point , que j'eus tout lieu de me reprocher de ne l'avoir pas employé plutôt.

Cet emplâtre , le plus universel que nous ayons , & dont je ne sçaurois dire trop de bien , est le tripharmacum de Mésué , qui se trouve dans la pharmacopée de Lémery , & qui fait la base de celui-ci ; on l'avoit sans doute abandonné , parce que , tel qu'il est , il devient extrêmement irritant. M. Foubert mon confrere , le fit revivre en le coupant par parties égales avec le diachylon simple , & en le colorant avec le colchotar ; quoiqu'il fut devenu plus praticable , j'y trouvois encore des imperfections ; j'en bannis le diachylon & le colchotar , & je

le coupai avec la même quantité d'emplâtre de Nuremberg ; & le colorai avec le cinabre factice , une demi-once suffit pour cette quantité. Voici la formule :

*Litharge d'or en poudre , & vinaigre ,
une livre de chaque.*

Huile d'olive , deux livres.

On mêle la litharge dans le vinaigre ; & ensuite on y ajoute l'huile ; on expose la matière sur un fourneau à une légère ébullition , en la remuant continuellement ; quand la litharge est dissoute , l'emplâtre est fait ; si elle ne l'étoit pas , & que la matière menaçât de brûler , il vaudroit mieux y ajouter un peu d'eau que de nouveau vinaigre , pour éviter de la rendre irritante.

C'est un des plus parfaits agglutinatifs des plaies qu'il y ait , le plus propre à dissiper le gonflement & les légères inflammations qui les accompagnent ; il les dégorge & les fait suppurer légèrement , si cela est indiqué , & les conduit seul à une parfaite cicatrisation. Il est enfin très-approprié pour les excoriations de la peau , pour terminer les brûlures ; un excellent contentif des cautères , & convient dans plusieurs autres cas ; le même emplâtre peut servir plusieurs jours , parce qu'il ne fond pas.

Je ne m'occupai point de la fracture , il n'y eut jamais de déplacement dans les pié-

ces ; je l'abandonnai à la nature , & elle guérit parfaitement.

II^e OBS. Une dame étant le soir aux Thuilleries sur la terrasse des Capucins ; pressée par un besoin, courut brusquement vers son bord, on lui cria de prendre garde à elle , mais elle s'étoit déjà précipitée en bas. J'ai vu cette dame avec M. Gare mon confrere. Les jambes se trouverent pliées auprès des malléoles, toutes les deux étoient complètement brisées à la même hauteur ; au-dessus de la partie moyenne , & brisées en une infinité de parties , quelques-unes de grandes , & un nombre inconcevable de petites. La jambe droite étoit beaucoup plus maltraitée que la gauche ; il paroît que c'est toujours de ce côté que la ligne verticale gravite le plus : je ne m'occuperai qu'à rendre les désordres de celle-là , attendu leur gravité. Il y avoit une plaie à côté de la malléole externe , qui avoit sans doute été faite par le péroné ; elle rendoit beaucoup de sang , qui ne cessa de couler que vers le douzieme jour ; je pense que cette hémorragie fut ici un accident favorable. La crête du tibia formoit une pièce de six pouces de long , & un de largeur : elle balotoit dans sa place , & ne pouvoit guere tenir qu'à quelque portion de périoste : il y avoit beaucoup de petites pièces , dont la plus grande n'avoit pas plus d'éten-

due que le petit ongle, & plusieurs qui étoient placées de champ; je parvins à peu près à les replacer toutes, excepté une que la personne sent encore quand elle y porte le bout du doigt; la fièvre devint violente, & il y eut sept à huit saignées de faites dans l'espace de trente six heures.

Vers le douzième jour de la fracture, il se manifesta une escarre gangreneuse de tout le talon; quand elle fut tombée, le bout du calcaneum qu'elle couvroit se trouva fondu & comme rongé; dès que cette plaie fut détergée, il partit des chairs de toutes parts, qui, en se réunissant, formèrent la cicatrice la plus prompte que j'aie vue de ma vie; mais la personne n'a point de talon. Peu de jours après, le métatarse parut déplacé par l'élévation de son bord au-dessus du tarse; cet accident nous surprit d'autant plus, qu'il se manifestoit tard; nous reconnûmes que les ligaments qui le joignent au tarse étoient entièrement rompus; nous entreprîmes de le contenir par un appareil que la malade ne put pas supporter.

Au bout de six semaines de la fracture, les jambes ne se trouverent pas bien droites; nous tachâmes de les redresser, & nous y parvîmes sans difficulté; la quantité du cal & sa mollesse favorisèrent sans doute cette opération. Je me refusai constamment à l'application de tout bandage roulé, qui

n'autoit pu être ici, comme il l'est fréquemment, que fort nuisible ; les jambes furent toujours pansées avec des compresses en quatre doubles, c'est mon usage ; elles font l'office du bandage à 18 chefs, & n'en ont pas les inconvénients ; elles furent sans cesse mouillées & arrosées avec la lotion dont j'ai déjà parlé, & qui m'est particulière ; elle est décrite dans les principes de M. de la Faye ; mais, comme elle y est mal, je la rétablis ici dans sa formule naturelle. On prend du *sel ammoniac*, demi-once ; *sel de Saturne & terre sigillée*, deux gros de chaque : on met le tout exactement en poudre, on en prend un gros que l'on met dans une bouteille de pinte avec un demi-septier d'eau-de-vie, & on achève de remplir la bouteille avec de l'eau commune ; quand on veut s'en servir on remue la bouteille, & on en fait chauffer la quantité nécessaire : cette eau reprimé les gonflements des parties & les prévient, je n'en ai jamais vu aucun mauvais effet ; elle est excellente pour les plaies, & principalement pour les plaies d'arquebuse.

Cette eau, que je regarde comme résolutive & répercussive, m'a été très-utile plusieurs fois pour résoudre les épanchements du sang dans l'interstice musculaire ; ainsi que son extravasation, avec beaucoup de promptitude. Enfin les deux jambes fu-

rent toujours enveloppées dans des oreillers, & enfermées dans des boîtes de fer blanc.

Cette dame est bien guérie ; elle marche aussi ferme & aussi droit qu'avant son accident ; il n'y a plus au tibia de la jambe, dont je viens de faire l'histoire, aucune forme de crête ; cet endroit, au contraire, se trouve déprimé ; le tarse & le métatarse se sont ankylosés sans laisser d'inégalité. Elle occupe l'hôtel d'Angleterre, rue Beaurepaire.

III^e OBS. M. Jacques, médecin de la Faculté de Paris, avoit fait la même chute quelques années auparavant ; il se cassa la cuisse ; c'étoit encore la droite : il paroissoit que le contre-coup avoit pris ses points d'appui sur les condyles du fémur, la fracture se trouvoit au-dessus ; cet os étoit fendu jusqu'au-delà de la partie moyenne en deux portions ; celle qui tenoit à la partie supérieure du fémur étoit divisée contre le condyle externe, & l'autre étoit continue au condyle interne ; on auroit peu d'exemples d'une pareille obliquité : les pièces de cette fracture se décollerent trois mois & demi après avoir été faite, & après que le malade se fut promené dans les rues. La conduite irrégulière du malade en fut cause ; pour n'avoir pas voulu porter assez longtemps son appareil. Je ne voulus pas me charger cette seconde fois de son traitement ;

que je n'en devinſſe absolument le maître; il me le promit, & me tint parole; je le laiffai trois mois & demi dans les liens, il guérit parfaitement & ſans preſque boiter.

Si les incrédules, dont le nombre eſt toujours grand, ſe refusent à admettre ces trois derniers exemples comme des effets du contre-coup, ils n'ont qu'à fournir des raiſons qui puiſſent l'emporter, & nous dire à quelle autre cauſe ils prétendroient attribuer ces fortes de fractures.

Des Contre-Coups du crâne, & des effets qui en réſultent.

Pour développer les phénomènes de ces contre-coups, nous n'avons d'autres principes à ſuivre que ceux que nous avons déjà établis; il ſuffit d'en faire l'application en ſe conformant à la nature de la partie, à ſa forme, & aux différences que ces coups admettent néceſſairement dans pluſieurs circonſtances.

Ceux qui ont cherché à rendre raiſon de ces fortes de contre-coups, n'ont pu y parvenir, parce que les connoiſſances néceſſaires leur ont manqué; ils n'ont pas vu qu'il n'y avoit que les lumières de la phyſique & des mécaniques étroitement liées enſemble qui puiſſent pleinement y ſatisfaire; c'eſt dans les loix du choc des corps à reſſort qu'on trouvera toutes les reſſour-

ces utiles à cet objet ; on fera encore favorisé par le contact des corps , qui est ici beaucoup plus immédiat que dans les lieux dont nous avons déjà parlé. Je m'estimerois heureux , si mon travail pouvoit servir seulement à élaguer cette partie des épines qui l'entourent.

Un corps à ressort qui est frappé peut être entièrement ébranlé , ou ne l'être qu'en partie ; ce tremouffement suppose un déplacement , une agitation des parties ébranlées , que l'on nomme vibrations. Il ne peut jamais y avoir de fracture par contre-coup , que les vibrations ne l'aient précédée ; elles s'annoncent quelquefois avec résonnance ou retentissement à la manière des corps sonores. On rencontre des malades qui , après un coup reçu à la tête , nous assurent que leur crâne a fait le timbre : ces vibrations me paroissent absolument analogues à celles des cordes sonores , dont je suppose que les phénomènes sont connus de mes lecteurs. On aura peut-être de la peine à admettre l'application que j'en fais ; j'en vais fournir un exemple dont je dois être d'autant plus instruit , qu'il m'a concerné (a).

J'entrai dans un lieu obscur où je ne vis que du feu ; je m'en approchai en me baif-

(a) Nous avons quelques ouvrages cités par Heister sous ce titre latin : *De Resonitu*, ou Résonnance du crâne.

fant pour me chauffer les doigts ; mon front porta contre le plat d'une barre de fer qui soutenoit un faux tuyau de cheminée qu'on avoit tiré dans l'intérieur de l'ancien : à peine me fus-je redressé, que j'essuyai une vibration avec résonnance qui commença à l'endroit frappé, en embrassant toute la voûte du crâne sur laquelle elle s'étendit en montant ; comme elle tiroit sur sa fin, il en succéda une seconde où la première avoit fini, & ainsi successivement jusqu'à ce que toute la voûte eut été parcourue ; ce ne fut qu'à l'endroit du trou de l'occipital que la dernière se brisa, donna moins de résonnance, en s'étendant sur toute la base du crâne jusqu'à la racine du nez. On doit sentir combien je devois être attentif à ce phénomène, que je ne connoissois pas encore, du moins dans ce goût-là, & qui vraisemblablement n'auroit pas eu lieu, si le crâne n'eût conservé son premier ébranlement ; s'il s'y étoit fait une fracture, j'en aurois sûrement été averti. Je jugeai que ces vibrations occupoient chaque fois l'étendue d'un pouce. La circonstance où je me trouvois favorisoit sans doute la résonnance qui fut extrême ; je venois d'être saigné quatre fois ; le vuide des vaisseaux dut y contribuer, & peut-être même me sauver de la fracture. Autre exemple de cette résonnance.

Le nommé Lacombe, frotteur chez M. le maréchal de Richelieu, fut assommé nuitamment dans les rues. On le frappa avec des assommoirs à différentes reprises, & toujours sur la région des pariétaux; cet homme me dit que chaque fois qu'on le frappoit, sa tête sonnoit comme si elle eût été une cloche. Je vais donner cette observation en peu de mots. J'ai vu ce malade avec M. Lorry, médecin de l'hôtel, & M. de Lafaye mon confrere. Les téguments qui couvroit les pariétaux étoient simplement contus & échimosés; le malade n'avoit pas de symptômes fâcheux en apparence; il paroissoit fort absorbé & étourdi: il fut saigné plusieurs fois sans succès; au bout de cinq ou six jours, il perdit la parole & la connoissance; nous conclûmes pour le trépan, & j'y procédai sur le champ. Le crâne étant ouvert, nous ne reconnûmes point d'épanchement; une simple pellicule sanguine couvroit seulement cet endroit de la dure-mere; cet homme étant mort, j'ouvris le crâne, mais auparavant j'apperçus, à la faveur du trou du trépan, le cerveau extrêmement affaissé, que la dure-mere avoit suivi dans son affaissement; la séparation de cette membrane d'avec le crâne occupoit toute l'étendue des pariétaux & de la plus grande partie du coronal. Il falloit que les tremousses du crâne eussent été bien violents

violents, pour rompre les adhérences que la dure-mère a avec lui : la plus grande partie du cerveau n'avoit pas plus de consistance qu'une bouillie ; nous ne trouvâmes aucun épanchement , aucun vestige de fracture. Cet homme n'est mort que des effets de la commotion dans laquelle le cerveau , étant balotté , perd toujours plus ou moins de sa consistance , par les pressions alternatives qu'il essuie sur les parois de la boîte qui le contient.

Il est donc de fait , dans le choc des corps à ressort , que lorsqu'ils sont frappés ils changent de forme , du moins pour un instant : il est démontré qu'un corps sphérique devient alors un élipsoïde ; & le sphéroïde , tel que notre tête , s'il est frappé par son grand diamètre , s'approche de la forme sphérique. Ceci doit paroître bien étonnant , parce qu'on est imbu d'une doctrine absolument opposée ; ce sont cependant ces changements qui se font dans le crâne qui opèrent la fracture par contre-coup ; pour s'en convaincre , on n'a qu'à se rappeler l'appatissement qu'éprouve la boule d'ivoire qu'on fait tomber sur un marbre , pour démontrer les phénomènes du choc des corps dans les expériences de physique. Pourquoi la même chose n'arriveroit-elle pas au crâne , attendu son élasticité ? Il est hors de doute que l'occipital étant frappé ,

il doit s'enfoncer, ainsi que le coronal, & tous deux s'approcher du centre; &, comme tout est combiné dans la nature, les parties latérales du crâne doivent s'écarter & s'étendre comme dans la boule de notre expérience : ce seront donc tous les changements qui arrivent à ces parties qui donneront lieu au contre-coup. Etayons cependant cette doctrine par deux exemples intéressants.

Un homme fut ramassé sur le quarré de sa montée; il n'eut qu'un cri pour se plaindre de la tête tant que la connoissance lui dura. Les assistants, pour rassurer le chirurgien sur les cris répétés du malade, lui dirent qu'il étoit dans l'usage fréquent de se plaindre de sa tête, depuis un coup qu'il y avoit reçu autrefois. Nous verrons les effets de ce coup dans un moment.

Le malade ayant perdu toute connoissance quarante-huit heures après sa chute, on vint me chercher; je ne reconnus à sa tête qu'une légère contusion, située à la partie latérale droite & un peu inférieure de l'occipital; elle étoit si sensible, qu'en y touchant modérément le malade tomboit en convulsions, effet sans doute dépendant du péricrâne.

Le cas me paroissant urgent & l'application du trépan indispensable, je fis saigner le malade pour la troisième fois, & prier

un de mes confreres de s'y rendre : il fut de mon avis sur la nécessité du trépan. Ayant incisé sur le lieu de la contusion, je n'en détachai le péricrâne qu'avec une peine infinie, il paroissoit engagé dans les scissures que nous appercevions à l'os. Le péricrâne n'est donc pas toujours dans le cas de fracture détaché de l'os, & il peut l'être sans qu'il y ait fracture ; j'ai vu l'un & l'autre : ce sont des erreurs qu'on a avancées, qu'on soutient encore.

Le crâne mis à découvert nous fit voir une fracture en étoile ; j'embrassai toute cette étoile avec la couronne : la pièce enlevée, nous apperçûmes un peu de sang caillé sur la dure-mère. Le malade mourut quelques heures après : nous ouvrîmes le crâne, & nous reconnûmes que du côté du coup le cerveau n'avoit ni la même consistance, ni la même liaison. Les sinus de la base du crâne étoient tous gorgés de sang ; après avoir détaché la dure-mère, nous rencontrâmes une grande fente ; mais, nous doutant de plus grands désordres, j'emportai tout le crâne, afin de l'examiner avec plus de loisir.

La grande fente dont je viens de parler étoit une suite d'un des rayons de l'étoile ; & du côté du coup, elle gaignoit le trou déchiré, où elle se perdoit. L'apophyse pier-

reuse du même côté étoit fracturée, tandis que la portion du crâne qui la soutient étoit dans son entier.

En continuant mes recherches, je reconnus que les apophyses clynoïdes postérieures étoient fracturées aux trois quarts à leurs racines; la selle du sphénoïde l'étoit aussi à sa partie antérieure, & cette fracture embrassoit les parties latérales de cette selle; les deux voûtes sourcillieres étoient un peu déprimées, avec des scissures presque imperceptibles, tandis que la portion qui est derrière étoit restée intacte.

Il y avoit quelques épanchements ou stagnations du sang dans la substance diploïque des pariétaux; la table vitrée étoit ruinée dans quelques endroits, & le sang épanché en occupoit les ouvertures. Il y a lieu de présumer que ces désordres étoient la suite du coup que cet homme s'étoit donné anciennement à la tête, ainsi que les douleurs fréquentes qu'il en souffroit, & qui eurent leur source dans une pareille stagnation, qui, par son séjour, amollit & ruina la table vitrée, avec d'autant plus de facilité, que la dure-mère ne pouvoit pas avoir conservé dans ces endroits ses adhérences naturelles.

On n'a pas pu sçavoir comment cet homme étoit tombé; mais à en juger par la quantité & la gravité des désordres, on ne peut s'em-

pêcher de soupçonner une chute extraordinaire qui se fit en arriere, & droit à la renverse, & que l'occipital porta sur la carne d'une marche; toute autre chute n'auroit jamais produit les mêmes effets.

Seroit-il possible de rendre raison de la multiplicité des contre-coups rassemblés dans un aussi petit espace, sans remonter aux principes qui viennent d'être établis? Cet effet ne peut être dû qu'à la violence des vibrations, & aux différens écartemens & rapprochemens alternatifs des parties du crâne : quels autres agents pourroient avoir cassé dans l'intérieur du crâne une apophyse pierreuse, les apophyses clynoïdes postérieures à leurs racines, elles qui sont si courtes, & qui n'ont d'autre appui à leur sommet que la dure-mere? Il faut que la selle du sphénoïde ait plié, & ait entraîné la partie antérieure du crâne vers le centre, pour endommager les voûtes sourcillieres, en s'enfonçant dans les cavités qu'elles recouvrent.

IV. OBS. Une demoiselle reçut sur la partie latérale droite du coronal, un coup de pied de cheval, qui lui fit une plaie transversale. Les tégumens & le péricrâne étoient divisés ensemble, & je sentis avec le doigt qu'il y avoit fracture, & que la pièce avoit perdu le niveau; je la dégageai, & la mis à découvert. Les accidents n'étoient pas considé-

rables, la malade étoit seulement fort accablée, & conservoit sa connoissance. Elle fut saignée plusieurs fois très-promptement ; malgré cela, elle se plaignit les jours suivans de sentir beaucoup de chaleur à la tête. MM. de la Faye & Moreau, chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu, avoient été envoyés à son secours. Le trépan fut proposé, mais M. Moreau fit sauter la pièce avec un élévatoire ; je l'examinai, & je n'y trouvai point la table vitrée ; je la cherchai inutilement ; nous ne trouvâmes point d'épanchement. La pièce de la fracture avoit environ vingt-quatre lignes de long, sur six de largeur ; elle étoit exactement parallélogrammatique. Mais comment le fer du cheval, qui décrit une circonférence, a-t-il pu communiquer à cette pièce la forme d'un parallélogramme, ou carré long ? La malade étant toujours dans le même état, le trépan fut convenu, & appliqué à la partie supérieure de la fracture. A la levée du premier appareil, nous apperçûmes que la dure-mère avec le cerveau bomboient vis-à-vis du trou du trépan, avec tant de force, que cela m'empêcha toujours d'engager le finjon entre la dure-mère & le crâne.

La portion de la table vitrée me donnoit sans cesse de l'inquiétude, & je la cherchois à chaque pansement au point de fatiguer mes consultants ; je m'étois assuré que la

séparation de la dure-mere d'avec le crâne occupoit une grande étendue, & qu'elle ne contenoit point cette pièce, ce qui me fit soupçonner qu'elle avoit percé la dure-mere ; à la fin je rencontrai ce trou à plus d'un demi pouce au-dessus de celui du trépan ; le filet gagna la route que la pièce avoit faite, comme de lui-même ; je la rencontrai assez profondément dans la substance du cerveau ; elle fut retirée avec des pincettes, à la faveur du filet.

Malgré cela, la malade n'en fut pas mieux, & mourut le douzième jour de sa blessure. La tête fut ouverte, nous ne trouvâmes aucun épanchement, ni rien à la dure-mere, ni au cerveau en général, pas même dans la route que la table vitrée avoit faite ; mais dans la paroi du ventricule, & précisément à l'endroit qui répondoit au trou du trépan, il y avoit plusieurs ulcérations, effet de l'inflammation & de la suppuration qui s'en ensuivit, & auxquelles nous attribuâmes la mort de la malade. Si on avoit été tenté d'ouvrir la tumeur qui se présentait au trou du trépan, auroit-on osé plonger l'instrument jusqu'au siège de la maladie ?

Si l'on veut réfléchir à la marche de la table vitrée, on y appercevra des singularités inconcevables ; quoiqu'elle fût bornée par le crâne, la dure-mere & le cerveau,

elle s'est élevée jusqu'au haut de la voûte du crâne , à plus d'un pouce au-dessus de sa séparation ; que là elle eût agi comme une tangente , cela n'auroit pas paru si extraordinaire , mais au contraire elle a , pour ainsi dire , pris la ligne perpendiculaire , a percé par son extrémité la dure-mère , & s'est enfoncée dans le cerveau , de l'étendue au moins de deux pouces : il faut donc nécessairement que lorsqu'elle s'est séparée de l'autre table , la dure-mère se soit détachée d'avec le crâne , qu'elle & le cerveau se soient affaïsés , & que de cet affaïsement il en soit résulté un espace fort considérable , pour faciliter ce jeu de la table vitrée ; cela ne sçauroit être autrement.

On voit encore ici une erreur que le temps a accréditée. On suppose généralement qu'il ne peut jamais y avoir de fracture à la seconde table, ou de contre-coup, que la première n'ait résisté. Un violent tremoussement du crâne , & la compression de l'air contenu dans les cellules diploïques , suffisent absolument dans tous les cas pour produire cet effet. J'avois déjà vu autrefois à peu près la même chose. Un homme avoit un fracas considérable à la partie supérieure des deux pariétaux ; on appliqua plusieurs couronnes de trépan pour enlever les pièces enfoncées : le malade étoit déjà

affecté du ris sardonique, qu'il garda jusqu'à la mort : le crâne étant ouvert, on trouva une grande pièce de la table vitrée séparée & couchée sur la dure-mere, à peu de distance de la fracture ; si on avoit porté une sonde entre la dure-mere & le crâne, on auroit facilement rencontré & ôté cette pièce ; &, dans le cas du ris sardonique, on devroit toujours faire ces sortes de recherches. On ne reconnut rien d'ailleurs capable d'avoir fait périr la malade.



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES

J U I N 1774.

THERMOMÈTRE.				BAROMÈTRE.		
Jours du mois.	A 6 h. du mat.	A 2 h. à deux du soir.	A 11 h. du soir.	Le matin. pouc. lig.	A midi. pouc. lig.	Le soir. pouc. lig.
1	12	17 $\frac{1}{2}$	11 $\frac{1}{4}$	28	$\frac{1}{2}$	28
2	11 $\frac{1}{2}$	16	12	28	1	28
3	10 $\frac{1}{2}$	18	13	28	$1\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{2}$
4	11	15	10 $\frac{1}{2}$	27 8 $\frac{1}{2}$	27 9	27 10 $\frac{1}{2}$
5	10 $\frac{1}{2}$	16	11 $\frac{1}{2}$	27 11	27 11	27 10 $\frac{1}{2}$
6	10 $\frac{1}{2}$	13 $\frac{1}{2}$	10 $\frac{1}{2}$	27 9 $\frac{1}{2}$	27 8 $\frac{1}{2}$	27 10
7	12 $\frac{1}{2}$	16 $\frac{1}{2}$	11	28	2 $\frac{1}{2}$	28 3 $\frac{1}{2}$
8	10 $\frac{1}{2}$	16	12 $\frac{1}{2}$	28 4	28 4	28 4
9	13 $\frac{1}{2}$	18	14 $\frac{1}{2}$	28 3 $\frac{1}{4}$	28 3	28 2 $\frac{1}{2}$
10	14 $\frac{1}{2}$	19	13 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{4}$	28 2	28 1 $\frac{1}{2}$
11	12 $\frac{1}{2}$	19 $\frac{1}{4}$	15	28	27 11 $\frac{1}{2}$	27 10
12	15	19 $\frac{1}{2}$	15	27 9 $\frac{1}{4}$	27 9	27 9
13	14 $\frac{1}{2}$	18	14	27 9 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{2}$	28
14	14 $\frac{1}{4}$	21	16 $\frac{1}{4}$	28 1	28 1	28
15	15	23	18 $\frac{1}{2}$	28	28	28
16	18	20	18	28 1	28 1	28 $\frac{1}{2}$
17	18	25	18 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{4}$
18	15 $\frac{1}{4}$	20 $\frac{1}{2}$	15	28 1	28 1 $\frac{1}{2}$	28 2
19	14 $\frac{1}{2}$	16	14 $\frac{1}{4}$	28 $\frac{3}{4}$	27 11	27 10 $\frac{1}{2}$
20	13 $\frac{1}{2}$	18 $\frac{1}{2}$	12 $\frac{1}{2}$	27 9 $\frac{1}{2}$	27 9 $\frac{1}{2}$	27 9
21	13 $\frac{1}{4}$	17 $\frac{1}{2}$	12 $\frac{1}{2}$	27 9 $\frac{1}{4}$	27 10	27 11 $\frac{1}{4}$
22	14 $\frac{1}{4}$	16 $\frac{1}{4}$	13	28	28	28
23	13 $\frac{1}{2}$	17	11 $\frac{1}{4}$	28 1	28 1	28 1 $\frac{1}{4}$
24	13 $\frac{1}{4}$	19 $\frac{1}{2}$	15	28 1 $\frac{3}{4}$	28 1 $\frac{3}{4}$	28 1 $\frac{1}{4}$
25	15 $\frac{1}{2}$	20 $\frac{1}{4}$	16	28 1 $\frac{1}{4}$	28 1	28 1
26	16 $\frac{1}{2}$	22 $\frac{1}{2}$	18 $\frac{1}{2}$	28 1	28 $\frac{3}{4}$	28 $\frac{1}{4}$
27	19 $\frac{1}{4}$	24 $\frac{1}{2}$	17 $\frac{1}{2}$	28	28	28
28	16 $\frac{1}{4}$	20	16 $\frac{1}{2}$	28	28	28 1 $\frac{1}{2}$
29	12 $\frac{1}{2}$	19 $\frac{3}{4}$	15 $\frac{1}{4}$	28 2	28 2	28 1 $\frac{1}{2}$
30	14 $\frac{1}{4}$	19 $\frac{1}{4}$	14	28 1 $\frac{1}{4}$	28 1 $\frac{1}{4}$	28 2

OBSERV. MÉTÉOROLOGIQUES. 187

ÉTAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>Le Matinée.</i>	<i>L'Après-Midi.</i>	<i>Le Soir à 11 h.</i>
1	S. nuages.	O. pl. nuag.	Beau.
2	S. couv. pluie.	S-O. pluie.	Nuages.
3	O. nuages.	S-O. couv.	Pluie.
4	S-O. pluie.	S-O. pl. nuag.	Beau.
5	O. nuag. pl.	O. couvert.	Nuages.
6	S. couv. pluie.	O. pluie.	Pluie.
7	N. lég. nuag.	N. nuages.	Beau.
8	N. nuages.	N. nuages.	Nuages.
9	N-N-E. c. nua.	N. nuages.	Beau.
10	N. j nuages.	N. nuages.	Beau.
11	E. nuages.	E. nuag. écl.	Nuages.
12	E. pluie.	S-S-O. pluie.	Pluie.
13	O. couvert.	O. couv. pl.	Nuages.
14	O-N-O. beau.	S-S-O. n. b.	Beau.
15	S. nuages.	S. nuages.	Beau.
16	O. c. pet. pl.	N-N-O. couv.	Beau.
17	E-S-E. beau.	S. nua. pet. pl.	Nuages.
18	O. couvert.	O. nuag. écl. ton. pluie.	Nuages.
19	N. pluie.	N. pl. couv.	Couvert.
20	O. nuag. vent.	O. couv. pl. nuages.	Nuages.
21	S-S-O. nuag.	O. pl. nuag.	Nuages.
22	S-S-O. nuag.	O. pl. nuag.	Pluie.
23	O. nua. pluie.	O. nuages.	Beau.
24	O. nuages.	O. couvert.	Couvert.
25	N-E. couv.	S-S-E. nuag.	Nuages.
26	S-E. beau.	S-S-E. nuag.	Couvert.
27	O-N-O. nuag.	O. nua. tonn. pluie.	Nuages.
28	S-O. couvert.	O. couvert.	Nuages.
29	O. n. pet. pl.	S-O. couv.	Nuages.
30	O-S-O. c. pl.	O. nuages.	Nuages.

188 OBSERV. MÉTÉOROLOGIQUES

La plus grande chaleur marquée par le thermometre, pendant ce mois, a été de 25 degrés au-dessus du terme de la congelation de l'eau; & la moindre chaleur de 10 $\frac{1}{2}$ degrés au-dessus du même terme. La différence entre ces deux points est de 14 $\frac{1}{2}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le barometre, a été de 28 pouces 4 lignes; & son plus grand abaissement de 27 pouces 8 $\frac{1}{2}$ lignes. La différence entre ces deux termes est de 7 $\frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a soufflé 5 fois du N.

1 fois du N-N-E.

1 fois du N-E.

2 fois de l'E.

1 fois de l'E-S-E.

1 fois du S-E.

2 fois du S-S-E.

5 fois du S.

4 fois du S-S-O.

5 fois du S-O.

1 fois de l'O-S-O.

16 fois de l'O.

2 fois de l'O-N-O.

1 fois du N-N-O.

Il a fait 11 jours, beau.

25 jours, des nuages.

16 jours, couvert.

15 jours, de la pluie.

7 jours, des éclairs & du tonnerre.

*MALADIES qui ont régné à Paris;
pendant le mois de Juin 1774.*

Il y a eu peu de maladies pendant ce mois; celles qui ont paru dominer ont été des fièvres intermittentes printannieres, qui gardoient, pour

la plupart, le type des fièvres tierces, & ont paru céder très-aisément aux délayants & aux légers purgatifs. On a observé aussi quelques fièvres bilieuses, des affections érysipélateuses, & quelques autres especes de maladies éruptives, la plupart légères, & qui se sont terminées sans presque aucun secours de l'art.

Les petites-véroles continuent toujours, & n'ont pas encore cessé d'être bénignes.

*OBSERVATIONS météorologiques faites
à Lille, au mois de Mai 1774; par
M. BOUCHER, médecin.*

Le commencement de Mai est presque toujours froid dans notre contrée : nous avons éprouvé le contraire cette année. La liqueur du thermometre, pendant la premiere moitié de ce mois, s'est maintenue constamment au-dessus du terme du tempéré : du 10 au 16, elle a été observée plusieurs fois à la hauteur de 17 degrés. Le temps ensuite s'est refroidi au point qu'il a gelé dans les nuits du 17 au 18, & du 18 au 19.

Le vent a varié. Il y a eu plusieurs jours de tonnerre & de grosse pluie. Le mercure dans le barometre a toujours été observé au-dessous du terme de 28 pouces, si l'on en excepte le 18 & le 19.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de $17\frac{1}{2}$ degrés au-dessus du terme de la congelation; & la moindre chaleur a été de 5 degrés au-dessus de ce terme. La différence entre ces deux termes est de $12\frac{1}{2}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le barometre, a été de 28 pouces $\frac{1}{2}$ ligne; & son plus grand abaissement a été de 27 pouces $4\frac{1}{2}$.

190 OBS. MÉTÉOR. FAITES A LILLE.

lignes. La différence entre ces deux termes est de 8 lignes.

Le vent a soufflé 8 fois du Nord.

8 fois du Nord vers l'Est.

6 fois de l'Est.

7 fois du Sud vers l'Est.

4 fois du Sud.

6 fois du Sud vers l'Ouest.

4 fois du Nord vers l'Ouest.

Il y a eu 25 jours de temps couvert ou nuageux.

19 jours de pluie.

3 jours de grêle.

4 jours de tonnerre.

2 jours d'éclairs.

Les hygromètres ont marqué de l'humidité la plus grande partie du mois.

MALADIES qui ont régné à Lille, dans le mois de Mai 1774.

La fièvre continue rémittente a encore alarmé des familles du peuple. Il y avoit souvent de la malignité, mais bien moins chez les malades qu'on n'avoit pas négligé d'évacuer dans le commencement par quelques émético-cathartiques. Dans un petit nombre, la peau du cou, de la poitrine, des bras, des avant-bras, du ventre & des cuisses, s'est couverte, entre le cinquième & le huitième jour, de taches rouges, de l'étendue de celles que laissent les morsures des puces, & sans élévation. Ces taches n'ont paru rien ajouter à la maladie, soit qu'elles persistassent pendant tout son cours, soit qu'elles disparussent avant la crise. Il s'ensuivoit néanmoins dans ceux-là une espèce de *désquamation* de la peau.

Le refroidissement subit du temps vers le milieu du mois, après des chaleurs prématurées,

a causé des pleurésies en grand nombre. Un vésicatoire appliqué sur le point de côté, résistant à un nombre suffisant de saignées, a souvent dissipé les craintes fondées d'une suppuration consécutive, ou de la gangrene dans cette partie. Dans quelques sujets la maladie, a pris le type d'une fièvre continue rémittente, qui n'a été bien terminée que par des urines déposantes & des selles bilieuses, jointes à une expectoration louable. Nombre de personnes ont essuyé, après le 15, des atteintes d'apoplexie ou de paralysie. On a vu aussi des enfants travaillés de la petite-vérole discrète & bénigne.

LIVRES NOUVEAUX.

Observations sur différents cas singuliers, relatifs à la médecine pratique; à la chirurgie; aux accouchements & aux maladies vénériennes, auxquelles on a joint quelques réflexions en faveur des étudiants; par M. *Fichet de Fléchy*, docteur en médecine, &c. Paris, chez *Lambert*, in-12.

Ce volume très-curieux & très-utile est regardé avec raison comme un ouvrage très-méthodique, & très-propre à initier les jeunes médecins dans la pratique de leur art; l'auteur, qui l'a fait imprimer à ses frais, a cru devoir, en faveur des étudiants, en baisser le prix de cinquante sols à vingt-cinq sols. Il se distribue actuellement à Paris, chez *Pyre*, rue saint-Jacques; chez *Colas*, place de Sorbonne; & chez *Couturier*, Quai des Augustins.

Manuel secret & Analyse des remèdes de MM. *Sutton* pour l'inoculation de la petite-vérole; par M. *de Villiers*, docteur-régent de la Faculté de médecine en l'université de Paris. A Paris, chez *Didot le jeune*, 1774, brochure in-8°, 37 pages.



T A B L E.

<i>EXTRAIT. Observations & Expériences sur le char-</i> <i>bon malin. Par M. Fournier, méd.</i>	Page 99
<i>Observation sur un Tetanos. Par M. Picqué, méd.</i>	114
<i>Mémoire sur le Dragonneau. Par M. Peré, chir.</i>	121
<i>Analyse des Eaux minérales de Saint-Alban. Par M.</i> <i>Richard, méd.</i>	131
<i>Réponse du Frere Côme, à la Replique de M. Beaussier</i> <i>de la Bouchardiere, chir.</i>	141
<i>Expériences nouvelles sur le fluide électrique, Par le sieur</i> <i>Comus,</i>	152
<i>Essai sur la Théorie des Contre coups dans toutes les</i> <i>parties du corps humain. Par M. Dupouy, chir.</i>	158
<i>Observations météorologiques faites à Paris, pendant</i> <i>le mois de Juin 1774.</i>	186
<i>Maladies qui ont régné à Paris pendant le mois de Juin</i> <i>1774.</i>	188
<i>Observations météorologiques faites à Lille, au mois</i> <i>de Mai 1774. Par M. Boucher, médecin.</i>	189
<i>Maladies qui ont régné à Lille pendant le mois de Mai</i> <i>1774. Par le même.</i>	190
<i>Livres nouveaux.</i>	191

A P P R O B A T I O N.

J'i lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le
Journal de Médecine du mois d'Août 1774. A Paris,
ce 24 Juillet 1774.

Signé POISSONNIER. DESPERRIERES.

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à MONSIEUR.

*Par M. A. ROUX, Docteur-Régent & ancien
Professeur de Pharmacie de la Faculté de
Médecine de Paris, Membre de l'Académie
Royale des Belles-Lettres, Sciences & Arts de
Bordeaux, & de la Société Royale d'Agric-
culture de la Généralité de Paris.*

*Medicina non ingenii humani partus, sed temporis
filia. Bagl.*

SEPTEMBRE 1774.

TOME XLII.



A PARIS,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de MONSIEUR,
rue des Mathurins, hôtel de Clugny.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI,



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

SEPTEMBRE 1774.

EXTRAIT.

Traité théorique & pratique des Maladies inflammatoires, par M. JOSEPH-FRANÇOIS CARRERE, conseiller-médecin ordinaire du roi, inspecteur général des eaux minérales de la province du Roussillon & du comté de Foix, docteur en médecine en l'université de Montpellier, de la société royale des sciences de la même ville, de l'Académie royale des sciences, inscriptions & belles-lettres de Toulouse, professeur en médecine dans l'université de Perpignan, ci-devant directeur du cabinet d'histoire naturelle de la même ville, avec cette épigraphe :

*Nil forsan novum ; sed neglecta reducis , sparsa colligit ,
utilia seligit , necessaria ostendit ; sic utile. BAGLIVI.*

A Paris, chez Vincent, 1774, in-12.

L'INFLAMMATION est l'accident le plus commun dans les maladies aiguës ; il en est plusieurs dont elle fait le

symptôme essentiel, ce qui les a fait désigner par le nom de *maladies inflammatoires*. Tous les auteurs qui ont compilé des grands corps de médecine-pratique ont traité de ce genre de maladies avec un soin particulier, mais il n'existoit encore aucun ouvrage uniquement destiné aux maladies inflammatoires. C'est pour suppléer à ce défaut que M. Carrere publie le *Traité* que je vais faire connoître à mes lecteurs; il a recueilli avec choix les matériaux qu'il a trouvés épars dans les différents auteurs, & y a joint ses propres observations. Il a divisé son ouvrage en trois parties. Il donne dans la première des notions générales sur le caractère, la cause, les principes des maladies inflammatoires; dans les deux suivantes, il traite des différentes espèces d'inflammation & des maladies inflammatoires, il indique les signes propres à les faire connoître & à les distinguer les unes des autres, & désigne leur caractère particulier; il détaille la manière de les traiter chacune en particulier, eu égard à leurs différentes espèces, à leur différent caractère, aux différentes circonstances qui doivent engager à varier leur traitement. La seconde est destinée aux maladies inflammatoires externes, la troisième aux internes. *Sa doctrine*, pour me servir des termes des commissaires de la société royale des sciences de Montpellier,

qui a donné son approbation à ce Traité ; *sa doctrine, dis-je, est par-tout étayée des noms les plus respectables en médecine, & sa pratique est conforme à celle des meilleurs médecins.*

Les Grecs donnerent d'abord le nom de *phlegmon* à toutes les maladies accompagnées de chaleur, de rougeur & de tension dans la partie qui en étoit le siège. Cette dénomination, qui étoit dérivée d'un verbe grec qui signifie *brûler*, a été restreinte, depuis Eréysistrate, à une espece particuliere d'inflammation. Les signes caractéristiques de l'inflammation en général sont la chaleur, la rougeur, la tumeur, & le plus souvent la douleur. Ce dernier signe n'accompagne pas toujours l'inflammation, parce qu'elle peut avoir son siège dans ces parties que les expériences des anatomistes modernes ont trouvées denuées de sensibilité. Mais ces signes caractéristiques ne s'observent véritablement que dans les inflammations des parties externes, qui sont immédiatement soumises à nos sens. On ne peut découvrir la rougeur ni la tumeur des inflammations des parties internes, principalement des viscères ; on ne reconnoît donc ces inflammations que par le désordre qu'elles mettent dans les fonctions de ces parties, désordres qui sont autant de signes

pathognomoniques qui fuffifent pour les caractériser.

On donne le nom de diathese ou disposition inflammatoire des folides , à la tendance des parties à la chaleur , à la rougeur , à la tumeur contre-nature , & souvent à la douleur. On doit auffi regarder comme inflammatoire le fang, qui , à raifon de fa viscofité , de fa tenacité , de fon épailfiffement , circule avec peine dans les petits vaiffeaux des parties ; peut aifément s'y arrêter , s'y accumuler , y produire un engorgement , & par-là donner lieu à l'inflammation. Il fuit de ces définitions, qu'on doit donner le nom de fièvre inflammatoire à toute fièvre qui dépend ou de l'inflammation de quelque partie , ou de la diathese inflammatoire du fang, foit que cette diathese ait déjà produit , foit qu'elle puiſſe ſeulement produire dans quelques parties les ſymptômes eſſentiels de l'inflammation.

« Le mécaniſme de l'inflammation ſup-
 » poſe , ſelon M. Carrere , deux conditions
 » eſſentielles , l'engorgement ſanguin , mais
 » prompt & ſubit , des plus petites arteres
 » ſanguines & lymphatiques , & une aug-
 » mentation des forces du cœur. Sans cette
 » derniere condition , ajoute-t-il , l'engor-
 » gement des petites arteres ſanguines ſeroit

» insuffisant pour produire l'inflammation ,
 » & il ne se feroit aucun passage , aucune
 » déviation des globules rouges du sang dans
 » les vaisseaux lymphatiques & collatéraux ;
 » il en est de même de l'engorgement subit
 » des petits vaisseaux : s'il ne se faisoit que
 » par degrés , si le sang ne s'accumuloit
 » qu'avec lenteur , à proportion que ce
 » fluide se porteroit vers ces petits vais-
 » seaux , il passeroit dans les collatéraux , il
 » parcourroit leur capacité en grande quan-
 » tité , mais lentement ; il ne succéderoit
 » aucune inflammation. En supposant au
 » contraire l'engorgement subit des petits
 » vaisseaux , le sang arrêté oppose un obs-
 » tacle au cours des colonnes suivantes qui
 » y sont poussées par la force du cœur ; ces
 » colonnes s'écartent nécessairement de
 » l'axe des vaisseaux , se jettent vers leurs
 » parois , y font une pression latérale , les
 » distendent même quelquefois au-delà de
 » leur ressort : cela est d'autant plus vrai ,
 » que la pression latérale des fluides sur les
 » parois des vaisseaux , augmente toujours
 » en proportion de la résistance qu'ils trou-
 » vent dans leur cours , & de la force qui
 » leur est communiquée ; de-là vient la né-
 » cessité de l'exercice des forces du cœur
 » pour produire l'inflammation. En effet , le
 » sang , poussé avec violence vers les petites
 » artères engorgées par un effet de l'action

» du cœur, agit vivement sur le fluide accu-
 » mulé, le pousse, le presse avec force,
 » augmente l'engorgement : de cette col-
 » lision, il résulte une pression latérale
 » plus forte, une distension des vaisseaux
 » plus considérable, une ampliation plus
 » notable des orifices des petits vaisseaux
 » collatéraux, une déviation plus abon-
 » dante des globules rouges dans ces petits
 » vaisseaux, par conséquent une augmen-
 » tation de l'engorgement & de l'inflam-
 » mation. Cela n'est pas surprenant ; ces
 » petits vaisseaux collatéraux ont un très-
 » petit diamètre, les globules rouges du
 » sang ne peuvent y pénétrer qu'avec beau-
 » coup de peine, ils ne peuvent même par-
 » courir toute leur capacité, ils doivent s'y
 » arrêter, s'y accumuler, y séjourner, les
 » engorger : cela est d'autant plus certain,
 » que les tuniques de ces petits vaisseaux,
 » étant peu contractiles, ne peuvent, après
 » avoir été beaucoup distendues, se réta-
 » blir, se contracter avec assez de force
 » pour détruire l'engorgement. »

M. Carrere s'attache ensuite à démon-
 trer la réalité de la déviation des globules
 rouges du sang dans les vaisseaux lymphat-
 iques. Il en trouve la preuve dans la rou-
 geur de la conjonctive, dans les observations
 de Vieussens & d'Helvétius ; dans les sueurs
 sanguines, le pissement de sang, le flux hé-
 patique, le *plica polonica*, &c.

Après avoir établi que la cause immédiate de l'inflammation étoit l'engorgement des petits vaisseaux sanguins, il recherche quelles peuvent être les causes de cet engorgement. Ces causes, selon lui, peuvent dépendre ou d'un vice de ces vaisseaux mêmes, ou du vice des fluides qui se portent dans leur cavité, ou de l'un & de l'autre en même temps. Le vice de ces vaisseaux consiste ou dans une constriction, un resserrement qui ne permet pas le libre cours des fluides dans leur cavité, ou dans un défaut de contractilité suffisante pour chasser au-dehors de leur cavité les fluides qui y ont été poussés. Les fluides pechent au contraire, ou par leur quantité, ou par leur qualité, ou par leur mouvement ; d'où ils ne peuvent pénétrer dans la cavité de ces vaisseaux ; ou bien, s'ils y ont été reçus, ils ne peuvent parcourir leur trajet, ou ils distendent leurs parois au-delà de leur ressort. Le resserrement des petits vaisseaux peut dépendre de plusieurs causes, ou, pour mieux dire, de plusieurs principes que M. Carrere parcourt successivement : il en est de même du vice des fluides, mais c'est dans l'ouvrage même qu'il faut voir ces détails.

L'auteur déduit sans peine, de la théorie que je viens d'exposer, l'explication des symptômes essentiels qui caractérisent l'inflammation. Si la tension accompagne toutes

les inflammations, cela vient de la pression latérale que le sang, dont le cours est arrêté, exerce sur les vaisseaux par son accumulation & sa déviation dans les vaisseaux lymphatiques ; c'est à cette déviation qu'il attribue la couleur rouge plus ou moins foncée qu'on remarque dans toutes les parties enflammées. Il déduit la chaleur du dégagement & du développement des parties de feu contenues dans nos parties, & de leur action sur les nerfs. La douleur est un effet de la divulsion des fibres nerveuses, qui résulte nécessairement de l'action violente du sang sur les vaisseaux de la partie affectée. La fièvre qui accompagne quelquefois les inflammations dépend de la divulsion des fibres nerveuses de la partie enflammée, ou de l'engorgement des petites artères sanguines, des vaisseaux lymphatiques, ou bien de l'un & de l'autre en même temps.

Dans les maladies inflammatoires dépendantes de la diathèse inflammatoire du sang, & sur-tout dans les inflammations des parties internes, le sang qu'on tire par la saignée est assez souvent dense, épais, visqueux, tenace, blanc ou cendré, couvert d'une croûte blanche ou cendrée, plus ou moins dure, épaisse, d'ordinaire insoluble dans l'eau. On a donné différentes explications de ce phénomène ; M. Carrere croit

qu'il dépend de la nature particulière de la cause qui a donné lieu à la maladie, sans expliquer autrement comment cette cause peut produire un tel effet. Il cherche à l'expliquer d'une autre manière. Il suppose que les artères lymphatiques de la partie enflammée étant engorgées, ne peuvent recevoir dans leur cavité les parties fibreuses & mucilagineuses du sang, auxquelles elles devroient donner passage : d'où il conclut que ces parties fibreuses & mucilagineuses doivent rester dans la masse du sang, qui s'en trouve surchargée. Ces parties, étant exposées à l'action forte & répétée des vaisseaux, sont pressées, serrées de plus en plus les unes contre les autres ; elles pressent & serrent à leur tour les globules rouges du sang : de-là vient la densité, la tenacité & la viscosité qui constituent la diathèse inflammatoire de ce fluide. Cette densité paroît plus considérable dans la poëlette après la saignée ; le sang y paroît couvert d'une gelée assez ferme, dont la couleur varie selon le tempérament & la disposition du sujet. Cette gelée, comprimée & resserrée par la pression & le froid de l'air, présente une croûte plus ou moins solide, plus ou moins épaisse.

Mais, comme s'il n'étoit pas satisfait de cette seconde explication, M. Carrere demande si on ne pourroit pas attribuer cette

denfié inflammatoire du fang à la génération de quelque miasme qui peut contribuer à la coagulation de la lymphe, comme M. de Sauvages l'avoit conjecturé, en voyant que le fang étoit gruméfié par l'action de plusieurs agents chymiques.

Les inflammations peuvent fe terminer par réfolution, par fuppuration, par induration, ou par gangrene. M. Carrere explique le mécanifme de ces quatre terminaiſons. La réfolution réfulte de l'action des petites arteres fanguines & lymphatiques de la partie enflammée, ou des parties voisines, fur le fang arrêté & accumulé dans les vaiſſeaux engorgés. Ce fluide, ainſi expofé à l'action de ces vaiſſeaux, eſt atténué, élaboré, rendu plus fluide, devient propre à continuer fon cours; il paffe dans les veines continues, & de-là revient dans la maſſe du fang; ou bien, après avoir repris fa fluidité, il s'échappe ſous la forme de la tranſpiration infenſible. Pour que l'inflammation puiſſe ſe terminer de cette maniere, il faut 1^o que les vaiſſeaux engorgés n'aient pas été rompus; 2^o qu'ils n'aient pas ſouffert une diſtenſion aſſez conſidérable pour leur faire perdre leur ton, leur reſſort; 3^o que le fang n'ait pas acquis trop de tenacité, mais qu'il ſoit encore propre à reprendre ſa premiere fluidité.

La converſion en pus de l'humeur ſtag-

nante dans une partie enflammée, est l'effet de l'action du cœur & du mouvement des arteres. Si, parmi les vaisseaux de la partie enflammée, les uns sont rompus, les autres ont resté dans leur entier, une certaine quantité de sang coule des vaisseaux rompus, & s'épanche dans la substance de la partie, tandis que les fibres circulaires des extrémités rompues se contractant & se resserrant par leur force élastique, une autre partie de ce fluide est retenue dans la cavité de ces mêmes vaisseaux, y séjourne, s'y épaissit. Le sang qui auroit dû s'y porter, retenu par ces obstacles, se détourne nécessairement de son cours, & se porte dans les vaisseaux voisins qui sont restés entiers. Ceux-ci, distendus par cette surcharge, réagissent avec plus de force ; leurs pulsations, devenues plus violentes & plus redoublées, achevent de briser les vaisseaux rompus, atténuent le fluide épaissi qu'ils contiennent, détruisent la combinaison de ses principes, les convertissent en une espèce de pâte informe, qui se change en un fluide d'une moyenne consistance, blanchâtre, gélatineux, en un mot, en pus. Des portions très-fines & très-déliées des vaisseaux entrent aussi dans sa composition. Ces fibres, exposées à la même action que le sang, subissent les mêmes changements, c'est-à-dire qu'elles sont brisées & atténuées au

point de former avec ce sang décomposé un fluide homogène.

Il arrive quelquefois que le sang arrêté dans l'extrémité des petites artères sanguines reprend sa fluidité naturelle, & repasse dans la voie de la circulation, tandis que celui qui est arrêté dans les vaisseaux lymphatiques conserve son épaisissement, continue à séjourner dans ces vaisseaux, & à les engorger par son séjour. Les parties tenues & sereuses dont il est composé venant à se dissiper, il contracte une dureté qu'il communique à la partie; l'inflammation disparaît; la chaleur, la rougeur, la douleur se dissipent, il ne reste que la dureté de la partie. L'inflammation ne se termine de cette manière que lorsque les vaisseaux sanguins de la partie malade sont entiers, que leur tissu est fort robuste, que leurs oscillations sont fortes & régulières; mais il faut en même temps que les vaisseaux lymphatiques de cette partie n'aient qu'un tissu faible & délicat; ce qui les empêche de résister à l'abord des fluides qui sont poussés dans leur cavité, & qui, les distendant au-delà de leur ton, les met hors d'état de les expulser de leur cavité.

M. Carrere attribue la gangrene, & le sphacele qui en est le dernier degré, à la suspension du mouvement progressif dans les vaisseaux de la partie enflammée; ce qu'il

explique de deux manieres : ou les vaisseaux de cette partie sont restés dans leur entier , alors elle n'arrive que parce que , se trouvant distendus au-delà de leur ton , ils ne peuvent se rétablir pour expulser de leur cavité le sang qui les engorge ; au contraire, ils recoivent continuellement de nouvelles colonnes de sang poussées par le cœur , qui les distendent de plus en plus ; ces vaisseaux ainsi distendus compriment les vaisseaux voisins , de maniere que la circulation est détruite dans toute la partie : de-là vient que la partie est tuméfiée, qu'elle perd sa couleur & devient livide. Si l'engorgement est porté au point que les vaisseaux de la partie aient perdu entièrement leur mouvement , & que le cours du sang y soit entièrement supprimé , la gangrene dégenere en sphacele.

Il peut aussi se faire que les vaisseaux soient rompus : la circulation du sang doit cesser dans ces vaisseaux ; elle doit être même beaucoup ralentie dans le petit nombre de ceux qui restent entiers , qui se trouvent comprimés , tant par le fluide épanché , que par celui qui séjourne dans les extrémités resserrées des vaisseaux brisés ; & , si cette compression est assez forte pour faire cesser tout mouvement , la gangrene se change en sphacele comme dans le premier cas.

Le diagnostic des maladies inflammatoires n'est pas difficile, après ce qu'on vient d'exposer, aussi M. Carrere n'a-t-il pas cru devoir s'y arrêter, il convient cependant que si on ne peut pas se méprendre sur la nature des inflammations externes, il n'en est pas de même des inflammations internes : les signes qui les caractérisent ne sont pas toujours aussi évidents.

Leur pronostic varie selon l'étendue de l'inflammation, ses causes, ses degrés, ses especes, selon la partie affectée, les symptômes & la manière dont la maladie se termine. 1° L'inflammation qui occupe les parties internes est plus dangereuse que celle des parties extérieures, & la nécessité ou la grande utilité des fonctions des parties affectées rendent le danger plus ou moins urgent. 2° Plus l'inflammation est étendue, plus le danger qui l'accompagne est considérable. 3° L'inflammation qui dépend d'une cause interne, toujours plus difficile à détruire & plus propre à fomenter la maladie, est plus dangereuse que celle qui est l'effet d'une cause externe, plus aisée à combattre. 4° La résolution est la manière la plus favorable dont les inflammations puissent se terminer. La suppuration n'est pas si favorable, elle peut quelquefois être très-dangereuse. La gangrene est toujours dangereuse par elle-même, cependant le danger

Danger est plus ou moins grand, selon la partie qu'elle occupe.

M. Carrere déduit sa méthode curative de l'inflammation en général, de la théorie qu'il a établie jusqu'ici. Pour procéder avec méthode, il observe que l'inflammation n'est qu'imminente, ou qu'elle commence, ou bien qu'elle est déjà formée. Dans le premier cas, il faut la prévenir; dans les deux autres, il faut la détruire.

On tenteroit en vain de prévenir l'inflammation ou de dissiper l'engorgement qui la produit, si on ne commençoit par détruire le principe qui y a donné lieu; la variété de ces principes doit faire varier les moyens qu'on emploie pour les combattre. L'obstacle qui s'oppose au libre cours du sang peut être une compression trop violente, une ligature, la luxation d'un os; on y remédie en ôtant la compression, en lâchant la ligature, en remettant l'os dans sa situation naturelle, en calmant l'irritation. On prévient, ou l'on guérit quelquefois des inflammations externes qui dépendent d'une cause extérieure, en employant, dès les commencements, des topiques répercussifs, comme l'eau froide, l'oxycrat, les blancs d'œuf bien battus, ou mêlés avec de la farine, tandis qu'au contraire il faut les éviter avec soin dans les progrès & l'état de l'inflammation.

1. Les inflammations internes dépendent tantôt d'une irritation trop vive ; il faut alors, par des remèdes convenables , dissiper la cause irritante ; tantôt de la diathèse inflammatoire du sang , qu'on corrige par des délayants ; les humectants, les diaphorétiques, les légers incisifs ; tantôt de la tension des solides, qui indique l'usage des humectants, des délayants ; tantôt de leur diathèse spasmodique , à laquelle on s'oppose par les adoucissants, les antispasmodiques ; tantôt enfin de la quantité , de la raréfaction , de l'effort violent du sang : c'est aux saignées, surtout aux révulsives , qu'il faut avoir recours ; ainsi qu'aux humectants & aux rafraîchissants.

2. Les fièvres aiguës se terminent souvent par l'inflammation de quelque partie interne ; il est essentiel d'employer sans différer les moyens convenables pour prévenir le dépôt inflammatoire , ou pour le détruire s'il est déjà formé , c'est-à-dire qu'on doit travailler à diminuer la quantité & l'impétuosité du sang dans les vaisseaux de la partie affectée par les saignées révulsives ; à tempérer son ardeur par des rafraîchissants , à détruire sa viscosité , son épaisfissement , par de légers incisifs ; à calmer l'irritation des solides par des adoucissants , des sédatifs , &c. Outre cela, le praticien doit s'attacher avec le plus grand soin à

distinguer si la fièvre est simplement inflammatoire, sans matières putrides dans les premières voies, ou bien si elle est jointe à une cacochylie qui la soutienne & la forme, c'est-à-dire si elle est putride en même temps qu'inflammatoire. Dans le premier cas, les purgatifs augmenteroient la diathèse inflammatoire du sang, la détermineroient vers quelque viscère; ils ne pourroient qu'être nuisibles. Dans le second cas au contraire, il seroit dangereux de différer l'expulsion des matières qui croupissent dans l'estomac & dans les intestins. Si la collection des matières putrides est dans l'estomac, comme on le connoît par les vomissements, les nausées, le dégoût, les rots aigres ou aînés, la fétidité de l'haleine, l'amerture de la bouche, la langue pâteuse, blanche, le limon attaché au palais, aux gencives & autres semblables, on doit en procurer l'évacuation au moyen des émétiques. Il n'est pas moins essentiel de procurer l'évacuation des matières putrides accumulées dans les intestins. La cacochylie intestinale s'annonce par le limon attaché à la langue, au palais & aux gencives, par l'odeur fétide, la puanteur des matières que le malade rend, ou des vents échappés par l'anus, & par d'autres circonstances pareilles, sur-tout si le malade s'est livré à un excès de bouche. On ne doit cependant

avoir recours aux purgatifs qu'après avoir détruit l'inflammation, & même corrigé la disposition inflammatoire du sang : jusque-là on doit se contenter de déterminer insensiblement l'excrétion des matieres qui séjournent dans les intestins par des lavements humectants, délayants & émollients, souvent réitérés; par un usage continué des fucs de poirée, de bourrache, par l'usage de l'huile d'amandes douces extraite sans feu.

Lorsque l'inflammation est déjà formée, il faut rendre au sang arrêté dans les vaisseaux de la partie malade sa premiere fluidité, & à ces vaisseaux leur méabilité naturelle; c'est le véritable moyen de rétablir le cours des fluides, & de conduire l'inflammation à une heureuse résolution. Si au contraire l'inflammation tend à la suppuration, il faut la seconder, délivrer la partie de la matiere purulente, prévenir les suites fâcheuses du séjour de cette matiere, & conduire la partie abcédée ou ulcérée à une cicatrice louable.

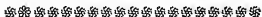
La meilleure méthode de procurer la résolution consiste à diminuer la quantité du sang & son impétuosité dans les vaisseaux de la partie enflammée, à tempérer sa chaleur, à corriger sa viscosité, à relâcher les vaisseaux de la partie malade, s'ils sont trop tendus; à leur rendre au contraire leur ton, leur rés-

fort, s'ils sont trop relâchés, &c : la diete, la saignée, les émollients, les évacuans, les répercussifs remplissent cette indication. La diete doit être plus ou moins exacte, eu égard à l'espèce & au siège de l'inflammation & aux symptômes qui l'accompagnent; elle doit par conséquent être d'autant plus sévère que l'inflammation est plus forte, la fièvre plus aiguë, les symptômes plus violents, & la partie affectée plus essentielle à la vie. La saignée doit être pratiquée dès les commencemens de la maladie, & plus ou moins réitérée, eu égard au degré de l'inflammation, à la violence des symptômes, aux forces, à l'âge, au tempérament du malade, à la plénitude des vaisseaux, à la plus ou moins grande utilité de la partie affectée pour la vie, & à plusieurs autres circonstances. M. Carrere entre à ce sujet dans un très-grand détail sur l'emploi de ce moyen de combattre les inflammations; il ne s'étend pas moins sur l'usage des émollients, des incisifs, des rafraîchissans, des topiques, & des autres secours qu'on peut mettre en usage pour détruire les principes de l'inflammation, & pour calmer les symptômes qui l'accompagnent quelquefois. Mais il n'est pas possible de le suivre dans tous ces détails; je ne le suivrai pas non plus dans ce qu'il dit sur la maniere de traiter les inflammations qui doivent se terminer par sup.

puration, & celles qui ont dégénéré en gangrene; je me contenterai d'observer que sa méthode est par-tout conforme à celle des meilleurs praticiens.

Il seroit superflu d'entrer dans aucun détail sur la seconde & la troisième partie de l'ouvrage que j'analyse; il suffira de remarquer qu'elles ne contiennent qu'une application des principes établis dans la première, aux maladies inflammatoires, soit externes, soit internes. M. Carrere traite dans la seconde du *phlegmon* & de ses espèces, le *phyma*, le *furoncle*, le *bubon*, les *parotides*, le *panaris* & le *charbon*, & de l'*érési-pele*. Il a divisé la troisième partie en trois sections; la première est destinée aux maladies inflammatoires de la tête, & traite de la *phrénésie* ou inflammation des meninges, du *sphacélisme* ou inflammation du cerveau, & de l'*angine inflammatoire*. La seconde a pour objet les inflammations qui affectent la poitrine, telles que la *péritonéumonie*, la *pleurésie*, la *péricardite* ou inflammation du péricarde, celle du médiastin ou *médiastinite*, celle du cœur, celle du diaphragme ou *paraphrénésie*. Enfin la troisième contient les maladies inflammatoires de l'abdomen, telles que la *gastrite* ou inflammation de l'estomac, l'*hépatite* ou inflammation du foie, celle de la vésicule du fiel, celle de la rate ou *splénite*, l'en-

térite ou inflammation des intestins, la *néphrésie* ou inflammation des reins, la *cystite urinaire* ou inflammation de la vessie urinaire; enfin l'*hystérite* ou inflammation de la matrice.



OBSERVATION

Sur un Tétanos idiopathique universel, guéri par les frictions mercurielles; par M. DU BOUEIX, docteur en médecine à Clisson en Bretagne.

Ne quidquam pro vero idè recipiamus quia receptum est, sed experimenta acquiramus quæ fidem nostris opinionibus faciant. HALLER, Element. Physiol. L. III. sect. 2, T. I, p. 204.

L'opinion la plus accréditée sur la cause prochaine du mouvement musculaire est, comme on sçait, l'influx des esprits animaux dans la fibre motrice, déterminé, par la volonté, dans les organes qui lui sont fournis, & par le pur mécanisme, dans ceux qui sont indépendants de son empire. C'est en général le sentiment de l'école, & de presque tous les physiologistes; l'envie de tout expliquer a imaginé ce système, en même temps qu'elle en a enfanté quantité d'autres plus ou moins invraisemblables. Celui qui a paru se prêter à l'explication d'un plus grand nombre de phénomènes dans l'éco-

nomie animale, s'est fait le plus de partisans. On l'a soutenu avec chaleur, plusieurs l'ont adopté comme une vérité. Il est si flatteur pour notre amour-propre d'étendre la sphere étroite de nos connoissances, qu'il ne s'est point rebuté des obstacles, lorsqu'il a voulu pénétrer les principes les plus abstrus des choses; & c'est alors même que nous ignorions le plus, que nous affectons un ton plus tranchant & plus dogmatique. Le grand art de douter est né de nos jours. C'est à la philosophie moderne que nous le devons, ainsi que nos progrès dans les sciences. C'est elle qui nous a fait quitter l'insensé jargon du péripatétisme, qui nous a détournés de la voie des chimères hypothétiques, pour nous ramener à celle de l'expérience raisonnée. Elle nous apprend qu'il est dans la nature, des effets dont les causes échapperont toujours à nos recherches : cette même philosophie, qui n'est autre chose que l'usage libre & plein de la raison, indépendant de l'opinion & des préjugés, nous fait assez sentir jusqu'où peuvent nous conduire nos foibles efforts, nous en fixe le terme, & nous défend d'aller plus loin. Le principe de nos mouvements, qui paroît être aussi celui de la vie & du sentiment, est dans l'ordre de ceux dont le caractère nous fera toujours inconnu. Est-ce une liqueur subtile émanée du sang & sé-

parée dans le cerveau , est-ce la matiere phosphorique ou lumineuse , est ce le fluide électrique qui donne l'animalité & la vie à la matiere organisée ? Est-ce enfin un petit être immatériel qui , niché dans notre cerveau , sans étendue , sans parties , sans surfaces , intangible par conséquent , & incapable de toucher lui-même & d'être circonscrit dans l'espace , meut cependant la matiere , agit sur elle , se voit à son tour forcé d'en subir la réaction ? On sçait combien les psychologues se sont tourmentés pour étayer leur système, comment ils se sont tiré des contradictions qu'il emporte nécessairement avec lui. C'étoit à la religion seule à l'établir , à en faire un dogme consolant pour l'humanité. Puisqu'elle est infail-
 lible & qu'elle a prononcé , nous ne devons plus disputer sur l'existence de cet être ; & la question qui rentre dans le domaine de la physique est de sçavoir le moyen d'union & de l'action réciproque de l'ame & du corps.

De petits cordons blanchâtres , mollaſſes & pulpeux , partant de la substance médullaire du cerveau , du cervelet & de la moëlle épiniere , pour se distribuer ensuite par des ramifications innombrables aux organes du sentiment & du mouvement , ont paru constituer ce moyen d'union. Il restoit à sçavoir par quel mécanisme ces filets ner-

veux avertissent l'ame des impressions faites sur notre machine par des objets extérieurs, & comment à son tour elle en meut, dirige & modifie les ressorts. Baglivi & ses sectateurs ont regardé les nerfs comme autant de cordes élastiques, dont les vibrations, excitées par les objets sensibles, se terminent à leur origine, où l'ame, placée comme une araignée au centre de sa toile, s'occupe à démêler le caractère de ces vibrations & la nature des sensations qui en dépendent. D'autres, (& c'est le plus grand nombre,) rebutés d'un système où tout est contraire aux loix du mécanisme sur lequel on a voulu l'établir, où la structure seule & l'arrangement des cordons nerveux détruisent absolument la théorie des oscillations, ont jugé plus raisonnable de supposer que les nerfs étoient des canaux, fondés en cela sur la structure toute vasculaire de nos organes, & d'y faire couler ce fluide subtil dont nous avons parlé (a). La célèbre expérience de la ligature du nerf diaphragmatique a prêté le jour le plus favorable à cette hypothèse, dont l'origine se perd dans la plus haute antiquité; les plus fameux physiologistes de nos jours n'ont pas fait difficulté

(a) Quelques recherches qu'on ait faites, même avec le secours des meilleurs microscopes, on sçait qu'on n'a jamais pu découvrir de cavité, de canaux dans l'intérieur des nerfs.

de l'adopter. Mais on ne s'est pas contenté d'en reconnoître l'existence, on a voulu dévoiler la nature de ce fluide merveilleux dont la subtilité se soustrait à nos sens, en éludant nos recherches les plus opiniâtres. Les plus modestes d'entr'eux & les plus éclairés, tels que Boerhaave, Haller, Senac, Van-Swieten, &c. n'ont pas osé prononcer, & se sont retranché dans un doute aussi sage que prudent. D'autres, plus possédés de la manie des systêmes, ont hardiment tranché sur toutes les difficultés, & porté leurs assertions téméraires sur le principe le plus intime & le plus impénétrable de notre existence. De-là les rêveries des chymistes, la *copule explosive* de Willis, l'hypothèse réchauffée du célèbre Le Cat, qui, ne trouvant rien dans nos liqueurs capable de former celle-ci, a tiré son fluide animal de l'esprit universel, ou de l'ame de l'univers, l'a fait entrer dans le corps des animaux par les organes de la respiration, où, pompé par les capillaires inhalants du poumon, mêlé au sang, conduit au ventricule gauche du cœur, de-là lancé par l'aorte dans le cerveau, il s'y filtre, s'y allie, s'y modifie de maniere à remplir les fonctions auxquelles il est destiné (a): & pour mieux accommoder son systême à tous les phénomènes,

(a) Traité des Sensations & des Passions, T. I, page 120 & suiv.

fans craindre de le rendre trop compliqué, il a distingué son fluide nerveux en trois especes, qu'il appelle fluide caustique, moteur & sensitif. On peut au reste voir dans l'ouvrage même de ce sçavant homme jusqu'où son imagination fertile l'a conduit sur cet objet, & ce sera un moyen de plus de nous convaincre que les hypotheses les plus ingénieuses en ce genre portent aussi peu de lumiere dans ce labyrinthe obscur & inextricable, que toutes celles qu'on s'étoit permis de construire avant lui.

Quelqu'inaccessible que soit à nos sens la nature du principe moteur & sensitif, quelque peu satisfaisants que soient les raisonnemens des psychologites, il n'en est pas moins vrai que les nerfs jouent le plus grand & le principal rôle dans toutes les fonctions du corps animé, ainsi que dans presque toutes ses affections morbifiques; & c'est sur-tout dans les maladies spasmodiques que cette action s'exerce avec toute l'intensité dont ils sont susceptibles. Celle dont je vais parler présente un fait de pratique d'autant plus intéressant, qu'il semble indiquer une espece d'analogie entre certaines maladies, du moins quant à l'effet & à la nature du moyen curatif.

Au mois de Janvier dernier, on me pria de voir à l'hôpital de cette ville un garçon âgé d'environ dix-huit ans, qu'on venoit d'y

apporter. Il avoit le tronc & tous les membres roides & tendus, de maniere qu'on les eût plutôt rompus que fléchis, la mâchoire serrée, la respiration haute & laborieuse, la tête un peu tournée du côté gauche; enfin tous les muscles antagonistes tellement contractés, qu'il lui étoit absolument impossible de faire le moindre mouvement, si ce n'est du bras gauche, auquel il restoit encore un très-léger degré de mobilité. Il ne me fut pas difficile de reconnoître un vrai tetanos, maladie du genre des spasmodiques toniques. Comme ce garçon prononçoit encore, quoiqu'avec beaucoup de peine, je lui fis plusieurs questions sur ce qui auroit pu occasionner son mal. Le résultat fut qu'il ne se rappelloit rien autre chose, sinon qu'il étoit parfois sujet à une douleur aux reins assez violente pour lui donner de la difficulté à se plier en avant; il avoit la peau moite, malgré l'extrême rigidité des fibres, qui sembloit devoir s'opposer à la transpiration. J'ordonnai sur le champ les bains tièdes, répétés deux fois le jour, des minoratifs de temps en temps, aiguillés d'abord avec le tartre stibié, les boissons relâchantes, le petit-lait, les liniments huileux sur l'abdomen & sur les lombes, enfin tout ce qui me paroissoit le plus propre à procurer une détente salutaire. N'appercevant, au bout de quelques jours,

nulle variation dans son état, je me rappellai l'histoire d'une semblable maladie, rapportée par M. Delaroche, médecin de Geneve (a), qui traita son malade avec un succès complet par la méthode publiée par M. Monroo, dans les *Essais de médecine & de littérature d'Edimbourg* (b), laquelle consiste dans l'usage des frictions mercurielles. Je proposai donc au chirurgien de l'hôpital d'essayer sur ce garçon le traitement de M. Monroo. On lui donna en conséquence quinze ou seize frictions, une chaque jour, d'un gros de pommade à moitié mercure, lesquelles furent préluées par la saignée, & accompagnées des bains tièdes, au nombre de deux par jour. Un mieux notable se fit appercevoir au bout de quelques jours de ce traitement. La transpiration devint encore plus abondante; après chaque bain, le malade mouilloit plusieurs chemises dans son lit. La détente vint peu à peu, les membres recouvrèrent insensiblement leur flexibilité naturelle, & enfin au bout d'environ un mois il fut parfaitement guéri. Il est à remarquer que les frictions, quoique continuées presque sans interruption, ne donnerent pas le plus léger

(a) *Journal de Médecine*, Tome XL, Septembre 1773, page 213.

(b) *Physical and literary essays, and Observations*, vol. 3, art. 30, 31.

signe de salivation, accident qui fut peut-être aussi prévenu par les minoratifs, les lavements émollients qu'on lui donnoit de temps en temps, & sur-tout par la transpiration continuelle, & on ne peut plus abondante, qui ne cessa point de paroître dans tous les périodes de la maladie.

Quel vaste champ de réflexions & de conjectures ne nous offre pas l'action du mercure sur l'économie animale ! Ce remède vraiment héroïque, & dont l'emploi n'est jamais indifférent, auroit-il quelque affinité avec le principe de nos mouvements ? La mobilité, l'extrême divisibilité des molécules de ce minéral singulier, le rendroient-elles capables de parcourir avec rapidité les filières les plus subtiles de nos organes, d'en corriger l'altération, de lever l'embarras des tuyaux nerveux, de rétablir l'équilibre dans la marche & la circulation du fluide animal qu'on y croit contenu, de résoudre pour ainsi dire ce fluide épaissi, comme il fond & dissout la lymphe dans plusieurs maladies, & de rétablir dans les nerfs & dans les fibres musculaires, auxquelles ils donnent le mouvement & la vie, un relâchement salutaire, & la souplesse qu'exige le libre exercice de leur action ? N'est-ce point en ce sens qu'on doit prendre la vertu antispasmodique qu'on lui a assignée ? On sçait quel usage les Chinois en font dans les maladies

convulsives, & l'heureuse application qu'on en a faite récemment dans nos climats pour le traitement de l'hydrophobie, méthode dont on ne sçauroit trop répéter les essais, & que le gouvernement devoit encourager & soutenir, sur-tout dans les campagnes, où cette terrible maladie est assez fréquente, & ses malheureuses victimes vouées à une mort aussi cruelle qu'inévitable par le défaut de secours éclairés, & la confiance aveugle dans une foule de recettes & de prétendus secrets non moins ridicules qu'infructueux. Ne pourroit-on point enfin tenter ce moyen curatif dans toutes les autres affections spasmodiques, comme la catalepsie, l'épilepsie, &c? L'égalité du succès du mercure dans l'hydrophobie & la maladie vénérienne, a fait avancer, avec beaucoup de vraisemblance, à un médecin de Paris, que ce dernier virus paroïssoit attaquer & altérer spécialement le fluide nerveux; & il a combattu avec autant de force que de solidité, les qualités *coagulante*, *acide*, *alkaline*, *phlogistique*, &c. que d'autres médecins lui avoient reconnu (a).

Nous sommes dans le siècle des découvertes. La médecine, la physique & la chimie, marchant d'un pas égal à la lueur de

(a) Voyez l'art de se traiter soi-même dans les Maladies vénériennes, par M. Bourru, D. M. P. in-8°, Paris, 1771.

l'expé-

l'expérience, nous donnent lieu de tout attendre de leurs efforts réunis ; & si jamais ces sciences vraiment utiles à l'humanité, nous procurent quelques lumières sur la manière d'agir de la plupart des médicaments, question jusqu'à présent absolument obscure, on sent aisément jusqu'à quel point de certitude seront portées nos connoissances dans l'art de guérir.

Restaret demùm historico investigandum quomoddò in nobis agent remedia, sed quoniam res hac altissimæ indaginis est à sensibus remotissima, non unius hominis duntaxat, sed alicujus medicorum cæcis negotium esset. GEORG. BAGLIV. Prax. med. Lib. II, cap. xj. pag. 230.

OBSERVATION

Sur une Leucophlegmatie vermineuse ; par M. EMMANUEL, maître en chirurgie à Boissy sur Yon.

Le 30 Septembre dernier 1773, on m'appella pour voir un enfant de huit ans, fils d'Etienne Bucheron, demeurant au village de Cheptainville, près Arpajon, diocèse & généralité de Paris.

Le malade, gisant dans son lit depuis six semaines, étoit affecté d'une leucophlegmatie très-caractérisée par l'infiltration universelle du tissu cellulaire, & le boursouf-

flement excessif de toute l'habitude du corps. Un hydrocele prodigieusement volumineux rendoit le scrotum si tendu, qu'on eût dit qu'il alloit crever. Il étoit d'ailleurs d'une transparence à faire croire que, non-seulement le corps muqueux, mais même celui de la peau, étoient également infiltrés, de manière que l'épiderme, extrêmement mince, recouvroit cette masse informe. Le membre viril sembloit être entièrement effacé, & l'on voyoit seulement le prépuce fort allongé, & singulièrement distendu par l'abord & le séjour d'un fluide, représentant assez bien la rotondité d'une de ces bouteilles de verre mince, dont se servent les apothicaires pour distribuer leurs potions, &c.

Je m'informai le plus exactement qu'il me fut possible de tout ce qui avoit précédé ma visite. L'on m'apprit qu'une dyssenterie négligée ou mal traitée avoit d'abord molesté le malade, qu'ensuite il étoit insensiblement tombé dans l'état où je le voyois; que le chirurgien du lieu l'avoit cependant traité assez régulièrement de cette dernière maladie, pour laquelle il avoit employé beaucoup de breuvages différens, & que l'enflure, loin de diminuer, avoit toujours augmenté; que cet accroissement, joint à la foiblesse extrême du malade, avoit déterminé ce chirurgien à abandonner aux seules ressources de la nature cette maladie

qu'il croyoit absolument incurable. Le curé de la paroisse témoigna lui-même de son côté aux parents l'inutilité des secours qu'ils se propofoient de chercher ailleurs : en conséquence , il administra l'Extrême-Onction à cet enfant.

Il faut cependant l'avouer, Monsieur ; au milieu de tous ces symptômes si effrayants en apparence , ce ne fut pas sans surprise que je trouvai dans l'état de ce malade les meilleures dispositions à seconder l'effet des remèdes qu'il s'agissoit de mettre en usage. La langue étoit assez nette, humide & vermeille ; le pouls étoit lent & naturel, portant néanmoins un léger caractère d'irritation & de roideur ; mais sans cette intermittence qui, assez ordinairement chez les enfants, & dans quelques adultes même, annonce presque toujours l'existence des matieres vermineuses dans les premières voies. L'abdomen, quoique fort élevé, large & distendu, étoit exempt de douleur ; l'appétit & le sommeil s'étoient toujours bien soutenus : en un mot, à la foiblesse près & l'impuissance de se mouvoir, le malade remplissoit assez bien ses autres fonctions.

Tout bien considéré, la première indication que je crus devoir remplir, fut de vider les eaux renfermées dans le scrotum, dont la tension & la masse énormes incom-

modoient beaucoup le malade; c'est à quoi je travaillai dès ma seconde visite, n'étant pas, à la première, muni du trois-quart, qui me devenoit nécessaire. Ce fut au moyen de cet instrument que je pratiquai une issue à l'amas des liqueurs que contenoient les bourses, sur la surface desquelles, ainsi que sur la peau de la verge; je fus contraint de faire des mouchetures, ou légères scarifications avec la lancette. Il sortit dans l'instant par la canulle du trois-quart une demi-verrée d'un fluide aqueux foiblement sanguinolent, que l'on reçut dans une assiette de faïence, & les mouchetures fournirent aussi une certaine quantité de sérosité limpide. Ensuite j'appliquai sur le tout des compresses de linge fin, doux & mollet, imbibées de vin rouge chaud, & prescrivis une tisane simple avec la seconde écorce de sureau & le nitre.

Le lendemain, l'enflure des mains commença à diminuer; mais le scrotum, malgré un assez abondant suintement de sérosités, étoit, à peu de chose près, aussi tendu que la veille. Ce jour-là, je fis prendre au malade huit pilules toniques de M. Bacher, en deux doses. Il urina beaucoup, & déjà l'œdémie des jambes & des pieds cédoit aux premières évacuations; malgré cela, je ne croyois pas avoir lieu d'être content; j'aurois désiré plus de célérité dans les pro-

grès de la diminution ; d'un autre côté , je soupçonnois la vermine, d'après l'avertissement de Baglivi , qui la regarde comme le noyau de toutes les maladies des enfans.

Ces considérations, réunies à l'examen plus réfléchi du caractère de la maladie, l'état de lenteur du pouls qui conservoit toujours le même degré de roideur & d'irritation , me portèrent à demander au pere & à la mere du malade , si, dans le cours de sa maladie, il n'auroit pas par hasard rendu des vers. Ils répondirent l'un & l'autre que, malgré la grande quantité de boissons ameres & désagréables que le chirurgien avoit fournies, l'enfant n'avoit fait qu'un seul ver, & qu'ils ne croyoient pas qu'il en eût, n'y ayant pas encore été sujet. Peu satisfait de leurs rapports sur ce point, je voulus sçavoir si eux-mêmes, pere & mere, n'auroient pas quelquefois été dans le cas de rendre des vers. Le pere m'assura alors que pendant sa jeunesse il en avoit jetté beaucoup, & que c'étoit même là la plus ordinaire & la moins inquiétante de ses maladies.

Cet aveu, répandant un peu de lumiere dans mon esprit, ne me permit plus de douter qu'une affection vraiment vermineuse ne jouât ici le plus grand rôle. Je me déterminai dès-lors à employer les anthelmintiques, que je joignis aux pilules de

M. Bacher qui m'avoient déjà bien servi, & que je crus pouvoir supprimer le troisieme jour, pour m'en tenir à l'usage seul des vermifuges, & de la tisane simple dont j'ai parlé plus haut. Ces anthelmintiques consistoient en *semen-contra*, rhubarbe, quinquina & nitre, de chacun un gros, avec dix grains d'*aquila alba*, le tout incorporé dans suffisante quantité de sirop de chicorée, composé de rhubarbe, dont il résultoit un opiate que le malade prenoit en deux jours, partie le matin & partie le soir; &, comme je m'apperçus d'une disposition phlogistique au scrotum, où il s'étoit élevé des tubercules qui faisoient souffrir l'enfant, je substituai au vin rouge chaud dont je m'étois servi jusqu'alors, un mélange d'eau végéto-minérale & de lait qui se coagula dans l'instant, mais qu'un peu de balottement & quelques légères secousses firent dissoudre en très-peu de temps. Je trempai dans cette liqueur des compresses que j'appliquai sur le scrotum; je les soutins par un bandage approprié, & recommandai qu'on les humectât fort souvent.

Tous ces secours heureusement combinés, & leur application exactement suivie, produisirent des effets si surprenants & si accélérés, qu'en huit jours le malade rendit vingt strongles, de chacun un pied de long, & aussi gros que la plus grosse plume à

écrire ; au moyen de quoi & dans le même laps de temps, cette anasarque prodigieuse, qui depuis sept semaines détenoit le malade au lit, ne permettant pas qu'on le touchât en aucune manière, ni pour lui procurer l'aïfance d'aller à la selle, ni même pour le changer de place afin de nettoyer ses ordures, fut totalement dissipée : enforte que l'enfant s'est ensuite rétabli très-promptement.

J'ai mis ce malade dans le cas de continuer pendant quelque temps, même après sa guérison, l'usage de mon remede, tout à-la-fois vermifuge, purgatif, stomachique & apéritif, afin d'éteindre pour ainsi dire le foyer de sa maladie, en détruisant efficacement le germe vermineux qui avoit si singulièrement jetté le trouble dans l'économie animale. Moyennant cette précaution soutenue d'un régime assez bien entendu, cet enfant, qu'on avoit cru d'abord à la dernière extrémité, a depuis joui d'une parfaite santé, & se porte encore très-bien aujourd'hui.

OBSERVATION

Sur un épanchement laiteux ; par M. MILLERET, chirurgien-major de l'hôpital militaire, & lieutenant de M. le premier chirurgien du roi à l'isle d'Oleron.

Madame Fontenelle, demeurant au bourg

de Marennes, âgée de trente-neuf ans, d'un tempérament un peu sanguin, vif & vaporeux, mariée depuis environ douze ans, fans avoir encore eu d'enfants, avoit effuyé à différentes reprises des rétentions de regles qui duroient plusieurs mois, & qui ensuite étoient suivies de pertes abondantes qui la jettoient dans une langueur & une foiblesse proportionnée à ces évacuations, compliquées d'affection vaporeuse.

Vers le commencement de l'année 1770, elle éprouva un nouveau retard de cette perte périodique, qui se soutint plus longtemps que les premières. Ne se soupçonnant pas plus enceinte que dans les dérangements précédents, & dans l'espoir de se délivrer de l'amas de sang qu'elle croyoit s'être formé comme ci-devant dans les vaisseaux utérins, elle se donna beaucoup de mouvement, & fut peu circonspecte sur l'état où elle ignoroit être; ce qui donna lieu, le 30 Avril suivant, à une perte considérable, qui fut cause de l'expulsion d'un enfant mort, qui paroissoit avoir environ quatre mois & demi, très-bien formé, & du sexe féminin. Cet accident fâcheux la jeta dans la consternation, & elle se livra aux regrets les plus cuisants: cependant les vuidanges coulerent assez bien pendant quelques jours, mais elles se supprimèrent ensuite totalement: le lait parut très-abon-

dant par le gonflement extraordinaire des mamelles; il coula très-peu. Quelques jours après, la fièvre survint à la malade; elle se montra avec assez de violence: on parvint néanmoins à la calmer; mais on ne put rétablir aucune évacuation, ni de la part des lochies, ni de la matiere laiteuse: alors le bas-ventre commença à se météoriser, & grossit de jour en jour jusqu'à un volume très-considérable dans l'espace d'un mois. Cette volumineuse tension fut prise pour une timpanite vaporeuse, (ainsi que la malade me l'a rapporté;) elle fut traitée en conséquence sans aucun succès; elle prit beaucoup de remèdes applicables à la maladie que l'on traitoit, parmi lesquels les lavements d'eau froide furent prodigués. Elle ne put soutenir cet état, pendant huit mois de traitement, sans éprouver une diminution considérable de ses forces, ne trouvant d'ailleurs aucun soulagement à ses maux.

Je fus appelé vers la fin de Décembre suivant, pour me rendre auprès d'elle & lui donner mes soins: au premier examen de l'état du bas-ventre, l'ombilic étant éminent, je reconnus un épanchement de matiere liquide dans cette capacité; ce qui d'abord annonçoit une ascite; mais, bientôt après, les signes commémoratifs me firent soupçonner que c'étoit un épanchement de lait;

je le dis aux parents de la malade , & lui propofai de donner ifſue à cet énorme dépôt , par l'opération de la paracentheſe : ayant refusé de ſe ſoumettre à ce ſecours, je me vis borné à preſcrire quelques légers cordiaux, & des bouillons reſtaurants pour relever les forces abattues : enfuite je quittai la malade , pour aller reprendre mes occupations ordinaires.

Le 17 Janvier ſuivant, je fus appelé de nouveau pour me rendre auprès de cette dame. Il y avoit pluſieurs jours que l'ombilic ayant acquis plus de volume , & beaucoup d'inflammation , s'étoit ouvert, enſorte qu'il étoit forti du bas-ventre, par cette ouverture, à différentes fois, fix à ſept pintes d'une matiere blanche, grumelée, & de la conſiſtance d'une bouillie claire. On m'en fit voir à mon arrivée au moins deux pintes de cette nature, qui en étoit fortie ce jour-là, & qu'on avoit reçue dans une grande cuvette : elle ſentoit l'aigre , & annonçoit un lait gâté. Mon premier ſoin fut d'entretenir l'ouverture de l'ombilic dilatée, au moyen de l'éponge préparée ; par cette voie, j'injec-tai le bas-ventre d'une décoction adouciſſante & déterſive, tiède, à la quantité d'un bon quart, matin & ſoir, en vue de laver les inteſtins, & de prévenir par ce moyen les fâcheuſes impreſſions qu'auroit pu faire ſur eux le marc épaïſſi de cette liqueur.

Ces injections entraînoient des corps blanchâtres & membraneux, qui m'ont paru être l'épiploon pourri & dissous dans cette masse d'humeur. Cette évacuation, en diminuant un peu de quantité, devint purulente, fétide, & d'une odeur difficile à supporter : alors j'employai pour injection une forte décoction de quinquina, animée d'un peu de vin camphré ; elles étoient répétées trois fois par jour, chacune de la quantité que peut contenir une seringue à clystère. La malade prit aussi quatre verres par vingt-quatre heures d'une décoction de la même écorce, & en reçut aussi en lavement. Plusieurs jours s'écoulèrent sans qu'il parût aucun changement à la maladie ; cependant la malade, réduite à une maigreur & une foiblesse extrêmes, avoit tout à craindre pour ses jours ; il lui prit une toux qui, pendant le pansement, fit présenter par l'ouverture du nombril une portion d'intestin grêle, tout livide ; après l'avoir baignée de vin chaud, je la fis rentrer doucement. J'insistai toujours sur l'usage du quinquina ; l'épiploon me parut totalement détruit par l'abondance des flocons membraneux que le pus amenoit à chaque pansement. Par l'usage constant des remèdes marqués ci-dessus, la putréfaction parut enfin céder à la vertu anti-septique du quinquina ; peu à peu les évacuations changèrent avec

tageusement, en qualité & en quantité; mais l'intestin trop altéré n'ayant pu se revivifier, se perça deux jours après s'être montré à l'ouverture de l'ombilic; je m'en aperçus d'abord par l'air qui en sortit tout-à-coup avec sifflement, & ensuite par une grande partie des bouillons & tisane qu'il laissoit échapper, & qui mouilloient l'appareil. Cet événement privoit la malade des ressources les plus essentielles à la vie, & aggravait de beaucoup son malheureux état. Je pris alors le parti de lui faire prendre des lavements de bons bouillons, sans la priver néanmoins de la petite quantité qu'elle en prenoit par la bouche, qui, de fois à autre, étoient animés d'une demi-cuillerée de vin d'Alicante pour la soutenir, & empêcher qu'elle ne succombât à l'épuisement où elle étoit réduite. La fièvre, qui n'avoit point quitté la malade, prit le caractère de la double-tière, & eut des intermissions; les urines dépofoient au fond du vase une quantité considérable de matière blanche & purulente. Six jours après la rupture de l'intestin, la malade rendit alternativement, dans ses lavements, des exfoliations membraneuses couleur de café brûlé; il s'en trouva plusieurs de la longueur d'un pied, & d'environ un pouce de largeur vers le centre; les bouts comme frangés se terminoient en plusieurs pointes. Je suivis toujours le trai-

tement détaillé ci-dessus, & je commençai à appercevoir quelques traces d'excréments liés parmi les lavements, malgré l'abondance de la matiere chyleuse ou alimentaire qui se perdoit par la plaie, ce qui, me prouvant que la communication n'étoit pas totalement interrompue, & qu'elle devenoit plus libre, me fit en même temps concevoir quelques espérances pour la malade. Vers le 10 Fevrier, il sortit par l'ombilic la valeur d'un petit verre d'une humeur gélatineuse très-transparente, que je ne puis mieux comparer, pour sa couleur & sa consistance, qu'à la gelée de pomme reinette, & que j'ai regardée comme un bouillon épaisi par quelques acides : cet événement n'a point reparu. Dans la plûpart des autres pansements, les matieres plus liquidesardoient plus ou moins, en proportion de leur quantité ; elles étoient d'un gris-blanc, & brunissoient la peau qui s'en trouvoit mouillée. On avoit soin de changer l'air, & de parfumer souvent l'appartement de madame Fontenelle ; cette attention étoit nécessaire, même pour ceux qui l'approchoient. Cependant le ventre commençoit à perdre de son volume, & se rapprochoit chaque jour de son état naturel ; la douleur, qui étoit très-grave, suivit les mêmes degrés de diminution. J'apperçus qu'alors l'ombilic laissoit échapper moins de matieres, qu'il

en fortoit davantage par la voie naturelle ; & qu'elles étoient liées & moulées : la fièvre céda en partie. Je retranchai les remèdes suivant l'état de la maladie ; peu de jours après, il ne fortoit par la plaie qu'une petite quantité d'une liqueur claire & un peu chyleuse ; l'injection fut alors totalement supprimée , de crainte qu'elle s'opposât à l'adhérence de l'intestin , & à la parfaite consolidation de la plaie. Tel est l'état où je laissai ma malade le 18 Février 1771 , après lui avoir prescrit le régime qu'elle devoit observer , (aidé des lumières de MM. Aubin & Laville , maîtres en chirurgie à Marennes , qui la voyoient avec moi.) Je ne reçus point de ses nouvelles de huit jours ; & , quoique j'augurasse bien de son silence , je ne pus résister long-temps au desir de donner mes soins à cette maladie & d'en connoître le succès : je fis donc plusieurs voyages à Marennes , & je vis , avec autant de satisfaction que d'étonnement , que les parties se consolidoient de plus en plus , & que les fonctions se rétablissoient chaque jour ; mais j'aperçus en même temps que les fibres relâchées , & le sang appauvri par la longue suite de cette maladie , occasionnoient un engorgement lymphatique aux extrémités inférieures ; l'infiltration ayant gagné les lombes & successivement le bas-ventre , il se fit dans cette capacité un épan-

chement de sérosités que la malade souffrit jusqu'au 3 d'Août 1771, où, pressée par l'extrême tension de l'abdomen & des parties inférieures, elle me fit appeller auprès d'elle : y étant arrivé, je reconnus chez elle une vraie ascite, & la déterminai à la paracenthèse. Je lui tirai par cette opération dix pintes d'eau légèrement citronnée, savonneuse, & sans odeur : cette évacuation allégea, & soulagea beaucoup la malade ; je lui prescrivis un verre à prendre chaque matin d'un vin où on avoit fait infuser le féné, la seconde écorce de sureau, & la racine d'*iris nostras* ; elle s'en trouva très-bien : les urines furent très-abondantes, le ventre libre, & le volume des extrémités a diminué, sans qu'il se soit fait aucun nouvel épanchement.

La cure a été heureusement & parfaitement terminée par quelques légères purgations, aidées d'un régime restaurant. Madame Fontenelle jouit depuis ce temps d'une santé très-solide, & d'un embonpoint qu'elle n'avoit pas même avant sa maladie.

C'est à la nature que la malade est particulièrement redevable de sa guérison, & le succès de mon application prouve incontestablement combien elle est admirable dans ses ressources, & avec quelle délicatesse les gens de l'art doivent se garder de la troubler dans ses fonctions, & s'at-

tacher au contraire à en seconder les efforts bienfaisants, par une conduite aussi prudente que réfléchie, & ne jamais la perdre de vue dans les cas même les plus défespérés.

L E T T R E

De M. GUILHERMOND, chirurgien du roi à Choisy, & ordinaire de Madame la comtesse d'Artois, à M. LAUGHIER, docteur en médecine, contenant quelques réflexions sur l'art des Accouchements.

M O N S I E U R,

L'art des accouchements est sans doute la partie de la chirurgie la plus intéressante; & il seroit bien à désirer, comme vous le dites, que tout médecin & chirurgien, particulièrement ceux qui se destinent à remplir les devoirs de leur état à la campagne, en fissent une étude particulière, & fussent assez instruits pour se suffire à eux-mêmes, & être en état de donner des secours, souvent si urgents, que la vie d'une femme, celle d'un & quelquefois de plusieurs enfants, en dépendent absolument. Il n'est pas moins vrai que la pratique de cet art fournit le plus de cas rares & embarrassants; mais il faudroit, en les rendant publics, qu'ils leurs imprimassent cette vérité
qui

qui assure la confiance , exclut le doute , entraîne nécessairement tous les suffrages , & les mettroit par conséquent à l'abri d'une juste critique.

Je ne vous dissimulerai pas , Monsieur , que les observations que vous avez fait insérer dans le Journal du mois de Février dernier , spécialement les deux dernières , manquent de ce précieux avantage ; je vais faire tous mes efforts pour vous le prouver dans la discussion des faits qui y sont exposés , dans la vue d'être , comme vous , de quelque utilité & à l'humanité & aux progrès de l'art.

J'ai peu de choses à vous dire sur le placenta enkysté , qui est le sujet de la première ; je me contenterai de vous faire observer que M. Levret n'a jamais pensé que l'entier écoulement des eaux , qui précédoit de beaucoup la sortie de l'enfant , fût la cause du resserrement qui se fait , dans cette circonstance , sur la circonférence du placenta , & au moyen duquel cette masse se trouve enfermée comme dans une bourse. Il est bien vrai que dans le § VII^e (a) , dans lequel il discute ce fait , il rapporte une observation dans laquelle il est dit que la tête de l'enfant avoit été arrêtée plus de vingt-

(a) Suite des Observations sur les Accouchements laborieux , page 113 & suiv.

quatre heures au passage après l'entier écoulement des eaux ; mais il fait observer en même temps que le placenta étoit attaché dans une des parties inférieures & latérales de la cavité de la matrice ; & plus bas , en établissant les signes qui désignent cette attache latérale , il dit positivement (a) que , dans cette circonstance, il faut , à la première tranchée que la femme éprouvera après être accouchée , la délivrer sans délai , pour empêcher que le placenta ne se chatonne.

Vous énoncez dans votre seconde observation « qu'une femme de la Salle en » Beaumont étoit en travail depuis quatre » jours de son second enfant lorsqu'elle vous » fit prier d'aller la secourir. Y étant arrivé , & après avoir fait les informations » que vous crûtes nécessaires , vous introduisîtes avec ménagement , d'abord vos » doigts , ensuite une partie de votre main » dans l'orifice de la matrice , qui vous parut » assez dilaté , dans l'intention de reconnaître la conformation du bassin. » Mais, Monsieur , un doigt est ordinairement suffisant pour faire cette recherche ; d'ailleurs, je vous avouerai que je ne conçois pas comment vous avez pu loger vos doigts & partie de votre main dans un orifice bordé par les membranes, excepté qu'en même temps vous n'ayiez trouvé un allongement

(a) *Ibid.* page 131.

du col, ou que les eaux ne fussent point encore formées, ce qu'il est impossible de présumer après quatre jours d'un travail soutenu ; &, dans cette circonstance encore, vous auriez été obligé, pour y parvenir, de décoller & repousser les membranes, ce que vous n'avez certainement pas fait. Je ne comprends pas non plus comment il est possible que vous ayiez trouvé amoncelé & commé pelotonné, un enfant mort, flottant dans ses eaux, la matrice, dont l'orifice étoit encore soutenu au-dessus du détroit supérieur, n'ayant par conséquent encore rien perdu de la dilatation à laquelle elle avoit été portée. Je vous avouerai même que la chose m'eût paru plus plausible, si l'enfant eût été vivant, à raison de l'attitude, à quelques égards, pelotonnée qu'il prend dès l'instant de sa formation, qu'il conserve pendant tout le temps de la gestation, mais qu'il perd nécessairement lorsqu'il meurt avant de naître ; car alors ses extrémités s'étendent, sa tête n'est plus, comme avant, appuyée ni même penchée sur sa poitrine. Quoi qu'il en soit au reste, on doit, Monsieur, vous sçavoir gré du zèle avec lequel vous avez secouru cette malheureuse femme avant la séparation du corps de l'enfant d'avec sa tête, & on ne peut qu'applaudir aux moyens que vous avez employés, quoique sans succès, soit sé-

parément , soit conjointement avec le chirurgien-accoucheur qui survint pour faire l'extraction de cette tête. Je crois cependant devoir vous faire observer , sur ce que vous dites que vous n'auriez pas été plus heureux avec le forceps courbe , que la difformité extrême du bassin de cette femme étoit un empêchement dirimant à son application , & qu'il vous eût été plus avantageux de vous servir du tire-tête à bascule ; mais vous n'en étiez sans doute pas plus pourvu que du forceps.

Vous exposez , Monsieur , dans votre troisieme observation , « qu'après avoir dé-
» livré la femme du Gleizil en Champfaur ,
» vous portâtes de nouveau votre main
» gauche sur le bas-ventre , où vous sen-
» tîtes un corps rénitent & assez volumi-
» neux : incertain si c'étoit une mole ou
» un autre enfant, vous introduisîtes encore
» votre main dans la matrice , à dessein de
» vous en assurer , & vous rencontrâtes
» l'embouchure de la trompe droite , qui ,
» suffisamment dilatée, vous permit d'y in-
» troduire un doigt au moyen duquel vous
» découvristes qu'elle contenoit une mole
» fort rénitente , lisse , quoiqu'un peu iné-
» gale , à laquelle vous jugeâtes à peu près
» deux pouces de diametre. » Sur quoi j'ai
à vous faire observer, 1^o qu'il est ordinaire ,
en examinant le ventre des femmes , après

qu'elles sont délivrées, de rencontrer sous la main un corps rénitent & assez volumineux, & c'est la matrice contractée comme elle doit l'être qui forme ce corps. 2^o Que lorsque la femme est grosse de deux enfants, on ne trouve point à la matrice cette rénitence & cette fermeté, lorsqu'elle n'est accouchée que du premier. 3^o Qu'il est possible que la trompe, quoique chargée, ait pu être entraînée par la matrice pendant la grossesse, & prendre la direction presque perpendiculaire, comme dans les cas ordinaires; mais après la délivrance, dans celui-ci, son volume devant être jugé à peu près égal à celui qu'avoit alors la matrice, elle aura dû reprendre sa situation transversale, & alors vous deviez trouver deux tumeurs distinctes, & séparées d'une rénitence à peu près égale, & dans une position différente. 4^o Qu'en supposant à la trompe cette direction presque perpendiculaire avant l'accouchement, elle devoit former dans la partie latérale & même un peu antérieure, une tumeur adossée à la matrice, qui devoit excéder le niveau du côté opposé, & dans le même point, de trois pouces ou environ. 5^o Si au contraire cette trompe, à raison de sa charge, avoit conservé sa situation naturelle, la tumeur qu'elle formoit devoit être repoussée par la matrice, & portée, dans les derniers temps de la gestation, jusque sur

les parties latérales, & même postérieures du bassin, & être là aussi sensible & perceptible que dans tout autre lieu. 6° Enfin que cette femme doit porter dans le côté droit du bas-ventre, depuis près de quatre ans, une tumeur qui doit avoir près de six pouces de circonférence.

« Vous fîtes, ensuite de votre découverte, » des sollicitations pour que cette femme » vous permît de la délivrer de cette mole. » Je vous avoue que je crois qu'elle a bien fait de s'y opposer. En effet, étiez-vous, Monsieur, bien certain d'en venir à bout ; & dans ce cas, n'appréhendiez-vous pas que les efforts que vous auriez été obligé de faire, soit pour dilater la trompe, soit pour décoller la mole de ses parois & l'extraire, ne fussent suivis ou d'inflammation, ou d'hémorragie, accidents toujours dangereux s'ils ne sont funestes ? Vous ajoutez « que » cette femme fondeit son refus sur le peu » d'incommodité que cette tumeur lui occasionnoit. » Ici je ne sçais qu'en croire, & je ne comprends pas comment une tumeur de ce volume, qui devoit tirailler continuellement les ligaments larges qui fournissent des enveloppes à la partie dans laquelle elle étoit logée, couchée d'ailleurs sur les muscles fléchisseurs de la cuisse qu'elle devoit comprimer, pouvoit ne produire qu'un peu de pesanteur. « Vous terminez

» enfin cette observation par le compte que
 » vous rendit cette femme de la grossesse
 » à laquelle avoit succédé cette mole, »
 Mais il est possible qu'elle se soit trompée,
 comme tant d'autres, & qu'elle ait pris
 pour des mouvements d'enfant, les sautil-
 lements spasmodiques d'une matrice ma-
 lade, ou au moins irritée. Vous prétendez
 néanmoins, dans les réflexions qui suivent,
 « que cette observation fournit un exemple
 » non équivoque d'un fœtus niché dans la
 » trompe, reconnu du vivant du sujet, &
 » dont la présence, &c. » Je ne sçais pas,
 Monsieur, ce qu'en pensent les maîtres de
 l'art ; mais je crois avoir assez de raisons
 de douter que vos prétentions soient justes
 pour desirer ardemment que vous vouliez
 bien prendre la peine de m'en convaincre.

J'ai d'abord à vous représenter, Mon-
 sieur, sur le commencement de votre ex-
 posé, dans l'observation qui concerne ma-
 dame votre épouse, qu'il est démontré de-
 puis long-temps, qu'il suffit que le placenta
 ait pris racines dans une des parties laté-
 rales & inférieures de la cavité de la ma-
 trice, pour que ce viscère soit dévié pen-
 dant toute la grossesse, & soit porté, dans
 les derniers temps, dans l'isle de ce côté, &
 que si le bord inférieur du placenta avoi-
 sine l'orifice, il y aura plus ou moins de
 perte pendant le travail de l'enfantement.

A l'égard de ce qui fuit, qu'après une dilatation graduée de l'orifice de la matrice, vous introduisîtes vos cinq doigts dans la cavité de ce viscere, où vous ne trouvâtes qu'un pied de l'enfant nageant dans un grand volume d'eau retenu par les membranes, je suppose, car vous n'en dites rien, que les membranes ne s'étendoient point jusque sur le bord de l'orifice, qu'elles s'avancoient simplement de la trompe dans la cavité de la matrice; & il faut bien que cela soit ainsi; car il vous eût été impossible d'y introduire vos cinq doigts, que préalablement vous ne les eussiez déchirées. Quoi qu'il en soit, vous ajoutez que ce pied étoit descendu de la trompe droite jusqu'au genou, mais vous ne saisissez alors que le pressentir, & vous vous en assurâtes en perçant les membranes & en portant votre main plus avant; cependant vous ne pûtes l'introduire en entier, vu l'étroitesse de la cavité de la matrice. Mais, Monsieur, il n'y a qu'un instant que cette matrice contenoit, outre le pied & la jambe d'un enfant, un grand volume d'eau qui ne vous a pas empêché d'introduire vos cinq doigts; & cette eau écoulée, vous n'avez pu introduire votre main en entier! Cela est incroyable.

Vous essayâtes néanmoins de dilater l'embouchure de la trompe, pour pouvoir saisir, & non arracher (car ce terme excite une

certaine horreur) pour pouvoir saisir, dis-je, l'autre pied, & l'amener dans la cavité de la matrice; mais vous ne pûtes y parvenir alors, & vous prîtes le parti d'attirer au dehors celui qui étoit soumis à l'action de votre main. Vous en fîtes l'extraction jusqu'à la cuisse; & , sentant alors la nécessité d'aller chercher l'autre, vous glissâtes votre main à plat sur la cuisse sortie, vous arrivâtes à l'autre pied, que vous trouvâtes ployé sur le ventre de l'enfant; & vous vîntes à bout de le joindre au premier en cinq ou six minutes. Apprenez-moi, je vous prie, par quel miracle vous avez pu, lorsque la cuisse a eu pris la place du pied & de la jambe, introduire votre main en entier, la porter plus avant pour atteindre une extrémité qui étoit plus éloignée que dans votre première tentative, & la fermer pour pouvoir la saisir; ou souffrez que je vous dise que votre narré est jusqu'ici rempli de contradictions.

Vous parvîntes alors à faire sortir l'enfant jusqu'aux fesses; & vous lui fîtes faire le demi-tour latéral; ceci est encore incroyable, & on ne vous accordera jamais que vous ayiez pu faire tourner le corps d'un enfant ordinaire, dans un vuide qui ne pouvoit admettre votre main. Vous ne pûtes néanmoins terminer l'accouchement, parce que la tête, enveloppée de la trompe,

n'avoit pu suivre le mouvement que vous aviez donné au corps ; & vous ajoutez , qu'après avoir refoulé le corps , vous glissâtes votre main à plat , & que vous emmenâtes les deux bras. Ceci est encore inadmissible dans la supposition du fait : vous découvrites alors que la face étoit en dessus , & que la trompe , dont l'embouchure étoit renversée sur le col de l'utérus , enveloppoit entièrement la tête. Vous fîtes remonter cette capsule autant que vous le pûtes ; & , en appuyant avec une main sur une mâchoire , pour soutenir la face dans une situation latérale , vous terminâtes l'accouchement avec l'autre main : mais c'étoit principalement le menton de l'enfant qu'il falloit dépouiller de cette capsule. Par quel enchantement vos doigts ont-ils acquis dans un lieu si serré & si bien rempli , la liberté & l'aisance nécessaires pour y parvenir ? Et si vous me dites que les différentes parties qui avoient traversé le vuide étroit de la matrice , l'avoient assez dilaté pour permettre vos manœuvres , ne me sera-t-il pas permis de vous répondre que , dans cette circonstance , & dans toutes les grossesses ventrales , les parois de ce viscère sont si épaisses , si compactes & si fermes , qu'il est bien difficile de se persuader qu'elles aient cédé à vos efforts , avec d'autant plus de raison , qu'irritées , comme je peux supposer qu'elles

l'étoient, elles devoient être dans un état de contraction & de constriction presque continuel? Vous délivrâtes sans perdre de temps, parce que la perte continuoît; mais vous ne dites pas si la trompe se contracta après comme le fait la matrice; & vous terminez cette observation en assurant que cet accouchement n'eut aucunes suites fâcheuses, que l'enfant étoit d'un volume ordinaire, & qu'on l'ondoya, &c. Mais je suis fort étonné que vous n'ayiez pas pris cette précaution sur le premier pied sorti; car enfin, dans la circonstance où vous croyiez être, vous ne pouviez être certain de l'amener vivant, quelque sagacité & adresse que vous ayiez.

Vous avez raison de dire, dans les réflexions qui suivent, que les fastes de la médecine ne contiennent aucun fait pareil; je crois qu'il ne peut y être admis, tel qu'il est présenté; & voici mes raisons.

1^o Sans nier la possibilité du fait, il ne peut acquérir de la confiance que lorsque vous l'aurez purgé des contradictions manifestes dont il fourmille.

2^o Les trompes sont des tuyaux membraneux vermiculaires & très-minces, qui ne me paroissent pas susceptibles d'être portés à une dilatation suffisante pour contenir, jusqu'au terme ordinaire de l'accou-

chement, un enfant d'un volume ordinaire, ses eaux & son placenta.

3.^o Ce qui prouve ce que je viens d'avancer, sont les exemples, heureusement rares, de mort subite des femmes dans cette circonstance, ou avant, ou peu après le troisième mois, laquelle est occasionnée par la crevasse de la trompe & par l'hémorragie interne qui en est la suite.

4.^o Quoiqu'il entre dans la structure des trompes un plan de fibres considérées comme charnues, il m'est au moins permis de douter que ce plan puisse leur procurer cette vertu de contractilité & de resserrement qu'on remarque à la matrice après l'accouchement, & encore plus après la délivrance, pour s'opposer à une hémorragie presque toujours funeste.

5.^o Enfin, il me paroît impossible que le corps d'un enfant d'un volume ordinaire, qui a pris son accroissement dans une des trompes, puisse se loger dans la matrice & la traverser pour sortir par les voies ordinaires, quoiqu'il soit vrai que dans cette circonstance la cavité soit augmentée en tout sens; & je crois être autorisé à penser ainsi, *ex propriis dictis*.

J'ai l'honneur d'être, &c.



REMARQUES

Sur l'observation de M. GODOT, maître en chirurgie à Montmirail en Brie, qui a pour objet un dépôt enkysté dans le ventricule, avec perforation de ce viscère, insérée dans le Journal de Médecine du mois d'Aôut 1773 ; par M. THOMASSIN, maître en chirurgie à Rochefort, près Dole en Franche-Comté.

Cette observation seroit, Monsieur, des plus intéressantes, si elle étoit travaillée avec plus de soins, & si des fautes d'exactitude ne lui enlevoient une partie de son mérite : je l'ai lue & relue avec toute l'attention dont j'ai été capable, & je n'ai pu me faire une idée nette de la nature, ni même du siège de cette tumeur ; c'est ce qui a donné lieu aux réflexions que je prends la liberté de vous exposer, en vous priant d'en faire part au public dans un de vos journaux, si vous jugez qu'elles puissent lui être de quelque utilité.

« De tout temps, dit M. Godot, les ob-
» servateurs ont reconnu des dépôts inter-
» nes, situés en différents endroits du bas-
» ventre, comme l'estomac, le foie, &c : on
» en trouve, continue-t-il, plusieurs exem-
» ples, rapportés par MM. Petit fils, &

» Morand, Mémoires de l'Académie de
 » Chirurgie, Tome IV, in-12, pages 105
 » & 124. » M. Godot me permettra de
 lui observer, qu'on ne trouve aux endroits
 cités aucun exemple de dépôt à l'estomac,
 & que les deux célèbres auteurs de ces Mé-
 moires n'y traitent que des abcès du foie ;
 ainsi il ne peut pas s'appuyer de leur au-
 torité pour prouver la possibilité du fait
 qu'il nous expose. Une autorité plus con-
 cluante, est celle de M. La Porte, maître
 en chirurgie à Bruges, dont l'observation
 n'est pas donnée, ainsi que M. Godot le
 prétend, pour une suppuration de la propre
 substance de l'estomac ; il est aisé de voir
 que la perforation de ce viscere, dans le
 malade de M. La Porte, n'a été qu'acciden-
 telle, quoi qu'il en dise (a).

Pour mettre le lecteur plus en état d'ap-
 précier le mérite de l'observation que je
 réfute, & de juger de la solidité des raisons
 que j'y oppose, je suivrai l'auteur dans le
 détail de son observation, & je placerais

(a) Voyez le Journal de Médecine d'Avril
 1772, page 312 & suivantes. Toutes les per-
 sonnes instruites qui voudront bien lire un peu
 attentivement cette observation, verront claire-
 ment que ce sont les caustiques dont M. La Porte
 s'est servi qui ont perforé l'estomac. Ce chirur-
 gien, trop prévenu en faveur de son traitement,
 a chargé la nature d'un accident qu'il ne devoit
 qu'à lui-même.

mes réflexions à la suite du narré qui en fera le sujet.

Le sujet de cette observation étoit une femme âgée de soixante-onze ans, qui portoit depuis sept ans une douleur fixe à l'épigastre, & étoit outre cela sujette à des douleurs rhumatismales universelles. Dans le mois d'Aôut 1770, la douleur de l'épigastre augmenta considérablement, & fut suivie de syncopes, tremblement universel, sueurs froides, &c. & de tous les signes avant-coureurs d'une mort prochaine. Quelques secours de ses voisins la ranimerent, & elle revint à elle; elle eut pendant quelques jours des accès de fièvre avec frisson, à la fin duquel (a) survint un vomissement de sang, de matiere purulente, de bile, de vers strongles, & une peau de la largeur de cinq doigt. Huit heures après ce vomissement critique, il lui prit une diarrhée dans laquelle elle rendit une quantité prodigieuse de matiere purulente pareille à celle du vomissement, avec des vers vivants & une même étendue de peau (b).

(a) Faute de langue, qui rend toute la période fort obscure.

(b) Il est bon d'observer que M. Godot n'a point vu ce qu'il rapporte ici; aussi ne suis-je pas surpris des expressions vagues & indéterminées dont il se sert: il se contente de dire que sa malade a vomi, & rendu par le bas des matieres

Cet orage parut amener du calme ; elle resta quelques jours entre la vie & la mort , ne prenant autre chose qu'un peu de vin , parce que tout autre aliment lui caufoit des douleurs si vives qu'elle s'évanouissoit. M. Godot fut appelé ; & , dans le récit qu'on lui fit de ces accidents , il crut reconnoître les signes de l'existence d'un dépôt enkysté dans l'estomac (a). En conséquence , il se disposa à évacuer le restant des matieres : les minoratifs vulnéraires furent mis en usage dans cette vue , & pour déterger l'ulcère ; & tout cela fut fait sans que M. Godot

purulentes , sans en spécifier la nature ni la quantité : ces mots *une quantité prodigieuse* ne disent rien , pour trop dire ; car on sçait bien qu'une partie telle que l'estomac ne sçauroit être le siège d'un abcès considérable , si toutefois il est vrai qu'il puisse s'y en former sans le concours des parties voisines , & par suppuration de sa propre substance. Le terme de *peau* est une expression populaire , qui n'a aucune signification positive ; car enfin cette peau étoit-elle un lambeau des membranes de l'estomac , ou quelque concrétion accidentelle formée dans ce viscère ?

(a) C'est au lecteur à juger si le diagnostic de M. Godot est bien fondé ; pour moi , je crois qu'il prend absolument le change sur la nature de la maladie , & que c'auroit été le plus grand hasard du monde qu'un jugement porté sur des signes aussi équivoques se fût trouvé vrai ; & si M. Godot ne s'est pas aperçu de sa méprise , c'est que l'amour-propre lui a fermé les yeux en faveur de son opinion.

se fût nullement instruit par le toucher de la disposition du bas-ventre : ce qui se fait cependant dans presque toutes les maladies, mais sur-tout dans celles qui ont quelque rapport à cette capacité. Ce ne fut qu'après avoir vu l'opiniâtreté de la douleur & des accidents, qu'il se détermina à examiner l'endroit où sa malade disoit ressentir le plus de douleur, & qu'il trouva, avec la plus grande surprise, *une tumeur circonscrite, de la grosseur de la forme d'un chapeau, à la région épigastrique.* M. Godot procura l'évacuation de ce monstrueux abcès au moyen d'une incision longitudinale des téguments & des muscles, de cinq travers de doigts d'étendue. Après l'évacuation du pus, *qui étoit épais & à demi figé*, l'écoulement d'une matière semblable à de la lie de vin lui indiqua un nouveau foyer dans le petit lobe du foie : il en fit l'ouverture sur le champ, & en tira une chopine de pus d'une puanteur insupportable.

L'idée de la tente cruciale, qu'imagina M. Godot pour tenir la plaie ouverte, se présente difficilement à l'esprit ; je ne veux cependant pas douter de sa réalité, je me contenterai seulement de lui faire observer que le regne des tentes est passé ; que celle-ci, qui a été employée contre toutes les règles de l'art, & qui auroit pu faire fortune dans le siècle d'Ambroise Paré, & mériter à son

auteur une place distinguée dans les fastes de la chirurgie, va être oubliée, & ne trouvera aucun partisan. La charpie sèche, entassée légèrement dans la cavité de cet abcès, auroit été suffisante; ou, pour faciliter davantage l'écoulement d'une suppuration peut-être trop abondante dans les premiers jours, un morceau de linge demi-usé, plié en plusieurs doubles, eût été à préférer, à bien des égards, à l'ingénieuse tente de M. Godot (a).

C'est au huitième pansement (b) que notre auteur fixe l'époque de la perforation de l'estomac, parce que ce fut alors qu'il trouva un ver strongle vivant sous l'appareil; il ne put cependant reconnoître d'où il venoit. Au neuvième pansement, ayant encore trouvé un second ver, il porta un fillet dans un trou, qui étoit vraisemblablement la route de ces insectes, *par où il entra de trois pouces dans l'estomac*. Le passage par la plaie d'un verre de tisane

(a) Voyez le Traité de la suppuration de M. Quésnay, depuis la page 184, jusqu'à celle 188; les remarques de M. de la Faye sur Dionis, sixième édition, 1765, page 103.

(b) Comme il est à présumer qu'un abcès de cette nature exigeoit deux pansements par jour, ce devoit être le quatrième ou le cinquième jour après l'ouverture. M. Godot eût pu épargner cette conjecture à ses lecteurs, en s'expliquant avec plus de précision.

qu'il fit avaler à la malade, acheva de le convaincre que l'estomac étoit percé ; en conséquence, il défendit toute espece d'aliments par la bouche, sous quelle forme que ce soit, & y suppléa par des lavements nourrissants ; *il employa des injections agglutinatives & consolidantes, avec le baume d'Arcéus, l'huile d'hypericum & le vin miellé*, qui ne furent pas inutiles, puisqu'en fix jours la plaie de l'estomac fut réunie & cicatrisée. Je crois que la méthode d'ôter tout aliment à un malade qui a une plaie à l'estomac, ne doit pas être adoptée : le passage des aliments liquides par la plaie n'apporte aucun obstacle à la réunion, tandis qu'au contraire l'âcreté que peut acquérir le suc gastrique pendant une diete trop sévère, peut beaucoup la retarder, & même occasionner d'autres accidents. On a vu une fille qui portoit un ulcere à l'épigastre, rendre par cet endroit, pendant fort longtemps, une partie de ce qu'elle buvoit & mangeoit, & guérir malgré cela (a). On trouve des exemples surprenants de guérisons de plaies à l'estomac & aux intestins, malgré le passage de la boisson, quelquefois des aliments, & même des matieres fé-

(a) Voyez le Programme de M. Ettmuller ; donné à Léipfic en 1730, sur une plaie de l'estomac, dans la collection de theses medico-chirurgicale de M. le baron de Haller, T. III, page 277.

cales, dans le troisieme volume in-12 de l'Académie royale de Chirurgie, page 158. & suivantes : d'ailleurs M. Godot ne déduit point les raisons qu'il avoit de réduire ainsi une femme déjà exténuée à une diete si sévère : on ne sçait si c'est par la crainte que les aliments, passant par la plaie, n'en retardassent la réunion, ou s'il craignoit leur épanchement dans le bas-ventre ; les praticiens sentiront assez, sans que j'en dise davantage, qu'il n'eût pas été mieux fondé d'une façon que de l'autre.

Je n'ai jamais lu ni oui dire qu'on pouvoit employer le baume d'Arcéus & l'huile d'hypéricum en injection : il me semble que si ces médicaments pouvoient devenir avantageux, employés sous cette forme dans le traitement de quelques plaies, (ce dont je doute encore très-fort,) ce ne seroit sûrement pas dans les plaies de l'estomac ; car il est facile à concevoir, & l'expérience le démontre, que les huiles, & principalement les résines qui ont une saveur & une odeur désagréable, comme celles qui entrent dans la composition du baume d'Arcéus, ne sçauroient produire dans l'estomac qu'un effet contraire à la réunion des plaies dont il peut être affecté.

Dans tout le détail de M. Godot, on ne peut pas appercevoir sur quel fondement il donne à cette tumeur le nom d'enkystée ;

d'ailleurs, on sçait que la matiere des tumeurs enkystées n'est jamais une suppuration vraiment purulente. « On ne doit pas, dit » Dionis, s'attendre à une suppuration telle » que celle qui se fait aux tumeurs d'humours chaudes qui se convertissent en pus » louable (a); » & tous les praticiens sçavent que si l'on manque d'emporter ou de consumer tout le kyste, on doit s'attendre à un ulcere fistuleux (b).

Si M. Godot eût détaillé davantage les symptômes qui ont précédé cet abcès, ceux qui l'ont accompagné & suivi, le lecteur se seroit trouvé plus en état d'apprécier son observation. Par exemple, il nous dit bien que cette femme souffroit depuis sept ans à l'épigastre, mais il ne nous dit pas depuis quand elle s'étoit apperçue d'une tumeur à cette partie, circonstance essentielle, qui ne devoit pas être oubliée.

Chacun a sa maniere de voir & de sentir; pour moi, je ne vois dans le fait décrit par M. Godot, qu'une inflammation partielle du bas-ventre, n'importe de quelle cause elle vienne. *Souvent elle doit son origine*, selon la remarque de M. Lieutaud, à la

(a) Opér. de Chir. Démonstration X, p. 831.

(b) Voyez Lieutaud, Précis de Médecine pratique, Tome II, Liv. II, édition de 1769, page 78 & 79; Dionis, page 832; le Dictionnaire de chirurgie, Tome III, page 127, au mot LOUPE.

matiere arthritique & rhumatismale qui roule dans le sang (a); & ce peut bien être le cas de cette maladie, qui s'est terminée par suppuration, comme un phlegmon ordinaire, & dont le pus s'est fait jour à travers les membranes de l'estomac, qui faisoient partie des parois de cet abcès. Mais il est facile de concevoir qu'une route aussi étroite dans une partie membraneuse, dont le tissu est assez compacte pour ne céder que difficilement à l'impulsion d'un pus épais & à demi figé, ne pouvoit admettre que la portion la plus fluide; encore celle-ci ne pouvoit-elle couler par-là qu'autant de temps que la tension des parties voisines subsista assez forte pour la forcer à prendre cette route. M. Godot va se récrier ici, que si cela eût été ainsi, les boïssons que la malade a prises depuis le commencement de l'opération jusqu'au huitieme pansement, auroient coulé dès-lors par la plaie. Pour toute réponse à cela, je ne lui demande que de réfléchir un peu en anatomiste & en praticien, & je me flatte qu'il appercevra le foible de l'objection,

(a) Précis de Médecine-pratique, Tome I, page 499, à l'article *Inflammation du bas-ventre*. J'invite M. Godot à lire cet article; il y verra mots pour mots les accidents de sa malade, & son prétendu dépôt enkysté ne lui paroîtra plus qu'une chimere dépourvue de toute vraisemblance,

Vous sçavez, Monsieur, que l'ouverture des cadavres nous fournit peu d'exemples de dépôts à l'estomac ; car l'inflammation de ce viscere , tant qu'elle ne s'est pas étendue aux parties voisines , vient rarement à suppuration (a) , parce qu'il est absolument dépourvu de tissu cellulaire (b) , qu'on sçait être le siège le plus commun de l'inflammation , & la partie la plus propre à produire du pus ; & même on peut , sans risquer d'être trop conjectural , mettre en problème , si une inflammation à l'estomac , assez forte pour y produire un abcès par suppuration de sa propre substance , n'est pas toujours une maladie mortelle ; car on sçait que les plus légères maladies de ce viscere peuvent produire de terribles accidents , & porter le désordre dans toutes les fonctions de l'économie animale , cela à raison des nerfs très-considérables qui entrent dans sa composition , & le rendent d'une excessive sensibilité (c).

S'il est des cas en médecine où la discussion

(a) Lieutaud , Précis de Médecine pratique , article *Inflammation interne* , page 239 , Tome I.

(b) Voyez l'Anatomie de M. Lieutaud , p. 5 , édition de 1766.

(c) Voyez ce que dit M. Prestavin , chirurgien de Lyon , sur les forces épigastriques , dans ses Recherches sur les vrais principes de l'animalité , à la tête de son Traité des Vapeurs , édition de 1771.

exacte des faits peut être de quelque utilité, c'est, vous le sçavez, Monsieur, dans l'examen des maladies dont le caractère est obscur ; la critique ne manque guere alors de jeter quelques rayons lumineux sur ces routes ténébreuses où il est si facile de s'égarer ; les discussions qui semblent d'abord ne devoir intéresser que la curiosité, présentent tôt ou tard quelques avantages. Je finis en rappelant un précepte judicieux, aussi applicable à la médecine & à la chirurgie, qu'à la physique : « Il est nécessaire de suivre » attentivement les phénomènes par des » recherches exactes, avec un esprit qui » discute plutôt qu'il ne décide, & qui ne » croit devoir prononcer que lorsqu'il a » parcouru toutes les faces d'un objet. » Discours sur les expériences physico-mécaniques de M. Hauksbée, par M. Desmaret, à la tête de cet ouvrage, Tome I, page 23.

L E T T R E

Sur les moyens d'arrêter les hémorragies, & sur l'usage des sondes de plomb dans la fistule à l'anüs, adressée à M. PIETSCH, médecin à Huningue ; par M. MARTIN, ancien principal chirurgien de l'hôpital Saint-André de Bordeaux.

MONSIEUR,

Il me paroît surprenant qu'il n'y ait eu

que l'occasion d'opérer qui ait appris à M. Theden, que lorsque les arteres sont coupées dans tout leur diametre, elles se retirent vers leur base, & se trouvent par ce moyen comprimées par les parties qui les environnent. Tous nos livres de chirurgie qui traitent de pareilles blessures, font mention de ce phénomène; & c'est en partie pour favoriser une retraite de l'artere dans les amputations, que les auteurs recommandent, après que le membre en est séparé, de lâcher un peu le tourniquet. Comment est-ce donc qu'un *troisième chirurgien général des armées d'un grand roi* a pu nous donner pour nouveau une chose que nous connoissons depuis que l'art existe? Une pareille assertion pourroit nous faire présumer que les progrès de la chirurgie dans ce royaume, n'ont pas répondu aux vues de cet illustre monarque, ni aux lumieres que les chirurgiens François y ont apportées en différents temps.

Il y a plus de deux cents ans que l'on a arrêté le sang, dans l'amputation des extrémités, par le moyen de la compression, & on l'arrêtera encore dans plus de deux mille si l'on veut; mais la question dont il s'agit est de sçavoir si la compression, dans la section totale des principales arteres des extrémités, doit être préférée à la ligature? J'ai embrassé, Monsieur, l'opinion contraire, fondé sur le raisonnement & mon ex-

périence ; vous êtes venu à mon appui, également fondé , mais de plus couronné par l'Académie royale de chirurgie. Je ne crois pas que , d'après de pareils suffrages , M. Theden puisse trouver mauvais si je n'adopte pas la pratique qu'il veut renouveler pour arrêter le sang dans l'amputation des membres , & si même je la trouve défectueuse pour l'amputation des mamelles , la blessure de l'artere intercostale & la castration.

La rétrocession forcée des arteres dans l'amputation des mamelles, ne peut être que dangereuse , non-seulement parce que les branches qui viennent des fouclavieres ne peuvent être comprimées par les parties qui les environnent , mais encore parce que ces mêmes branches peuvent , dans ce cas , laisser épancher le sang dans la poitrine , & faire mourir très-prompement le malade. Voici une observation qui prouve avec évidence cette vérité. Une dame de considération portoit depuis quelque temps une tumeur squirreuse à une mamelle ; elle fut opérée aussi-bien qu'on puisse l'être pour une semblable maladie. L'hémorragie fut peu abondante pendant l'opération ; mais , peu de temps après l'appareil appliqué , elle se plaignit d'une foiblesse : on examina le dehors de cet appareil , il parut peu de sang ; mais , la foiblesse ayant augmenté , on se détermina à le lever. A peine le fut-il , que la

dame expira, fans qu'il y eût beaucoup de sang au dehors. A quoi devons-nous attribuer une mort auffi prompte, fi ce n'est à un épanchement de sang dans la poitrine, fourni par les mammaires internes ? Si donc ces arteres ont été dans le cas de fournir une hémorragie mortelle, par le moins de compression qu'il fut possible d'en faire ; qu'en arrivera-t-il, quand on forcera ces arteres à se retirer davantage au-dedans de cette capacité ? Un malheur toujours semblable à celui de la dame que nous regrettons, & qui vraisemblablement a eu pour cause, dans ce cas-ci, une rétractation trop grande de ces arteres vers le tronc.

La section totale d'une artère pour en arrêter le sang lors de son entamure, n'est point une nouvelle pratique ; les auteurs les plus anciens se sont servis de ce moyen pour les petits vaisseaux ; mais M. Theden est, selon moi, le premier qui ait conseillé ce moyen dans la blessure de l'artère intercostale. Cette artère peut être blessée ailleurs que dans la sinuosité de la côte ; ce dernier endroit est même celui où il est plus rare qu'elle le soit : il y a sans doute apparence que la partie de cette artère, qui se trouve depuis la tête vertébrale des côtes jusqu'à leur partie angulaire, ne s'est pas présentée à M. Theden comme pouvant être blessée ; elle peut cependant l'être, &

encore plus facilement, comme nous venons de le dire, que la portion qui se trouve logée dans la sinuosité d'une côte. Je ne sçait si, dans un pareil cas, M. Theden proposeroit encore le refoulement de l'artere. Mais suivons cet auteur dans le lieu où il la suppose blessée. Comme vous, Monsieur, je pense que les instruments que vous proposez, soit pour la section de l'artere dans la scissure de la côte, ou pour son refoulement, sont préférables aux deux feuilles de myrthe que M. Theden conseille pour ces deux moyens. Votre remarque est encore des plus justes, quand vous observez qu'on ne sçauroit reculer l'artere sans repousser en même temps la plevre, j'ajoute ici sans la contondre, ainsi que le périoste de la côte; & de-là je conclus que la compression de cette artere lors de sa lésion est toujours moins dangereuse, de quelque maniere qu'on la fasse, que son prétendu refoulement. Il est facile d'obvier au vuide que peut laisser la côte dans un cas de fracture où l'on a été obligé d'enlever des esquilles, en plaçant une petite languette de linge qui porteroit sur les extrémités de la fracture, avec un peu de charpie au-dessous.

Je ne conçois pas encore comment M. Theden a pu s'imaginer qu'une artere dégagée d'un demi-pouce de tous ses liens cellulaires, & abandonnée dans cette lon-

gueur à elle-même sans aucun appui; comment, dans ce cas où cette artère doit d'abord se contracter, il puisse, dans un diamètre aussi petit, introduire une tente ferme de charpie, ou un morceau d'amadou en forme de tente? Que cet auteur se rappelle, par une nouvelle dissection de ces parties, les objections que nous avons l'honneur de lui présenter; &, quoique nous ne lui fassions pas connoître de meilleure méthode pour ce cas que celle qu'il nous a proposée, j'espère néanmoins qu'il l'abandonnera, pour s'en tenir à celles que nous connoissons.

Il y a long-temps qu'on ne fait plus de ligature aux vaisseaux spermatiques, quand on a fait la castration. Une simple compression sur les os pubis suffit pour en arrêter le sang, & un refoulement de ces vaisseaux pourroit être aussi préjudiciable, en mettant ce cordon hors du moyen d'être comprimé, que si l'on y mettoit les artères mammaires.

Voulez-vous bien me permettre, Monsieur, que je profite de cette lettre pour faire mes très-humbles remerciements à M. Majault, de l'excellente dissertation qu'il a publiée dans le Journal du mois de Janvier dernier? Sans cette précieuse production, jamais peut-être je ne serois parvenu à guérir une personne de qualité, par cette

nouvelle méthode d'opérer les fistules à l'anus, que j'avois néanmoins proposée à ce Monsieur, quinze mois avant que l'ouvrage de M. Majault ne parût. Voici le fait.

M. de *** s'aperçut pour la première fois, dans le mois d'Octobre 1772, que ses chemises étoient tachées d'une matière purulente. Je le visitai peu de jours après, & j'aperçus une fistule complète à l'anus, que je jugeai pouvoir être guérie avec la sonde de plomb. Le médecin attaché à sa maison en jugea comme moi, mais plusieurs de ses amis lui conseillèrent de se servir par préférence de l'onguent de M. l'abbé Doyen. Quinze mois d'usage de cet onguent ayant été inutile, en suivant de la manière la plus régulière ce qu'on prescrivait, il se détermina enfin à suivre mes premiers conseils, appuyés des observations de M. Majault, & de quelques autres. Vers la fin d'Avril, je lui introduisis avec la plus grande facilité une sonde de plomb, qu'il garda quatre jours. Au bout de ce temps, il me fut conseillé de lui substituer un fil en trois doubles, enduit d'onguent de la mère; cela fut fait: le malade fut guéri au bout de trois semaines; mais je conseillai de ne rien changer à la méthode proposée par M. Foubert, & exposée d'une manière si lumineuse par M. Majault.

Si tous ceux, Monsieur, qui disent avoir

fait des cures en tout genre, avoient la noble générosité de M. Majault & de tant d'autres, que de profit la société ne retireroit-elle point ? Mais non : un grand nombre de gens de l'art ne veulent trouver rien de nouveau dans les ouvrages les plus précieux, & veulent qu'on regarde leur réussite dans les choses les plus communes, ou dépendantes du hasard dans celles qui sont graves, comme des opérations merveilleuses. Mais, pour le répéter, que ces gens-là ne soumettent-ils au grand jour ce qu'ils sçavent seuls avoir eu d'heureux dans leur pratique ? Le public éclairé leur sçaura gré de ce premier pas d'émulation, & peut-être qu'alors leurs fautes seront rejetées sur l'art plutôt que sur eux-mêmes.

S U I T E

*Des Observations & Expériences du sieur
COMUS, sur l'Électricité.*

Il avertit que toutes les expériences qu'il donne sur l'essai des substances conductrices, des réductions des corps en chaux, ainsi que des chaux replogistiquées, sont commencées depuis dix-huit mois, ainsi qu'il paroît par un procès-verbal signé de vingt sçavants qui ont assisté aux expériences, & plus de six mille personnes les ont vues

depuis chez l'auteur. Il rendra ce procès-verbal public, après avoir fini ses expériences, pour répondre aux personnes qui prétendent se les approprier.

Il a soumis à une forte étincelle électrique toutes les substances suivantes, passées entre deux cartes; elles ont conduit, ainsi que toutes celles détaillées dans le Journal précédent, & ont laissé différentes couleurs sur les cartes. Il donnera, après avoir fini ses observations, les substances qu'il soupçonne s'être rephlogistiquées, ce qui est aisé à juger, par les couleurs que ces différentes substances ont laissées sur les cartes.

N O M S <i>des</i> <i>substances.</i>	Couleurs <i>sur les cartes.</i>
L'æs uflum,	une couleur roussâtre bordée de verd.
Le verd-de-gris,	de même.
La safran de mars par le soufre,	laisse une couleur de rose.
La mine de plomb blan- che,	laisse un gris noirâtre.
La litharge,	de même.
Le minium,	laisse un gris noirâtre plus foncé.
Le cinabre artificiel,	laisse une couleur plus noirâtre que le naturel.
La chaux de bismuth,	laisse un gris roussâtre foncé.

des

substances.

sur les cartes.

Le verre de bismuth,	laisse cette couleur plus claire.
Les fleurs de zinc,	ont laissé un gris noirâtre.
L'antimoine,	donne un gris noirâtre ; mêlé couleur de rouille.
L'émétique,	un gris noirâtre, mêlé de jaune clair.
L'arsenic blanc, ou chaux d'arsenic,	laisse un gris de perlé foncé, avec iris au cen- tre.
L'orpiment,	laisse une couleur ci- trine, avec iris aux bords.
L'arsenic rouge ou réal- gar,	laisse une couleur de jayet.
L'arsenic jaune,	donne la même couleur que l'arsenic blanc.

On contrefait aisément l'orpiment, en mêlant une égale quantité d'arsenic & de soufre, & les soumettant à l'étincelle électrique.

Il a fondu toutes les substances sulfureuses & résineuses, tels que le soufre, la cire, le suif, la résine, l'ambre gris & l'ambre jaune, l'ambre noir, la myrrhe, l'encens, & généralement toutes les substances de cette nature, par une forte étincelle.

D'après les observations que le fleur Comus a faites sur le diamant, il a voulu voir l'effet que l'électricité produiroit sur les autres pierres fines : il l'a premièrement essayé sur de petits rubis mis entre deux cartes, près les unes des autres ; ils n'ont pas conduit, non plus que la poudre, exposée de même ; mais cette poudre, mise entre deux glaces, laisse une trace grise formant iris sur les bords.

L'émeraude ne conduit pas non plus, ni en grain, ni en poudre, quand elle est entre deux cartes ; mais la poudre, mise entre deux glaces, laisse une couleur grisâtre.

L'agate blanche veinée de rouge ne conduit pas entre deux cartes, mais sur la glace laisse un iris très-brillant.

On a mis entre deux cartes une douzaine de petites perles, près les unes des autres ; elles ont très-bien conduit, sans cependant être endommagées. La poudre mise de même a aussi conduit ; & a laissé une couleur grisâtre légère, & entre deux glaces elle les dépolit dans toute son étendue, comme fait le charbon, sans cependant laisser aucune couleur.

La nacre de perle ne conduit pas, ni en substance, ni en poudre, entre les cartes ; mais lorsque la poudre est entre deux glaces, après la décharge de la batterie électrique, elle laisse une trace solide blanchâ-

tre, ressemblant à l'humidité qui s'accumule sur la glace quand l'haleine va dessus plusieurs fois.

Le sieur Comus, envisageant l'électricité dans un autre point de vue que ceux qui l'ont précédé, fait journellement des découvertes dans cette partie de la physique; il s'est apperçu, après plusieurs expériences réfléchies & multipliées, que le verre & toutes les substances sulfureuses & résineuses donnoient beaucoup plus vite des marques d'électricité, par communication que par frottement, & qu'ils conservoient la propriété d'attirer des corps légers beaucoup plus long-temps.

Il prend un tube de verre, bouché ou non bouché, froid ou chaud; il le présente au plateau ou au conducteur, l'expérience est la même; après un tour de roue, le tube attire des corps légers avec une vitesse incroyable, ce que ne feroit pas le même tube après vingt frictions; il a fait cette expérience avec des tubes minces & épais pour la longueur, depuis trois pouces jusqu'à six pieds. Le soufre, l'ambre, la cire, le suif, la cire d'Espagne, toutes les résines, la soie, & autres substances de cette nature, ont la même propriété: quoique ces substances deviennent électriques par communication, elles transmettent cette propriété aux autres corps plus difficilement que les

substances métalliques. Plus le verre est pur, & mieux l'opération se fait ; il faut éviter de prendre des verres où il y ait quelques chaux métalliques.

Il y a des tubes ouverts qui conservent leur électricité pendant vingt-quatre heures ; ce qui est impossible par frottement. Il donnera la suite des expériences sur le verre dans le Journal prochain.

Après avoir rendues publiques un grand nombre d'expériences qui lui restent à faire, il donnera une nouvelle théorie de l'électricité, qui sera étayée de ces mêmes expériences.

L E T T R E

Sur l'union du fer avec le mercure ; par M. CROHARÉ, apothicaire de monseigneur le comte d'Artois.

J'ai l'honneur de vous envoyer, Monsieur, un échantillon d'un amalgame fait de parties égales de fer & de mercure, sans le secours d'aucun intermede. Il y a dix ans que j'aurois dû le publier, & même en faire le sujet d'un problème intéressant pour les chymistes, puisqu'il détruit l'opinion qu'ils ont établie de tout temps ; *sçavoir, que le mercure ne s'amalgame point du tout avec le fer* (a).

(a) M. Macquer, Dictionn. de chymie, T. I, page 124, chez Lacombe, 1766.

La petite guerre que j'eus dans ce temps-là avec les apothicaires qui faisoient le cours de chymie à leur jardin, au sujet d'une critique injuste & indécente qu'ils firent de quelques *formules* insérées dans le *codex de la Faculté*, m'obligea à des expériences qui me conduisirent à cette découverte.

Comme cette nouvelle combinaison par la division extrême où s'y trouvent réduites les deux substances métalliques, peut être utile dans le traitement des maladies chroniques ; j'ai commencé quelques expériences que je crois nécessaires pour diriger son usage avec plus de sûreté ; dès que les occupations de mon état m'auront laissé le temps de les terminer, j'aurai l'honneur d'en présenter le résultat avec le procédé à *la Faculté de médecine*.

En attendant, je vous observe, 1^o que mon amalgame fait de parties égales de fer & de mercure, est attirable dans sa totalité par l'aimant ; 2^o que le médecin peut lui associer les substances acides & alcalines, & même les sels acides & alcalis, sans qu'il éprouve aucune séparation ; 3^o vous voyez mieux que moi les changements & les additions qu'il doit occasionner à la table des rapports (a).

(a) Si le mot *amalgame* déplaît à quelqu'un de mes lecteurs, je les prie d'y substituer celui d'*union*.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES

J U I L L E T 1774.

THERMOMETRE.				BAROMETRE.			
Jours du mois.	A 6 h. du mat.	A 3 h. & demie du soir.	A 11 h. du soir.	Le matin. pouc. lig.	A midi. pouc. lig.	Le soir. pouc. lig.	
1	14	21	16	28 2	28 2	28 2	
2	14 $\frac{1}{2}$	20 $\frac{1}{2}$	16 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{3}{4}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1	
3	16	18	17 $\frac{1}{2}$	28	27 11	27 11	
4	16	21	15	28	28 1	28 1	
5	16 $\frac{1}{2}$	21	15 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{3}{4}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28	
6	15 $\frac{1}{2}$	16	12 $\frac{1}{2}$	28	28	28 1	
7	13	18 $\frac{1}{2}$	14 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{2}$	28 2	28 2	
8	15	21	15	28 2	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$	
9	14 $\frac{1}{2}$	20	14 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{3}{4}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 2	
10	14	20 $\frac{1}{2}$	12 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1	28 1	
11	12 $\frac{1}{2}$	18 $\frac{1}{2}$	13 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$	
12	12	18	14	28 2	28 1 $\frac{1}{2}$	28	
13	14	19 $\frac{1}{2}$	14	28 1 $\frac{1}{2}$	28	28	
14	14 $\frac{1}{2}$	18 $\frac{1}{2}$	12 $\frac{1}{2}$	27 11	27 11	28 1	
15	14	18	12	28 2	28 2	28 3 $\frac{1}{4}$	
16	12 $\frac{1}{2}$	18	13	28 3 $\frac{1}{2}$	28 3	28 4	
17	12	18 $\frac{1}{2}$	14 $\frac{1}{2}$	28 3 $\frac{1}{2}$	28 3	28 3	
18	15 $\frac{1}{2}$	16	13	28 2	28 2	28 3	
19	12 $\frac{1}{2}$	19 $\frac{1}{2}$	14	28 2 $\frac{1}{2}$	28 2	28 1 $\frac{1}{2}$	
20	13	18	14	28	28	28 1 $\frac{1}{2}$	
21	13 $\frac{1}{2}$	19 $\frac{1}{2}$	15	28 2	28 2	28 2	
22	15	19 $\frac{1}{2}$	13 $\frac{1}{2}$	28 3	28 3	28 4	
23	12 $\frac{1}{2}$	19 $\frac{1}{2}$	14 $\frac{1}{2}$	28 4	28 3 $\frac{1}{2}$	28 3 $\frac{1}{2}$	
24	12 $\frac{1}{2}$	21 $\frac{1}{2}$	17 $\frac{1}{2}$	28 3	28 2 $\frac{1}{2}$	28 2	
25	14	23	17 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{3}{4}$	28 1	28	
26	17 $\frac{1}{2}$	25	19	28	27 11 $\frac{1}{2}$	28	
27	16 $\frac{1}{2}$	20 $\frac{1}{2}$	16	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$	
28	15 $\frac{1}{2}$	21	16	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$	
29	14 $\frac{1}{2}$	22 $\frac{1}{2}$	16 $\frac{1}{2}$	28 2	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$	
30	17 $\frac{1}{2}$	22	16	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$	
31	14 $\frac{1}{2}$	20	15 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1	28	

ÉTAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>Le Matinée.</i>	<i>L'Après-Midi.</i>	<i>Le Soir à 11 h.</i>
1	O-S-O. nuag.	O-S-O. nuag.	Beau.
2	S-S-O. beau.	S-O. nuages.	Beau.
3	O. pl. nuag.	O. nuag. écl.	Nuages.
4	O. couvert.	O. couv. pl.	Nuages.
5	S-O. nuages.	S-O. n. pluie.	Nuages.
6	O. nuages.	O. couv. pluie. tonnerre.	Nuages.
7	O. nuages.	S-O. nuages.	Beau.
8	S. nuages.	S. nuages.	Nuages.
9	O-N-O. nuag.	O. nua. pluie.	Nuages.
10	S-O. couv.	S-O. c. pluie.	Beau.
11	O. nuages.	O. pl. nuag.	Nuages.
12	O. nuages.	N-O. couv. pl.	Pluie.
13	O-S-O. nuag.	O. couvert.	Beau.
14	O-S-O. pl. c.	O. couv. pl.	Nuages.
15	N-N-O. nuag.	N. nuages.	Beau.
16	N. nuages.	N. nuages.	Beau.
17	N. nuages.	N. nuages.	Nuages.
18	N-O. nuages.	O. nuages.	Nuages.
19	O. nuages.	O. nuages.	Nuages.
20	O. nuag. pl.	O. nuages.	Nuages.
21	O. nua.	O-N-O. nuag.	Nuages.
22	O. nuages.	N-N-E. nuag.	Beau.
23	N-N-E. beau.	N-E. beau.	Beau.
24	N-E. nuag.	N-E. beau.	Beau.
25	N-E. beau.	N-E. beau.	Beau.
26	S-S-O. beau.	S-S-O. nuag.	Nuages.
27	O-S-O. couv.	O-S-O. nuag.	Beau.
28	O-S-O. couv. forte ondée.	O. nuages.	Beau.
29	S-O. couvert.	S-O. nuages.	Beau.
30	O. nuages.	O. nuages.	Nuages.
31	N. nuages.	N. nuag. couv.	Pluie.

280 OBSERV. MÉTÉOROLOGIQUES

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre, pendant ce mois, a été de $25 \frac{1}{4}$ degrés au-dessus du terme de la congélation de l'eau; & la moindre chaleur de 12 degrés au-dessus du même terme. La différence entre ces deux points est de $13 \frac{1}{4}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces 4 lignes; & son plus grand abaissement de 27 pouces 11 lignes. La différence entre ces deux termes est de 5 lignes.

Le vent a soufflé 4 fois du N.
 2 fois du N-N-E.
 3 fois du N-E.
 1 fois du S.
 2 fois du S-S-O.
 5 fois du S-O.
 5 fois de l'O-S-O;
 16 fois de l'O.
 2 fois de l'O-N-O.
 2 fois du N-O.
 1 fois du N-N-O.

Il a fait 15 jours, beau.

27 jours, des nuages.

10 jours, couvert.

11 jours, de la pluie.

2 jours, des éclairs ou du tonnerre;

MALADIES qui ont régné à Paris, pendant le mois de Juillet 1774.

Les maladies éruptives ont paru dominer pendant tout ce mois, mais elles ont été plus remarquables par le grand nombre de personnes qui en ont été affectées, que par la gravité des symptômes qui les accompagnoient; c'étoit pour la plupart des éréthèmes bénignes, la plupart sans fièvre.

vre. La petite-vérole, qui a paru attaquer un plus petit nombre de personnes, a conservé constamment le caractère de bénignité qu'elle paroît avoir depuis quelques années.

On a observé outre cela quelques fièvres, accompagnées de déjections bilieuses & de tous les autres symptômes qui caractérisent la surabondance de la bile; chez la plupart de ceux qu'elles ont attaqué, l'évacuation de cette humeur a suffi pour faire cesser tous les accidents; chez quelques autres, chez lesquels elle avoit pris un caractère de putridité, elle a exigé des secours un peu plus puissants, & les antiputrides ont été employés avec succès.

*OBSERVATIONS météorologiques faites
à Lille, au mois de Juin 1774; par
M. BOUCHER, médecin,*

Le mercure dans le barometre a été observé, presque tout le mois, au-dessous du terme de 28 pouces: aussi le temps a-t-il été toujours pluvieux. Nous n'avons pas néanmoins essuyé d'orage considérable; ce qui est assez ordinaire ce mois. Le tonnerre ne s'est fait entendre que deux fois foiblement.

La température de l'air a été très-moderée: la liqueur du thermometre ne s'est portée à la hauteur de 20 degrés que le 15, le 16 & le 17. Ce dernier jour elle s'est élevée presque au terme de 23 degrés.

Le vent a été *sud* presque tout le mois.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 23 degrés au-dessus du terme de la congelation; & son plus grand abaissement a été de 8 degrés au-dessus du même

282 OBS. MÉTÉOR. FAITES A LILLE.

terme. La différence entre ces deux termes est de 15 degrés.

La plus grande hauteur du mercure , dans le barometre , a été de 28 pouces $\frac{1}{2}$ ligne ; & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 6 $\frac{1}{2}$ lignes. La différence entre ces deux termes est de 6 lignes.

Le vent a soufflé 1 fois du Nord.
2 fois du Nord vers l'Est.
2 fois de l'Est.
8 fois du Sud vers l'Est.
10 fois du Sud.
11 fois du Sud vers l'Ouest.
7 fois de l'Ouest.
1 fois du Nord vers l'Ouest.

Il y a eu 25 jours de temps couvert ou nuageux.
22 jours de pluie.
2 jours de tonnerre.
2 jours d'éclairs.

Les hygrometres ont marqué de l'humidité tout le mois.

MALADIES qui ont régné à Lille , dans le mois de Juin 1774.

Nous avons encore vu , au commencement de ce mois , des pleuropneumonies dangereuses dans le peuple. Les crachats étoient teints de sang ; il étoit très-difficile d'obtenir une expectoration louable. Cette circonstance indiquoit doublement l'application d'un vésicatoire sur le côté , lorsque le point résistoit à des saignées suffisantes.

Nous avons vu aussi quelques personnes attaquées de fièvre inflammatoire portant à la tête. La saignée à l'artere temporale a été pratiquée avec succès après d'amples saignées faites au bras & au pied.

Il y a eu aussi dans le courant du mois quelques coliques d'engorgement, & des diarrhées bilieuses.

La fièvre putride-maligne n'étoit pas encore éteinte dans le petit peuple. La maladie étoit longue & opiniâtre ; mais la plupart des malades guérissent par un traitement convenable.

LIVRES NOUVEAUX.

Thermis de Borboniensibus apud Campanos specimen medico-practicum, sive de legitimo circa illas Tractatu practico Prolegomena ; c'est-à-dire ; Essai médico-pratique sur les eaux thermales de Bourbonne en Champagne, ou Prolegomenes d'un Traité complet de ces eaux. A Chaumont, 1774, in-4°.

Jacob. Reinholdi Spielmann, *doctoris & professor. medicæ, &c.* *Institutiones materiæ medicæ prælectionibus academicis accommodatæ* ; c'est-à-dire ; Instituts de matière médicale, destinés à servir de canevas à des leçons académiques ; par M. Jacques Reinhold Spielmann, docteur & professeur en médecine. A Strasbourg, chez Bayer & compagnie, 1774, in-8°.

Éléments de Chirurgie, en latin & en françois, avec des notes ; par M. Sue le jeune, prévôt désigné du college de chirurgie, adjoint au comité perpétuel de l'Académie royale de chirurgie, chirurgien ordinaire de l'hôtel de ville, correspondant de la Société royale des Sciences de Montpellier, ancien professeur démonstrateur en anatomie & en chirurgie de l'école pratique. A Paris, chez Vincent, 1774, gros in-8°.

Pour rendre cet ouvrage d'une utilité plus générale, le libraire en a fait tirer, en faveur de

ceux qui ne se soucieraient pas du latin, un certain nombre d'exemplaires françois. Je rendrai compte incessamment de cette nouvelle production de M. *Sue*.

Lettre à M. *Roux*, &c. par M. D***, concernant le remède antivénérien de M. *Lafont*, chirurgien du roi, d'après les expériences faites par ordre de M. le Lieutenant général de police, sur huit malades de Bicêtre, sous les yeux & au choix de MM. les commissaires préposés de la Faculté de médecine & du college de chirurgie, avec cette épigraphe :

Quid verum atque decens curo & rogo, & omnis in hoc sunt.

HORAT. Epist. Lib. I, ép. 1.

A Amsterdam, & se trouve à Paris, chez *Hérissant*, 1774, in-8° de quarante-quatre pages.

Cette Lettre, qu'on m'a fait l'honneur de m'adresser sans m'en avoir prévenu, est uniquement destinée à préconiser un remède contre les maladies vénériennes, dont M. *Lafont* fait un secret. On s'appuie sur-tout sur le traitement de huit malades, fait en présence de MM. *Belletete*, *Antoine Petit*, *Douolet*, *Maloet*, docteurs-régents de la Faculté de médecine en l'université de Paris; *Moreau*, *Sabatier* & *Jallet*, membres de l'Acad. royale de Chirurgie, tous également recommandables par leur probité & leurs lumières. Je me contenterai de rapporter ici le précis du procès-verbal qu'ils ont dressé pour constater la cure de ces huit malades. *Les symptômes vénériens*, disent-ils; *ont disparu successivement, & nous jugeons que les malades sont guéris, à l'exception de Jean Roberti, dont la situation est incomparablement meilleure qu'elle n'étoit, lorsqu'il s'est présenté à nous pour la première fois.* de sorte que si quelques exul-

cérations à la poitrine, & un reste d'exostose au sternum nous empêchent de le regarder comme guéri radicalement, au moins pouvons-nous prononcer que le remède de M. Lafont lui a fait le plus grand bien, & qu'il a même passé nos espérances. Il y a aussi deux femmes sur la guérison desquelles il pourroit rester quelque incertitude, attendu qu'elles ont encore, au lieu où siégeoient des poireaux, de petites duretés qui excèdent la superficie de la peau. (On avertit dans une note que ces duretés se sont dissipées depuis.) Nous avons de plus observé que les malades, loin de perdre leurs forces & leur embonpoint dans le traitement, comme la chose a coutume d'arriver, se sont au contraire fortifiés & engraisés, & qu'il ne leur est arrivé dans le traitement aucun accident qui ait obligé de suspendre la continuation du remède. C'est ce qui nous détermine à juger que le remède du sieur Lafont est utile, & qu'il a des avantages qui lui sont propres, & que nous n'y trouvons d'autre inconvénient que la lenteur avec laquelle il produit son effet. Au reste, c'est au temps & à une expérience plus étendue à confirmer le jugement que nous portons d'après les faits énoncés ci-dessus.

Si le remède de M. Lafont est aussi efficace que son apologiste l'annonce, je ne sçaurois trop l'exhorter à le rendre public. Ce n'est que par là seulement qu'il pourra mériter la gloire d'avoir contribué à la perfection d'un art auquel je ne présume pas qu'il se soit dévoué pour sa seule utilité; & j'ose lui promettre que cette générosité sera plus propre à accélérer sa fortune que le mystère qu'il affecte; mystère qui le confond un peu trop avec ces hommes avides, qui ne cherchent dans leurs secrets que les avantages particuliers qui leur en reviennent.

Traité de Médecine théorique & pratique, extrait des ouvrages de M. de Bordeu, avec des Remarques critiques, par M. Minvielle, docteur en médecine, de la faculté de Montpellier, correspondant de l'Académie royale des sciences de la même ville, un des médecins de Béarn. A Paris, chez Ruault, 1774, in-12. Prix relié, 3 liv. 10 s.

Traité sur le vice cancéreux, où l'on développe les causes qui concourent à déterminer sa nature, ses effets dans les différens degrés, & la manière de le prévenir & de le combattre, avec un traitement particulier sur les tumeurs squirreuses & chancreuses de tous les viscères internes, mais sur-tout des tubercules du poulmon, par M. Dupré de Lisle, docteur en médecine, médecin de monseigneur le comte de Provence, (Monsieur.) Paris, chez Couturier fils, 1774, in-12, 2 vol.

Le secret des Suttons dévoilé, ou l'Inoculation mise à la portée de tout le monde, par M. J. J. Gardane, docteur-régent de la Faculté de médecine de Paris, médecin de Montpellier, censeur royal, des Sociétés royales des sciences de Montpellier, de Nancy & de l'Académie de Marseille. A la Haye, & se trouve à Paris, chez Ruault, 1774, brochure in-12, prix 18 sols, franc de port par la poste par tout le royaume.

Livres arrivés d'Allemagne, & qui se trouvent chez Saillant & Nyon, libraires.

Index fossilium quæ colligit & in classes ac ordines disposuit Ignatius à Born, in-8°, en feuilles 5 liv.

Joannis Ant. Scopoli principia mineralogiæ; systematicæ & practicæ, in-8°, en feuilles, 4 liv.

Ejusdem Dissertationes ad scientiam naturalem pertinentes, cum fig. in-8°, en feuilles, 4 liv.

Medicina ex pulsu, sive systema doctrinæ sphymica, in-8°, en feuilles, 4 liv.

Examen historique sur l'apparition de la maladie vénérienne en Europe, & sur la nature de cette épidémie. A Lisbonne, & se trouve à Paris chez la veuve Barrois & fils, 1774, in-12, prix 1 liv.

Cette brochure est destinée à faire suite & à servir de supplément à une dissertation imprimée à Paris, en 1750, sous ce titre : *Sur l'Origine de la maladie vénérienne*. L'auteur, (M. Sanchez, ancien premier médecin de l'Impératrice de toutes les Russies,) apporte de nouvelles preuves de l'opinion qu'il y avoit adoptée sur l'origine du mal vénérien, qu'il croit être né en Europe, de la suite d'une épidémie pestillentielle, antérieure au retour de Colomb d'Amérique, d'où où croit communément qu'il est venu.

Traité analytique des eaux minérales, de leurs propriétés, de leur usage dans les maladies, fait par ordre du gouvernement ; par M. Raulin, docteur en médecine, &c. Tome II. Des eaux minérales en particulier. A Paris, chez Vincent, 1774, in-12. Chaque volume se vend séparément.



T A B L E.

<i>EXTRAIT. Traité théorique & pratique des Maladies inflammatoires.</i> Par M. Carrete, méd.	Page 915
<i>Observation sur un Tetanos idiopathique.</i> Par M. Du Boueix, méd.	215
<i>Observation sur une Leucophlegmatie vermineuse.</i> Par M. Emmanuel, chir.	225
<i>Observation sur un épanchement lacteux.</i> Par M. Milletet, chir.	231
<i>Lettre de M. Guilhaumon, chir. à M. Laugier, méd. concernant quelques réflexions sur l'art des Accouchemens.</i>	240
<i>Remarques sur l'observation de M. Godot, chir. sur un dépôt enkysté dans le ventricule.</i> Par M. Thomassin, chirurgien.	253
<i>Lettre sur les moyens d'arrêter les hémorragies.</i> Par M. Martin, chir.	264
<i>Suite des Observations & Expériences du sieur Comus, sur l'Électricité.</i>	271
<i>Lettre sur l'union du fer avec le mercure.</i> Par M. Crohaté, apothicaire.	276
<i>Observations météorologiques faites à Paris, pendant le mois de Juillet 1774.</i>	278
<i>Maladies qui ont régné à Paris pendant le mois de Juillet 1774.</i>	280
<i>Observations météorologiques faites à Lille, au mois de Juin 1774.</i> Par M. Boucher, médecin.	281
<i>Maladies qui ont régné à Lille pendant le mois de Juin 1774.</i> Par le même.	282
<i>Livres nouveaux.</i>	283

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le *Journal de Médecine* du mois de Septembre 1774. A Paris, ce 24 Août 1774.

Signé POISSONNIER DESPERRIERES.

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à MONSIEUR.

*Par M. A. ROUX, Docteur-Régent & ancien
Professeur de Pharmacie de la Faculté de
Médecine de Paris, Membre de l'Académie
Royale des Belles-Lettres, Sciences & Arts de
Bordeaux, & de la Société Royale d'Agricul-
ture de la Généralité de Paris.*

Medicina non ingenii humani partus, sed temporis
filia. *Bagl.*

OCTOBRE 1774.

TOME XLII.



A PARIS,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de MONSIEUR,
rue des Mathurins, hôtel de Clugny.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

OCTOBRE 1774.

EXTRAIT.

*Traité de Médecine théorique & pratique ;
extrait des ouvrages de M. DE BORDEU,
avec des Remarques critiques ; par M.
MINVIÈLLÉ, docteur en médecine de
la Faculté de Montpellier, correspondant
de l'Académie royale des Sciences de la
même ville, un des médecins du Bearn.
A Paris, chez Ruault, 1774, in-12,
prix 3 liv. 10 sols relié.*

IL est peu d'écrivains parmi les modernes qui aient répandu dans leurs ouvrages plus d'idées neuves, hardies & intéressantes que M. de Bordeu ; ces idées éparpillées & présentées à l'occasion des objets par-

ticuliers qu'il traite, paroissent tenir à un corps de doctrine, mais dont on n'entrevoit encore que quelques membres. On desire depuis long-temps de voir publier d'une façon plus étendue & plus liée le système particulier, tant de théorie que de pratique, qui paroît devoir en résulter. En attendant que ses occupations lui permettent de faire ce présent au public, on ne peut que sçavoir gré à M. Minvielle d'avoir recueilli tout ce qu'on trouve d'intéressant & d'utile dans les nombreux écrits de M. de Bordeu, & de ceux de quelques écrivains qui ont marché sur ses traces ou développé quelques-unes de ses idées. Peut-être désirera-t-on qu'il eût un peu mieux ordonné son tableau, & qu'il eût rapproché un peu plus exactement les objets qu'il a cru devoir y faire entrer.

Comme M. de Bordeu a enrichi ce journal de plusieurs des morceaux dont M. Minvielle a donné le précis, & qu'on a présenté l'extrait de la plupart de ses autres ouvrages à mesure qu'ils ont paru, je me contenterai d'exposer maintenant à mes lecteurs les vues les plus générales qu'on trouve rassemblées dans ce recueil.

L'homme, selon ce système, est un composé de divers organes, qui ont dans le vivant un mouvement, une action & une vie particulière, & qui agissent & sentent

plus ou moins dans certains temps, & se reposent dans d'autres.

La vie générale n'est que le résultat ou la somme des vies particulières à chaque organe; elle dépend du concours & de l'ordre déterminé & modéré des mouvements, selon lequel s'exercent toutes les fonctions ou les vies particulières.

Mais parmi ces fonctions il y en a, telles que l'action du cerveau & des nerfs, les mouvements du cœur & celui de la respiration, & le travail de la digestion, qui sont comme les fondemens de toutes les autres; de sorte qu'on peut regarder le cerveau, le cœur & l'estomac, comme les soutiens de la machine humaine. Ces organes sont autant de centres d'où partent & vers lesquels tendent toutes les actions & les efforts nécessaires aux fonctions quelconques de la vie. Celles-ci se tiennent les unes aux autres d'une manière admirable, & elles dépendent toutes de l'influence ou de l'action de la fibre nerveuse, diversement repliée, contournée, appuyée, excitée dans les diverses parties: action qui a deux sources principales, la tête, & la portion moyenne du corps, attenant le cœur, l'estomac, le diaphragme & les entrailles.

Ces deux sources semblent être dans un contrebalancement perpétuel; & ce contrebalancement entretient les fonctions,

d'autant que ces dernières ne sont que des traînées ou des développements de l'action des nerfs, depuis les deux centres jusqu'aux extrémités ; action qui consiste dans une sorte de mouvement & de sentiment qui se retrouvent dans chaque fonction, surtout le sentiment qui les dirige toutes, qui domine sur les maladies, & conduit l'action des remèdes. Il regne principalement sur l'estomac, dont les fonctions dépendent d'un fonds de sensibilité trop méconnue par la plupart des physiologistes ; de sorte que l'estomac ou ses appartenances sont un centre principal pour les différents degrés de sentiment.

Notre machine n'est formée que d'une seule fibre, qui est la nerveuse ; la moelle allongée qui se propage dans toute l'étendue de l'épine du dos, est la tige de cette fibre ; elle est, pour ainsi dire, placée au milieu du corps, d'où elle envoie des rameaux dans toutes les parties de la machine, qui président à l'arrangement des organes, & leur fournissent un sentiment particulier. C'est de la diverse disposition de ces fibres que dépend la diversité des organes. On doit les considérer comme ayant à leur extrémité le germe de chaque partie, qui se développe peu à peu dans la substance cellulaire. Selon cette idée, la fibre nerveuse compose essentiellement l'animal ; & les au-

tres parties, telles que les muscles, les membranes, ne sont qu'accessoires ou secondaires, servant seulement d'appui aux nerfs & d'ornement au corps. Elles ne sont toutes que de la substance muqueuse diversement modifiée par le système nerveux. Ainsi, en concevant l'animal privé de toutes ces parties secondaires, mais pourvu qu'on laissât subsister les nerfs, il n'en existeroit pas moins dans cet état, puisqu'il lui resteroit le sentiment & le mouvement; propriétés qui sont inhérentes à la fibre nerveuse, & qui forment l'essence de la vie animale.

On observe dans le corps humain quelques divisions remarquables auxquelles il est essentiel de faire attention, parce qu'elles influent beaucoup sur l'histoire de l'économie animale. Il en est une qui partage le corps en deux parties latérales égales, l'une à droite, & l'autre à gauche. Celle qui est formée par le diaphragme n'est pas moins essentielle, puisque les parties qui sont situées au-dessus de cet organe ont une manière d'être & de vivre, différente de celle qu'ont les organes placés au-dessous.

Après ces idées générales sur l'économie animale, on trouve le développement des idées de M. de Bordeu sur les forces épigastriques. Tout mouvement est réciproque dans l'économie animale. Le système des nerfs & celui des membranes jouent le

rôle principal dans cette communication d'action. Ces organes, considérés ensemble, forment le système général des forces qui se divise en autant de parties qu'il y a de fonctions à remplir. Mais ces forces ont un point, un centre de détermination, vers lequel elles se portent plus spécialement, & dont elles reçoivent souvent un degré de tension & d'action beaucoup plus considérable : ce centre est dans la région épigastrique. Les forces d'action & de réaction dont jouit cette région dépendent de celles du diaphragme, du ventricule & des intestins. Ces viscères agissent non-seulement sur toutes les parties de l'animal, & communiquent avec elles; mais ils s'opposent encore un effort mutuel, de l'équilibre duquel dépend la santé de l'individu. M. de Borden apporte, en preuve de cette double action de l'épigastre, des observations anatomiques, & quelques phénomènes observés sur le vivant.

Ce n'est pas seulement à cette double action qu'il borne les fonctions de l'épigastre, il croit qu'il joue un rôle considérable dans les phénomènes qu'offrent le sentiment & le mouvement; à ce sujet il traite de l'une & de l'autre de ces fonctions. Il établit d'abord que chaque prolongement nerveux a sa fonction particulière, ou domine sur quelque partie; qu'ils ont, comme

le pensoient les anciens, une faculté inhérente, propre, sensitive, qui est le véritable agent & le véhicule des sensations. Que par conséquent les diverses parties de notre corps sont susceptibles d'un genre de sentiment général de douleur & de plaisir, mais qu'elles l'éprouvent chacune & l'expriment d'une manière particulière, & que nos viscères jouissent d'une espèce d'instinct ou de tact excité & exercé par une douce & légère irritation ; à la faveur duquel ils choisissent, comme le pensoient les anciens, & goûtent les aliments ou les corps quelconques qui leur sont transmis ; ils retiennent ceux qui leur sont utiles, & rejettent ceux qui portent quelque atteinte à leur constitution. Tous les phénomènes qui se passent dans l'exercice des sensations sont présidés par un âme purement spirituelle, qui vivifie & éclaire le système nerveux. C'est à l'origine des nerfs que cette âme exerce principalement son action ; c'est à leur entre-croisement, qui se fait à la moelle allongée & à l'épinière, que ce commerce est plus marqué. La région épigastrique est encore un point, un centre où le sentiment se manifeste plus spécialement ; témoin l'impression vive qu'on ressent vers cette partie dans l'état de douleur, ou après quelque passion violente.

Selon M. de Bordeu, toutes les parties de

L'homme font plus ou moins habiles au mouvement; ce font encore les nerfs qui jouent le principal rôle dans cette fonction. Il distingue deux sortes de mouvements, l'un tonique ou fibrillaire, & l'autre musculaire. Le mouvement tonique s'exerce continuellement; il comprime, resserre les parties, & doit être regardé comme une force ajoutée à celle de l'élasticité, qui est purement passive, morte même dans le vivant. L'élasticité & les mouvements de l'organe cellulaire, joints à ceux de la peau & de tout le système fibreux & vasculaire, entretiennent & établissent en partie ce mouvement. Le mouvement musculaire augmente le mouvement des fibres actuellement en action. Pour prouver l'influence des forces épigastriques dans l'exercice des différents mouvements du corps, il fait observer qu'on ne peut faire aucun effort un peu considérable dans aucune partie, qu'on ne sente une contraction vers la région diaphragmatique, & de-là dans toute la longueur des muscles droits; & qu'on éprouve dans cette même région un sentiment de lassitude très-marqué, lorsque le corps n'est plus en état de soutenir la durée d'un effort extraordinaire.

Le principe de vie que M. de Bordeu admet dans chaque organe, lui sert à expliquer les sécrétions. Il essaie d'abord de

démontrer que l'excrétion des différentes humeurs n'est pas due, comme l'ont cru la plupart des physiologistes, à la compression des glandes, en faisant voir que la plupart des glandes sont à l'abri de toute compression; d'où il conclut que cette excrétion est l'effet d'une action propre & inhérente à chaque organe; c'est à cette même action qu'il attribue la sécrétion ou la séparation de l'humeur. Il en apporte pour preuve l'action évidente & nécessaire des nerfs dans toutes les sécrétions; action qui tend à faire aborder le sang vers la glande, & augmente sa circulation dans cet organe. « Ce sang, » qu les humeurs, dit-il, portées dans les » vaisseaux, ou si l'on veut dans les folli- » cules des glandes, n'ont que deux routes » à prendre, celle du vaisseau sécrétoire ou » celle de la veine, ou peut-être celle des » lymphatiques veineux: les humeurs encore » mêlées vont heurter aux orifices des pe- » tites veines & du vaisseau sécrétoire; mais » ces orifices sont munis chacun de leur » espece de sphincter, & de quelques fibril- » les nerveuses; ils pourront donc se dila- » ter suivant l'irritation faite aux nerfs; une » secousse trop forte fera fermer l'orifice » du sécrétoire, une trop foible ne l'agacera » pas assez pour qu'il s'ouvre; il faut un » certain rapport entre la partie qui fait » effort pour ouvrir les sphincters, & les

» nerfs qui dirigent ces orifices. La sécrétion se réduit donc à une espèce de sensation, si on peut s'exprimer ainsi; les parties propres à exciter telle sensation passeront, & les autres seront rejetées : chaque glande, chaque orifice aura, pour ainsi dire, son goût particulier; tout ce qu'il y aura d'étranger sera rejeté pour l'ordinaire. »

Cette théorie s'applique à merveille à l'action de la matrice, & sur-tout à la sécrétion du flux menstruel; M. de Bordeu entre à ce sujet dans des détails dans lesquels il est inutile de le suivre. Je ne le suivrai pas non plus dans ce qu'il dit du concours de toutes les parties du corps au travail de la digestion, qu'il croit, avec tous les physiologistes, s'opérer par l'action de l'estomac & des sucs digestifs sur les aliments.

Ce qu'il dit de ce concours le conduit naturellement à parler du département des organes, par où il entend tout ce qui entre en une espèce d'action, lorsque les parties agissent & éprouvent diverses modifications particulières, selon la manière d'être & l'état où elles se trouvent. Cette action des parties sur tout ce qui est de leur département, se communique par trois moyens principaux; par les voies de la circulation, par le système nerveux, & par le tissu cel-

lulaire. M. de Bordeu ne se flatte pas de connoître l'étendue du département de chaque viscere, mais il conçoit seulement qu'ils en ont un. Il observe qu'il est des parties dont l'action se fait sentir dans toute la machine, & dont, par conséquent, le département s'étend sur toute l'économie animale ; il en est d'autres au contraire dont l'effort ne porte que sur quelques parties seulement : aussi leur département est-il beaucoup plus limité, plus circonscrit. L'estomac, le diaphragme, les intestins, les parties naturelles dans l'homme, & la matrice dans la femme, sont dans le premier cas, c'est-à-dire qu'ils ont un département d'une étendue considérable, & qui embrasse, pour ainsi dire, toute la machine.

Selon M. de Bordeu, les différentes parties suivent un certain périodisme dans leur action, ce qu'il démontre par un assez grand nombre d'observations faites dans l'état de santé & de maladie. Mais, comme on manque de matériaux pour déterminer exactement les loix de ce périodisme dans les différentes parties, il se propose les problèmes suivans : 1^o si ces périodes ne sont pas marquées & fixes ; 2^o combien de temps chaque partie est en action ; 3^o à quelle heure à peu près elle commence à agir pendant le jour naturel ; 4^o quelles sont les parties congénères qui peuvent agir, ou agissent

en effet en même temps; 5^o quelles sont au contraire celles qui ne peuvent pas agir ensemble, soit qu'elles se suspendent mutuellement, soit qu'elles ne doivent jamais agir en même temps; 6^o quelles sont celles qui doivent réparer l'action de quelqu'une qui n'agit point, s'il y en a qui soient faites pour suppléer en quelque façon à d'autres?

Outre la circulation générale, telle que la décrivent la plupart des physiologistes, d'après Harvée, il admet dans chaque partie une circulation particulière, qui peut augmenter ou diminuer sans que la circulation générale s'en ressente; & c'est un corollaire de sa doctrine de l'action, du département, des excréations des viscères; & il propose, tant sur cet objet que sur certains mouvements du sang dans les gros vaisseaux, plusieurs problèmes qui paroissent mériter l'attention des physiologistes.

Il examine ensuite plus particulièrement le mouvement des humeurs dans le tissu cellulaire; l'action particulière de cet organe important, la communication de ses diverses parties, &c; & à ce sujet il explique plusieurs sentences d'Hippocrate, dont il seroit difficile de rendre raison dans toute autre théorie; mais, comme j'ai donné dans ce journal un extrait assez étendu de ses *Recherches sur le tissu muqueux, ou organé cellulaire*, d'où tout ceci est tiré, je me

crois dispensé de m'y arrêter. Je vais passer maintenant à ce qu'on trouve dans ce Recueil sur la théorie des maladies ; ce qu'on a vu jusqu'à présent appartenant plus spécialement à l'homme considéré dans l'état de santé.

M. de Bordeu définit la maladie en général, *un trouble suscitè dans l'exercice des fonctions, par la lésion de l'action primitive & constitutive des organes ; de maniere que ceux-ci manquent par excès, ou par défaut de force dans leurs opérations.* Cette lésion dépend principalement de l'altération du commerce, ou de l'équilibre d'action qui doit régner entre les organes épigastriques, l'estomac, les intestins & le diaphragme. D'après cette idée, il divise les maladies en celles qui affectent immédiatement & essentiellement l'estomac, & en celles qui affectent le diaphragme & les organes qui sont de son ressort ; en un mot, les forces phréniques ou sensitives. Il admet aussi des maladies mixtes, ou qui dépendent de l'une & l'autre source, & ce sont les plus communes ; mais il les range sous la classe des maladies du département de l'estomac, ou sous celles qui dépendent de la lésion des forces phréniques, selon que l'un ou l'autre de ces genres y prédomine.

Il appelle les maladies dépendantes de

l'action lésée de l'estomac, *régulières* ou *hémorales*; & celles qui naissent du trouble des forces phréniques, *irrégulières*, *spasmodiques* ou nerveuses. Il appelle les premières régulières, parce que, quoique les forces organiques y reçoivent quelque altération, elles suffisent le plus souvent pour combattre avec force l'arrêt ou l'obstacle morbifique, & pour préparer une crise prompte & décidée. Il appelle au contraire les secondes irrégulières, soit à cause du trouble ou de l'oppression suscitée dans l'action des forces phréniques, soit par la lenteur avec laquelle les crises s'y déclarent.

Les causes capables de faire manquer l'équilibre de l'estomac, sont le poids des aliments & des humeurs qui l'atcablent & le distendent, ou bien son irritation produite par les mauvaises qualités de ces aliments ou de ces humeurs. Celles qui vicient les forces phréniques sont le manque de sensations, les passions de l'ame, le chagrin, la tristesse, &c. l'irruption & l'effort violent que font les viscères abdominaux dans quelques circonstances contre le diaphragme.

L'effet que produisent ces lésions marche lentement, &, pour ainsi dire, d'une manière insensible dans les maladies chroniques, tandis qu'il a une marche vive & prompte dans les aiguës. Il y a outre cela deux

deux états à considérer dans les maladies, l'un violent, & l'autre plus modéré. Tous deux s'expliquent par le plus ou le moins d'altération dans les forces épigastriques. Ainsi les maladies aiguës sont celles qui sont produites par un spasme vif, fort, accompagné d'un degré d'action suffisant pour déterminer un effort critique quelconque qui a bientôt son effet. Les chroniques au contraire sont celles qui n'ont pas d'abord un degré de spasme assez fort pour susciter une crise prompte, facile, ou qui du moins auront été réduites à cet état par un traitement mal administré.

On observe dans toute maladie un certain ordre d'actions & de temps, que M. de Bordeu réduit aux trois suivans : 1^o un certain trouble suscité dans les organes épigastriques, avec une irritation marquée vers la partie où l'obstacle morbifique veut plus spécialement se porter ; c'est ce qu'il appelle le temps ou le période d'*irritation*. 2^o Cette partie ainsi irritée, produit dans l'économie animale une irritation proportionnée à l'importance de son action ; c'est le temps de *maturation*. 3^o Un effort vif, puissant, par lequel la partie affectée rentre dans son état naturel, mais presque toujours avec une évacuation sensible.

Ces trois temps, ou périodes de maladies, sont quelquefois séparés par des intervalles

de temps assez apparents, assez distincts, & ont une marche assez réglée & égale; mais aussi on observe souvent de l'irrégularité & de l'inégalité dans leur cours; ils se compliquent, se mêlent & se confondent. Le premier état caractérise les maladies simples, bénignes, régulières: le second les maladies anormales, compliquées & irrégulières.

C'est en prêtant une attention singulière aux temps & aux périodes qui caractérisent les maladies, qu'un médecin distinguera ce qu'il faut mouvoir d'avec ce qui ne doit pas être mu, & qu'il apprendra à ne pas se déterminer inconsidérément à une application suivie de remèdes, ou à une inaction parfaite qui peut devenir également dangereuse.

Les maladies régulières, poussées jusqu'à un certain degré de vigueur, demandent souvent des secours très-prompts, sur-tout chez les personnes d'un tempérament robuste. Si on ne les administre pas au plutôt, on a à craindre que les efforts redoublés de la nature étant continuellement déterminés vers les parties affectées, ne produisent quelque engorgement, ou n'y augmentent ceux qui existent déjà. M. de Bordeu croit que la saignée, les délayants, les adoucissants & les légers laxatifs, sont les remèdes qu'il s'agit d'abord d'administrer dans ce

cas : ils calment les symptômes les plus pressants, modèrent l'irritation ; & par-là l'action critique termine plus facilement la maladie, soit par sa propre force, & sans le secours d'autres remèdes, soit par le moyen de quelques autres remèdes placés à propos. Si la maladie ne cède point assez tôt aux remèdes dont on vient de parler, & qu'on ait lieu de craindre pour la vie du malade, il faut recourir aux stimulants externes les plus forts, les vésicatoires, &c. pour tâcher d'amener une révulsion heureuse pour le malade. On doit se déterminer à l'administration de ces remèdes héroïques, selon que symptômes sont plus ou moins pressants, & selon qu'ils bornent plus ou moins les efforts critiques.

L'anomalie qui paroît dans les symptômes des maladies nerveuses, marque qu'il regne un tel désordre dans les forces organiques, qu'on a tout lieu de craindre qu'elles ne puissent pas amener une crise heureuse. Des remèdes un peu actifs, administrés tout de suite dans ce cas, ne font qu'augmenter le désordre déjà existant. Ces maladies demandent donc d'abord beaucoup de tranquillité d'ame, un léger exercice proportionné aux forces du malade, les délayants, les anodins, les acides, quelques toniques, &c. & s'il survient un degré d'irritation trop considérable, on peut

se permettre quelques saignées. Ces premières conditions remplies, on peut appliquer quelques remèdes plus actifs, suivant que les circonstances les exigent, soit pour déterminer une crise, soit pour la compléter si elle s'exécute imparfaitement.

Les maladies mixtes demandent une méthode curative propre aux maladies régulières & aux maladies nerveuses, mais de manière cependant qu'on donnera la préférence aux remèdes propres à combattre le caractère dominant. Il arrive quelquefois, malgré qu'on remplisse exactement ces indications, que la maladie s'aigrit; il faut alors nécessairement changer de méthode, & recourir aux remèdes appropriés à ces cas particuliers.

En général l'art guérit les maladies, en préparant & ménageant les crises & les excréctions, ou ce qui est la même chose, en ménageant les symptômes, de manière qu'ils puissent amener une crise heureuse. Ainsi le travail du vrai médecin consiste à rendre l'excrétion ou la crise plus ou moins prompte, plus ou moins décidée.

Après ces généralités sur les maladies aiguës, on trouve quelques détails sur la fièvre maligne, que M. de Bordeu regarde comme plusieurs maladies jointes ensemble. *Un malade, dit-il, attaqué de cette maladie bien caractérisée, a tout à-la-fois le cer-*

veau embarrassé, les nerfs pris, les humeurs altérées, mal combinées; il a toutes les especes d'embarras qui peuvent être les causes de plusieurs maladies du ventre, de la tête & des autres parties. On trouve ensuite un précis des Recherches sur la Colique de Poitou, qui ont été insérées dans le Journal de Médecine, & quelques idées sur l'inflammation en général, qu'il considere comme une collection de sang faite dans une partie quelconque, avec une augmentation de chaleur & de forces dans la même partie; augmentation qui est le plus souvent l'effet d'un dérangement de quelques lames cellulaires, qui fait dans cet endroit à peu près les mêmes effets qu'une épine qui y auroit été enfoncée, c'est-à-dire qu'elle augmente prodigieusement l'action de la partie. Enfin, on trouve un chapitre sur la péripleumonie, dans lequel M. de Bordeu examine ce que Boerhaave dit de cette maladie. C'est par où l'on termine ce qui concerne les maladies aiguës.

Les maladies chroniques n'ont pas une marche aussi prompte que les aiguës. Les crises ne s'y operent que lentement, & d'une maniere imparfaite. Elles sont souvent le résultat d'une maladie aiguë mal traitée. Elles ont trois temps ou trois périodes distincts, comme les maladies aiguës; celui d'*irritation*, celui de *maturité*, & celui d'*excrétion*.

Ces deux derniers états sont singulièrement barrés, modifiés & prolongés, sur-tout dans celles où la sensibilité joue le principal rôle. M. de Bordeu les distingue en sympathiques & en idiopathiques. Les premières dépendent presque toujours de l'estomac, & sont assez souvent curables, pourvu qu'elles ne soient pas invétérées; les autres sont plus difficiles, plus opiniâtres, & très-souvent incurables. M. de Bordeu en parcourt les différentes espèces; mais il traite plus particulièrement du scorbut. Selon lui, ceux qui en sont affectés ont leurs solides singulièrement irrités, & leurs humeurs considérablement altérées; altération qu'il fait consister dans la privation de la partie albumineuse du sang; ce qui fait qu'on dit communément qu'il est dissous. Cette privation de la substance albumineuse ou de suc nourricier, le rend inerte, foible, appauvri, & fait que les parties n'ont pas le liant, la force d'adhésion qu'elles devraient naturellement avoir.

Il entre dans des détails encore plus circonstanciés sur les écrouelles: après avoir décrit ce genre d'affections, il observe que les adultes y sont sujets, mais beaucoup moins que les enfants; les habitants des villes, moins que ceux des villages; & sur-tout ceux qui habitent les lieux marécageux, les montagnes & les bords des ri-

vieres, & ceux qui se nourrissent mal. D'où il conclut que l'état des liqueurs & des solides dans les enfants est plus susceptible des dispositions écrouelleuses, quelles qu'elles soient, que dans les adultes; que ceux qui sont attaqués des écrouelles ont un très-grand rapport avec le tempérament des enfants. Mais Stahl a remarqué, d'après les anciens, que les humeurs se portoient en plus grande abondance & avec plus de force vers la tête pendant l'enfance, que pendant l'âge viril: il n'est donc pas étonnant que les enfants soient si sujets aux affections de la tête, du visage, du cou. D'un autre côté, les parties organiques sont peu développées à cet âge; elles sont molles, flasques, &c; ce qui fait que les humeurs ne peuvent pas recevoir toute l'élaboration nécessaire, & qu'elles restent, pour ainsi dire, dans une stagnation qui permet le développement d'un acide, dont on trouve toujours les humeurs des jeunes sujets plus ou moins imprégnées. Or c'est précisément dans cette disposition que consiste l'état écrouelleux.

On remarque dans les écrouelles trois temps, ou états différents: 1^o une disposition écrouelleuse encore cachée, ou peu décidée, qui caractérise le premier état: 2^o elles sont dans le second état lorsqu'elles

se montrent, & que leurs symptômes augmentent; on peut comparer cet état à celui de maturation dans les maladies aiguës: 3^o enfin elles sont dans leur troisième état quand elles sont bien caractérisées, que tout le monde peut les connoître. Il conseille dans le traitement de ces maladies l'usage des eaux minérales, telles que les eaux Bonnes en Bearn, & celles de Baresges en Bigorre, combinées avec les frictions mercurielles, comme le traitement le plus propre à guérir radicalement ces maladies; il y joint comme auxiliaires les vomitifs, & spécialement l'ipécacuanha, les purgatifs un peu irritants, tels que le séné & le jalap, les absorbants, le quinquina.

Il observe qu'il est essentiel de ne pas entreprendre le traitement de toute sorte d'écrouelleux; qu'il est souvent important de laisser aller la maladie jusqu'à un certain point, sur-tout dans le second période; de ne pas faire de trop promptes révolutions, & de ne pas se presser dans l'application des remèdes, qui ne font que donner une forte de fièvre ou d'agitation, qui doit nécessairement, pour opérer quelque bon effet, avoir un certain rapport avec celle que la nature excite pour produire une crise salutaire. D'ailleurs la révolution des âges amène souvent une guérison parfaite,

soit par les évacuations sensibles qui leur sont analogues, & quelquefois sans aucune espèce d'évacuation.

C'est parmi les maladies chroniques que M. de Bordeu place les fièvres d'accès, parce qu'il les considère comme composées, pour la plupart, de deux maladies, d'une aiguë & d'une chronique. Ce qu'il dit sur ce genre de maladie n'est pas moins intéressant que ce que j'ai rapporté jusqu'ici, mais les bornes d'un extrait ne me permettent pas de recueillir tout ce qu'on trouve d'important dans ce Recueil. Je finirai donc par observer que le reste du volume contient l'exposition de la doctrine des anciens sur les crises, que M. de Bordeu avoit insérée dans l'Encyclopédie; un abrégé de sa doctrine sur le pouls; ses idées sur les sueurs & sur les dépôts critiques, sur les humeurs en général, sur la formation des cicatrices, sur les eaux minérales d'Aquitaine, sur l'inoculation; ses recherches sur les glandes, celles sur l'articulation des os de la face; ses réflexions sur l'anatomie médicale, où l'on trouve l'ouverture de plusieurs cadavres de personnes mortes de la colique métallique; la critique de la doctrine de Boerhaave sur le pouls; enfin des observations critiques de M. Minvielle sur les différents points de la doctrine de M. de Bordeu; car cet éditeur n'est pas si fort

prévenu en faveur de cette doctrine, qu'il ne reconnoisse qu'on peut y opposer plus d'une objection. Il m'a paru cependant que la plûpart de celles qu'il fait, tombent plutôt sur la trop grande étendue qu'il suppose que M. de Bordeu donne à ses assertions : peut-être que si cet auteur eût donné un corps lié de doctrine, il les auroit réduites dans des bornes plus étroites, peut-être même les auroit-il présentées sous de nouveaux points de vue, sous lesquels il seroit difficile d'en disputer la vérité.



O B S E R V A T I O N

Sur une hydropisie enkystée du foie, trouvée dans le cadavre d'un homme mort suffoqué ; par M. ROUX, auteur du Journal.

Le cocher de Mad. ***, âgé de vingt-six ans, d'une stature assez grande, mais d'un tempérament peu robuste, vint me consulter le lundi 30 Août, pour une colique dont il avoit été pris huit jours auparavant, à la campagne où il étoit avec sa maîtresse. Il me dit que cette colique lui avoit duré trois ou quatre jours ; qu'elle étoit accompagnée de douleurs si violentes, qu'il avoit été obligé de se rouler par terre ; qu'il ne l'avoit calmée, qu'en prenant une

assez grande quantité d'huile mêlée avec de l'eau-de-vie ; qu'à la suite de cette colique il avoit eu des douleurs de reins ; mais qu'il m'indiqua , en portant sa main sur la partie latérale droite de l'os sacrum , & des dernières vertèbres lombaires. Il ajouta que deux jours avant de partir , étant dans son écurie à faire son service , il avoit eu une foiblesse qui l'auroit fait tomber , s'il ne s'étoit appuyé sur la mangeoire de ses chevaux ; que cette même foiblesse l'avoit repris le matin du jour où il me consultoit , qu'elle avoit été suivie d'un étouffement qui lui avoit duré deux heures.

L'ayant questionné , il m'apprit que son ventre étoit plutôt resserré que trop libre ; que les matières qu'il rendoit , étoient semblables à celles qu'il évacuoit en pleine santé ; qu'il avoit la bouche amère & mauvaise ; qu'il avoit eu , à différentes reprises , des envies de vomir , qu'il avoit même vomi. Ayant examiné sa langue , je la trouvai très-chargée ; son pouls me parut petit & serré , un peu irrégulier ; son ventre étoit souple , sans tension & sans douleur ; la région épigastrique étoit seulement un peu élevée : je sentis sensiblement le foie qui débordoit les fausses côtes , mais sans dureté marquée. Il me dit seulement qu'il sentoît un poids dans la région de l'estomac.

Persuadé qu'il y avoit dans l'estomac

quelques matieres qui séjournoient, & qui produisoient une partie des accidents dont je viens de faire l'énumération, je lui conseillai de boire abondamment toute la journée, de ne manger qu'un peu de potage à dîner, de prendre un lavement purgatif le soir, & quatre grains de tartre stibié en trois verres le lendemain matin. Le lavement entraîna de gros excréments bien cuits. Le vomitif fit rendre par le haut une assez grande quantité d'une eau mousseuse, mêlée d'un peu de bile & de quelques glaires; & par bas, une très-grande quantité de matiere épaisse comme de la purée, de couleur olivâtre.

Il se trouva fort soulagé par ces évacuations, se leva l'après-midi, & se crut guéri: je lui prescrivis un demi-gros de thériaque pour le soir. Je le vis le lendemain mercredi; il me dit qu'il avoit assez bien dormi, qu'il se trouvoit à merveilles, que cependant il sentoît encore quelque embarras du côté des entrailles: sa langue étoit toujours chargée, & son pouls petit & concentré; ce qui me détermina à lui prescrire pour le jeudi, une potion purgative, avec le séné, le sel d'Epsom & la manne. Cette potion l'évacua considérablement, & ces évacuations l'allégerent beaucoup, de sorte qu'il ne se plaignoit plus que d'un peu de foiblesse. Il passa la nuit sans dormir,

Le vendredi, il se leva pour reprendre son service, se croyant en état de mener ses chevaux : comme il s'habilloit, ayant voulu se baïsser pour attacher ses boucles, il tomba sans connoissance ; une pâleur mortelle couvrit son visage, ses extrémités devinrent froides & se couvrirent d'une sueur gluante. On le fit revenir avec de l'eau des Carnes, & on m'envoya chercher. J'arrivai chez lui une heure après l'accident ; je trouvai qu'il avoit repris sa connoissance, mais qu'il étouffoit ; ses extrémités étoient encore froides & couvertes de sueur ; sa respiration étoit si gênée, qu'il ne pouvoit pas parler : son pouls étoit si irrégulier & si concentré, qu'on avoit de la peine à distinguer les pulsations ; on ne sentoît qu'une espece de fourmillement sous le doigt qui touchoit l'artere. Comme il avoit eu quelque envie d'aller à la selle, on avoit envoyé chercher un lavement émollient, qu'on lui servit comme j'arrivois : ce lavement ne produisit aucun effet.

Sa respiration étant devenue un peu plus libre, il me dit qu'il sentoît dans la région de l'estomac un poids qui l'étouffoit, & & que s'il pouvoit vomir il croyoit qu'il feroit soulagé. Je le tâtai avec beaucoup de soin ; je trouvai en effet la région épigastrique un peu élevée, mais sans douleur ; je sentis le foie plus distinctement que la

premiere fois , mais sans y remarquer de dureté sensible : ayant un peu pressé sur le petit lobe , il me dit qu'il sentoît quelque chose de dur qui lui répondoit vers le dos ; il ajouta que depuis assez longtemps il ne pouvoit pas se coucher sur le côté gauche ; que lorsqu'il s'y mettoit , il sentoît un poids & un tiraillement qui l'auroient fait trouver mal , s'il ne s'étoit pas jetté sur le champ sur le côté droit ; que dans cette position il ne sentoît rien. Je reconnus aisément à ces caractères une tumeur dans le foie ; mais je ne vis pas aussi clairement l'influence qu'elle pouvoit avoir dans la production des accidents que le malade éprouvoit ; ce qui me fit soupçonner quelque complication : je crus sur-tout qu'il pourroit bien y avoir quelque chose de nerveux dans l'étouffement , qui subsistoit toujours ; en conséquence je lui fis prendre , à une demi-heure de distance , deux doses d'éther , de douze gouttes chacune , sur un morceau de sucre ; qui rendirent en effet la respiration un peu plus libre ; ce qui me détermina à lui prescrire une potion calmante avec le sel sédatif & les gouttes anodines d'Hoffmann dans de l'eau de menthe ; & , comme il sentoît toujours des envies d'aller , je lui fis administrer un lavement purgatif , qui entraîna quelques matieres fondues & bien digérées. La chaleur

revint à ses extrémités , son poulx se développa un peu dans la journée , la respiration devint de plus en plus libre , de sorte que le soir il se trouva assez bien. La nuit fut tranquille.

Le samedi matin je le trouvai encore mieux , à un peu d'accablement près ; la respiration étoit libre ; le poulx, quoique concentré , n'étoit plus aussi irrégulier que la veille , il ne se plaignoit que de sa douleur de reins & d'un poids sur l'estomac ; sa langue étoit toujours chargée. Il me demanda avec instance de le faire vomir , sentant , me disoit-il , qu'il seroit guéri s'il pouvoit se décharger du poids qu'il avoit sur l'estomac. La tumeur que j'avois découverte dans la région épigastrique , m'empêcha de souscrire à sa demande ; cependant le soulagement marqué qu'il avoit éprouvé de toutes les évacuations , me persuada aisément que s'il y avoit quelque moyen de calmer les accidents qu'il éprouvoit , c'étoit de les entretenir. En conséquence , je prescrivis pour le lendemain dimanche , deux grains de tartre stibié dans deux pintes d'eau , qu'on lui feroit prendre par verrées dans la journée. La garde ayant un peu pressé les premières prises , il vomit une ou deux fois , & fut évacué assez abondamment par bas avec un soulagement marqué. Il n'avoit plus d'étouffement , il sentoit moins le poids

qu'il disoit avoir sur l'estomac. Il fut assez gai l'après-midi, il plaisanta même avec ses camarades; mais le soir sur les six heures, se trouvant seul avec sa garde, il fut pris d'une nouvelle foiblesse, & d'un étouffement qui le fit périr en un quart d'heure.

Ayant obtenu la permission de le faire ouvrir, je remarquai d'abord que toute la peau du dos & des flancs étoit ecchymosée; que ses mains, & sur-tout l'extrémité de ses doigts, ainsi que le gland, étoient noirs, & comme inondés de sang épanché sous la peau. Il avoit dans l'aîne droite une cicatrice qui découvrit qu'il avoit eu un bubon.

A l'ouverture de l'abdomen, je trouvai l'épiploon fondu & comme phlogosé, la grande courbure de l'estomac & les intestins grêles tout ecchymosés comme la peau, mais sans véritable inflammation ni gangrene. Il y avoit dans les intestins grêles deux intus-susceptions sans étranglement.

Le foie étoit très volumineux, & débordoit de plus de trois doigts les cartilages des fausses côtes. Je trouvai dans la partie concave du gros lobe, ou du lobe droit, une tumeur très-considérable, dans laquelle je sentis une fluctuation très-marquée: y ayant plongé le scalpel, il en jaillit une eau claire, limpide, qui avoit une légère teinte verte. Ayant prolongé l'incision, je découvris une cavité qui pouvoit avoir quatre
pouces

pouces de diametre ; l'intérieur en étoit blanc & calleux ; ressemblant assez exactement à l'intérieur d'un gigier de volaille , dont on a enlevé la tunique interne. Elle étoit tapissée intérieurement d'un kyste qui n'y adhéroit que par un tissu cellulaire extrêmement délié & très-lâche ; de sorte que je n'eus aucune peine de l'enlever tout entier. Il étoit blanc , assez épais , ne paroissoit avoir rien d'organique , & se laissoit déchirer au moindre attouchement. Ce kyste pouvoit bien contenir une chopine d'eau. La vésicule du fiel étoit presque vuide ; le corps du foie étoit mollasse ; & d'une couleur plus foncée que dans l'état naturel. La ratte étoit dure , de couleur bleue , & l'intérieur parfaitement noir.

Ayant passé à l'examen de la poitrine , le cœur me parut avoir un volume plus considérable que dans l'état naturel. Le péricarde ne contenoit pas une seule goutte d'eau ; il étoit même adhérent à la plus grande partie de la surface du cœur , par un tissu cellulaire assez lâche pour qu'on pût le difféquer sans endommager ni l'un ni l'autre. L'oreillette droite étoit très-distendue ; ses parois étoient si minces , qu'on ne les distinguoit point de celles des deux veines caves. Sa surface intérieure n'avoit pas ces brides qu'on y remarque commu-

nément, & qui la rendent inégale ; elle étoit lisse comme celle de l'oreillette gauche , ou comme sa surface extérieure. Quoiqu'il y eût quelques fibres charnues , on l'auroit au premier aspect regardée comme entièrement membraneuse ; elle ne formoit point le rebord qu'on remarque ordinairement sur la base du ventricule droit , mais s'implantoit comme une simple veine à l'orifice du ventricule ; il n'y avoit que son appendice qui conservât quelque apparence de la structure des oreillettes , par ses fibres charnues plus sensibles , & par la saillie qu'elle formoit sur la naissance de l'artere pulmonaire. Il en étoit à peu près de même de l'oreillette gauche , il n'y avoit que son appendice qui conservât sa structure naturelle. Quant aux ventricules du cœur , le gauche étoit sensiblement plus grand que le droit , ils étoient très-flasques & très-mous l'un & l'autre.

Je découvris , sur le milieu de la paroi antérieure du sinus de la veine cave , un petit corps cartilagineux , qui commençoit à s'ossifier ; sa forme étoit assez irrégulière , il jettoit comme des racines çà & là ; il étoit à peu près de la grosseur d'une fève de haricot. Je trouvai en outre , entre les premières ramifications de l'artere pulmonaire , une concrétion pierreuse tendre &

molle, renfermée dans un kyste, & qui pouvoit avoir la grosseur d'une fève de marais.

J'observai avec quelque étonnement que le cœur étoit presque vuide de sang, & que la petite quantité de celui que j'y trouvais étoit noir & entièrement dissous, de sorte que je n'y apperçus pas le plus léger vestige de concrétion. Les vaisseaux coronaires étoient absolument vuides.

Les poumons me parurent à la première inspection entièrement ecchymosés, sur-tout à la partie supérieure & postérieure du lobe gauche, qui en étoit toute noire, ainsi que la portion de la plevre qui y répondoit : cette tache n'étoit point une tache de gangrene, mais une véritable ecchymose, comme je m'en assurai en ayant essayé de déchirer les parties qui en étoient affectées. La surface du poumon droit, qui étoit moins ecchymosée, présentait comme une espèce de réseau formé par des lignes noires, qui renfermoient dans les mailles quelles formoient, des espaces blanchâtres ou moins injectés de sang : d'où je crus pouvoir conjecturer que l'épanchement s'étoit fait principalement dans le tissu interlobulaire. Cet épanchement s'étoit sans doute communiqué de proche en proche dans les vésicules bronchiques, puisqu'en coupant la bronche gauche, il en sortit une assez grande

quantité de sang dissous, comme celui que j'avois trouvé dans le cœur.

L'un & l'autre lobe, sur-tout le droit, étoient adhérents à presque toute la surface de la plevre, & sur-tout au diaphragme, dont il n'étoit pas possible de les détacher sans les déchirer. Il n'y avoit aucun vestige d'épanchement, ni dans les cavités de la poitrine, ni dans celle du bas-ventre.

M'étant informé des autres domestiques de la maison, qui l'avoient connu depuis sa plus tendre enfance, s'il n'auroit pas eu quelque maladie qui eût pu donner lieu à tous ces désordres; ils m'ont assuré qu'il ne s'étoit jamais plaint que d'une foiblesse d'estomac & de rhumes fréquents, qu'il traitoit ordinairement lui-même.

Quoi qu'il en soit, il paroît évident que ce malheureux a été étouffé par l'épanchement de sang qui s'est fait dans ses poumons, affoiblis par l'état de gêne où devoit les tenir la grande faille que le diaphragme, repoussé par le foie, faisoit dans la poitrine; c'étoit sans doute cet épanchement qui avoit commencé depuis quelque temps, qui étoit la cause des étouffements qu'il a éprouvés à trois différentes reprises. Je ne crois pas qu'il soit nécessaire de supposer qu'il se soit fait des ruptures dans les vaisseaux, pour donner lieu à une si grande extravasation; l'état de dissolution

où étoit le sang, étoit plus que suffisant pour lui permettre de s'échapper de toutes parts ; & c'est à cela qu'il faut attribuer l'état d'ecchymose où se sont trouvés presque tous les viscères , & même une partie de la peau. J'ai supposé que l'épanchement qui avoit produit l'étouffement s'étoit fait dans le tissu interlobulaire du poumon , sans cela , il seroit difficile de concevoir qu'il n'eût pas rendu de sang par la bouche , avant ou après sa mort.

Il est bien évident qu'aucun secours humain ne pouvoit le rendre à la vie , à l'époque où il a demandé du secours ; les évacuans que j'ai employés n'ont paru le soulager , que parce qu'en vidant l'estomac & les intestins , le foie, mis un peu plus à l'aise , n'a plus comprimé si fortement les poumons. Mais, d'un autre côté , les secousses du vomissement n'ont-elles pas contribué à rendre l'épanchement plus considérable ? Je ne le crois pas ; je pense au contraire ; qu'en réveillant le ton des parties , elles ont pu contribuer à faire rentrer quelque portion de sang épanché dans ses propres vaisseaux. Quoi qu'il en soit , il est certain qu'ils ne pouvoient pas remédier au désordre qui troubloit cette machine. La saignée n'auroit pas été plus efficace ; & on ne manque pas d'observations qui démontrent qu'elle augmente les hémorra-

gies qui viennent de la dissolution du sang ; comme celles qu'on observe dans les scorbutiques ; d'ailleurs elle paroïssoit évidemment contre-indiquée par l'état du pouls.

OBSERVATION

Sur une hydropisie de poitrine , guérie par la poudre des cantharides prise intérieurement ; par M. DEFOS , Conseiller du roi , & son Médecin ordinaire au département d'Alby.

Vehementi malo , nisi æquè vehemens auxilium succurrere non potest. L. II , page 84, AUR. CORN. CELSI.

L'expérience la plus solide sans le raisonnement , formeroit des empiriques fort dangereux ; & le raisonnement le plus juste sans l'expérience , conduiroit dans une théorie non moins redoutable. Quoique la médecine soit la science la plus difficile , & qu'elle ne soit pas encore parvenue au degré de perfection dont elle est susceptible ; appuyée sur ces deux colonnes , on voit avec satisfaction qu'elle acquiert chaque jour un nouveau lustre , par les nouvelles découvertes qu'on y fait. Le médecin jaloux de sa réputation , plus jaloux encore du bien de l'humanité , doit faire tous ses efforts pour arracher du sein de la nature les trésors inestimables qu'elle ne cesse de lui ca-

cher. Le médicament que j'ai employé dans une maladie des plus opiniâtres & des plus difficiles à guérir, n'est pas nouveau ; mais son application dans le cas que je vais décrire est assez rare , pour mériter d'être publié : appuyé d'ailleurs sur l'avis de mon très-cher maître (a) , j'osai donc prescrire ce remède : avec un pareil guide & un peu de discernement , un praticien peut-il être timide ? Conduit par ce flambeau de la médecine , dans une maladie aussi obscure , les personnes de l'art ne m'accuseront point de témérité , & avoueront au contraire qu'on peut , à l'exemple des Van - Swieten & des Storck , essayer de donner aux grand maux des grand remèdes (b). Quelle douce satisfaction , lorsque la nature seconde les vues de son interprète , & le favorise d'un heureux succès ! C'est le triomphe le plus flatteur pour le ministre de la santé , & en même temps la récompense la plus solide de son travail.

(a) En 1767 je fis un cours de matière médicale sous M. Petit , docteur-régent de la Faculté de médecine de Paris , professeur d'anatomie au Jardin du Roi , membre de l'Académie des Sciences , &c. où il conseilla les cantharides prises intérieurement , & même appliquées extérieurement sur les cuisses sous forme de vésicatoires , comme un excellent remède contre l'hydropisie de poitrine.

(b) *Vehementi malo nisi , &c.*

Mais de quelle confusion & de quelle honte ne doit pas être couvert ce faux partisan de la nature, qui, guidé par un empirisme aveugle, ose conduire de ce pas chancelant la marche des maladies les plus rebelles (a) ! « Le public cré-
 » dule, & se laissant ainsi conduire, avale
 » un remède comme on prend un billet
 » de loterie : le succès en est tout aussi
 » douteux. Quelle confiance aveugle, ou
 » quel mépris de la vie ! Si tous les hommes
 » étoient vertueux, ils n'auroient point la
 » fureur d'exercer une profession qui exige
 » des connoissances très-étendues, & qu'il
 » leur a été impossible d'acquérir sans une
 » étude longue & réfléchie (b). » Avec
 un peu moins d'amour-propre, qu'ils ap-
 prennent à se méfier d'eux-mêmes ; & con-
 duits par une méthode plus assurée, qu'ils
 apprennent encore à s'écarter quelquefois
 de la pratique ordinaire, si connue par la
 plûpart des chirurgiens de village, & si suivie
 par les médecins routiniers, toujours fort ha-
 biles à avilir, sous les dehors séducteurs d'une
 honnête bienfaisance, la noblesse d'un art qu'il
 ne rougissent point d'exercer en rampant,

(a) *Non credunt posse eum scire quomodo morbos curare conveniat, qui unde sint ignoret.* Præf. 41, p. 4. AUR. CORN. CELSI.

(b) Voyez le Journal de Médecine du mois de Mai, année 1766.

pour assouvir des desirs enflammés sans doute par un sordide intérêt. Ah ! que le sort d'un médecin instruit est à plaindre , lorsqu'il trouve sur ses pas des personnes d'une aussi mauvaise fabrique , puisqu'il trouve en même temps à combattre l'ignorance & le préjugé !

Je fus appelé, le 4 Décembre 1770 , pour voir mademoiselle Lemosy , fille de feu sieur Marc Lemosy, maître en chirurgie de cette ville , âgée de soixante ans , qui étoit dans le plus triste état ; ainsi que je vais le faire voir. M. Mariés, mon confrere, étant tombé malade , je fus prié, de la part de ladite demoiselle, de lui donner au plutôt du soulagement ; ce que je lui promis (a).

Je trouvai ladite malade assise sur son lit, le tronc courbé en devant , & ne pouvant respirer que dans cette situation : pour cette raison, elle ne pouvoit se coucher sur aucun côté ; & , si elle essayoit de se coucher sur le côté gauche , ou le moins malade , elle ressentoit une difficulté de respirer insupportable , avec palpitation de cœur & une sueur des plus abondantes, accompagnée d'un foiblesse si grande , que , si elle eût resté davantage couchée sur ledit côté , elle seroit

(a) *Ut alimenta sanis corporibus agricultura, sic sanitatem ægris medicina promittit.* Præf. L. 1, AUR. CORN. CELSI.

tombée en syncope. Les mains & les extrémités inférieures étoient enflées jusqu'aux parties naturelles, elle ne dormoit ni nuit ni jour ; & si le sommeil existoit quelquefois, ce qui étoit fort rare, il étoit bientôt interrompu par une suffocation subite. Elle avoit de plus un mal-être sans intermittence ; le visage étoit fort pâle, & le pouls petit, enfoncé & fort lent ; les urines en petite quantité, & briquetées ; la peau sèche, & la toux fréquente.

Eu égard aux symptômes ci-dessus détaillés, il ne me fut pas difficile d'établir le diagnostic de la maladie. Cela fait, j'interrogeai la malade sur les remèdes qu'elle avoit déjà pris. Je voulus me conformer à la pratique de mon très-cher maître : en conséquence, je lui conseillai de prendre pour toute nourriture, deux fois par jour, une prise d'un bouillon fait avec le veau ou le mouton, & quelques herbes potagères légèrement apéritives ou savonneuses ; elle mangeoit même quelque petit morceau de viande rôtie ou grillée ; & , pour boisson ordinaire, elle ufoit d'une tisane faite avec les racines de houx-frélon, de fenouil, & les feuilles de fumeterre, de cerfeuil & d'ysope, adoucie par quelques cuillerées de miel. Ce régime a été continué pendant tout le traitement de la maladie. Je lui prescrivis le même jour, 4 Décembre, la mixture sui-

vante, à prendre chaque heure par cuillerées.

R̃. Aq. lilior. uncias quatuor.

Syrup. à quinq. rad. apr.

Olei amygdal. dulcium,

Oximet scillit.

Aq. naphæ, ana unciam unam.

Kerm. mineral. granum unum.

Fiat s. a. mixtura.

Les mêmes remèdes furent continués le 6 & le 7. Elle fut purgée le 8, avec la médecine ci-dessous décrite.

R̃. Folior. fenn. drachmas duas.

Sal admirabil. Glauber. drachmam unam.

Syrup. à rhamno cathart., unciam unam.

Jalap.

Pulver. de tribus. ana grana duodecim.

Fiat. s. a. potio cathartica ex præscripto sumenda.

La veille & le soir du purgatif, la malade prit deux drachmes de confection alker-mès, délayées dans une cuillerée de bon vin : mais voyant que la maladie restoit dans le même état, & qu'il y avoit du péril dans la demeure, je me déterminai le 9 à lui faire prendre la mixture suivante ; bien résolu que si les cantharides, prises sous cette

332 OBS. SUR UNE HYDROPIE

forme , ne produisoient pas un heureux effet, de lui faire appliquer sur la partie latérale interne de chaque cuisse, un large emplâtre vésicatoire, bien saupoudré avec la poudre des cantharides.

R̄. Succi depurat. folior. chæresol. uncias octo.

Syrup. à rhamn. cathart.

Oximet scillit. ana unciam unam.

Cantharid. pulverat.

Kerm. mineral. ana granum unum.

Fiat s. a. mixtura.

La même mixture, mais moins copieuse; fut ordonnée le 11 à huit heures du matin : le 12, la même médecine fut réitérée; & le 13 la même mixture, mais avec addition d'un grain de cantharides; elle fut encore purgée le 15, comme ci-dessus, ainsi que le 21; mais il fut ajouté à cette dernière médecine, demi-once sirop de noirprun: le 23, je lui conseillai la mixture ci-dessous décrite, dont elle prenoit une cuillerée de trois en trois, & quelquefois de quatre en quatre heures.

R̄. Syrup. à rhamno cathart. uncias duas.

Oximet. scillit.

Ol. amygdal. dulc.

Aq. naphæ, ana unciam unam.

Cantharid. pulverat. grana tria.

Fiat s. a. mixtura.

Le 25, le purgatif fut le même que le précédent; il y fut ajouté seulement demi-once d'écorce moyenne de sureau. Le seul régime apéritif ci-dessus prescrit, fut suivi jusqu'au 3 de l'année 1771, lequel jour je lui conseillai deux verres d'apozeme fait avec les racines de garance, de houx frêlon & de patience; les feuilles de cerfeuil & de chicorée, où j'ajoutois une once sirop de noirprun, & autant d'oxymel scillitique: ledit apozeme fut continué pendant sept jours consécutifs; & le 12, la malade fut purgée avec une médecine faite avec le séné, le sel de Glauber, la rhubarbe & la manne, le tout prescrit à la dose ordinaire: le vin d'absinthe, dont elle prit un verre pendant quelques matins, finit la cure de cette maladie épineuse.

OBSERVATION

Sur le germe de la petite-vérole; par M. FARJON, médecin de l'Hôtel-Dieu de Montpellier.

Les anciens médecins ont cru que nous portions en nous le germe de la petite-vérole. Plusieurs médecins modernes ont adopté ce sentiment: ils sont dans la ferme persuasion qu'une altération particulière de l'air, que les miasmes varioleux qui s'éle-

vent des corps de ceux qui en sont affligés ; que le levain qu'on introduit par le secours d'une légère incision, ou d'une piquure, procurent le développement de ce germe, qui produit, eu égard à sa quantité & à sa qualité, les différentes especes de petite-vérole : ils sont encore persuadés que les complications peuvent en altérer la nature & le caractère, & les rendre plus dangereuses, & souvent mortelles.

Parmi les modernes, il en est d'aussi célèbres que les premiers, qui pensent que ce germe est imaginaire ; qu'il n'existe pas plus chez nous, que celui de la peste ; que l'air charrie les miasmes varioleux, ou germe de la petite-vérole ; que, par son secours, il est porté d'un lieu à l'autre ; qu'il se répand par le linge, les habits des personnes qui en ont été infectées ; qu'on pourroit se préserver de cette cruelle maladie, & même l'éteindre, en interceptant tout commerce avec les personnes & les lieux où l'épidémie regne ; en formant des barrières ; en brûlant les habits & les linges des personnes qui l'ont effuyée, en un mot en prenant les mêmes précautions qu'on prend en temps de peste.

Si nous ne portons point le germe de cette maladie, on ne peut point disconvenir que nous ne naissions du moins presque tous avec une disposition particulière à la contracter ; disposition qu'on perd après avoir

eu la petite-vérole ; puisqu'on n'est plus exposé (pour l'ordinaire) à la contracter une seconde fois , lorsqu'on l'a eue naturellement , ou par insertion , quoiqu'on ne fuie pas les lieux où regne l'épidémie , qu'on commerce avec les personnes qui en sont affligées , qu'on les touche & qu'on les serve.

L'observation que je mets sous les yeux du public , paroît prouver en faveur des anciens.

Mademoiselle Pierron , âgée de 21 ans , logée à la descente de la Blanquerie , enceinte de neuf mois , a eu une grossesse des plus heureuses. Les douze derniers jours de sa grossesse , elle sentoit un mal-aise qu'elle ne pouvoit définir , sans cependant que sa santé parût être altérée. Elle est accouchée très-heureusement , le 8 Juillet 1774 , à trois heures du soir , d'une fille qui a vécu demi-heure. Cet enfant bien constitué étoit couvert de pustules de petite-vérole , qui avoient suppuré. Ces pustules étoient discrètes , en nombre aux jambes & aux pieds , aux avant-bras & aux mains ; il n'y en avoit que trois ou quatre à la face , quelques-unes au-devant de la poitrine , & sur la surface du bas-ventre ; elles étoient en plus grand nombre au dos , & à la partie supérieure des fesses.

Ces pustules étoient très-relevées au sortir

du ventre de la mere , elles se flétrirent un peu après la mort de l'enfant. M. Alquier , chirurgien gagnant maîtrise à l'Hôtel-Dieu , en perça quelques-unes d'abord après la naissance ; il en sortit un pus blanc & épais. Je lui en fis percer quelques autres à cinq heures du soir , soit aux pieds , soit aux bras , soit aux mains , en présence de MM. Rivéro , Kennedy , Garcia-Fernandez , & Barrau , docteurs en médecine , & de M. Balguies , étudiant en chirurgie ; il en sortit un pus blanc , épais & d'une bonne consistance.

La nature du pus , la figure des pustules , la peau blanche dont elles étoient recouvertes , nous ont convaincu que cette petite-vérole étoit au neuvieme ou dixieme jour de l'éruption.

Mademoiselle Pierron eut la petite-vérole à l'âge de dix-neuf mois. Ce fait m'a été assuré par sa mere , présente lorsque je vis cet enfant. Pendant sa grossesse , elle n'a vu , ni donné ses soins à aucune personne affligée de cette maladie , quoiqu'elle regne depuis plusieurs mois en cette ville.

L E T T R E

Ecritte le 10 Août à M. GARDANE , auteur de la Gazette de Santé , docteur-régent de la faculté de médecine de Paris ,

à l'occasion de celle de M. DUBOSQ, médecin, insérée dans sa feuille du 28 Juillet ; par M. PEYRILHE, docteur en médecine en l'université de Toulouse, membre du collège de chirurgie de Paris, de l'Académie des Sciences de Toulouse & Montpellier.

MONSIEUR,

Je desirois des autorités qui confirmassent de plus en plus l'efficacité des alkalis volatils contre les maladies vénériennes, & je n'en avois pas. M. Dubosq a bien voulu prendre la peine de m'en chercher ; je l'en remercie ; & vous, Monsieur, d'avoir publié sa lettre. Je terminerois ici la mienne, si vous ne m'appreniez que ce médecin promet une suite à ses recherches. Comme c'est le desir d'être utile à l'humanité qui anime M. Dubosq, & que j'ai été conduit par le même motif, j'ai cru devoir l'aider à rendre le travail qu'il projette plus utile encore, s'il est possible, que celui dont vous venez de rendre compte. Il ne faut, je pense, pour y réussir, que lui faire bien envisager la question présente ; il me semble qu'il l'a mal saisie.

En effet, il ne s'agit pas de sçavoir si quelque auteur a avancé que les alkalis volatils pouvoient trouver place dans le traitement de la vérole ; mais de prouver que

ces sels ont été reconnus capables de guérir la vérole générale ; qu'ils ont été annoncés comme tels , & employés *comme instrument unique d'une méthode anti-vénérienne quelconque*. Au moins , est-ce cette précieuse découverte que j'avois en vue , lorsque j'écrivis la note que voici (a).

« Je m'attends , si mon remede est ac-
» cueilli , qu'on essaiera de me prouver que
» d'autres ont eu la même idée. Peut-être
» en effet , est-elle consignée dans quelque
» écrit que je n'ai pas lu ; peut-être même
» dans quelque ouvrage que j'ai eu dans les
» mains. Tout cela est assurément très-possible ; mais ce qui est constamment vrai , c'est
» que je ne la dois qu'à moi. Si quelque grave
» auteur a conseillé l'alkali volatil , comme
» agent suffisant de la curation de la vérole
» générale , tant mieux pour le remede ;
» les gens instruits de cette anecdote ré-
» pugneront d'autant moins à l'adopter.
» Quant à moi , il m'importe peu qu'on
» m'accorde ou qu'on me refuse l'honneur
» de la découverte , je suis très-éloigné de
» vouloir m'en faire un mérite. Si j'avois
» quelque prétention , ce seroit celle d'ac-
» quérir , par la publication d'un remede que

(a) Nouveau remede contre les maladies vénériennes , tiré du regne animal , ou Essai sur la vertu antivénérienne des alcalis volatils. A Paris, chez Didot le jeune , 1774 , page 17.

» je crois inconnu & bon , l'estime des hon-
 » nêtes gens , &c. »

Vous voyez par ce fragment, Monsieur , que j'avois prévu les recherches présentes & futures de M. Dubosq. Vous voyez encore fort clairement le plaisir que j'aurois d'apprendre que quelque auteur recommandable eût conseillé avant moi l'alkali volatil , comme instrument unique de la curation de la vérole générale. C'est donc là ce que j'invite M. Dubosq à chercher , ce qu'il importe qu'il trouve , & ce que sa profonde érudition me fait espérer qu'il ne cherchera pas en vain.

Car , entre nous , Monsieur , tant qu'il se bornera à lire , dans la table de *Lémery* , principalement destinée à fixer les doses des remedes , que la chair de vipere , son sel volatil , son esprit & son eau sudorifique , médicaments de tout temps réputés mondificatifs & alexipharmques , peuvent trouver leur application dans les maladies vénériennes ; & dans J. *Ernestus* , que *le sel fixe d'absinthe* peut être associé aux remedes antivénériens , je n'en croirai pas pour cela l'efficacité du mien plus solidement établie. En effet , de ces deux citations , la première ne prouve pas même que la propriété antivénérienne des alkalis volatils ait été entrevue par *Lémery* ; & l'on ne voit pas ce

que la seconde peut avoir de commun avec la découverte de cette propriété.

Je suis peiné en vérité du tourment que se donne M. Dubosq, pour trouver ailleurs l'idée de ma découverte, & sur-tout de l'infructuosité de ses recherches, & je veux l'en dédommager : il sçaura donc que Deleboé-Sylvius a fait plus que Lémery, car au moins a-t-il nommé les alkalis volatils par leur nom. *Sed corrigendæ aciditati, in veneré lue peccanti, conducere quoque novi, & quidem per experientiam non tantum radicum, corticum, lignorum, & præsertim aromaticorum decocta, sed salia quoque lixiva, & præsertim volatilia, quæ proinde medicinam facientibus commendo. Usus, inquam, salium volatilium frequens, plurimum præstat in correctione ac emendatione, tum spiritûs acidi, tum pituitæ viscidæ in lue veneré peccantis.* p. 676 Elzevir.

Que M. Dubosq s'escrime avec les armes que je lui fournis, qu'il tire de ces passages le parti qu'il pourra ; quant à moi, ce n'est pas encore là ce que je desirerois, par ce que ce que dit Deleboé de la propriété des alkalis volatils porte sur l'antique supposition de l'acidité du virus vénérien, à laquelle, comme vous sçavez, depuis longtemps on ne croit plus.

Convenez en effet, Monsieur, que ces

autorités sont bien vagues & bien indéterminées, & sur-tout qu'elles vous auroient paru bien frêles si j'en avois fait la base de la propriété antivénérienne des alcalis volatils : convenez encore avec moi, qu'on passeroit bien des fois sur de pareilles allégations avant d'y reconnoître la découverte que j'ai publiée; & convenez qu'il y a bien de la rigueur de la part de M. Dubosq, à me refuser la satisfaction d'appeller *ma méthode* de guérir la vérole par les sels alkalis volatils & *nouvelle* & *mienne*. Je la croyois uniquement à moi en la publiant; & le peu de succès des recherches de M. Dubosq ne peut, comme vous sentez à merveille, que me fortifier dans mon opinion.

Trouvez donc bon, Monsieur, & faites agréer s'il vous plaît à M. Dubosq, que *ma méthode* me reste, & qu'elle conserve long-temps encore toute la fraîcheur de la jeunesse; & ne souffrez pas que le seul desir qu'il a de la voir vieille & hors de mode, la fasse passer inhumainement, en un instant, du berceau à la décrépitude. Je suis, &c.

P. S. Cette lettre ayant été mutilée dans la Gazette de Santé, j'ai cru devoir la remettre sous les yeux du public, telle que je l'ai écrite, & me plaindre en même temps de l'inexactitude qui m'y contraint. Quel homme inattentif que l'imprimeur de cette

Gazette ! D'abord, il *postdate* ma lettre de plusieurs jours , assurément sans dessein , & défigure mon nom par-tout où il l'écrit , épuisant en cela presque toutes les combinaisons dont sont susceptibles les lettres qui le composent. Ensuite , il me dépouille de mes titres : il en est un sur-tout , que je revendique fortement , c'est celui de docteur en médecine. Il y a vingt ans qu'il me fut accordé par une faculté que j'estime & que j'aime , & j'ai travaillé toute ma vie à le mériter ; deux puissants motifs pour qu'il me soit cher ! Plus bas , j'indique un ouvrage de ma composition , d'où je transcris une note ; & cet inattentif imprimeur supprime cette indication , sans s'embarraffer que le texte conserve un sens , ou qu'il n'en ait aucun. Enfin , il tronque ma lettre sans pitié.

Laissons - là cependant cet imprimeur , qui vraisemblablement ne lira pas mes plaintes , & disons un mot de l'éditeur de la Gazette. Celui-ci *m'invite à répondre aux raisons par lesquelles M. Dubosq combat ma théorie , sur la maniere d'agir des médicaments anti-vénériens*. Auroit-il oublié que M. Dubosq n'a pas même essayé de combattre la théorie dont j'ai fait usage , *par des raisons* au moins publiées dans ses feuilles ? ou , seroit-ce encore un tour de ce maudit imprimeur ? Auroit-il

tronqué la lettre du médecin, comme il a mutilé la mienne ? Cette dernière conjecture n'est pas sans vraisemblance ; car l'éditeur n'est pas homme à dire inconsidérément que M. Dubosq a donné des raisons dans sa lettre, tandis que la plus scrupuleuse recherche n'y en découvre aucune.

Au reste, c'est gratuitement que ces MM. me font honneur de l'invention de cette théorie. Je n'abuserai pas de leur générosité : je déclare donc qu'elle n'est point à moi ; & ces MM. s'en convaincront aisément, s'ils prennent la peine de revenir sur leurs anciennes lectures. Qu'elle bizarrerie ! D'un côté, ils m'attribuent ce qui n'est point à moi ; & de l'autre, ils me disputent ce qui m'appartient incontestablement !

Quant au différend principal, si l'éditeur est suffisamment autorisé par M. Dubosq, il est absolument terminé. J'avois dit dans ma lettre, en transcrivant mon propre ouvrage, qu'il s'agissoit, pour me dépouiller de l'honneur de l'invention, s'il est vrai toutefois qu'un heureux hasard honore un inventeur ; qu'il s'agissoit, dis-je, de *prouver que les alkalis volatils ont été employés comme instrument unique d'une méthode antivénérienne quelconque* ; & l'éditeur répond avec autant de franchise que de vérité : *Aucun auteur n'a eu cette prétention ; elle appartient en entier à M. Peyrilhe.* M. Du-

boſq ne l'a jamais conteſtée, (je l'avois cru) & nous croyons qu'elle ne le fera jamais par aucun praticien. Peut-on être plus complètement d'accord ?

Avec de la bonne foi, il eſt difficile que la diſpute dure long-temps : la vérité ne tarde pas à ſe montrer à ceux qui la cherchent ſincèrement ; & bientôt l'un des deux partis, reconnoiſſant ſon tort, l'avoue & ſe tait.

OBSERVATION

*Sur une Plaie d'arme à feu ; par Monsieur
POUMEL, chirurgien à Coincy-l'Abbaye.*

Je fus appellé, au commencement d'Octobre 1772, pour donner des ſecours au nommé Doctrinal, âgé de quarante-huit ans, d'un tempérament aſſez robuste, qui venoit de recevoir ſur la poitrine un coup de fuſil chargé pour un lièvre, à un pas ou deux de diſtance. Le *ſternum* fut exactement partagé en deux parties, vis-à-vis les deuxieme & troiſieme côtes. La plaie s'éendoit depuis la partie latérale gauche près de la tête de l'*humerus*, juſqu'au côté droit, un pouce au-delà du *ſternum*. La ſituation du bleſſé, la direction du fuſil, & la convexité de la poitrine étoient telles, que le coup a été porté aſſez obliquement, pour que les

poumons n'aient pas été lésés. La plus grande partie du plomb s'étoit arrêtée dans le *sternum*, le reste dans les muscles & les côtes. Je fis d'abord de grandes incisions pour faire dégorger la plaie, & j'enlevai une douzaine d'esquilles, & une vingtaine de grains de plomb. Ensuite, après l'avoir bien exactement lavée, en donnant au malade une situation convenable, je la couvris de charpie sèche, principalement les endroits où il y avoit des vaisseaux ouverts, & je mis sur le tout un grand cataplasme fait avec la mie de pain & la fleur de sureau. Quelques heures après, le pouls s'étant un peu élevé, je fis une petite saignée du bras, & j'ordonnai une tisane délayante & adoucissante. Pour remédier à l'engorgement & à la rougeur des bords de la plaie, j'ai continué le même cataplasme pendant quelque temps. Le troisieme jour la fièvre augmenta sans accident. La suppuration commença à s'établir. Bientôt les os furent à découvert. Pour en obtenir l'exfoliation, je me servis de plumaceaux chargés de basilicum, & pour le reste d'un digestif ordinaire, auquel j'ai ajouté le baume d'Arcæus. Les huit premiers jours se passerent très-bien; mais le neuvieme, il survint un délire qui dura dix-huit heures, & qui fut suivi d'un espece de *coma vigil*. Le sentiment, le mouvement paroissoient tout-à-fait per-

du; les extrémités étoient roides & froides : j'appliquai auffi-tôt deux grands emplâtres de vésicatoires fur les gras des jambes, qui produifirent tout l'effet defiré, foit en procurant un fuintement abondant, (la fuppuration étoit dérangée,) foit en portant leur action fur le genre nerveux, qu'un pareil coup avoit dû vraifemblablement affecter. Retiré de cet état, je recommençai mes panfemens comme à l'ordinaire. Je fis des injections que je rendois plus ou moins émollientes, plus ou moins déterfives, fuivant l'indication. Tous les jours je détachai quelques esquilles & j'enlevai quelques grains de plomb. Bientôt je bannis toute efpece d'onguent. J'ai continué le feul bafilicum, dont j'ai retiré un grand fecours pour l'exfoliation. J'ai dit plus haut que le *sternum* fut partagé en deux parties : la portion inférieure jouiffoit du mouvement procuré par la refpiration, tandis que la fupérieure reftoit immobile. Je mis en ufage tous les bandages que je pus imaginer pour le contenir; mais la gêne qu'ils occasionnoient m'ôterent tout efpoir de pouvoir réuffir par ce moyen. La plaie refta fiftuleufe. Je prescrivis tout le repos poffible, un régime convenable, une tifane vulnéraire apéritive. Les injections ne furent pas ménagées, & d'autres petits foins que les circonftances pouvoient exiger. Au bout

SUR UNE PLAIE D'ARME A FEU. 347
d'un an environ, j'ai eu la satisfaction de
voir la plaie parfaitement réunie. Aujourd'hui cet homme jouit d'une bonne santé,
& travaille dans les champs comme à son
ordinaire.

OBSERVATION

*Sur une Hernie inguinale ; par M. RAIL-
LARD, maître en chirurgie à Néronde
Berry-Bourbonnois.*

Le 5 Septembre 1773, je fus appelé
pour voir le nommé Gagé, garçon labou-
reur du village de Ruffit, paroisse de Ten-
drou, âgé de vingt-trois ou vingt-quatre
ans. Il étoit travaillé depuis trois jours d'une
colique des plus violentes, occasionnée par
une hernie inguinale, accompagnée de
tous les accidents d'étranglement (a). La
tumeur étoit située à droite, grosse à peu
près comme le poing, dure, inégale, pres-
que sans douleur ; le ventre étoit tendu &
un peu douloureux ; le malade vomissoit
de temps à autre des matieres fécales ; il
avoit fréquemment des hoquets, & vomif-

(a) J'appris du malade que souvent il avoit
fait rentrer lui-même sa hernie, mais qu'il n'avoit
jamais pu venir à bout de le faire entièrement.
Ce n'est qu'après avoir fait beaucoup de tenta-
tives pour faire rentrer la tumeur, que le malade
me fit appeller.

soit les aliments à mesure qu'il les prenoit.

Mes premières tentatives furent de faire rentrer la tumeur par le moyen du taxis, mais ce fut en vain que je le mis en usage. J'eus recours à des lavements purgatifs, soupçonnant avec raison que l'étranglement venoit par l'engouement des matières: après que le malade en eut pris deux, je le remis dans une situation telle que l'anneau & les muscles du bas-ventre fussent dans le plus grand relâchement, (comme j'avois déjà fait.) Je tentai de nouveau le taxis: la tumeur rentra en partie, mais les accidents persistoient toujours. Je demandai au malade si ce qui paroïssoit encore de la tumeur n'étoit pas plus gros que ce qu'il en restoit lorsqu'il la faisoit rentrer lui-même; il me répondit que c'étoit bien plus gros actuellement. Je remis encore la situation & le taxis en usage, après deux autres lavements que je rendis même un peu stimulants; le tout fut inutile, les accidents parurent même augmenter; ce qui me détermina à proposer l'opération, que je fis de la manière qui suit.

Ayant situé le malade sur un plan presque horizontal, je pinçai la peau avec la main gauche, au côté externe de la tumeur; un aide (a) la pinça du côté interne. Je fis avec un bistouri ordinaire une incision

(a) M. Drouet, maître en chirurgie à Nérondes.

suivant la longueur de la tumeur, à la faveur du pli que nous faisions en élevant la peau; je la fis d'un seul coup assez longue pour n'être pas obligé d'y revenir: l'incision des téguments faite, je détruisis peu à peu le tissu cellulaire, au moyen du bistouri glissé dans la crénelure de ma sonde. Je mis le sac à découvert; je le pinçai avec l'ongle du pouce & de l'*index* de la main gauche, & le coupai avec mon bistouri, en portant le tranchant horizontalement, & de dedans en dehors; je répétai cette manœuvre jusqu'à ce que j'eus fait une petite ouverture audit sac, où j'introduisis ma sonde crénelée, qui me guida pour inciser le sac supérieurement & inférieurement avec le bistouri. Le sac étoit fort épais par l'ancienneté de la maladie (a). Ma première intention fut de débrider l'anneau, pour favoriser la rentrée des parties; mais je fus fort surpris de trouver l'anneau dilaté, au point que je pouvois y introduire le doigt *index* jusque dans le ventre. J'examinai ensuite quelle auroit pu être la cause qui avoit empêché la rentrée des parties sorties, & qui avoit produit tous les accidents que le malade avoit éprouvés depuis trois jours. Voici ce que je trouvai.

Le sac formoit dans sa partie supérieure

(a) Le malade avoit cette hernie depuis l'âge de dix ans.

une espece de bourrelet auquel j'avois fait d'abord peu d'attention, avant l'examen de l'anneau ; l'épiploon étoit fort enflammé, gonflé, dur & adhérent audit bourrelet, d'où je le détachai en partie avec le bistouri, en partie avec les doigts en déchirant. Le sac étoit fort adhérent au cordon des vaisseaux spermatiques ; l'épiploon avoit formé des adhérences avec ce premier dans l'endroit qui répondoit au cordon, de façon qu'il sembloit que l'épiploon adhéroît à ce dernier(a).

Pour détacher l'épiploon, je mis le même procédé en usage, c'est-à-dire que j'en disséquai une partie, & déchirai l'autre avec les ongles. Le soupçon que j'avois eu de l'engouement des matieres se tourna en évidence, puisque je trouvai l'intestin plein de matieres fécales & rassemblées en peloton, ce qui le rendoit fort inégal.

L'intestin étoit peu enflammé ; il avoit contracté quelques petites adhérences à la paroi postérieure du sac, d'où je le détachai avec les doigts. Cela étant fait, je réduisis l'épiploon & l'intestin, avec la précaution de commencer par ce qui étoit le

(a) On voit bien que l'épiploon ne pouvoit, dans le cas présent, être attaché au cordon, puisqu'il y avoit un sac, & que cela étant, il est évident que le cordon ne pouvoit avoir que des adhérences médiatees avec l'épiploon, le sac se trouvant interposé entre deux.

dernier sorti , toutefois après avoir incisé le bourrelet mentionné , qui seul avoit fait l'étranglement.

J'appliquai le bandage à la maniere accoutumée. Deux heures après l'opération , je fis donner deux lavemens laxatifs au malade , qui lui firent rendre une grande quantité de matieres fécales , dures & fétides. Deux heures après , les accidents cessèrent entièrement , & le malade se trouva dans une tranquillité parfaite. Le lendemain au matin je fus lever l'appareil , espérant trouver les parties en fort bon état ; je fus bien trompé , tout étoit contraire à mes espérances. Le malade avoit eu l'imprudence de se faire lever pour aller à la selle ; il avoit fait quelques efforts qui avoient occasionné la sortie de l'épiploon ; dès-lors il avoit été pris de hoquets , de tiraillemens d'estomac , l'*omentum* étoit gonflé , enflammé & étranglé par l'anneau : je fis tout ce que je pus pour le faire rentrer , il me fut impossible d'y parvenir. Je proposai au malade de me laisser inciser l'anneau , à quoi il s'opposa opiniâtrément. La portion d'épiploon resta ainsi étranglée pendant deux jours , & commença enfin à tomber en mortification ; pour-lors les accidents cessèrent en partie. Mon intention fut de l'emporter sans différer davantage ; mais le malade ne voulut pas absolument

me le permettre. Je craignois que la gangrene ne se communiquât de proche en proche aux parties internes ; ce qui me déterminâ à proposer au malade un moyen plus doux en apparence, la ligature (a). La portion d'épiploon comprise dans la ligature tomba au bout de vingt-quatre heures. Depuis ce temps les accidents ont disparu entièrement, & la plaie a été pansée comme une plaie simple. J'ai tenu le malade à une diète sévère pendant les premiers jours de l'opération, & lui ai permis peu à peu quelques aliments un peu nourrissans. Il a gardé le lit pendant six semaines, & a été parfaitement guéri. Je lui fais porter par précaution un bandage que M. Pipelet le jeune, maître en chirurgie, a eu la bonté de m'envoyer.

Je ne suis pas le seul qui aie observé que l'étranglement ne vient pas toujours de la part de l'anneau. M. Arnaud, dans son *Traité des Hernies* ; M. Tenon, dans ses leçons au collège de chirurgie, en rapportent des exemples, & plusieurs autres praticiens ; c'est de-là qu'on craint qu'en fai-

(a) Je n'ignore pas les observations de MM. Louis & Pipelet, sur les inconvénients de la ligature de l'épiploon, & les expériences qu'ils ont faites à ce sujet ; mais on voit que j'y ai eu recours malgré moi ; heureusement il n'en est survenu rien de mauvais.

font rentrer le sac herniaire, (toutefois s'il est possible,) sans l'inciser, les parties qui y sont contenues ne se trouvent étranglées par le sac; en un mot, il n'y a rien de si commun que les étranglements formés par le sac lui-même, sur-tout dans les hernies anciennes.

O B S E R V A T I O N

Sur un scrotum détruit & reproduit ; par M. CHIZEAU, gagnant maîtrise à l'Hôtel-Dieu de Nantes.

Jean Blais, de la paroisse de S. Sauveur de la ville de Nevers, âgé de 15 ans, entra le 18 Mars dernier à l'Hôtel - Dieu de cette ville, pour s'y faire guérir d'une fièvre continue qu'il avoit depuis quelque temps. Le quatrième ou le cinquième jour de son entrée, il eut le malheur d'être attaqué d'une petite-vérole confluente. Cette maladie fut annoncée par des nausées, des douleurs à la région lombaire, des inquiétudes, & par une soif inextinguible, qui ne lui laissoient aucuns intervalles. Pendant tout ce temps, la nature travailloit & dispoisoit l'éruption. On lui donnoit les remèdes ordinaires à cette sorte de maladie, qui conservoit toujours son type; mais le troisième & quatrième jour de l'éruption, la fièvre

commença à céder , ainsi que les symptômes qui l'accompagnoient. Ce pauvre enfant commençoit à se féliciter , quoique dans un état assez triste ; & cette joie ne fut pas de longue durée , car le septieme jout il m'appella , & se plaignit d'une douleur & d'une chaleur aiguës aux parties de la génération , que j'examinai scrupuleusement. J'y trouvai une inflammation considérable. Pour combattre & appaiser les accidents naissants, j'appliquai des fomentations émollientes , & quelques cataplasmes. Cependant je fus très-réservé sur leur application , sçachant que ces parties , qui ont peu de ressort , peuvent facilement tomber en mortification ; je craignois aussi l'usage des résolutifs. La nature paroissant vouloir porter le reste de la matiere morbifique vers cet endroit , & former un dépôt critique , devois-je insister sur leur usage ? Ils étoient , dans ce cas , contraires à la nature & à la saine pratique. Dans l'incertitude où j'étois ; je respectai , à l'imitation des meilleurs maîtres , les derniers efforts d'une nature languissante ; à la levée de mon appareil , je trouvai le scrotum tout livide , avec une fluctuation sourde qui se faisoit sentir sous les téguments. Je fis une incision sur l'étendue de la tumeur , qui procura l'évacuation d'un verre de pus assez mauvais. D'abord je pensai à sec , & j'appliquai un emplâtre

de styrax, que je levai sur le soir, pour examiner le mal ; & je remarquai que le scrotum se détachoit déjà, ainsi que les téguments de la verge. Le troisieme jour de l'opération, les testicules étoient à découvert, de même que la verge. Pendant la chute des éscarres, le malade souffroit horriblement ; & dans le combat de la nature, les forces s'épuisoient ; je les soutenois par de légers cordiaux. Durant ce temps, l'éruption se faisoit sans dérangement ; & ce malheureux se trouva soulagé après les évacuations. Je n'étois pourtant pas dans la sécurité, je craignois pour ses jours ; & je prévoyois que la nature, accablée par tous les efforts violents qu'elle avoit faits pour expulser le virus délétère, avoit encore bien de l'ouvrage pour parvenir à la guérison, & recouvrir des parties aussi sensibles que celles-ci. Je n'avois aucun exemple de cures semblables. Heureusement je me rappelai avoir lu quelque chose d'analogue dans Fabrice de Hilden, livre troisieme, page 280, qui ranima mon courage ; & , touché de la situation affligeante de cet enfant, je le pansai avec assiduité, le plus mollement & le plus rarement qu'il m'étoit possible. Des plumaceaux chargés d'un digestif légèrement animé, faisoient tout l'appareil pendant la chute des escarres ; après laquelle je recommençai de pan-

fer à sec. Curieux de sçavoir comment la nature répareroit le dommage qu'avoit fait la maladie , quoique très-persuadé qu'il n'y a point de régénération dans les pertes de substances , sur-tout depuis que j'ai lu le sçavant Mémoire de M. Fabre , rapporté dans le second volume des Mémoires de l'Académie de Chirurgie , qui est conforme au sentiment des célèbres MM. Louis & Quesnay , je voulus , à l'exemple de ces grands hommes , voir cette sage nature réparer les dégâts de la maladie. Je fixai mon attention sur la diminution de cette partie dénuée de téguments : je vis la cicatrisation s'opérer de la circonférence au centre ; toutes ces parties se détendoient , de maniere que ce grand ouvrage se faisoit , premièrement par la diminution , secondement par la prolongation des fibres de la peau , d'autant mieux qu'elle est très-lâche aux environs de ces parties. Je remarquai que la verge se recouvroit plus lentement que les testicules ; ce qui peut venir de la structure de la partie , & de la tension de la peau au-dessus des os pubis. Enfin , au bout de trois semaines , avec les mêmes pansements , la guérison fut parfaite. Cette observation nous apprend que souvent la nature se suffit à elle-même dans les cas les plus dangereux.



O B S E R V A T I O N

Servant de méthode pour le traitement des paralysies des extrémités inférieures, accidentelles; par M. J. J. CORDES, maître-ès-arts & en chirurgie à Montgeron.

En 1773, le 15 Juillet, un maçon de Corbeil, d'une assez vigoureuse constitution, âgé d'environ trente ans, occupé à recrépir une croisée d'un troisième étage sur laquelle il étoit monté, eut l'imprudence de se fier à un petit crochet auquel il étoit comme suspendu : il n'y fut pas plutôt, qu'il devint victime de sa bravoure; ce foible soutien cassa, & le fit tomber perpendiculairement sur ses pieds, où il demeura immobile pendant un quart d'heure : quelques personnes témoins de cet accident, coururent à son secours, & le transférèrent à l'Hôtel-Dieu de l'endroit, privé de connoissance, & aussi peu flexible que si son corps n'eût été qu'une même pièce.

Le premier soin des sœurs préposées pour le secours des pauvres, fut de le mettre dans un lit bien baigné, où il commença à reprendre un degré de chaleur que je saisis aussi-tôt pour le saigner. Plus je diminuois la quantité du sang, & plus j'avois la satisfaction de lui voir peu à peu recouvrer ses

sens. Il commença à se reconnoître, & proféra quelques paroles languissantes à la cinquième saignée. Les vulnéraires & les cordiaux étoient sa boisson ordinaire.

Ces remèdes seuls ne m'auroient pas suffi, si je n'avois eu recours à quelqu'autre expédient. Je l'enfvelis dans la peau d'un mouton que je fis tuer pour cet effet, dans laquelle il demeura ving-quatre heures. La transpiration quelle excita fut excessive, & ne cessa même que deux jours après l'en avoir retiré.

Ses plaintes languissantes, les vives douleurs qu'il ressentoit dans toute la région lombaire, l'insensibilité des extrémités inférieures, la perte involontaire des urines, l'extinction de voix; tous ces symptômes ne contribuoient pas peu à me faire désespérer de sa vie.

Cet aspect effrayant ne me déconcerta point. Le surlendemain de l'accident, je redoublai les saignées, qui me paroissoient indiquées par la roideur du pouls, & l'augmentation de la douleur.

Relâcher les solides & augmenter la fluidité des liquides, fut à quoi je tendis dans le principe; mais bientôt après je changeai la manière du traitement. Je consummai deux bouteilles d'eau de mélisse première, à faire des frictions un peu fortes, depuis la région dorsale, jusqu'à la plante des pieds; &

j'appliquai par - dessus le marc des plantes aromatiques les plus spiritueuses, bouillies dans parties égales de gros vin rouge & d'eau-de-vie, que je renouvellois deux fois le jour.

Douze jours s'écoulerent sans appercevoir de changement ; l'insensibilité & la perte involontaire des urines étoient toujours les mêmes.

Les bains furent les derniers remedes que je tentai. Trois poignées de sauge, de romarin, de basilic, de lavande, d'hysope, de baume aquatique, de thim & de millepertuis, bouillis dans suffisante quantité de gros vin rouge, en furent la composition. Les deux premiers ne firent qu'augmenter la transpiration ; le troisieme, qu'il soutint courageusement, me fit concevoir meilleure espérance. Au quatrieme, les orteils commencerent à reprendre leur jeu ; ce qui augmenta par degrés jusqu'au dixieme, où j'eus la satisfaction de voir que mon opération n'avoit pas été infructueuse.

A l'aide de deux personnes, il faisoit quelques pas dans la salle le trois ou quatre premiers jours ; puis il se servit de béquilles. Je le purgeai alors, & lui prescrivis un régime qu'on lui a fait exactement observer, ce qui acheva de le rétablir dans son premier état.

Ces cas sont assez fréquents, & malheu-

reusement trop négligés. J'ai vu avec douleur dans certains hôpitaux , qu'on faisoit faire trois ou quatre saignées, plus ou moins, suivant la douleur que ressentoit le malade , & on abandonnoit le reste aux soins de la nature. Les vives douleurs diminuoient , & le malade demeuroit paralytique : on se rejettoit sur l'incurabilité du mal. Je pardonne aux gens de l'art de s'excuser ainsi auprès des malades qu'ils ont rendus victimes de leur peu de soin ; mais non pas de donner cette pratique pour principe à de nombreux élèves qui , trop jeunes pour se livrer aux réflexions , gravent à jamais dans leur mémoire le bon comme le mauvais.

Je ne vois point qu'il soit impossible de guérir ces sortes de maladies. La nature ne veut qu'être aidée dans ces circonstances , pour remettre les choses dans leur premier état : je ne dis pas non plus qu'on puisse promettre de les guérir toutes ; quelquefois le mal est compliqué au point que les remèdes trompent notre attente. Il y a sept ou huit ans qu'un maçon de Cadillac fit une chute semblable à celle que je viens de citer pour exemple : feu mon pere fut appelé dans l'instant pour lui prêter ses secours : il le trouva expirant à son arrivée. Le lendemain il fit l'inspection de la moëlle épinière , qu'il trouva divisée au milieu de son trajet , & le cerveau affaîlé.

J'ai encore vu, l'an passé, un cas qui m'a d'autant plus surpris, qu'après toutes les réflexions que j'ai pu faire à ce sujet, je n'ai pu concevoir comment un homme, après une chute des plus violentes, où le corps des vertebres lombaires paroissoit avoir été fracturé, fit de son pied fix lieues pour se rendre à la Charité de Paris, où on lui administra, pendant cinq ou six jours qu'il y survécut, tous les remedes imaginables. Il a joui de ses extrémités inférieures jusqu'à l'heure de sa mort. On fit l'ouverture de son cadavre : je fus des plus surpris de voir les trois dernieres vertebres lombaires, & une portion de l'os sacrum, cariées ; la moëlle épiniere, dans cet endroit, étoit tombée en fonte. L'inspection du canal vertébral, qu'on scia dans toute sa longueur, nous fit voir que la pourriture s'étendoit j'usqu'à la troisieme vertebre dorsale.

O B S E R V A T I O N

Sur le traitement d'une carie perçante le sacrum de part en part ; par M. BOURLEYRE, élève de l'Hôtel-Dieu de Paris.

Marie Claire, fille âgée de 23 ans, demeurant chez M. Nicque son oncle, aubergiste rue du Fauxbourg du Temple, fut

attaquée d'une fièvre maligne, le 18 Mai de l'année dernière. Le chirurgien ordinaire de la maison en prit soin jusqu'au 20 de sa maladie ; qu'il se manifesta subitement, & sans apparence d'inflammation, un dépôt à la partie supérieure de la fesse droite, sur la région moyenne & droite du sacrum. Cet effort favorable de la nature pour terminer la maladie, n'eut pas néanmoins le succès qu'on en devoit attendre ; le chirurgien fit l'ouverture de ce dépôt sans retardement, & continua ses pansements jusqu'au 25. S'étant apperçut que cette maladie occasionneroit trop de dépenses, il prévint les parents, qu'il seroit plus avantageux de la conduire à l'Hôtel-Dieu : elle y arriva le 12 Juin, le vingt-cinquième jour de sa maladie. Elle fut mise entre les mains d'un chirurgien qui la pansa, l'espace de trois semaines ou environ, avec du digestif animé dont on se sert ordinairement dans la maison : il en espéroit une prompte guérison, sur ce que l'ulcere se remplissoit de chairs suivant le récit qu'il m'en fit ; mais M. Pelthan, faisant les fonctions du chirurgien interne de rang, guidé par ses connoissances, ne tarda point à s'apercevoir que les chairs étoient d'une mauvaise nature : il examina en redoublant ses attentions le fond de l'ulcere ; & sans difficulté il découvrit que le sacrum étoit ca-

rié , pour lors , il en fit part à feu M. Dubus notre major , qui examina cette carie , fit une incision à la partie supérieure de l'ulcere , pour mettre l'os à découvert , & reconnut que la carie étoit considérable & très-profonde dans la substance de l'os ; pour le moment , il en remplit tout le vuide de charpie brute , remettant au lendemain à examiner quel parti on devoit prendre dans cette circonstance , & cependant il ordonna de préparer le cauterè actuel. Le lendemain , en examinant la maladie , il apperçut que la carie perçoit le sacrum de part en part ; la sonde pénéroit dans le petit bassin , & la gangrene s'emparoit des parties molles : en praticien habile , il se donna bien de garde de se servir du cautere actuel qu'il avoit fait préparer , dans la crainte bien fondée que les parties internes les plus voisines , ne fussent endommagées par son effet , voulant laisser agir la nature & attendre de meilleurs effets de ses opérations ; il ordonna simplement de la panser exactement , le chirurgien qui en eut la commission ne se montra pas des plus exact , c'est alors que feu M. Dubus , crut devoir la confier à mes soins.

Voici mon procédé. Le 28 Juin j'examinai la malade : le premier aspect de sa maladie m'offrit un ulcere gangreneux , de la grandeur à mettre dans l'intérieur un

œuf d'oie : l'odeur de la suppuration étoit insupportable ; elle étoit d'une couleur sanieuse, & mêlée çà & là de différents points noirâtres & grisâtres, qui provenoient vraisemblablement du débris du *sacrum* : la matiere grisâtre & sanieuse étoit fournie sans doute par le suc moëlleux contenu en quantité dans les cellules ; & la noirâtre provenoit vraisemblablement de la destruction des différentes lames qui composent le *sacrum*. En introduisant le doigt *index* au fond de la cavité de l'ulcere, j'observai que l'os étoit à découvert de la largeur d'un sou, à la région moyenne un peu supérieure droite ; je portai ma sonde sur la carie, pour en reconnoître l'étendue ; & en faisant de petits mouvements de droite à gauche, je pénétrai dans son intérieur sans difficulté : pour-lors je levai un peu la main, & je trouvai de la résistance vers la partie inférieure ; mais le mouvement contraire de haut en bas facilita à ma sonde de pénétrer dans le petit bassin sans aucune résistance, de façon que le trou de l'os, causé par la carie, étoit oblique de haut en bas, & dedans & dehors. Cette disposition favorable a beaucoup contribué à hâter la guérison, par la propension que les humeurs avoient de s'évacuer au dehors. Je réitérai donc les mouvements de droite à gauche avec ma sonde, & le tout pour

briser les lames qui composent cet os, & procurer une prompte exfoliation ; effet d'autant plus certain, que les lames osseuses qui entrent dans la composition de la substance compacte pour former ses deux faces, sont en très-petite quantité, & que la substance cellulaire est au contraire très-abondante, d'où il résulteroit, par sa fragilité, que les moindres mouvements pouvoient produire la destruction de la partie cariée ; & c'est-là ce que j'attendois de mes mouvements latéraux. Après cette manœuvre, je pansai la malade ; je portai un bourdonnet lié à l'embouchure de la carie, & dans l'ulcere gangreneux des bourdonnets poudrés de quinquina bien pulvérisé, & par-dessus un plumaceau surchargé de la même poudre. La gangrene auroit sans doute hâté ses progrès sur les parties molles qui se rencontrent sur cette région, comme les attaches inférieures du sacro-lombaire, long-dorsal, sacré des anciens, & le grand fessier, le tout recouvert de la graisse & des téguments, si la poudre de quinquina, par sa vertu tonique antiseptique, comme l'a éprouvé M. Bertrandi sur une gangrene du scrotum, & dans d'autres cas particuliers, jointe à la tisane & aux suc's amers pris intérieurement matin & soir, n'eussent contribué à fixer la gangrene, & à hâter la chute des escarres. Le lendemain, je me servis pour la carie d'un

bourdonnet lié , trempé dans l'eau mercurielle , affoiblie avec l'eau commune, ordonnée, par préférence au cautere actuel, dans les caries qui pénètrent le tissu spongieux de la mâchoire inférieure, par M. Jourdain; & sur la gangrene , de la même poudre de quinquina : je remplis mollement le vuide avec la charpie sèche , par dessus un plumaceau sec soutenu d'un emplâtre de cérat. Le soir je réitérai le même pansement. Le lendemain matin, je trouvai une suppuration très-abondante & d'une horrible puanteur ; la malade ne pouvoit la supporter. Feu M. Dubus m'en demanda des nouvelles : sur mon rapport, il me dit de continuer. Pendant les six premiers jours, je me suis servis alternativement d'un bourdonnet trempé & exprimé en partie d'eau mercurielle affoiblie , & d'un bourdonnet à sec ; le septieme jour, je me suis aperçu que l'exfoliation étoit bien avancée ; par le caractère du pus, qui étoit de couleur blanchâtre , & d'une odeur plus supportable : d'ailleurs, les escarres gangreneuses de l'ulcere étoient en partie tombées. Je continuai de saupoudrer les endroits où les escarres n'étoient pas encore totalement séparées, jusqu'au neuf : les chairs devinrent rouges , & la suppuration d'un meilleur caractère. Je pansai la malade avec la charpie sèche, cependant quelquefois légèrement

chargée de digestif animé, jusqu'au ving-un. Le pus vint d'une bonne consistance, & dont l'odeur n'étoit pas indifférente; il étoit d'ailleurs assez abondant. Du vingt au trente je me suis toujours servi de la charpie sèche, pour remplir mollement le vuide & absorber le pus; & aux bords de l'ulcere, d'une petite languette de digestif, afin que la charpie n'adhérât point à sa circonférence. Du trente au quarante, je n'ai pansé la malade qu'une fois par jour, attendu que la suppuration avoit beaucoup diminué; & j'ai continué à l'ordinaire à mettre sur l'os un petit bourdonnet non lié, & pour le vuide de l'ulcere, tantôt d'un plumaceau très-mollet & très-peu chargé de digestif, & tantôt à sec; & par-dessus une emplâtre d'onguent de la mere, pour fondre les bords de l'ulcere, ce qui a réussi à merveille. Je priai enfin feu M. Dubus de visiter ma malade: il la trouva parfaitement bien; mais il me dit que je devois m'attendre que cela resteroit fistuleux. Je le croyois depuis longtemps, ainsi que MM. Pelthan, Lecorchet, chirurgiens de la même salle, qui avoient assisté plusieurs fois aux pansements; cependant, du quarante au soixante, elle a trompé heureusement toutes nos espérances: les parties molles s'affaïsserent considérablement, & elle se trouve guérie, sans aucun vestige de fistule. Passé le qua-

rante-quatre, je supprimai le bourdonnet que je mettois sur l'os, & je continuai mes pansements avec la charpie sèche jusqu'au cinquante, avec un peu de cérat au pourtour de l'ulcère, toujours dans la vue que la charpie n'adhérât point à ses bords. Le cinquante-cinquième, je la fis visiter de-rechef à monsieur Dubus, deux jours avant son décès : il fut surpris, en me disant que c'étoit un grand effort de la nature, & qu'on ne devoit guère s'attendre que la malade fût délivrée si avantageusement d'une si mauvaise maladie, & sans fistule. Je continuai mes soins jusqu'au soixante, pour finir une parfaite cicatrice, que tous les chirurgiens du rang ont visitée, de même que M. Dumas. L'examen de la cicatrice me frappa par un enfoncement considérable qui étoit survenu insensiblement : je sçavois cependant que MM. Fabre & Louis avoient prouvé, sans pouvoir le révoquer en doute, qu'il ne se faisoit aucune régénération de chair ; mais il est difficile de se désabuser des erreurs qu'on a contractées, si le flambeau de l'expérience ne venoit journellement au-devant de nous pour nous dévoiler la vérité. Comme tous les praticiens ne sont pas encore universellement convaincus de cette vérité, & que M. Louis demande encore tous les jours de nouveaux faits de pratique, pour assurer davantage

d'avantage ce qu'une longue expérience lui a appris. J'ai cru nécessaire d'envoyer ma malade à l'Académie, afin qu'elle soit examinée & visitée par MM. les Académiciens même. J'avois observé, sur la fin du traitement, que le fond de l'ulcere étoit d'un rouge vermeil qui couvroit l'endroit de l'os exfolié ; je ne doute nullement que ces prétendues chairs ne fussent les extrémités des vaisseaux qui rampent entre les lames du tissu cellulaire du *sacrum* & les extrémités de ses vaisseaux, de même que de ceux des muscles détruits ; qu'il se fit une transudation d'un gluten ou suc nourricier pour adhérer, agglutiner les différentes lames du tissu qui composent les téguments, & cela par sa proximité de la circonférence au centre, par l'affaissement & le dégorgement de toutes les parties circonvoisines : voilà pourquoi j'ai trouvé le centre de la cicatrice très-adhérent à l'os, & d'une solidité inconcevable, de façon qu'elle étoit comme enchâssée dans l'endroit où l'os s'étoit exfolié.

Voilà le procédé que j'ai tenu dans le traitement de cette maladie : je me suis très-peu servi d'onguent ; & si j'ai été forcé quelquefois d'employer le digestif animé, dont le styrax est la base, c'étoit plutôt pour m'opposer à l'infection que l'air auroit pu causer sur l'ulcere, que pour travailler

à le consolider ; car j'ai vu en plusieurs occasions que la charpie sèche avoit beaucoup plus d'avantage, suivant l'intention de la nature.

OBSERVATION

*Sur une môle d'air ; par M. GIROUD ,
gradué , maître en chirurgie de Grenoble.*

Je ne veux point ici pénétrer les secrets de la nature , ni former d'inutiles raisonnemens sur les causes d'un phénomène digne d'un génie supérieur , à qui je laisse le soin de l'apprécier ; j'observerai seulement , à cet égard , que parmi les auteurs qui ont traité des fausses grossesses , les uns ont admis des môles venteuses , aériennes , aqueuses , &c ; que d'autres au contraire en ont nié l'existence ; ce qui feroit présumer que le fait dont je vais donner le détail , est d'autant plus rare que la membrane dans ces corps sont formés , est ordinairement d'une délicatesse extrême , & peut facilement se rompre par les contractions de la matrice , ou par quelques circonstances dépendantes de la pratique , & l'on est ainsi privé du plaisir de prouver leur existence.

Le 24 du mois de Juin de cette année , je fus appelé à l'accouchement d'une jeune

femme de cette ville, qui se plaignoit d'être plus incommodée de cette grosseur que des précédentes. Peu de temps après mon arrivée, elle accoucha d'un gros garçon. L'état du ventre de la mere m'ayant fait soupçonner un second enfant, je sentis, à la faveur de mes doigts, une tumeur oblongue, mobile, assez mollette, qui se présentoit à l'orifice de la matrice, & que je reconnus, en la parcourant, être dégagée dans toute son étendue. M'étant assuré qu'elle ne contenoit aucun corps solide qui pût gêner sa sortie, je parvins, en lui facilitant le passage par de légers mouvements de dilatation, à la recevoir sans aucune altération & dans toute son intégrité. Ce corps prit alors sur ma main une forme sphérique. J'observai à la lumière, qu'il étoit composé d'une membrane très-fine, lisse, polie, diaphane, sans aucune trace, aucune éminence par où il eût pu contracter une adhérence, extrêmement léger d'ailleurs, quoique de la grosseur d'une boule à jouer. Voulant ensuite délivrer la malade, je posai fort doucement sur la table ce globe qui éclata dans l'instant même avec un petit bruit, & sans laisser la plus légère trace, ni donner la moindre odeur; cette explosion subite fit une impression si forte sur quatre femmes qui en furent témoins, & qui en reçurent quelques atômes par la figure,

aussi-bien que moi, qu'elles en perdirent le jugement, enforte qu'elles se forgerent mille idées bizarres sur cet événement.

Je crois que les détails où je suis entré relativement à ce corps membraneux, qui renfermoit une certaine quantité d'air, suffiront pour caractériser parfaitement une môle aérienne : d'ailleurs je pense que la matrice, qui avoit été considérablement distendue par la grosseur de l'enfant & celle du placenta, dont je n'avois pas fait l'extraction, n'avoit pas toute la force nécessaire pour comprimer & détruire cette môle avant sa sortie.

E X T R A I T

D'une Lettre de M. L. ODIER, médecin à Geneve, touchant ses Remarques sur la mortalité de la Petite-Vérole à Londres, insérées dans les Journaux de médecine.

Je profiterai de cette occasion, Monsieur, pour vous prier de vouloir bien annoncer dans votre Journal, que, loin d'avoir prétendu me déclarer l'ennemi de l'inoculation par les Lettres que j'y adressois à M. de Haën sur la mortalité de la petite-vérole à Londres, aux mois de Septembre & d'Octobre de l'année passée, j'avois en vue, au contraire, de montrer son utilité, en faisant

voir que la seule objection qui paroisse encore avoir quelque force contre l'introduction de cette pratique, n'en auroit plus, si l'on se donnoit la peine de l'approfondir; & que l'augmentation de mortalité de la petite-vérole à Londres, depuis l'époque à laquelle on a commencé de l'inoculer, ne peut être attribuée à l'inoculation. C'est ce qu'il me fera aisé de faire voir par le nécrologe anglois lui-même, ainsi que par quelques autres considérations qui devoient faire le sujet de deux ou trois Lettres, que des affaires imprévues m'ont forcé de renvoyer encore pendant quelque temps. Jusqu'ici, je n'ai fait que donner à l'objection que j'avois en vue toute la force dont elle me paroît susceptible; il me reste à examiner jusqu'à quel point elle est fondée. Je suis si persuadé qu'elle ne l'est point du tout, que depuis que je commence à pratiquer la médecine, je n'ai cessé de recommander hautement l'inoculation, & d'inoculer moi-même, toutes les fois que l'occasion s'en est présentée. Si je n'avois pas été déjà parfaitement convaincu, le succès que j'ai eu jusqu'ici seroit plus que suffisant pour résoudre tous mes doutes, d'autant plus que je n'ai point encore observé que la petite-vérole inoculée se communiquât à personne par contagion.

J'ai l'honneur d'être, &c.

S U I T E

*Des Expériences du sieur COMUS, sur la
revivification des métaux par l'Électricité.*

Il paroît que les chaux métalliques ne se revivifient que par le phogistique que le fluide électrique entraîne en passant à travers des corps métalliques, tels que les pointes que l'on met aux extrémités des cartes, la plaque de la batterie, l'irritateur ; ou par le phogistique des corps qu'on a détruits, accumulé sur la plaque & sur les boutons de l'irritateur ; cette conjecture paroît se confirmer par une expérience que j'ai répétée plusieurs fois.

J'ai revivifié dans certaines circonstances des chaux métalliques que je n'ai pu revivifier dans d'autres, quoique le temps fût plus propre à l'électricité. Ne sçachant à quoi attribuer cette variété dans l'expérience, j'imaginai que cela pouvoit provenir de ce que la plaque de la batterie étoit nettoyée, ainsi que les boutons de l'irritateur ; mais je les frottai de noir de fumée, avec un peu d'huile ; & une chaux qui n'avoit pu se revivifier auparavant, se revivifia à l'instant : j'ai répété maintes fois cette expérience, & elle n'a jamais manqué. J'ai beaucoup d'attention dans les expériences, pour essayer si les substances sont conductrices, d'avoir une plaque & un irritateur forts nets ; faute de ce, toutes les

substances paroissent être conductrices lorsque les boutons sont revêtus de phogistique ainsi que la plaque.

Les personnes qui auroient quelques doutes sur les substances qui ont été employées, sçauront qu'elles m'ont été fournies par M. Rouelle, dont les talents sont assez connus pour lever tous soupçons.

Le sieur Comus a découvert, à l'aide de l'électricité, le moyen de faire paroître l'or bleu, & même verd entre deux glaces; mais, comme plusieurs personnes ont cru que cela provénoit de la réfraction, il a fait la même chose sur les cartes: comme cela tient à une suite d'expériences très-longues, il en donnera le procédé avec ces mêmes expériences.

Le sieur Comus a annoncé, dans le Journal précédent, qu'il donneroit la suite des expériences sur le verre, ainsi que des substances qui deviennent électriques par communication; voici ce qu'il a fait. Il a pris une bande de glace de trois pieds six lignes de long, huit lignes de large & trois lignes d'épais; il l'a fait supporter par deux gueridons de verre de sept pouces de haut, & l'a mise devant son plateau, en place de conducteur métallique qu'il avoit retranché: à peine a-t-on eu donné deux tours de roue, qu'elle a commencé à son extrémité à faire danser les petites figures: y ayant adapté le caril-

lon, il a été aussi bien que s'il eût été attaché à un conducteur métallique. On a fait avec, toutes les expériences qui se font au premier conducteur : on y a chargé une petite bouteille à médecine, contenant environ un demi-poison d'eau ; & garnie extérieurement d'étain ; elle a donné la commotion aussi forte que si elle eût été chargée comme à l'ordinaire au conducteur : l'expérience est la même avec un tube de verre ouvert ou fermé.

Le fleur Comus s'est de même électrisé, isolé, en tenant d'une main un tube de verre de quatre pieds de long en place de chaîne ; il a répété toutes les expériences qui se font quand l'on est isolé, & cela aussi vite que si l'électricité lui eût été communiquée par un corps métallique. La continuation de vibration est si subite par communication à travers le verre, qu'en un tour de roue un homme reçoit des signes électriques d'un conducteur de verre de quatre pieds qu'il tient, & qui se manifestent à l'extrémité d'un autre tube de quatre pieds qu'il tient de l'autre main, au point d'attirer des corps légers, & cela de très-loin.

Voici la suite des corps qui deviennent électriques par communication : le crystal de roche, le crystal de Madagascar, la cornaline, l'ametiste, le porphire, l'agate blanche & de couleur, la nacre de per-

SUR LA RÉVIVIFIC. DES MÉTAUX. 377
le, l'alun, le nitre, le sel de saturne sur-
chargé de vinaigre.

*Conjectures sur la nature des substances qui
entrent dans la composition du diamant.*

Ayant eu l'occasion de décomposer la
poudre de diamant plusieurs fois par l'élec-
tricité, j'ai remarqué constamment les mêmes
couleurs métalliques sur les glaces ainsi que
sur les cartes. Je me suis servi de la poudre
de diamant passée par différents menstrues,
pour en débarrasser toutes les parties hété-
rogenes, ainsi que des diamants que j'ai fait
égriseler sous mes yeux ; elles m'ont pro-
duit les mêmes effets : j'ai comparé les car-
tes & glaces avec celles qui m'avoient ser-
vi pour la revivification du minium, &
j'ai trouvé qu'elles étoient si ressemblantes,
qu'il m'étoit impossible de les distinguer les
unes des autres : les personnes instruites
devant lesquelles j'ai répété l'expérience,
en ont jugé de même. D'après l'analogie
que le décomposé de ces deux substances
donne, il seroit très-possible que le plomb
entrât dans la composition du diamant :
en effet, qui est-ce qui fait la blancheur &
la pesanteur du *flint-glass*, si ce n'est le
plomb ? J'ai une suite d'expériences que je
rendrai publique lorsqu'elle sera finie, qui
prouvera ce qui ne paroît actuellement que
conjectures.



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES

A O U T 1774.

THERMOMÈTRE.				BAROMÈTRE.		
Jours du mois.	A 6 h. du mat.	A 2 h. & demie du soir.	A 11 h. du soir.	Le matin. pouc. lig.	A midi. pouc. lig.	Le soir. pouc. lig.
1	13 $\frac{1}{2}$	18	13	28	1 $\frac{1}{2}$	28 2
2	11 $\frac{1}{2}$	17 $\frac{1}{2}$	12 $\frac{3}{4}$	28 3	28 3	28 3
3	12 $\frac{1}{2}$	22 $\frac{1}{4}$	16 $\frac{1}{2}$	28 2	28 2	28 1
4	15	23	16 $\frac{1}{2}$	28	27 10	27 11 $\frac{1}{2}$
5	14 $\frac{1}{2}$	20	14 $\frac{1}{2}$	28 1	28 1 $\frac{1}{2}$	28 2
6	14	21 $\frac{1}{4}$	16 $\frac{1}{2}$	28 2	28 2	28 2 $\frac{3}{4}$
7	14 $\frac{1}{2}$	23	17	28 3	28 2 $\frac{1}{2}$	28 2
8	16 $\frac{1}{4}$	26	20	28 2	28	27 11
9	18	20 $\frac{1}{2}$	17 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{2}$	28
10	16	20 $\frac{1}{2}$	13 $\frac{1}{4}$	28	28	28 1 $\frac{1}{4}$
11	12 $\frac{1}{2}$	18 $\frac{1}{4}$	13	28 2	28 3	28 3 $\frac{1}{2}$
12	11 $\frac{1}{4}$	21	13 $\frac{1}{4}$	28 3	28 3	28 3 $\frac{1}{2}$
13	12	19 $\frac{1}{2}$	15	28 3	28 2 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{4}$
14	13 $\frac{1}{2}$	21 $\frac{1}{2}$	16 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1	27 11 $\frac{1}{4}$
15	16 $\frac{1}{2}$	20 $\frac{1}{2}$	16 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{2}$
16	15 $\frac{1}{2}$	21	16 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{4}$	27 11 $\frac{1}{4}$	27 11
17	14 $\frac{1}{2}$	20	14 $\frac{1}{2}$	28	28	28 1 $\frac{1}{4}$
18	12	20	13 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{3}{4}$	28 2 $\frac{1}{2}$
19	13 $\frac{1}{4}$	19 $\frac{1}{2}$	14 $\frac{3}{4}$	28 2 $\frac{1}{2}$	28 2	28 2
20	13 $\frac{1}{2}$	21 $\frac{1}{2}$	16 $\frac{1}{2}$	28 2	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{4}$
21	14 $\frac{1}{2}$	21	16	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1	28 1 $\frac{1}{2}$
22	14	22 $\frac{1}{2}$	17 $\frac{1}{2}$	28	28	28 1 $\frac{1}{2}$
23	16	18 $\frac{1}{2}$	15	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{4}$
24	14	19 $\frac{1}{2}$	15 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{4}$	28 1	28 1 $\frac{1}{4}$
25	14 $\frac{1}{2}$	21 $\frac{1}{4}$	17	28	27 11 $\frac{1}{2}$	27 11
26	15 $\frac{1}{2}$	17 $\frac{1}{4}$	14	27 10 $\frac{1}{2}$	27 10 $\frac{1}{2}$	27 10
27	13	18 $\frac{1}{2}$	14	27 10	27 10	27 10 $\frac{1}{2}$
28	13 $\frac{1}{2}$	15 $\frac{1}{2}$	12	27 10	27 9 $\frac{1}{4}$	27 9 $\frac{1}{4}$
29	11 $\frac{3}{4}$	16 $\frac{1}{2}$	12 $\frac{1}{2}$	27 11	27 11 $\frac{1}{2}$	28
30	12 $\frac{1}{2}$	18	15 $\frac{1}{2}$	28	28	28 1
31	15 $\frac{1}{2}$	20 $\frac{1}{2}$	16	28 2	28 2	28 2

ÉTAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>Le Matinée.</i>	<i>L'Après-Midi.</i>	<i>Le Soir à 11 h.</i>
1	N. couvert.	N. nuages.	Beau.
2	N-E. couvert.	E-N-E. c. nua.	Beau.
3	N-N-E. nuag.	N-E. beau, n.	Beau.
4	N-N-E. nuag. pluie.	E-N-E. n. écl. t. pl. grêle.	Beau.
5	O. nuages.	O. nuages.	Beau.
6	O. nuages.	O. nuages.	Beau.
7	O. beau.	O. beau.	Beau.
8	N. nuages.	O. nua. éclair, tonnerre.	Beau.
9	O. couvert.	O. couvert.	Couvert.
10	O. c. nuag.	O. couv. pluie.	Nuag. Ecl.
11	O-N-O. nuag.	N. couvert.	Beau.
12	N. nuages.	O. nuages.	Beau.
13	N. nuages.	N. nuages.	Beau.
14	N. nuages.	E-N-E. nuag.	Couvert.
15	S-O. couvert.	S-O. pluie, n.	Couvert.
16	S-O. couvert.	S-O. c. pluie.	Couvert.
17	O. nuages.	O. nuages.	Nuages.
18	O-N-O. nuag.	N-O. nuag.	Nuages.
19	N-O. nuages.	N. nuages.	Beau.
20	E-N-E. beau.	E. beau.	Beau.
21	E. beau.	E. nuages.	Beau.
22	E. b. nuages.	O. couvert.	Couvert.
23	O-N-O. pluie, couvert.	N-O. cou. pl.	Nuages.
24	N. couvert.	N. pet. pl. n.	Beau.
25	N. couvert.	N. nuages.	Couvert.
26	N-E. couv. pl.	S-O. pl. cont.	Pluie.
27	O. nuag. vent.	O. nuages.	Nuages.
28	S. couvert.	S. pl. nuag.	Beau.
29	O. nuages.	O. pluie.	Beau.
30	S. pluie.	O-S-O. c. pl.	Nuages.
31	S-O. nuages.	S-O. nuages.	Beau.

380. OBSERV. MÉTÉOROLOGIQUES

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre, pendant ce mois, a été de 26 degrés au-dessus du terme de la congélation de l'eau ; & la moindre chaleur de 11 $\frac{1}{2}$ degrés au-dessus du même terme. La différence entre ces deux points est de 14 $\frac{1}{2}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces 3 $\frac{1}{4}$ lignes ; & son plus grand abaissement de 27 pouces 9 $\frac{1}{4}$ lignes. La différence entre ces deux termes est de 6 $\frac{1}{4}$ lignes.

Le vent a soufflé 9 fois du N.
 2 fois du N-N-E.
 3 fois du N-E.
 4 fois de l'E-N-E.
 3 fois de l'E.
 2 fois du S.
 4 fois du S-O.
 1 fois de l'O-S-O.
 11 fois de l'O.
 3 fois de l'O-N-O.
 3 fois du N-O.

Il a fait 19 jours, beau.
 26 jours, des nuages.
 15 jours, couvert.
 10 jours, de la pluie.
 1 jour de la grêle.
 3 jours, des éclairs & du tonnerre.

MALADIES qui ont régné à Paris , pendant le mois d'Août 1774.

On a observé pendant ce mois, beaucoup de toux seches très-opiniâtres, qui ont également résisté aux délayants, aux adoucissans & aux béchiques de ces deux classes ; elles n'ont paru céder qu'à quelques petites saignées ; encore ont-elles duré très-long-temps.

On a vu aussi un assez grand nombre de personnes attaquées de dévoiemens, qui n'ont eu rien de fâcheux ; au contraire, on a souvent observé qu'ils débarrassoient les premières voies d'humeurs qui y séjournoient, & bien des gens se sont trouvés plus forts & plus alertes après les avoir éprouvés ; dans la plûpart, ils ont cédé aux plus légers purgatifs.

Enfin, il a régné des fièvres intermittentes, tierces & doubles tierces, & quelques fièvres malignes, mais en petit nombre.

*OBSERVATIONS météorologiques faites
à Lille, au mois de Juillet 1774 ; par
M. BOUCHER, médecin.*

Les chaleurs ont été très-modérées tout le mois ; si l'on en excepte le 25 & le 26, la liqueur du thermometre a toujours été observée au-dessous du terme de 20 degrés : ce dernier jour, elle s'est portée à celui de 23 degrés. Le 14 & le 15, elle ne s'est pas élevée au-dessus de 13 degrés.

Nous avons eu des alternatives de pluie & de beau temps. Les pluies, quoiqu'abondantes certains jours, étoient passagères. Du 1^{er} au 15, le vent à presque toujours été *Sud*, & de-là à la fin du mois, il a presque toujours été *Nord*.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 23 degrés au-dessus du terme de la congelation ; & la moindre chaleur a été de 10 degrés au-dessus de ce terme. La différence entre ces deux termes est de 13 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le barometre, a été de 28 pouces 2 lignes ; & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 8 $\frac{1}{2}$.

382. OBS. MÉTÉOR. FAITES A LILLE.

lignes. La différence entre ces deux termes est de $5\frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a soufflé 5 fois du Nord.
2 fois de l'Est.
3 fois du Sud vers l'Est.
6 fois du Sud.
13 fois du Sud vers l'Ouest.
7 fois de l'Ouest.
7 fois du Nord vers l'Ouest.

Il y a eu 22 jours de temps couvert ou nuageux.
13 jours de pluie.
2 jours de tonnerre.
1 jour d'éclairs.

Les hygrometres ont marqué tout le mois une humidité légère.

MALADIES qui ont régné à Lille, dans le mois de Juillet 1774.

La fièvre tierce a été la maladie dominante de ce mois. Dans nombre de sujets, les accès étoient portés à un point de violence à les faire tomber dans le délire. La cure par les fondants & les laxatifs, étoit plus sûre que par l'usage du quinquina, auquel néanmoins on étoit souvent obligé d'avoir recours.

Bien des jeunes gens ont été attaqués de la fièvre rouge avec squinancie. D'autres ont eu le mal de gorge sans complication. Personne, que je sçache, n'y a succombé.

J'ai traité un homme de cinquante ans, de la vraie fièvre miliaire ou vésiculaire: il s'en est heureusement tiré.

Les fluxions de poitrine ont été assez communes dans le peuple, ainsi que la fièvre continue-bilieuse. Cette dernière maladie étoit ven-

LIVRES NOUVEAUX.

Principes d'institution, ou la maniere d'élever les enfans des deux sexes, par rapport au corps, à l'esprit & au cœur, avec cette épigraphe :

Le champ le plus fertile a besoin de culture.

Paris, chez la veuve *Deffaint*, 1774, in-12.

Essai sur les Eaux thermales de Balaruc, où l'on assigne leurs vertus, la maniere dont on les emploie, les préparations nécessaires avant leur usage, & les maladies auxquelles elles sont utiles, avec cette épigraphe :

Ætas longè magistra. OVID.

à Montpellier, chez *Rigaut & Pons*, 1773, in-8°.

Dissertatio academica de Cancro, quam duplici præmio donavit illustris Academia scientiarum, humaniorum litterarum & artium Lugdunensis, in conventu publicè habito, die octavâ Decembris anno 1773. Auctore Ber. Peyrilhe, doctore - medico Tolosano, à regio chirurgorum Parisiensium collegio, Academiæ scientiarum, inscriptionum & humaniorum litterarum Tolosanæ, & scientiarum Monspelienfis socio ; c'est-à-dire : Dissertation sur le Cancer, qui a obtenu le prix double proposé par l'Académie des sciences, belles - lettres & beaux-arts de Lyon, dans son assemblée du 8 Décembre 1773 ; par M. Bern. Peyrilhe, docteur en médecine de l'université de Toulouse, membre du college royal de chirurgie de Paris, de l'académie des sciences, des inscriptions & belles-lettres de Toulouse, & de la société royale de Montpellier. Paris, chez de Hanfy le jeune, & Didot le jeune, 1774, in-12.





T A B L E

<i>E</i> X T R A I T. <i>Traité de Médecine théorique & pratique, extrait des ouvrages de M. de Borden, avec des Remarques critiques.</i> Par M. Minvielle, <i>med.</i> Page 291	
<i>Observation sur une Hydropisie enkystée au Foie.</i> Par M. Roux, <i>méd.</i>	314
<i>Observation sur une Hydropisie de poitrine.</i> Par M. Desfos, <i>médecin.</i>	326
<i>Observation sur le germe de la petite vérole.</i> Par M. Farjon, <i>méd.</i>	333
<i>Lettre à M. Gardane, auteur de la Gazette de Santé.</i> Par M. Peyrylhe, <i>méd.</i>	337
<i>Observation sur une Plaie d'arme à feu.</i> Par M. Poumel, <i>chirurgien.</i>	344
<i>Observation sur une Hernie inguinale.</i> Par M. Raillard, <i>chirurgien.</i>	347
<i>Observation sur un Scrotum détruit & reproduit.</i> Par M. Chizeau, <i>chir.</i>	353
<i>Observation servant de méthode pour le traitement des paralysies.</i> Par M. J. J. Cordes, <i>chir.</i>	355
<i>Observation sur le traitement d'une carie.</i> Par M. Bouleyre, <i>chir.</i>	361
<i>Observation sur une môle d'air.</i> Par M. Giroud, <i>chir.</i>	370
<i>Extrait d'une Lettre de M. L. Odier, méd. touchant ses Remarques sur la mortalité de la Petite-Vérole.</i>	372
<i>Suite des Expériences du sieur Comus, sur la revivification des métaux par l'Électricité.</i>	374
<i>Observations météorologiques faites à Paris, pendant le mois d'Août 1774.</i>	378
<i>Maladies qui ont régné à Paris pendant le mois d'Août 1774.</i>	380
<i>Observations météorologiques faites à Lille, au mois de Juillet 1774.</i> Par M. Boucher, <i>médecin.</i>	381
<i>Maladies qui ont régné à Lille pendant le mois de Juillet 1774.</i> Par le même.	382
<i>Livres nouveaux.</i>	383

A P P R O B A T I O N.

J'Ai lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le *Journal de Médecine* du mois d'Octobre 1774. A Paris, ce 24 Septembre 1774.

Signé POISSONNIER DESPERRIERES.

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à MONSIEUR.

*Par M. A. ROUX, Docteur-Régent & ancien
Professeur de Pharmacie de la Faculté de
Médecine de Paris, Membre de l'Académie
Royale des Belles-Lettres, Sciences & Arts de
Bordeaux, & de la Société Royale d'Agric-
ulture de la Généralité de Paris.*

Medicina non ingenii humani partus, sed temporis
filia. *Bagl.*

NOVEMBRE 1774.

TOME XLII.



A P A R I S,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de MONSIEUR,
rue des Mathurins, hôtel de Clugny.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

NOVEMBRE 1774.

EXTRAIT.

Traité analytique des Eaux minérales, de leurs propriétés & de leur usage dans les maladies, fait par ordre du Gouvernement ; par M. RAULIN, &c. Tome II, des Eaux minérales en particulier. A Paris, chez Vincent, 1774, in-12.

LES secours puissants qu'on trouve dans les eaux minérales contre les maux les plus rebelles qui affligent l'humanité, ont de tout temps attiré l'attention des hommes. Dans l'antiquité la plus reculée, l'ignorance, mère de la superstition, plaçoit dans chaque fontaine une divinité bienfaisante qui dispensoit ses faveurs à ceux

qui recouroient à ces sources , avec certaines cérémonies que l'avarice des prêtres du paganisme faisoit regarder comme indispensables pour les obtenir. De-là viennent les monuments & les inscriptions qu'on trouve encore auprès de certaines fontaines minérales , & qui constatent que c'étoit moins à l'efficacité des eaux qu'aux bienfaits de la divinité qu'on attribuoit les cures qui s'y opéroient. Les lumières que la physique a répandues en faisant disparaître la superstition , n'a rien fait perdre aux eaux de leur crédit. Depuis long-temps elles ont mérité en France une attention particulière de la part du Gouvernement , qui a établi auprès de plusieurs de ces sources des hôpitaux pour soigner les pauvres , & sur-tout les soldats qui y alloient chercher du secours , & des médecins pour veiller à leur administration. Les premiers médecins de nos rois qui en avoient la surintendance n'ont rien négligé , autant que les circonstances des temps le leur ont permis, pour augmenter les lumières sur ce genre de médicament, soit en procurant des analyses exactes, soit en faisant faire des observations sur leurs effets dans les différents genres de maladies pour lesquelles on les croit propres. La mort de M. de Senac ayant laissé la place de premier médecin vacante pendant un temps assez considérable , il plut au feu Roi d'éta-

blir une commission de médecine à laquelle il confia l'administration des eaux minérales de tout le royaume. M. Raulin, qui avoit déjà publié le premier volume de l'ouvrage que j'analyse, obtint une des deux places d'inspecteur général des eaux minérales; c'est pour remplir une des fonctions de cette place qu'il vient de mettre au jour ce second volume, ou *Traité analytique de quelques Eaux minérales en particulier*, le premier ne contenant que des généralités sur la nature des eaux, sur les différentes méthodes de les analyser, sur les vertus générales des eaux de différentes classes, sur les précautions à prendre lorsqu'on veut en faire usage, sur la meilleure manière de les administrer; enfin une liste des différentes eaux minérales du royaume.

En examinant dans son premier volume la composition des eaux minérales, M. Raulin s'étoit sur-tout attaché à discuter la nature du principe volatil qu'on trouve dans plusieurs de ces eaux, principe dont nous n'avons une connoissance un peu exacte que depuis un petit nombre d'années; il fait les plus grands efforts pour combattre la doctrine de M. Venel, qui a reconnu & démontré par une suite d'expériences les plus évidentes, que dans plusieurs de ces eaux, cet être volatil n'est que de l'air qui s'y trouve dans un état différent de celui où il est dans

l'eau commune, & qui a même imité ces eaux en les imprégnant, par un moyen aussi simple qu'ingénieux, d'un air qui leur a donné toutes les propriétés de ces eaux gazeuses. Il débute dans ce second volume par quelques remarques préliminaires sur le même sujet. Il faut avouer qu'il y a du courage à s'élever ainsi contre l'évidence, sur-tout dans un temps où tout ce qu'il y a de chimistes éclairés a adopté cette doctrine, & a travaillé à l'envi à l'éclaircir & à l'embellir. Celle que M. Raulin veut y substituer n'aura certainement pas autant de partisans, ni des partisans aussi éclairés, au moins parmi les hommes qui préféreront les faits constatés aux idées & aux assertions vagues & dénuées de tout fondement, telles que celle de *l'esprit volatil étheré minéral*, que M. Raulin voudroit substituer à l'air des chimistes modernes.

Quoi qu'il en soit de ce point de théorie, ce volume contient les analyses des eaux minérales de Saint-Myon, & leur comparaison avec celles de Seltz; celle des eaux de Langeac, celle des eaux de la Villetour, celle des eaux de Châtelguion, celle des eaux de Pouillon, & leur comparaison avec les eaux de Sedlitz & de Seytchut; celle des eaux de Vals, de Bilazay, de Bagnols en Gevaudan, de Candé, de Joannette, de Montbriffon, de Saint-Alban, de Sail-sous-Couzan, & de

Saint-Galmier. Ces analyses ne sont pas toutes de la même main, aussi ne sont-elles pas toutes également satisfaisantes; on y distinguera aisément celles qui ont été faites par M. Costel, maître apothicaire à Paris. M. Raulin a joint à chacune une idée de la vertu des eaux minérales, vertu qu'il nous paroît avoir déduite le plus souvent des principes que l'analyse démontre dans ces eaux.

Dans l'impossibilité de présenter à mes lecteurs une idée de ces différentes analyses, je me contenterai de lui donner le précis de celles de Langeac, par M. Costel, qui pourront donner une idée de la méthode de ce célèbre artiste. Les eaux de Langeac sont situées au bord d'une petite prairie, dans la paroisse & à une demi-lieue de la ville de Langeac, & à six lieues de Saint-Flour en Auvergne. Ces eaux fourdent dans un bassin de pierre bâti depuis quelques mois. Le pays en est montagneux, cependant les vallons en sont fertiles. Elles sont fraîches, claires, limpides, acidules, ferrugineuses & très-agréables à boire. Le bétail des environs court à la fontaine pour s'abreuver de son eau, par préférence à tout autre.

M. Costel a commencé son analyse par constater l'existence du principe volatil de ces eaux; il observe que ce fluide qui leur reste assez constamment uni lorsqu'elles

sont contenues dans des bouteilles bien bouchées, s'échappe avec violence lorsqu'on les chauffe, ou qu'on les secoue, & se dissipe d'une manière insensible lorsqu'on les laisse exposées à l'air libre ou dans des vaisseaux mal bouchés. Il s'est servi, pour mesurer le volume de ce fluide qui s'en dégageoit, d'une machine fort ingénieuse qu'il avoit déjà décrite dans son Analyse des eaux de Pougues. On adapte au bouchon d'une bouteille d'eau minérale, un long canal de cuir qui porte à chacune de ses extrémités un tuyau de corne; on ajuste à l'autre bout une vessie bien vidée d'air, que l'on garantit le mieux qu'il est possible de la chaleur du bain-marie, dans laquelle on place la bouteille. Aussi-tôt que l'eau minérale sent la plus légère chaleur, on voit quelques bulles se détacher du fond, & traverser avec rapidité toute la masse pour venir se crever à la surface; de-là le fluide élastique enfle le canal, & va se rassembler dans la vessie qui se gonfle. Lorsqu'on n'apperçoit plus aucun frémissement dans l'eau, on peut retirer son appareil de dessus le feu. On rassemble le fluide élastique dans le fond de la vessie, & on l'y arrête par une ligature. Quand par le repos & le refroidissement il s'est mis en équilibre avec la température de l'atmosphère, on peut le mesurer en le mettant

dans une boîte quarrée, dont un côté est entaillé exprès pour y faire passer le col de la vessie, qu'on presse avec un couvercle qui entre juste dans la boîte, ce qui donne en pouces cubiques l'espace que ce fluide occupe dans cette vessie.

Pour démontrer que le fluide élastique qui s'échappe des eaux de Langeac ne contient aucun principe salin acide, il a fait passer dans une bouteille remplie seulement au quart d'une teinture de sirop de violettes, faite dans l'eau distillée, ce fluide élastique qu'il avoit recueilli dans une vessie; & , après l'avoir agité long-temps avec cette eau bleue, il ne s'est fait aucun changement de couleur, ni d'odeur. Il a fait plus, il a versé avec précaution dans la gorge du chapiteau d'un alambic d'une seule pièce, dans lequel il avoit mis une pinte d'eau de Langeac, quelques gros de sirop de violettes; & après avoir bien bouché la tubulure avec un bouchon de verre usé à l'émeri, il a placé son alambic sur du sable chaud au point de dégager le fluide élastique, sans toutefois mettre l'eau en évaporation. Ce sirop, exposé de cette manière à toute l'action de ce fluide élastique, n'en a éprouvé aucune altération. Dans une troisième expérience, il a mis du sirop de violettes dans la boule d'un de ces syphons dont on se sert ordinairement pour tirer les huiles essentielles des vais-

seaux qui les contiennent. Il a plongé dans la tubulure d'un alambic semblable, qui contenoit une pinte des eaux de Langeac, la branche de ce syphon opposée à cette boule, qui, par ce moyen, se trouvoit dans une position horizontale. Le fluide élastique, en se dégageant, étoit forcé de passer sur ce sirop de violettes dans toute sa pureté : il n'y a produit aucune altération ; il y a plus, reçu dans l'œil au sortir du tuyau, il n'y a causé aucune sensation. M. Costel a répété ces expériences en substituant au sirop de violettes de la noix de galle en poudre, de la teinture de noix de galle & de l'alcali fixe : aucune de ces substances n'a montré le plus léger vestige d'altération ; d'où M. Costel conclut avec raison que le principe volatil de ces eaux n'est qu'un air fixe ou fixé, dont l'état de fixité n'est qu'accidentel. Il faut, je le répète, bien du courage pour oser nier la légitimité de cette conséquence, & pour substituer à cet être connu un je ne sçais quel être de raison, qu'on désigne par le nom vague d'*esprit éthéré volatil minéral*. Quoi qu'il en soit, M. Costel démontre également bien que c'est à cet air qu'est due la saveur vive & piquante des eaux gazeuses, & ce qu'on appelle leur *gratter*, en faisant observer que ce goût diminue dans la même proportion que cet air se dissipe, & qu'il disparoit en-

tièrement lorsque ces eaux sont absolument dépouillées de leur air.

Passons aux expériences que M. Costel a faites avec les réactifs. Les acides ont fait avec ces eaux une effervescence d'autant plus vive, qu'elles contenoient plus de leur air; cette effervescence n'étant due qu'au dégagement de cet air accéléré par l'union de l'acide à l'eau, avec laquelle il a plus d'affinité. L'eau de Langeac, évaporée aux trois quarts, fait une vive effervescence avec l'acide vitriolique; cette effervescence est d'une autre espèce que la première, elle est due à un principe salin de nature alcaline qui se trouve dans ces eaux.

Quelques onces d'eau minérale, versées sur deux gros de noix de galle récemment pulvérisée, ont été colorées du plus beau rouge, imitant le vin de Bourgogne, le plus haut en couleur. Cette expérience a été faite à Paris. Sa réussite, dit M. Costel, dans une eau minérale transportée à quatre-vingts lieues, prouve que le fer y est bien dissous. Mais la plus grande partie de ce fer se dépose dans les bouteilles, où il en a trouvé environ deux grains par pinte, précipité en ocre jaune, qui n'est pas attirable par l'aimant. L'alcali phlogistique, versé par gouttes sur cette eau minérale, n'y forme aucun précipité; preuve que le fer n'y est pas sous forme saline.

Quelques gouttes de dissolution de mercure par l'acide nitreux, versées sur les eaux de Langeac, y produisent un précipité qui paroît d'abord blanc, & qui, quelques minutes après, devient jaune-citron; ce qui fait dire à M. Costel qu'il est produit par la terre seule, parce que ceux que forme l'alcali fixe sont plus hauts en couleur. Le sirop de violettes, dissous en suffisante quantité pour faire une belle teinture bleue avec l'eau minérale, n'éprouve point d'altération dans sa couleur les deux ou trois premières heures; mais bientôt après on aperçoit comme un rideau verd qui augmente progressivement, quoique avec beaucoup de lenteur, de la surface supérieure vers le fond; phénomène que M. Costel attribue à la terre calcaire, qui n'agit qu'à mesure qu'elle se dégage par l'évaporation de l'eau.

L'eau minérale, dépouillée de toute sa terre calcaire par l'évaporation, verdit sur le champ le sirop de violettes; effet qui est dû à l'alcali minéral contenu dans ces eaux, & qui se trouve concentré par l'évaporation de l'eau.

Une demi-once de sirop de violettes a été dissoute dans quatre onces d'eau minérale, & sur le champ distribuée en deux fioles; l'une a été bouchée exactement, & l'autre a été laissée débouchée exprès. Vingt-

neuf heures après le mélange fait, le sirop de la bouteille débouchée a commencé à verdir à la surface de la liqueur ; & a continué à s'altérer par degrés , mais celui qui étoit dans la bouteille bouchée n'a éprouvé aucune altération de couleur.

Le lait mêlé à froid , & à partie égale , avec l'eau minérale , ne paroît subir aucune altération ; il commence à se décomposer comme il a coutume de faire par l'action des alcalis fixes, sans se caillebotter. La partie caséuse furnage la partie séreuse , & la butyreuse s'attache aux parois du verre , & paroît très-distinctement séparée des deux autres. C'est l'alcali minéral qui produit cet effet ; cependant le lait bouilli avec partie égale d'eau n'en a pas été décomposé sur le champ , mais seulement quelques heures après. Le savon se dissout très-bien dans l'eau de Langeac.

Par l'évaporation bien ménagée de ces eaux , M. Costel en a retiré une terre calcaire un peu ocreuse , qui s'est dissoute entièrement dans l'acide du vinaigre , & a laissé quelques vestiges d'une terre argilleuse ; il a obtenu en outre un sel alcali savonneux , qui a fait effervescence avec les acides , & a formé avec l'acide du sel marin , un vrai sel marin ; & avec l'acide du vinaigre , une terre foliée cristallisable , sans laisser aucun vestige d'autre matière saline ; d'où il résulte

que ces eaux contiennent 1^o un fluide élastique ou principe volatil, 2^o quatre grains de terre absorbante ou calcaire par livre d'eau, 3^o un grain de terre martiale très-divisée, 4^o douze grains d'alcali minéral favonneux.

D'après cette analyse, M. Raulin établit les propriétés de cette eau, qu'il compare à celles de S. Myon, dans lesquelles M. Costelavoit trouvé également 1^o un fluide élastique, 2^o treize grains d'un alcali minéral gras très-favonneux par livre d'eau, 3^o deux grains ou environ de sel marin, 4^o six grains de terre calcaire, & 5^o deux grains de terre vitrifiable. Selon lui, les principes qui minéralisent ces eaux sont à peu près les mêmes, cependant il y a entr'elles une différence qui en varie l'énergie & les propriétés. Les eaux de S. Myon & celles de Langeac contiennent également un fluide élastique; mais il paroît plus adhérent dans les eaux de Langeac, qui outre cela contiennent un principe martial qu'on ne trouve pas dans celles de S. Myon: celles-ci, en revanche, tiennent en dissolution une petite quantité de sel marin & de terre vitrifiable, qui manquent dans les autres. La terre absorbante & l'alcali minéral favonneux sont, à peu de chose près, en même quantité dans les deux sources.

La petite quantité de sel marin qui entre

dans les eaux de S. Myon , concourt avec l'alcali minéral à les rendre résolitives ; mais , comme l'alcali minéral des eaux de Langeac est plus gras , plus savonneux que celui des eaux de S. Myon , & qu'en cela il est plus résolutif , M. Raulin en conclut que la qualité résolutive de l'une & de l'autre de ces eaux est parfaitement égale.

Le principe martial des eaux de Langeac les rend plus toniques que les eaux de S. Myon , sur lesquelles elles l'emportent lorsqu'il s'agit de détruire les engorgements des viscères & les obstructions , de soutenir avec énergie le ton des fibres du système membraneux , de l'exciter lorsqu'il tend vers l'atonie , & de le rétablir lorsque son élasticité en est affoiblie. En conséquence , M. Raulin croit qu'elles conviennent principalement dans le relâchement déjà invétéré des solides , dans les obstructions lymphatiques des viscères , dans les affections mélancoliques , hypochondriaques , dans les pertes des femmes , dans les pâles-couleurs des filles qui ne sont point réglées , dans la jaunisse & les pâles-couleurs qui dépendent de l'obstruction des viscères du bas-ventre. Elles sont propres à remédier aux dégouts , aux inappétences obstinées , aux céphalalgies & aux migraines qui en sont les effets , aux tourmens de tête habituels. Elles sont particulièrement propres à la guérison

des fièvres intermittentes , qui dépendent des obstructions des viscères & du désordre des digestions. Elles remédient puissamment , par leur propriété apéritive & diurétique , aux maladies des reins & de la vessie , qui dépendent des matières glaireuses , graveleuses , &c.

Les eaux de Langeac conviennent moins en général aux maladies des poumons , que celles de S. Myon , par rapport à leur principe martial. Cependant M. Raulin croit qu'elles ne pourroient produire que de bons effets dans les commencements des affections tuberculeuses , lorsque les tubercules ne sont ni durcis ni suppurés. Elles conviennent aussi dans les asthmes humides , lorsque les crachats sont épais & gluants.

On emploie avec plus de succès les eaux de S. Myon , que celles de Langeac , dans les dispositions inflammatoires des viscères du bas-ventre ; & les eaux de Langeac sont plus propres que celles de S. Myon à la guérison des engorgements lymphatiques de ces viscères. Elles conviennent également mieux dans les affections nerveuses qui proviennent d'obstructions dans le mésentère ou dans les autres viscères du bas-ventre , de même que dans celles qui reconnoissent pour cause le désordre des digestions , ou le relâchement des membranes de l'estomac & des entrailles. Les eaux de

de S. Myon , au contraire , sont préférables dans celles de ces maladies qui proviennent de l'irritabilité de ses fibres, ou d'agacements causés par l'âcreté de la férosité du sang , ou de la matiere de la transpiration retenue.

Cet exemple est plus que suffisant pour donner aux lecteurs une juste idée de cette nouvelle production sur les eaux minérales ; mais , je le répète , toutes les analyses rapportées dans ce volume ne sont pas aussi exactes ni aussi lumineuses que celle que je viens de rapporter ; par conséquent , les vertus des eaux qui en sont déduites ne sont ni sûres , ni établies sur des fondemens également solides.

E X T R A I T.

Essai sur les eaux thermales de Balaruc , où l'on assigne leurs vertus ; la maniere dont on les emploie ; les préparations nécessaires avant leur usage , & les maladies auxquelles elles sont utiles ; avec cette épigraphe :

Ætas longè magistra.

*à Montpellier , chez Rigaud & Pons
1773 , brochure in-8° de près de quatre-vingts pages.*

L'auteur de cet essai , persuadé que les différents traités que nous avons des eaux

de Balaruc , ou n'instruisent pas assez , ou peuvent induire en erreur par les éloges souvent outrés qu'on leur donne , a cru se rendre utile aux jeunes médecins , en publiant ses observations sur l'usage de ces eaux ; & au public , en travaillant à le dissuader de la fausse idée qu'il a sur leur efficacité dans plusieurs maladies. Peu convaincu de l'utilité des analyses chymiques les plus exactes , il n'a consulté que l'expérience , qui seule , selon lui , donne des connoissances solides des vertus ou des propriétés des eaux thermales.

C'est cette expérience qui nous apprend que ces eaux sont , 1^o purgatives : elles produisent efficacement le résultat des mauvaises digestions , l'enduit glaireux qui tapisse l'estomac & le canal intestinal , font dégorger l'organe sécrétoire de ces viscères , celui du foie , du pancréas ; y rendent la circulation plus aisée , & les sécrétions plus libres. 2^o Elles sont *stomachiques*. 3^o On peut les regarder comme *apéritives* pour les viscères qui servent à la digestion , & pour les obstructions des autres viscères , pourvu toutefois qu'elles soient la suite d'un dérangement constant & opiniâtre de l'estomac. L'expérience n'a pas encore démontré qu'elles soient utiles dans les autres especes d'obstructions : l'auteur conjecture qu'elles pourroient l'être , si on les donnoit à petite dose ,

trois ou quatre verrées dans la journée. 4^o Elles aiguillonnent les forces vitales , augmentent la chaleur naturelle , rendent la circulation plus prompte , & déterminent une sueur abondante. 5^o Elles calment certaines douleurs , suspendent & dissipent les symptômes vifs & allarmants qu'elles occasionnent. 6^o Enfin , elles sont détersives & épuérotiques ou cicatrisantes.

Après avoir exposé de cette manière, dans son premier chapitre , les vertus générales de ces eaux , il expose , dans le second , la manière dont on en fait usage. On les ordonne intérieurement en boisson ; extérieurement sous forme de bain ou de douche : on expose aussi les malades à leurs vapeurs , dans une espece d'étuve qu'on a pratiquée à cet effet. On emploie aussi dans certaines circonstances, sous forme de cataplasme, les boues qu'on ramasse au fond de ces eaux. Il entre dans les plus grands détails sur les précautions qu'il convient de prendre pour favoriser leur action. Le troisieme chapitre contient quelques conseils sur les préparations nécessaires avant de faire usage de ces eaux. Je ne crois pas devoir m'arrêter sur ces différents objets , afin de pouvoir donner un peu plus en détail, les observations qu'on trouve dans le quatrieme chapitre , sur les maladies contre lesquelles on emploie avec succès les eaux de Balaruc.

Ces eaux conviennent en boisson ; 1^o dans l'inappétence ou le dégoût opiniâtre , lorsqu'il font dûs à l'atonie , relâchement ou foiblesse des fibres de l'estomac , & à la viscosité des liqueurs gastriques ; 2^o dans les douleurs ou coliques d'estomac chroniques , pourvu que la douleur soit sourde ou obtuse. 3^o Elles dissipent les accès de fièvre rebelles , sur-tout les quarts & tierces bâtar-des. 4^o On les prescrit avec succès dans l'ictère commençant , quand on est assuré qu'il est dû à l'obstruction des pores biliaires. 5^o Elles ne sont pas moins utiles dans les pâles-couleurs récentes. Si elles ne les dissipent pas entièrement , elles préparent la voie aux martiaux , qui alors achevent la cure. 6^o Elles conviennent , comme je l'ai déjà rapporté , dans les obstructions récentes des viscères du bas-ventre , qui sont produites par un dérangement constant des fonctions de l'estomac. 7^o Elles éloignent les paroxysmes de vertige & de migraine , qui sont le plus souvent déterminés par le vice des digestions. 8^o Elles guérissent l'épilepsie qui est produite par la même cause ; elles suspendent & retardent ses attaques dans les autres especes. L'auteur conseille dans ce cas de les prescrire à petite dose , & de mettre quelque intervalle d'une verrée à l'autre. 9^o Elles sont très-salutaires dans la paralysie. 10^o On les voit très-souvent réussir dans

Les aigreurs rebelles & opiniâtres de l'estomac. 11° Enfin, elles détruisent les vers, surtout le ténia & les strongles, elles paroissent moins efficaces contre les ascarides.

Sous forme de bains, elles produisent les plus grands effets dans les paralysies : l'auteur prétend qu'on pourroit les regarder comme spécifiques, si on n'en abusoit point. Elles sont très-avantageuses, & leurs effets sont presque toujours heureux dans les paralysies qui surviennent brusquement, lorsque le sujet est d'un bon tempérament, d'un âge moyen, que la partie conserve sa chaleur naturelle, & que la paralysie n'a été précédée d'aucune affection du cerveau. L'espérance de guérison est au contraire bien foible, lorsque la paralysie est venue peu à peu, que la partie paralysée est froide, pâle, & atrophiée ; que la personne qui en est affligée est d'un âge avancé. On ne doit rien espérer des eaux de Balaruc dans les paralysies invétérées. Celles qui succèdent à l'apoplexie, guérissent difficilement. Les malades sont très-bien d'aller tout de suite à Balaruc, & d'y retourner deux ou trois saisons. Ils ne doivent plus le faire, s'ils n'y ont trouvé qu'un foible soulagement. On ne doit point le leur conseiller, lorsqu'on apperçoit qu'ils ont le corps pesant, la tête lourde, l'esprit sombre, tardif ; ils en feroient les victimes. Les bains de Balaruc sont pour l'ordinaire

nuifibles dans l'efpece de paralyfie que les anciens médecins ont désignée fous le nom de bilieufe , & que les modernes attribuent à la fécherelfe & à l'aridité des nerfs & des fluides ; mais il font très-utiles dans l'engourdiffement des parties , lorsqu'il eft l'avant-coureur de la paralyfie , ou paralyfie commençante. L'auteur diftingue deux efpeces de tremblements ; un tremblement demi-paralytique , & un autre demi-convulfif. Les bains de Balaruc font auffi utiles dans la premiere efpece , qu'ils font nuifibles dans la feconde. Il en eft de même de la danfe de S. Wit ; en un mot , il paroît qu'ils ne conviennent que dans les maladies qui reconnoiffent pour caufe le relâchement & l'atonie des folides , & l'épaiffiffement des fluides.

Ces bains calment les rhumatifmes & douleurs rhumatifmales , lorsque ces maladies font chroniques & produites par une caufe froide ; mais ils augmentent ces douleurs , lorsqu'elles font l'effet d'une caufe vénérienne. Il font également nuifibles lorsqu'on a le mercure dans le corps.

On douche avec fuccès les parties paralytiques , & celles qui font affligées de douleurs rhumatifmales , lorsque la nature de ces maladies & leurs caufes ne s'y oppofent point. On emploie également les douches dans la fciatique ; & elles la diffipent lorsqu'elle eft récente , & qu'elle eft la fuite du

froid & de l'humidité. Lorsqu'elle est ancienne, elle élude souvent l'action des douches ; mais il n'y a pas de danger à les essayer : si elle est due à un transport de matière goutteuse ; les douches y sont nuisibles.

Elles sont très-utiles dans la douleur de tête invétérée, lorsque cette douleur est l'effet du dérangement de la transpiration dans le cuir chevelu, & de la lenteur de la circulation dans le péricrâne. Si elle est le produit du dérangement de l'estomac, de la suppression des mois, des hémorroïdes, des obstructions des viscères du bas-ventre ; on ne doit les employer (si toutefois elles subsistent) qu'après avoir remédié à ces différentes causes. Elles sont nuisibles si la douleur de tête dépend du virus vénérien. Elles sont infructueuses si elle dépend de la suppuration ou de l'exulcération de la membrane pituitaire ; ou si elle est occasionnée par des embarras qui se forment dans les sinus sourcilliers, le plus souvent par une morve qui s'y ramasse & s'y épaissit, quelquefois par le tabac qui y pénètre.

Les douches, en favorisant la transpiration dans le cuir chevelu, dissipent l'enclenchement habituel, & le préviennent si on va les prendre de bonne heure. Elles sont très-avantageuses dans le larmolement, lorsque cette incommodité est la suite de

la foiblesse & du relâchement des tuyaux excréteurs de la glande lacrymale, & de l'impression d'un air froid & humide auquel on a été long-temps exposé. On ne doit point les négliger dans la paralysie de la paupiere.

On en voit quelquefois de bons effets dans la goutte-serene commençante ; elles sont constamment infructueuses lorsqu'elle est parfaite. Il en est de même de la surdité. Elles sont sans effet contre la cataracte, pour laquelle on les conseille quelquefois. Dans les ophtalmies rebelles & opiniâtres, dues à une mauvaise constitution de la lymphe, les douches sont quelquefois avantageuses, pourvu qu'on ait fait précéder les remèdes propres à corriger la lymphe. On remédie souvent, par leur secours, aux fluxions qui se jettent sur les dents, les oreilles, les yeux, le nez.

Sous forme de fomentation, les eaux de Balaruc calment efficacement les douleurs vives des hémorroïdes. On les met en usage, lorsqu'on s'est servi infructueusement des remèdes appropriés dans cette maladie. Elles calment encore la douleur vive qu'occasionne les blessures des tendons, dissipent les symptômes qui en sont la suite, & favorisent l'exfoliation. Comme épulotiques, on ne doit les employer que lorsqu'il n'y a presque plus de suppuration, que les chairs

sont belles & vermeilles , que la cicatrice a fait des progrès , & qu'elle est sur le point de se terminer.

Les étuves sont très-avantageuses dans les douleurs rhumatismales par cause froide ; dans cette espèce d'engourdissement ou torpeur générale qu'on ressent pour avoir couché ou resté trop long-temps dans les endroits froids , humides & nouvellement enduits. Elles dissipent quelquefois les œdématis locales , & rendent aux membres leur agilité naturelle. Elles ont été plus d'une fois utiles aux tempéraments phlegmatiques , pour aiguillonner les fonctions , & sur-tout celles de certains viscères du bas-ventre.

La vertu résolutive & dessicative des boues , les rend propres à résoudre les engorgements œdémateux des extrémités , à rendre aux parties le ressort qu'elles ont perdu ; mais on ne doit les appliquer que lorsque le vice est purement local. Elles sont nuisibles dans les enflures molles & indolentes qui se manifestent sans cause apparente, ou qui restent aux environs des articulations après la goutte , le rhumatisme , les entorses , les dislocations , quoique la douleur soit entièrement dissipée , & que le malade agisse librement : il est vrai qu'elles les dissipent souvent ; mais elles dessèchent & roidissent l'article , au point que

le jeu en devient gêné, difficile, & souvent douloureux.

Ces propriétés sont appuyées sur plusieurs observations pratiques, que les bornes d'un extrait ne m'ont pas permis de rapporter en détail. Il seroit très-utile que nous eussions des détails aussi intéressants, sur toutes les eaux minérales du royaume. Quoique je ne puisse souscrire au jugement de l'auteur, sur le peu d'utilité des analyses, pour assurer la vertu des eaux minérales; cependant je conviendrais de bonne foi, que la voie de l'observation est encore plus sûre.

OBSERVATION

Sur une palpitation de cœur, produite par un vice organique, & suivie d'une hydropisie de poitrine; par F. POMA, docteur - médecin stipendié de la ville & hôpital de Bruyeres, & membre du college royal des médecins de Nanci.

Un ancien officier, aussi recommandable par les qualités du cœur qui honorent un vrai citoyen, que par celles d'un brave militaire, depuis dix ans & plus étoit attaqué d'une palpitation de cœur qui, dans les commencements légère & rare, devint par degrés plus fréquente & plus violente.

Ces accès légers lui firent trouver un palliatif d'autant plus prompt dans de copieuses & fréquentes saignées, qu'il étoit alors à la fleur de son âge, & d'un tempérament très-sanguin. Ce moyen eut bientôt moins d'efficacité. Les paroxysmes devinrent plus considérables ; cependant l'ardeur du service le fit lutter long-temps. Retiré enfin chez lui, il insista sur le même remède ; il y ajouta par intervalle l'usage de boissons délayantes & relâchantes, l'usage de l'eau de veau, qui eut un crédit si étonnant presque dans toutes les maladies, où des yeux éblouis ne vouloient voir que spasme, irritabilité, irritation... A mon arrivée en cette ville en 1770, il me consulta, & ne reclama, des secours de la médecine, que la phlébotomie. Mais avant de m'y décider, je tâchai de découvrir les causes procathartiques & éloignées de cette maladie. Nous fîmes un examen réfléchi des différentes périodes de sa vie, des différents remèdes dont il s'étoit servi. Cette palpitation avoit fait des progrès insensibles & considérables ; elle revenoit plus fréquemment, duroit davantage ; un mouvement du corps, une affection vive de l'ame, la faisoit naître & continuer plus vivement ; la respiration étoit déjà très-gênée & fréquente, même avec sentiment de suffocation ; les nuits très-mauvaises. Il se levoit avec un mal-être, une

foiblesse qu'il cherchoit à diminuer en déjeunant ; l'appétit très - considérable , mais les digestions très-lentes ; les sécrétions & excrétiions se faisoient assez bien. Une exploration exacte de l'abdomen me fit trouver des viscères sains ; je sentis seulement un battement à la fossète de l'estomac très-fort , très-dur ; une palpitation de l'artere coeliaque synchrone avec celle du cœur , & qui devint par degrés si violente , qu'elle soulevoit sensiblement les téguments & les habits : ce qui a déjà été observé dans pareil cas par un grand médecin. *Classes des maladies.* Où pouvois-je chercher la source de son état ? Etoit-ce dans les liquides ? Rien ne me démontroit la présence d'un virus scorbutique , la complication d'un scrophuleux , d'un syphillitique ; rien n'indiquoit l'épaississement des humeurs. Devois-je soupçonner les solides , un système nerveux trop irritable , &c ? (a) L'âge du malade , son tempérament , les grandes passions auxquelles se livroit facilement une ame sen-

(a) Si en divers temps , dans de longs intervalles , les accidents cessent entièrement , s'ils disparoissent bientôt , si tous les mouvements du cœur rentrent dans l'ordre naturel , la maladie est sympathique. *BAGARD. Observ. sur une malad. du cœur.* Le malade ne datoit sa palpitation que de puis dix ans. Il m'assuroit avoir eu des intermissions très-tranquilles , & plus ou moins longues.

fible , une vie sédentaire forcée , auroient cette conjecture. Mais un état qui avoit empiré après l'usage des remèdes opposés à la disposition convulsive , dénotoit au moins d'autres complications. J'avois à soupçonner des maladies idiopathiques au cœur , ou aux parties précordiales (a). Mais quelle accablante obscurité dans les recherches de ces maladies ! quelle rebuttante incertitude dans leur diagnostic ! Quel est le médecin assez ennemi de la vérité , qui osera impunément en affirmer la certitude ? L'histoire des anévrysmes internes offre des symptômes semblables ; on y a

(a) La marche du pouls est celle du cœur. Si le pouls est irrégulier, variable , & beaucoup plus dans les mouvements du corps quand le ventricule se remplit ; si en même-temps les battements du cœur sont violents ; si , quand ses pulsations sont vives , l'action des artères est faible , irrégulière ; si l'irrégularité de ces vaisseaux & des contractions du cœur augmente quand le cœur est en contraction , lorsqu'on monte un escalier , qu'on éternue &c ; il y a un vice organique , ou obstacle au cœur , *BAGARD*. Depuis que j'ai suivi le malade , & même hors des accès violents auxquels il étoit sujet , j'observai toujours les mouvements du cœur & du pouls très-irréguliers , & sur-tout dans ces circonstances. Peut-être le malade ne data-t-il sa maladie que depuis qu'elle devint très-sérieuse , par son accroissement ; peut-être ne fit-on une attention particulière à son pouls , à son cœur , que lors des redoublements.

observé une difficulté de respirer habituelle ; augmentée par les mouvements , n'osant en faire le moindre sans crainte de suffocation , (M. Lieutaud ,) avec intermittence au pouls , &c. Les mêmes ont été produits par la dilatation de l'artère , (Horstius , P. de Marchett. Cafalpin. Baglivi) &c ; par la dilatation des oreillettes , (Severin) ; par des ossifications , callosités d'aorte , (Dodoné , Platter , Willis , Bagard) ; par celle du péricarde , (Vieuffens , Garengéot) ; par l'adhésion du péricarde , (Ballonius) ; par des tumeurs contre nature nées auprès du cœur , comme celle que rapporte Galien , & qui fut la cause de la mort du médecin Antipater ; comme celles que rapportent Schenkius , Zacutus , Lower , Bonet &c ; par des concrétions polypeules , si souvent accusées , (Riviere , Bonet , Manget , Blancard) , peut-être plus justement niées ; par le volume excessif du cœur , &c. &c. Mais quel est le symptôme de chacune de ces maladies , qui ne soit pas commun avec plusieurs autres maladies terribles , aussi impossibles à guérir qu'elles sont difficiles à distinguer , n'ayant aucun signe vraiment pathognomonique ? Les maladies les plus obscures sont sans contredit celles du cœur. *BAGARD. Cœterum valdè desideratur , ait praticus illustris , historia diagnostica ... curativa anevrismatis , palpitationis &c.* On ose , on peut

à peine deviner ces obstacles ajoute, M. Bagard. L'ouverture des cadavres nous rend seule certaine de ces obstacles, qui malheureusement sont des maux sans remède ; quand nous les connoissons, nous n'avons qu'une connoissance presque inutile. Le seul avantage que nous retirons de ces découvertes, c'est la réserve qu'elles doivent inspirer dans le diagnostic & la cure de ces maladies ; mais l'histoire de l'humanité fera toujours intéressante. Un travail obstiné a souvent forcé la nature à se dévoiler.

Tâcher de diminuer la violence de la maladie, d'en rendre moindres les accès, soit en s'opposant à la régénération d'une certaine quantité de sang, soit en lui conciliant une certaine ténuité, soit en calmant un orgasme du système nerveux, tâcher d'en éloigner les effets, étoient mon seul plan palliatif. Je craignois, par une pratique hardie, imprudente, de tomber dans des écarts préjudiciables au malade. La diététique, la gymnastique furent les objets principaux de mes vues. J'ajoutai l'usage de quelques opiates fondants, apéritifs, savonneux ; d'eaux minérales, tantôt savonneuses, tantôt ferrugineuses ; des antispasmodiques légers. Quoique le malade fût dans l'âge consistant, n'ayant alors que trente-cinq à quarante ans ; quoiqu'il fût d'un tempérament sanguins bilieux, & très-gros

mangeur ; que le poulx fût assez dilaté, mais lent , je crus devoir interrompre la fréquence des saignées. Un visage pâle & maigre , des forces infiniment diminuées , un tempérament miné par tant de secouffes & d'évacuations , me forcèrent à n'y recourir que dans les grands accidents , les violentes palpitations compliquées avec suffocation, par la congestion considérable du sang dans les vaisseaux pulmonaires & précordiaux. Les accès sont palliés dans l'instant ; mais ils reviennent ensuite par degrés plus violents , plus compliqués. Les saignées ne conviennent jamais , dit M. Lieutaud , lorsqu'il y a des marques sensibles d'épuisement. Elles sont d'un petit secours dans la palpitation idiopathique. Je ne distribuois ces remedes que d'une main d'autant plus averse , que je n'en voyois point de succès. Mais que pouvois-je espérer dans une maladie aussi incurable ? Le dépérissement sensible d'un homme estimable , dont les qualités auroient dû rendre la vie immortelle , dont l'estime publique rendoit les jours précieux , pour lequel mon attachement me faisoit trouver si amere l'insuffisance de la médecine ; son dépérissement affectoit , toute aménée assez heureusement pour sçavoir compâtrir aux peines de ses semblables. Ne trouvant rien de plus satisfaisant , que de pouvoir étaler ses doutes aux yeux de

de ses confreres , & de s'instruire auprès d'eux ; je recourus avec la plus grande confiance à leurs lumieres , & je consultai ceux de mes voisins que je crus les plus éclairés. Le jugement que nous voulûmes porter de la maladie , errant sur plusieurs causes qui pouvoient la produire , rendoit leur diagnostic composé & incertain ; cependant un jeune medecin , emporté sans doute par l'idée flatteuse de se faire un nom par des assertions hardies , eut occasion de voir le malade. Lui ayant tâté le pouls , il assura , d'après ce seul examen , qu'il y avoit un anévrysme interne , &c. &c. Il seroit à souhaiter que cette affection , dont les symptômes nous disent si peu pour leur diagnostic , en ce qu'ils sont semblables en plusieurs maladies , pût , ainsi que certaines affections , concilier au pouls une modification particuliere qu'on pût saisir. Aucun medecin n'a encore été assez heureux pour la rencontrer : j'espere que ce jeune praticien , s'il est assez heureux pour le faire dans la suite , sera assez l'ami de ses confreres , au moins de l'humanité , pour enrichir la medecine de cette précieuse découverte. Nos pronostics furent effrayants : *Omnes enim qui , juvenes , aut in declinante ætate , cordis palpitationi obnoxii sunt , ii ante senectutem pereunt.* GALENUS Comm. Palpitantes . . . nùm etiam voce interceptâ mor-

riuntur. HIPPOCRATES Coac. & nous ne pûmes résoudre qu'une cure palliative.

L'état du malade empira toujours. Ici s'ouvrent les scènes les plus tragiques, se prépare le tableau le plus accablant de l'humanité souffrante, à laquelle on ne pouvoit donner que de stériles secours (a). Le moindre mouvement jettoit le malade dans une angoisse affreuse. Peu à peu il se vit forcé de craindre l'instant où il devoit remuer le bras même ; il se trouva emprisonné dans sa chambre, peu après sur son fauteuil. La douceur de goûter du repos, couché dans un lit dans une situation horizontale, lui fut par degrés enlevée : il fut obligé de rester assis. Il ne put bientôt plus quitter son fauteuil nuit & jour, la tête appuyée de côté ; mais cette légère faveur lui fut encore refusée. Il ne put plus rester appuyé sur le dos, la tête penchée en arrière, à raison d'une suffocation considérable. Penché sur le côté droit, sa palpitation redoubloit, avec le sentiment d'un mouvement gêné, semblable à un bouleversement total, comme, disoit-il, si son cœur eût dû tourner à travers une masse d'eau ; avec le sentiment

(a) Aux symptômes ordinaires, se joignirent plusieurs accidents, effets du trouble de la circulation du sang ; la maladie se compliqua de l'hydropisie du thorax & du péricarde, qui augmenta l'intensité des symptômes ordinaires.

d'un mouvement de rotation, d'ondulation, de fluctuation, vers la troisième, quatrième, cinquième côtes; ce qui est un symptôme pathognomonique de l'hydropisie du péricarde, Senac, dans son immortel *Traité du Cœur*, ainsi que celui de ne pouvoir respirer qu'en devant, (Vieuffens, Pison.) Penché sur le côté gauche, il étoit opprimé par un sentiment de suffocation, & de gargouillement incommode. Se tournant d'un côté sur l'autre, il ressentit, sur-tout vers la fin de sa vie, quelque chose qui paroissoit céder, s'écouler & opprimer... Il déroboit un instant de sommeil, la tête penchée en avant, & soutenue ainsi; mais qu'interrompoit bientôt un paroxysme de palpitation, dans lequel les mouvements du cœur forts, durs & irréguliers, pouvoient à peine se nombrer, auquel se joignoient une angoisse, un serrement de poitrine, des suffocations qui par degrés devinrent encore & plus terribles, & plus longues, de deux ou trois heures; le malade ne trouvoit pas même dans deux courants d'air frais & froid introduit dans la chambre, dirigé sur lui, ne trouvoit pas, disoit-il, d'air à respirer. Toute la partie supérieure de son corps étoit si fort agitée, que par l'élévation simultanée des épaules & du thorax, il imitoit le mouvement d'un soufflet, Il éprouvoit dans certains moments, sur-tout aux approches des accès,

un sentiment désagréable dans la région cardiaque , une anxiété , défaillance précordiale ; & cinq à six battements du cœur très-violents , très-prompts , étoient le prélude de la terrible scène qu'il alloit effuyer. Le pouls alors se concentroit singulièrement ; il devenoit grêle , foible , & beaucoup plus intermittent , sur-tout vers la fin de la vie , à différents intervalles , la troisieme , fixieme , dixieme diastole , & pendant la durée de deux ; trois : hors des accès , il avoit aussi de l'irrégularité , de la foiblesse & de l'intermittence ; mais à un degré moindre , & cette dernière dans des intervalles plus longs , plus irréguliers , à la trentieme , quarantieme , cinquantieme diastole. Dans ces maladies , on a observé l'intermittence du pouls. *In Antipatro medico pulsus erat inæqualis. GALENUS.* Le pouls dans la palpitation est petit , inégal , intermittent ou variable , (Lieutaud) ; de même dans l'hydropisie de poitrine , (Lieutaud ; Diemerbroëck). Le malade devint sujet à des étouffements , lipothymies , deux symptômes de la dilatation du ventricule droit du cœur ; mais alors ses mouvemens ne sont pas violents ; les veines du cou , les souclavieres battent , (Bagard). Il ressentoit des douleurs au cartilage xiphoïde , quelquefois à l'épaule , au bras. Ces douleurs sympathiques ont été observés dans ces cas. (Riviere,

Lieutaud.) *Si vehementer inflammantur appendentes utrique pulmonis partes, aut in latus incumbat, resolvantur eâ parte corporis.* (HIPPOCRATE, Coac.) Malgré ces accidents, l'appétit étoit considérable, & se soutint jusque peu de jours avant la mort. Les jambes, les cuisses, &c. enflèrent beaucoup, & le visage vers la fin. Il s'y joignit une toux plutôt sèche qu'humide, des crachats quelquefois sanglants, quelques écoulements légers par le nez d'un sang fluide, très-peu coloré, si aqueux, qu'il passoit à travers la serviette sur laquelle on le recevoit, sans grumeaux, & presque sans la teindre; une soif assez légère, un dessèchement des narines, du gosier, &c. effets de l'épanchement séreux, de la colliquation des humeurs, &c. *Tales ægri similibus afficiuntur malis, ac suppurati, verùm remissiùs atque diutius, si facies, pedes, venter intumescat.* (HIPPOCRATE, de Morb... SWINGER specul. hippar.)

L'hydropisie demandoit d'autres secours que les précédentes. Dans la vue de détourner l'épanchement de la sérosité dans la poitrine, on lui fit un cautère à la jambe ... *Abcessus enim, qui ad crura fiunt, omnes quidem utiles empyicis.* DURETUS in Coac. (a); On lui passa à doses graduées,

(a) Baglivi a observé une liaison entre la poitrine & les jambes.

Poxymel scillitique, le colchique, &c. Ce dernier produisit peu de choses : il y eut au commencement un léger vomissement ; les urines coulerent un peu plus abondamment, mais très troubles, briquetées, huileuses, &c. L'affoiblissement inoui du malade, les accidents qu'il éprouvoit, plus encore que la colliquation de ses humeurs, nous fit douter du succès de la paracentese de la poitrine, & nous la fit abandonner. Son état empira toujours : les palpitations, la suffocation, leurs redoublements, devinrent encore plus effrayants, plus fréquents, revenants trois ou quatre fois par jour, autant par nuit. J'ai observé plusieurs fois pendant quelques accès, & pendant quelques-uns de ces courts instants de sommeil, surtout vers la fin de sa vie, les mouvements de la respiration totalement interrompus pendant un temps considérable, trois, quatre minutes, avec le mouvement du cœur & du poulx à peine sensible. *Tùm vera mortis imago...* La cause même de la maladie principale, son effet, ou l'hydropisie, tout concouroit à aggraver les symptômes : *suffocatio enim adest ab hydrope pectoris*, BONNET. Le malade cédant au sommeil, ne peut respirer alors, la tête inclinée en arriere, mais en devant, (Vieussens, Pison). La respiration est difficile, lente ; des accès de suffocation, une orthopnée plus considérable dans une

situation horizontale, plus la nuit que le jour, sur-tout à l'instant du sommeil; ce qui a été observé par les meilleurs praticiens, tels que Riviere, M. Lieutaud, dans les excellentes symptomathologies de son Précis de Médecine: *Ea inspirando difficultas, ac crebritas, quæ de subito somni primo tempore invadat, quiete defraudet, sed tamen procedente die sensim lentescat; quod signum, cum ratio mihi dictitaverit, tum experientia in omnibus comprobavit.* CAR. PISO. de *serosâ colluvie*. Il se joignit des mouvements de fièvre, des frissons irréguliers. Des syncopes plus fréquentes marquoient le dernier période du mal: tous les instants devinrent une continuité d'angoisses, suffocation, palpitation, défaillance de cœur. Enfin, dans un accès précédé de sueurs froides, d'un frémissement général, il termina des jours pleins de mérite & de douleurs, le 20 Décembre 1773.

A l'ouverture du cadavre, je trouvai dans la cavité de l'abdomen quelque peu de sérosité roussâtre épanchée, tous ses viscères très-sains. Le ventricule étoit remarquable par sa capacité: il étoit assez distendu d'air; mais il occupoit exactement tout l'hypocondre gauche, s'étendoit dans le droit, où il couvroit une partie du foie, & s'abaissoit jusqu'à l'ombilic même: tous ses diamètres augmentés, étoient de beaucoup plus grands

que dans l'ordre naturel... Les cavités du thorax étoient exactement remplies d'une quantité très-considérable d'une sérosité roussâtre , nullement fétide... La substance des poulmons saine , uniquement engorgée d'un sang noirâtre... Le péricarde très-volumineux , & rempli de beaucoup de sérosité .. Le cœur ayant un volume triple du naturel , remplissant singulièrement tout le côté gauche du thorax, jusqu'à son milieu... ses ventricules & oreillettes remplis de grumeaux... les vaisseaux coronaires très-gorgés de sang... J'ai suivi avec la plus grande attention les progrès des arteres pulmonaires, aortes ascendante & descendante, des arteres iliaques ; je n'y ai trouvé aucune ossification : dilatation ni anévrisme.

Les dimensions du ventricule sont en proportion de la voracité du sujet ; c'est pourquoi les grands mangeurs , tel qu'étoit celui de cette observation , l'ont ordinairement très-vaste. Tous les anatomistes ont fait cette remarque. (Palfin Anatom). Plempius en a trouvé un qui contenoit neuf pintes. Ce vice organique ne m'a paru ici qu'accidentel , & n'avoir concouru dans cette maladie qu'à augmenter ses symptômes , à raison d'une réplétion considérable du ventricule , qui , premièrement , faisoit une pression considérable sur le tronc de l'aorte des-

pendante de la coeliaque ; d'où un obstacle à la circulation inférieure , le reflux du sang dans les parties supérieures , d'où angoisse , mal-être & disposition aux redoublements de palpitation , suffocation , &c. secondement , qui refouloit le diaphragme dans la cavité thorachique , d'où effets semblables ; troisièmement , qui , par la grande quantité d'aliments pris , mal digérés , étoit la cause de la formation de beaucoup de chyle , d'humeurs mal travaillées ; d'où l'augmentation de la maladie , disposition à la cacochymie , à l'hydropisie.

Cette dernière n'étoit ici , que l'effet de la maladie ; elle étoit produite par les obstacles de la circulation , par une mauvaise chyli-fication , une hœmatose imparfaite , par le ressort des vaisseaux peu à peu détruit , enfin par une diathèse cacochymique. La marche de la maladie & de ses symptômes , l'état sain des poumons , le peu de corruption de la sérosité épanchée , démonstroient son origine peu ancienne. Le volume excessif du cœur étoit manifestement la cause efficiente prochaine de la palpitation. On voit dans les nosologies des meilleurs praticiens celle-ci produite par la grosseur extraordinaire de ce viscere , (Sauvages , Senac , Lieutaud , &c.) par son accroissement (Heurnius) ; par sa dilatation , (Dionis). Ce vice organique étoit-il

inné ? Etoit-il accidentel ? Le malade ne dit éprouver sa palpitation que depuis dix ans. Le cœur ne se dilata-t-il, ne grossit-il pas que peu à peu , de façon qu'il ne commença à produire des symptômes sensibles que lorsqu'il excéda sensiblement les dimensions prescrites par la nature ; symptômes qui étant très-légers au commencement , parce qu'ils étoient en raison de l'accroissement du cœur , ont pu exister long-temps. avant que le malade y fît une attention particuliere , s'en plaignît ? Plusieurs faits démontrent la dilatabilité surprenante de ce viscere ; il grossit quelquefois d'une façon prodigieuse, (Dionis). La macération qu'il éprouva ici dans la férosité épanchée ne put y contribuer, l'hydropisie étant trop récente pour donner lieu à une maladie dont les symptômes existoient depuis si long-temps. Mais on a observé que les cavités du cœur , que le cœur s'étoit gonflé , étendu prodigieusement, lorsque des efforts prodigieux y avoient poussé le sang après les grandes passions , la colere , les excès de vin , de liqueurs spiritueuses, (&c. Dionis , Bagard). C'est pourquoi les prédicateurs , les joueurs de flûte , les trompettes , y sont sujets. *Mém. de l'Acad. Royale des Sciences.*



OBSERVATIONS

Sur les effets de la crème de tartre dans deux hydropisies anasarques ; par M. POUMEL, chirurgien à Coinci-l'abbaye.

Le nommé Ferrand , âgé de cinquante-cinq ans , d'un tempérament robuste , ferrurier dans ce pays , avoit été saigné une cinquantaine de fois dans l'espace de quelques années , pour remédier à des mouvements convulsifs dont les accès étoient si forts , que cinq à six hommes pouvoient à peine le retenir , & à des douleurs de tête les plus cruelles , dont il étoit attaqué depuis une quinzaine d'années. Au bout de ce temps , il survint un écoulement purulent par les oreilles , qui d'abord appaisa les douleurs de tête ; mais elles recommencerent avec beaucoup plus de force que jamais , quatre ou cinq jours après que cet écoulement eut cessé. Quelques saignées faites dans l'espace d'une douzaine de jours , semblent lui donner quelque espérance de guérison , par le calme qu'elles procurerent ; mais ce ne fut que pour faire place à une hydropisie anasarque. Le chirurgien qui lui donnoit ses soins , employa pendant deux années sans aucun succès les diurétiques les plus forts , entr'autres le vin scillitique qu'il

donnoit à fortes doses , les hydragogues ; & tous les autres moyens ordinairement recommandés en pareil cas. A cette époque vers le commencement de l'année 1773, cet infortuné me demanda des secours. Après m'être informé de ce qui avoit précédé cette maladie , & des moyens qu'on avoit employés , je me crus fondé à soupçonner pour cause un principe vaporeux : en conséquence ; je le mis à l'usage du petit-lait , qui ne produisit aucun effet , & que j'abandonnai pour en venir aux frictions , aux bains de vapeurs , aux sudorifiques. Je fis une grande incision à chacune des bourses qui étoient d'un volume considérable , & dont il sortit beaucoup d'eau , qui revint bientôt après. N'ayant procuré aucun soulagement pendant un mois que je prescrivis ces remèdes , je conseillai de prendre tous les matins deux gros de crème de tartre dans une chopine de petit-lait : dès la troisième prise , les urines commencerent à couler un peu plus qu'à l'ordinaire , le ventre devint plus libre ; ce qui m'engagea à en augmenter la dose jusqu'à six gros. Toute sa boisson consistoit en quelques verrées de vin blanc , dans lequel j'avois fait infuser des racines de chardon roland & d'*œnula campana* , des baies de genievre , des écorces de citron ; & le pain qu'il mangeoit étoit très-cuit : j'y faisois ajouter quelques

pincées de graines d'anis & de fenouil. Dans deux mois de ce traitement, l'anasarque disparut totalement, les douleurs de tête diminuerent beaucoup, à peine se faisoient-elles sentir. Je conseillai de faire un séton à la nuque, le malade ne voulut pas y consentir : il se croyoit tout-à-fait guéri. Ce bien-être dura six mois, pendant lesquels il travailla dans sa boutique. Il survint une pleuro-péritumonie ; les crachats étoient un peu teints de sang ; rien n'annonçoit un engorgement sanguin. J'appliquai aussi-tôt un grand emplâtre vésicatoire sur la partie souffrante ; je fis faire une boisson adoucissante. Les douleurs disparurent ; mais elles se firent sentir bientôt après. Je proposai les mêmes moyens, la mort lui parut moins affreuse ; il étoit d'ailleurs si dégoûté de prendre des remèdes, qu'avec peine puis-je obtenir qu'il mettroit les pieds dans l'eau tiède, & qu'il prendroit quelque lavement & quelques légers purgatifs. Sa situation devint de pire en pire tous les jours, malgré ces derniers secours, qui parurent promettre quelque chose dans le commencement. Sous peu de temps cet infortuné mourut hectique.

Dans le même temps que je traitois celui dont je viens de parler, je fus mandé à Soissons pour un homme âgé de cinquante-sept ans, attaqué de la même maladie. Le teint de celui-ci étoit beaucoup plus défait ;

la fibre étoit beaucoup plus lâche , il ne paroïssoit pas avoir été aussi robuste. On avoit déjà employé tous les moyens ordinaires en pareils cas. Je le mis aussi-tôt à l'usage de la crème de tartre ; je prescrivis le même pain , auquel j'ajoutai quelques bois sudorifiques : l'hydropisie disparut dans peu de temps , mais non pas aussi complètement que chez le premier ; ses jambes restèrent un peu enflées. Je conseillai quelques légers purgatifs à prendre à certaines distances l'un de l'autre ; & je fus d'avis qu'il continuât encore les mêmes remèdes , en diminuant la dose. Sept ou huit mois après j'appris qu'il venoit de mourir de mort subite.

Peut-on espérer de retirer quelque avantage de la crème de tartre , donnée à fortes doses , dans les maladies dont nous venons de parler ?

O B S E R V A T I O N S

Sur les fièvres intermittentes ; par M. PICQUÉ, docteur en médecine à Avezac en Nébouzan.

Depuis quelques années que j'exerce la médecine dans ce pays , une pratique nombreuse & étendue m'a fourni les matériaux de beaucoup d'observations intéressantes : je vais en présenter au public quelques-unes sur

les fièvres intermittentes, que j'ai étudiées avec soin auprès du lit des malades. Je ne tâcherai cependant ni de découvrir leur nature, ni d'expliquer les causes de la régularité de leur type; ni d'approfondir ce que des auteurs plus ingénieux qu'instructifs ont imaginé pour donner des notions satisfaisantes sur la manière d'agir des spécifiques, qui, bien administrés, détruisent toujours certainement le germe de ce mal, dans quelque sujet que ce soit, & de quelque façon qu'il se présente. Je me fixerai à rapporter uniquement quelques faits curieux & utiles que j'ai observés. J'aime à ne prendre que l'expérience pour guide; & je ne sçache pas qu'elle ait encore porté son flambeau dans ces routes ténébreuses. Il est louable de ne pas oser ce qu'on ne peut point.

I. Une fille âgée d'environ quarante ans, d'un tempérament sanguin, ayant joui d'une assez bonne santé, fut attaquée d'une perte de sang périodique. Chaque jour vers, les six heures du matin, il lui survenoit quelques frissons qui ne se faisoient sentir que vers la région de la matrice: une chaleur assez forte & fixée à la même partie, se manifestoit ensuite; & alors le sang couloit très-abondamment. Vers le midi, l'hémorragie s'arrêtoit d'elle-même.

Après avoir inutilement employé les dé-

layants , les adoucissans , les tempérans , les légers styptiques , les saignées révulsives , & quelques minoratifs ; j'eus recours au quinquina. Les retours périodiques de cette perte , & la façon dont elle se présentoit & se terminoit , me firent soupçonner que ce n'étoit peut-être qu'une fièvre intermittente partielle. C'est de ce seul signe que Huxham tiroit quelquefois son diagnostic (a). Ni le pouls ni les urines ne m'indiquoient ce genre de maladie ; mais le succès confirma mon idée : deux onces d'écorce du Pérou emporterent totalement jusqu'au moindre vestige du mal.

II. Un jeune homme d'un tempérament bilieux fut atteint d'un mal de tête cruel , qui revenoit périodiquement chaque matin , sans frisson , sans chaleur , sans urines briquetées. Le pouls étoit naturel si on l'examinait au bas ; mais , appuyoit-on les doigts sur l'artere temporale lorsque le mal de tête commençoit , on le trouvoit vif , rapide , concentré : il se développoit ensuite peu à peu , & devenoit plein , grand & fort

Je me déterminai à recourir au quinquina , dès que j'eus attentivement réfléchi sur le caractère & la marche du pouls , sur les retours périodiques de la céphalalgie , & sur les observations des grands maîtres. Syden-

(a) *Const. ann. 1737.*

ham (a), rapporte avoir vu des fièvres intermittentes, se marquer sous l'apparence de l'apoplexie. Van-Swieten (b) a donné deux observations sur des céphalalgies périodiques, qui ne céderent qu'au quinquina. De Haen (c) en rapporte un autre exemple. Lieutaud recommande aussi de traiter les maux de tête qui viennent par accès réglés, comme de vraies fièvres intermittentes. J'employai donc l'écorce du Pérou, d'après ces considérations; & bientôt la maladie fut heureusement terminée.

III. Un homme d'environ trente-cinq ans, d'un tempérament phlegmatique, prit un purgatif, je ne sçais à quelle occasion. L'action en fut trop forte; & les évacuation durèrent avec violence pendant trois jours. Les adoucissans, & quelque prises de diascordium arrêterent cette superpurgation. Après quelques jours de calme, le mal reparut sur la scène; mais sous un autre aspect. Il survint des frissons irréguliers, des grouillements d'entrailles, des tranchées légères: environ deux heures après, se manifesta une diarrhée forte, qui dura pendant cinq à six heures: elle s'arrêta d'elle-même sans remèdes, pour se montrer encore de nouveau le surlendemain; elle continua régu-

(a) *Epist. Resp.* 1, ad ann. 1678.

(b) *Comm. in Aphor.* 757, Boerh.

(c) *De Febr. div.*

lièrement de la même façon pendant quinze jours. Je fus appelé : je prescrivis des lavements simples ; une tisane avec l'eau de source , la racine de chiendent , le nitre & le sirop de coings ; des cathartiques modérés , & le quinquina : le mal céda sans retour.

IV. Un homme âgé de quarante-cinq ans , d'un tempérament bilieux , & d'une fanté assez chancelante , fut atteint il y a trois ans d'une fièvre intermittente dont voici la marche. Pendant sept jours consécutifs , chaque soir , les matinées restant libres , revenoient périodiquement des accès bien marqués , mais assez légers & d'assez courte durée : ces paroxysmes disparoissoient ensuite ; & pendant autres sept jours entiers , le malade sain & tranquille vaquoit à ses affaires : après cette époque , les accès se montrèrent de nouveau dans le même ordre , & avec les mêmes symptômes. Je laissai s'écouler , sans faire presque de remèdes , trois paroxysmes complets , c'est-à-dire , cinq semaines entières. Alors j'employai le quinquina , sûr des heureux effets qu'il opéreroit ; & mon espérance ne fut pas trompée.

J'ai lu dans quelques ouvrages , qu'un auteur , (Morton , je pense ,) rapporte avoir observé une fièvre intermittente qui duroit une semaine entière , disparoissoit ensuite

pendant toute la semaine suivante , pour revenir celle d'après. Cette observation est à peu près semblable à la mienne ; il est vrai qu'il semble que dans le cas que j'ai vu , il y avoit complication d'une espece de fièvre quotidienne avec la fièvre hebdomadaire.

V. Une femme d'un tempérament bilieux , âgée de plus de cinquante ans , fut atteinte d'une fièvre maligne pourprée , que je traitai suivant la méthode qu'emploie de Haën (a). La convalescence fut troublée par quelques accès de fièvre tierce, qui céderent aisément au quinquina. Quinze jours s'étoient écoulés dans un calme heureux , lorsqu'une grande frayeur occasionna une révolution subite , & renouvela la fièvre intermittente , qui reparut dans l'instant , gardant toujours le même type , & fidèlement accompagnée des mêmes symptômes. Cet exemple est analogue à celui que rapporte Van-Swieten , d'une fièvre quarte excitée par une terreur soudaine , & reproduite par la même cause , après avoir resté deux mois assoupie (b). Des anti-hystériques modérèrent d'abord la violence des paroxysmes , qui ensuite ne résisterent presque point à l'écorce du Pérou.

VI. Une jeune femme fort vaporeuse ,

(a) *Rat. med. Part. III, cap. 1.*

(b) *Comm. in Aphor. 765. Boerh.*

éprouvoit depuis le commencement du mois de Mars dernier, la violence d'une fièvre intermittente, dont la marche étoit tout-à-fait irrégulière. Elle étoit tantôt quotidienne, tantôt tierce, tantôt quarte, &c. Ces variations paroissoient dépendre de l'hystérie, puisque la moindre affection un peu vive, occasionnoit un accès de vapeurs, suivi constamment d'un paroxysme fébrile bien caractérisé. Cette observation, & le peu de succès qu'avoient eu les fébrifuges administrés avant l'époque à laquelle je fus appelé pour lui donner mon secours, me firent augurer qu'il falloit calmer l'irritabilité du genre nerveux, avant de vouloir détruire le germe de la fièvre. En conséquence j'ordonnai des anti-spasmodiques. Dans le principe ils n'opérèrent presque pas; j'insistai néanmoins sur leur usage. Après trois mois d'un traitement exact & suivi, les attaques des vapeurs furent plus rares & moins fortes: la fièvre se fixa, elle devint tierce exquise. Je prescrivis le quinquina, sans discontinuer les autres remèdes: dans quinze jours la fièvre fut totalement emportée sans retour. Aujourd'hui, la malade a repris de l'embonpoint; ses forces se sont rétablies, & ses nerfs ne sont pas à beaucoup près aussi irritables qu'ils l'étoient auparavant.

VII. Un jeune homme naturellement sain & robuste, garda, pendant près de

deux ans, une fièvre intermittente, qui résista toujours au quinquina, à la chacrille, à tous les amers, & à tous les toniques que fournit la matière médicale. Quelquefois, il est vrai, la maladie s'évanouissoit pendant sept à huit jours; mais elle revenoit ensuite avec la même violence, en variant uniquement sa marche. Le traitement altéroit l'harmonie de son type, mais ne détruisoit point le germe d'où elle tiroit son origine.

Je fus appelé à cette époque. Après un examen attentif, je crus devoir prendre une route opposée. Je prescrivis des humectants, des rafraîchissants & des apéritifs très-légers. J'étois persuadé de l'utilité de ce préliminaire, avant d'en venir au spécifique. Cette méthode curative fut continuée soigneusement pendant deux mois entiers; & le succès en fut si favorable, que je fus dispensé de recourir au quinquina: sans lui nous vîmes reparoître l'aurore de la santé; & depuis elle s'est toujours soutenue constamment.

VIII. Un ecclésiastique dont le sang est naturellement sec & les fibres tendues, traînoit depuis dix-huit mois une fièvre quarte, que des bouillons fortifiants, des opiat martiaux, des vins stomachiques avoient rendue plus opiniâtre & plus violente. Le quinquina même avoit échoué: ce fut néanmoins le remède dont il eut le moins à se

plaindre. Las enfin de tant de remèdes infructueux & nuisibles, il abandonna à la nature le soin de rétablir le calme dans sa machine. Cette bonne mere fut insuffisante. La fièvre persista, les forces diminuerent, le bien-être disparut. Je vis ce malade, dont presque tous les instants étoient marqués par la souffrance. Son état m'attendrit, l'humanité se réveilla en moi. Je lui proposai de se remettre de nouveau entre les mains de la médecine. Il résista ; j'insistai avec ménagement ; il se laissa entraîner par le doux espoir de recouvrer encore le premier & le plus grand des biens. L'eau de poulet émulsionnée, le petit-lait bien clarifié, des tisanes nitrées, la limonade, les bains domestiques : voilà les secours que je mis d'abord en usage. Le premier mois, il n'y eut point d'amendement sensible : le second, les accès furent moins violents ; & les forces reparurent un peu : le troisieme, tout annonça un bien-être d'autant plus flatteur, que le malade n'avoit presque pas osé l'espérer. Les eaux minérales froides, tant en bains qu'en boisson, accélérèrent encore la convalescence. On continua le traitement avec soin : enfin la fièvre disparut au bout de cinq mois, la santé devint constante ; & depuis rien n'en a troublé l'harmonie.

Ces faits pratiques nous mènent, comme par la main, à quelques réflexions impor-

tantes : je vais en tracer une esquisse légère, sans entrer dans de trop longs détails, qui deviennent toujours ennuyeux & inutiles. Précision & clarté, voilà deux qualités essentielles à tout écrivain ; & ce sont les premières que j'ambitionne.

1^o La fièvre intermittente peut être locale ou générale : elle se cache sous l'apparence de toute autre affection ; & ce ne sont pas toujours les mêmes signes qui doivent servir à nous en faire discerner le vrai caractère. Tantôt nous sommes mis sur la bonne route par l'inspection du pouls, quelquefois par l'examen des urines, & dans d'autres circonstances par le retour périodique du mal. Un médecin doit donc toujours être bien sur ses gardes ; observer avec réflexion & sagacité jusqu'au moindre symptôme ; & ne jamais se précipiter dans ses décisions.

2^o Tout ce qui agit vivement sur le système nerveux, paroît propre à produire des accès fébriles, à en hâter le retour, & à en augmenter la violence : ce qui semble favoriser l'opinion de Borelli, (a) de Boërhaave (b), & de Van-Swieten (c) ; qui établissent la vraie cause des fièvres intermittentes dans le vice des esprits vitaux.

(a) *De Mot. animal. Part. II, cap 22, prop. 225.*

(b) *Apho. 755.*

(c) *Comm. in Apho. 755.*

3^o Lorsqu'il existe déjà quelque affection morbifique, il faut commencer par en détruire le germe. Sans cette attention, la fièvre est rebelle, & quelquefois même ne veut absolument pas céder ; tandis qu'au contraire, elle cede très-aisément après ce préliminaire indispensable, & même souvent sans qu'on soit obligé d'employer aucun autre remède.

4^o Il y a réellement des cas où la fièvre, après avoir résisté à l'écorce du Pérou, cede ensuite à d'autres médicaments, dont la vertu est bien différente. On ne doit cependant pas en conclure que le quinquina est nuisible ou inefficace ; mais seulement qu'il n'avoit pas été administré d'après les vrais principes & dans les circonstances favorables. Le meilleur remède pourroit devenir un poison entre les mains de l'ignorance.

5^o Quoiqu'on ne croie plus, avec les anciens, que la pituite, la bile & la mélancolie soient les causes de toutes les maladies intermittentes ; on doit néanmoins faire bien attention aux tempéraments dans lesquels elles peuvent dominer les unes ou les autres. C'est l'avis de Mead, (a) : c'est celui de l'expérience. Ce n'est que d'après cela qu'on peut établir un plan solide de curation. La même maladie doit être diffé-

(a) *Mon. & Præcept. cap. 8.*

remment traitée dans un homme dont les fibres sont lâches , & les humeurs appauvries ; & dans celui qui a des solides tendus , un sang riche & des nerfs fermes.

6^o Lorsqu'un examen réfléchi a mis le médecin à même de connoître exactement le vrai traitement qui convient à une maladie , quand bien même ses vœux ne feroient pas d'abord remplis , il doit toujours marcher droit dans la même route , jusqu'à ce qu'il ait atteint le but qu'il se proposoit. Ce qu'il a de mieux à faire , est de ne jamais perdre de vue le précepte d'Hippocrate , πάντα κατὰ λόγον ποιεῖν , καὶ μὴ γινόμενων τῶν κατὰ λόγον , μὴ μεταβαίνειν ἐφ' ἕτερον , μένοντος τοῦ δόξαντος ἐξ ἀρχῆς. Αἰσιορισμῶν τμ. δεύτ. σφ. νβ'. Il s'égarera pour peu qu'il s'en écarte. Si le mal n'a pas cédé à des remèdes avoués de la raison & de l'expérience , comment peut-on espérer qu'il sera plus docile à des formules tout au moins incertaines ? Dans des maladies chroniques , on ne sçauroit trop recommander la patience aux malades & aux médecins. On n'échoue bien souvent que pour n'en avoir pas assez.

OBSERVATION

Sur l'ouverture d'une artère guérie sans ligature ; par M. JUSSY , lieutenant de

M. le premier chirurgien du roi au collège de chirurgie de Besançon, professeur des opérations au même collège, & chirurgien de l'Hôtel-Dieu de la même ville.

Le danger des ligatures des vaisseaux ; les accidents qui peuvent en résulter , de même que de l'application des astringents , ne sont que trop connus aux meilleurs praticiens : aussi emploient-ils à leur place une légère compression soutenue , une situation convenable de la partie ; moyens dont la réunion est suivie des plus grands succès , qui quelquefois passent leur attente. Leur pratique se trouve autorisée par différentes observations, dont cependant la plus grande partie n'a été faite que sur de petites artères, ou sur celles d'un genre peu considérable ; à plus forte raison le fera-t-elle quand l'ouverture d'une grosse artère se trouvera guérie par ces moyens ; c'est ce qui est prouvé par l'observation suivante, qui fait connoître en même temps qu'il ne faut jamais rien précipiter dans les opérations, & n'en venir aux moyens qui peuvent être accompagnés de quelque danger, que lorsqu'il n'y a plus de ressource.

Le 28 Avril dernier le sieur Cornibert , de Brussey, village près de Gy en Franche-Comté , âgé de dix-sept ans , reçut un coup de couteau à la partie moyenne & interne

de la cuisse droite : le sang jaillit aussi-tôt, à flots & par bonds. Après quelques tentatives inutiles de la part des assistants pour l'arrêter, l'on vint me chercher : je courus aussitôt auprès du blessé, qui étoit dans la maison voisine, & qui cependant dans un intervalle¹ de temps aussi court avoit déjà perdu environ trois chopines de sang. L'on ne pouvoit douter quel étoit le vaisseau ouvert ; l'endroit de la blessure, la couleur, & la sortie du sang par bonds, étoient des signes trop certains de l'ouverture de l'artere crurale. J'embrassai aussi-tôt la cuisse avec mes deux mains, & plaçai mes deux pouces au-dessus de la plaie, sur le trajet de l'artere. Le blessé étoit fort effrayé ; il avoit le pouls vif & très-petit : la quantité de sang qu'il avoit perdue, & sa figure cadavéreuse, ne me permirent pas d'attendre qu'il tombât en syncope pour procéder plus sûrement à arrêter l'effusion de son sang.

Je plaçai sur le trajet de l'artere une compresse de huit à dix doubles ; elle étoit large d'environ deux pouces, & longue de cinq ; par-dessus une circulaire ; j'appliquai dessus l'ancien tourniquet, connu sous le nom de Morel, que je fis tenir par un aide. Dès que je fus maître du sang, tout parut plus calme : j'examinai alors la plaie ; elle avoit au moins un pouce de largeur, & coupoit transversalement le mus-

cle couturier : ne trouvant point d'infiltration, & ayant vu l'instrument qui l'avoit faite, je la jugeai conique, & je pensai que l'artere n'étoit pas coupée en son entier : elle étoit ouverte précisément à l'endroit où elle se contourne pour gagner la partie postérieure de la cuisse, c'est-à-dire où elle traverse le muscle triceps inférieur. Plusieurs praticiens conseillent en cas pareil de découvrir l'artere, & d'en faire la ligature ; je ne fus cependant pas tenté de faire cette opération, connoissant les suites d'une telle manœuvre. Je fis étendre & élever la jambe, (le tourniquet (a) toujours bien en place ;) j'appliquai une espece de bandage unissant, fait de linges blancs & très-sécs ; c'étoient des compresses circulaires placées depuis le tourniquet jusqu'au bord supérieur de la plaie ; elles n'étoient point trop serrées, car alors elles causent de fâcheux accidents, tels que l'engorgement, l'inflammation, même quelquefois la gangrene : je couvris la plaie simplement de charpie rapée ; je n'insinuai rien dedans, faisant plus de cas du contact immédiat que de tous les baumes ; je fis en sorte que les compresses que je plaçai depuis le genou fissent l'office de bandage unissant & contentif, en tenant rapprochés les bords de la plaie, sur-tout

(a) J'en changeai, & j'appliquai celui de M. Petit.

le fond, & modérant l'action des muscles fléchisseurs de la jambe; à quoi j'avois déjà pourvu par la position un peu interne, l'élévation & l'extension de cette partie. Le point d'appui étoit local; la pelotte du tourniquet ne portoit que sur l'artere, dont je n'avois certainement pas intercepté toute la fonction, ou à laquelle quelque collatérale a suppléé. La circulation étoit libre dans le reste de l'extrémité. Mon intention étant d'y entretenir la circulation & la chaleur, je couvris le pied & la jambe de compresses trempées dans du vin aromatique animé d'une quatrieme partie d'eau-de-vie. Mon malade fut saigné deux fois dans le reste du jour: le lendemain son pouls s'éleva considérablement, il le fut encore deux fois. Les fomentations furent continuées, sans donner aucun mouvement à la partie.

Les deux premiers jours le malade ne sentit point son pied, ni sa jambe, quoique j'eusse eu l'attention de ne point trop serrer le tourniquet, & de les tenir chaudement avec les fomentations susdites; le troisieme il y sentit des fourmillements, (ce sont ses termes;) le quatrieme il désignoit, & sentoît parfaitement tous les endroits où je le touchois, même légèrement; sa jambe & son pied étoient chauds, ils étoient de couleur naturelle: il y avoit un peu d'engorgement,

mais il n'étoit ni mou, ni œdémateux ; il diminua de jour en jour , de sorte qu'il étoit peu considérable le dixieme, lorsque je me déterminai à lever mon appareil , qui étoit dur à cause du sang dont il avoit été pénétré le premier jour ; c'est pourquoi je le coupai avec de forts ciseaux , crainte d'occasionner des secousses nuisibles à la réunion de l'artere.

Avant cette manœuvre , j'avois eu l'attention de bien ajuster le tourniquet , qui a toujours resté en place depuis le premier appareil ; je le serrois plus ou moins, selon la nécessité. Enfin je le levai sans irritation & sans effusion de sang. J'avois confié le tourniquet à M. Suard, maître en chirurgie en cette ville ; il le lâcha en entier , sans qu'il parût une goutte de sang : la plaie me parut cicatrisée ; je ne fis cependant aucune perquisition pour m'en assurer , j'eus grand soin de faire tenir toujours la jambe tendue & élevée. J'appliquai mon second appareil le plus légèrement & le plus simplement qu'il fut possible il consistoit en un plumaceau de charpie rapée , seul remede dont je me fers dans le traitement de toutes les plaies simples, connoissant en ces cas-là l'abus & l'inutilité de presque tous les baumes & onguents ; je couvris , dis-je, la plaie d'un léger plumaceau , & toute l'extrémité de compresses trempées dans le vin

aromatique : je mis d'abord, comme dans le premier appareil, une compresse longue sur le trajet de l'artere, pour modérer un peu son mouvement ; elle s'étendoit depuis la partie supérieure & interne de la cuisse, jusqu'à un pouce au-dessus de la plaie ; le reste comme le premier jour. J'ai continué ces pansements jusqu'au 20 Mai, lequel jour la cicatrice me parut entièrement ferme & solide : néanmoins je fis observer à mon malade le plus grand repos, & la même situation jusqu'à la fin du mois, comptant du jour de sa blessure ; à cette époque, il sortit parfaitement guéri, & depuis il n'a ressenti aucune gêne ni douleur dans la cuisse.

Quant au régime, pendant les neuf premiers jours, je lui ai fait observer la diete la plus exacte ; il ne prit que quelques bouillons clairs, de la limonade, & du sirop de vinaigre. Après la levée du premier appareil, le régime fut moins sévere.

Ma plus grande attention pendant tout le traitement, a été de maintenir par mon appareil & par la situation de la partie, les muscles extenseurs de la jambe dans leur plus fort raccourcissement, & les fléchisseurs dans leur plus grande extension ; ce qui, joint à leur immobilité, à la compression graduée, simplement locale & non circulaire, a procuré la réunion de l'artere

fans aucune ligature, & fans le secours d'aucun astringent.

OBSERVATION

Sur un dépôt particulier du derriere de l'oreille ; par M. MARTIN , ancien principal chirurgien de l'Hôtel-Dieu Saint-André de Bordeaux.

S'il arrive quelquefois que les suppurations d'oreilles qui succedent aux douleurs vagues commencent souvent par affecter l'intérieur de cet organe avant de se montrer au dehors, comme nous l'avons prouvé dans le Journal du mois de Mai 1769 ; il peut aussi arriver que ces suppurations produites par de semblables causes , n'alterent pas toujours le principal de cet organe ; mais qu'elles n'affectent que les parties qu'on nomme extérieures , & que la lésion de celles-ci produisent des dépôts d'une espece assez singuliere par rapport à la marche que tient le pus pour les former.

La nièce de M. ***, marchand de cette ville , sujette depuis son enfance à des douleurs de rhumatismes, fut prise, dans le mois de Mai 1773, d'un mal d'oreille violent , qui , peu de jours après, fut suivi par sa suppuration. Après l'administration de quelques remedes intérieurs , la malade se plaignit d'une

SUR UN DÉPÔT DERR. L'OREILLE. 449
d'une douleur au derriere de cette oreille ,
qui lui descendoit jusqu'à la partie supérieure
de la poitrine, & qui l'empêchoit de tourner
la tête. En examinant la partie douloureuse,
j'apperçus effectivement une tumeur phleg-
moneuse dans cet endroit , & une tension
des plus violentes dans toute l'étendue du
mastoidien antérieur. Je ne le dissimuleraï
pas, dès ce moment je jugeai de la maladie
différemment qu'elle n'étoit ; les observa-
tions rapportées ci-devant furent causes de
ma méprise. J'annonçai un dépôt dans l'a-
pophyse mastoïde , qui se feroit , suivant les
apparences, jour au-dehors, mais qui pour-
roit, comme d'autres que j'avois vus, se
guérir avec facilité. La tension du mastoi-
dien, que j'attribuois à un amas de pus dans
l'intérieur de l'apophyse, & qui me fit ainsi
pronostiquer, n'avoit point la cause que je
lui avois assignée. Elle dépendoit au con-
traire d'un pus épanché au-dehors de cette
apophyse , qui par son acrimonie irritoit les
aponévroses musculaires qui la recouvrent,
& caufoit la tension douloureuse du cou,
l'impossibilité de le tourner, &c.

L'ouverture de l'abcès donna une grande
quantité de pus ; la face extérieure de la
portion écailleuse du temporal étoit à dé-
couvert ; il y avoit une communication
avec la conque par l'érosion du cartilage. Je
n'employai ni séton, ni injection pendant le

traitement de l'abcès ; il fut néanmoins parfaitement consolidé un mois après son ouverture , sans m'être servi que de bourdonnets trempés dans le vin miellé ; & l'oreille cessa de couler après le troisieme pansement.

Je ne crois pas qu'on puisse être partagé sur la route que le pus a tenue pour former cet abcès. Il nous paroît qu'une partie de l'humeur rhumatifante dont cette demoiselle étoit affligée depuis long-temps, s'est déposée dans la conque (de l'oreille externe ,) qu'elle a enflammée dans le lieu de l'interruption du cartilage qui la forme , & que les parties ligamenteuses qui suppléent à cette interruption ont permis , par leur suppuration , que le pus formé dans cette cavité passât au derriere de l'oreille. La diminution de la tumeur quand on la comprimoit dans l'endroit de son nouvel amas , avec l'augmentation de la sortie du pus par le dehors de cet organe , nous prouve de la maniere la plus sûre la communication que j'ai supposée ; & le lieu où les premieres douleurs se font fait ressentir , avec la premiere apparence de matiere qui s'y est montrée , nous prouve avec la même évidence que c'est effectivement du dedans au derriere que le pus s'est transporté pour former cet abcès.

Comme cette demoiselle s'apperçoit que

l'ouïe de ce côté devient dure, & que de plus elle est sujette par temps à des fluxions sur les dents, &c, je lui ai conseillé de souffrir qu'on lui ouvrît un cautere; mais l'erreur des chirurgiens de cette ville a donné un préjugé si grand (a) contre ce remede quand on ne le porte plus, que je n'ai jamais pu lui persuader, ainsi qu'à bien d'autres, *que quand un cautere est utile, il y a du danger qu'il se ferme; au contraire quand il est nuisible, il y a de l'avantage à le laisser fermer.*

(a) Qu'on examine sans prévention l'origine des erreurs populaires sur l'effet de certains remedes, adoptées même par des personnes d'une certaine considération; on verra qu'elles ne viennent que d'un défaut de connoissance pardonnable aux maîtres qui nous ont précédés, mais qui ne pourroit l'être chez nous, ainsi que si nous manquions aux efforts qui sont capables de les dissuader d'une croyance qui leur est si souvent funeste.

OBSERVATIONS.

Sur la rupture du tendon d'Achille; par M. GAUTHIER, écuyer, premier chirurgien ordinaire de MONSIEUR, frère du Roi; chirurgien major de la compagnie des Chevaux-Légers de la Garde; chirurgien major en chef des départements de la guerre, de la marine, & des affaires étrangères.

J'ai lu avec plaisir, Monsieur, les obser-

vations & les expériences sur les plaies du tendon d'Achille de M. Hoin , maître en chirurgie de Dijon , insérées dans le Journal de Janvier 1769 , page 56 & suivantes. Nos anciens avoient fait sans doute d'excellentes recherches sur cette matiere , & nous leur en ferons toujours redevables ; ils envisageoient comme nous l'humanité , cet attribut si essentiel à notre art. Animés sans cesse du même esprit , pourrions-nous ne pas être également excités par le désir d'atteindre à de nouvelles découvertes ; & surtout à celles dont l'utilité est de simplifier avec succès la cure des maladies ?

Dans le genre de celles dont nous parlons , notre opinion est conforme à celle de MM. Dupoui & Pibrac (a), d'autant plus qu'elle présente assurément des motifs dignes

(a) Voici comme s'applique M. Dupouy , maître en chirurgie à Paris : « Je crois qu'on parviendra facilement , par une situation convenable de la partie , à guérir la rupture du tendon d'Achille , sans fatiguer les malades par des bandages pareils à ceux de MM. Petit & Monro. » *Voyez le Journal de Médecine du mois d'Avril 1768 , page 357.*

Il ajoute « que M. Pibrac est du même avis ; & lui a cité plusieurs exemples de personnes qu'il a guéries par le repos & les attentions les plus simples ; & qu'en général le bandage de M. Petit seroit très - pernicieux , dans le cas où le tendon d'Achille seroit divisé par l'instrument tranchant. »

d'attention. Une fois vérifiée par l'expérience d'une pratique suivie, quelle satisfaction n'auroit-on pas d'avoir approfondi les moyens d'arriver au point de guérison, par un traitement qui exempte le blessé des souffrances qu'occasionne une trop longue & gênante contrainte de la partie affligée ! Occupé moi-même de l'objet de cette réflexion, je n'aspirois depuis long-temps qu'à être à portée d'entreprendre d'opérer en conséquence ; & ce ne fut qu'il y a environ sept ans que je trouvai cette occasion, qui m'a mis en état de vous communiquer le résultat de mon premier essai.

Au mois de Juin 1767, le nommé Pierre Pulleux, garçon du sieur Michault, boucher à la suite de la cour, voulant décrocher un quartier de bœuf attaché au plancher, monta sur un billot où étoit posé un couperet fort pesant & bien tranchant. Trop de précipitation fit culbuter l'homme, dont malheureusement le pied se trouvant engagé avec le manche du couperet, renversa l'instrument, qui, en retombant sur la jambe, lui coupa transversalement & en totalité le tendon d'Achille, à un travers & demi de doigt de sa terminaison au talon. Je fus appelé pour traiter cette plaie, au moment qu'elle étoit encore toute saignante. Après l'avoir bien exactement lavée avec l'eau marinée, je réunis les deux extrémités du ten-

don coupé, de même que les téguments, & je n'y employai qu'une très-foible extension du pied. Je mis ensuite un appareil garni de plusieurs compresses graduées, soutenues d'un bandage simple & seulement contentif; j'ordonnai le régime qu'exigeoit l'état du malade, & ne lui recommandai que de tenir sa jambe blessée en repos, sans assujettissement à aucune situation contrainte. Je relevai l'appareil au bout de quinze jours: je trouvai la plaie presque réunie; il n'y restoit qu'un léger suintement auquel je remédiai en appliquant un petit linge enduit d'un peu de baume d'Arcæus, & par-dessus l'appareil mouillé de vin aromatique. Enfin je n'eus pas continué ce traitement pendant quinze autres jours, que je parvins à cicatrifier la plaie, & à la sécher avec un peu de charpie rapée, jointe avec l'emplâtre de Nuremberg.

Ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'on ne distinguoit aucune éminence de cicatrice, & pour ainsi dire pas de vestige de la plaie, si ce n'étoit que la peau paroissoit un peu plus mince dans cet endroit que dans les autres parties de la jambe. Au surplus, le malade a marché au bout de six semaines, & a recommencé son métier de garçon boucher. Présentement il est cavalier de manège à Passy près Paris: il se sert de sa jambe gauche, où l'accident est arrivé,

pour monter ou s'appuyer sur l'étrier lorsqu'il monte à cheval, & n'a eu, depuis ce temps, pas la moindre sensation douloureuse. J'ajoute que le fait que je viens de rapporter s'est passé sous les yeux de M. Hévin, premier chirurgien de feu madame la Dauphine, & actuellement de Madame; que ce célèbre maître de l'art a suivi exactement avec moi les progrès de cette cure, & même en a fait dans le temps le détail dans son cours public, aux écoles de chirurgie.

Je vous aurois, Monsieur, envoyé plutôt cette lettre, si je n'avois pas attendu que le hasard me procurât par la suite une autre cure de rupture du tendon d'Achille, réunie par le même procédé. Elle m'est tombée dans les mains le mois d'Avril 1771. M. de Gourfac, Chevaux-Léger de la garde du roi, se rompit le tendon d'Achille de la jambe droite en faisant un saut: il est vrai qu'il a les tendons d'Achille fort grêles & fort détachés. Il me fit appeller; je lui remis ce tendon avec la même précaution de réunion sans contrainte, pratiquée pour le nommé Pulleux. Il a été guéri en trente-cinq jours de temps, sans qu'il soit resté aucun vestige de mal ni suite de guérison; le malade a seulement eu soin de garder exactement la situation prescrite, mais sans aucune extension forcée.

Ce fait s'est passé sous les yeux de plusieurs maîtres de l'art, & de la troupe de MM. les Chevaux-Légers.

Le feu roi, instruit de cet accident, eut la bonté de se faire rendre compte du procédé simple qui avoit été pratiqué pour la guérison de M. de Gourfac, & Sa Majesté parut très-satisfaite du détail qui lui en fut fait.

Le même M. de Gourfac s'étoit rompu encore, en dansant & faisant un faut à l'italienne, le tendon d'Achille de la jambe gauche, le 6 Avril 1762. Il fut réuni & traité par moi de cet accident, en présence de M. Andouillé, premier chirurgien du roi, & de plusieurs chirurgiens de la cour & de la ville, suivant la méthode & le procédé de M. Petit; mais la réunion fut fort longue, & il resta au malade, bien du temps après, une maladie d'article, & une gêne dans le mouvement, qui, je pense, ne provenoit que de la contrainte dans l'extension où il avoit resté; ce qui s'est cependant bien terminé par le laps de temps, & avec les remèdes connus & applicables en pareil cas.

J'eus même, dans le temps, l'honneur d'aller lire un mémoire sur cette guérison à l'Académie royale de Chirurgie, le jour de la semaine que cette sçavante & respectable Compagnie s'assemble.



R É P O N S E

De M. LAUGIER, docteur en médecine & chirurgie de la Faculté de Montpellier, médecin à Corps en Dauphiné; à monsieur GUILHERMOND, chirurgien.

Vous possédez on ne peut mieux, Monsieur, le style polémique. Votre critique apprêtée, fruit d'un grand fonds d'imagination, ne tend à rien moins qu'à me faire passer pour un imposteur aux yeux du monde médecin. L'emphase qui la précède, & les applaudissements qui la terminent, pourroient bien surprendre la bonne foi des lecteurs qui ne se donneroient pas la peine de porter l'œil de l'examen sur le fondement d'une louange aussi douce, aussi flatteuse, laquelle m'impose un si juste tribut de reconnoissance. Je viens donc relever leur attention : en vous suivant pas à pas dans votre incurfion, j'ose me flatter de leur démontrer que vos objections sont plus spécieuses que solides.

La première de vos réflexions n'est assurément pas heureuse. Vous dites « que » M. Levret n'a jamais pensé que l'entier » écoulement des eaux, qui précédoit de » beaucoup la sortie de l'enfant, fût la cause » du resserrement qui se fait, dans cette cir- » constance, sur la circonférence du placenta,

» & au moyen duquel cette masse se trouve
 » enfermée comme dans une bourse. » Ici,
 pour donner quelque couleur à votre critique, vous ne craignez pas de morceler la manière dont je me suis exprimé. J'aurois certainement tort, si j'avois prétendu que l'entier écoulement des eaux qui précédoit de beaucoup la sortie de l'enfant, fût, selon M. Levret, la seule cause du chatonement du placenta; mais il suffit de la plus légère attention pour se convaincre que je n'ai adopté cette cause que comme cause occasionnelle, d'après ce même auteur.... Et M. Levret, ai-je dit, (attribue le châtouement) à *un simple resserrement de ce même viscère (la matrice), excepté dans l'endroit où le placenta est greffé, & qui est occasionné par la sortie des eaux, qui précède de long-temps celle de l'enfant*: or ce célèbre accoucheur, en rapportant l'observation que vous rappelez vous-même, s'explique en ces termes (a): *Que la tête de cet enfant avoit été arrêtée plus de vingt-quatre heures au passage des os du bassin, après que les eaux se furent toutes écoulées; ce qui avoit permis à la matrice de se contracter & de se renforcer considérablement avant la sortie de l'enfant, excepté dans le lieu de l'attache du placenta, qui, (étant dépourvu des fibres charnues qu'a remarquées Ruysch dans*

(a) §. VII, page 125 de la suite des Observations sur les Accouchements laborieux.

le fond de cet organe) étoit resté dans l'inertie ; ce qui étoit devenu la cause formelle & occasionnelle de la cellule utérine qui emprisonnoit , pour ainsi dire , le placenta... Qu'ai-je donc avancé de contraire à ce sentiment ou à la vérité ? Que la tête de l'enfant, dont parle M. Levret, ait été arrêtée pendant plus de vingt-quatre heures au passage des os du bassin , la matrice n'auroit certainement pu *se contracter & se renforcer considérablement* , si le volume de ce qui étoit enfermé dans sa cavité n'avoit diminué. L'écoulement précoc des eaux favorise donc les resserrement de ce viscere , ou plutôt en devient incontestablement la cause occasionnelle ; l'inertie du lieu de l'attache du placenta , par le manque de fibres charnues , constitue la cause formelle des cellules utérines. En vain faites-vous observer , d'après l'auteur cité , que le placenta étoit attaché dans une des parties inférieures & latérales de la cavité de la matrice , puisque le chatonement de cette masse n'a lieu que dans cette circonstance.

Prévenu , comme je l'étois , de la difficulté excessive avec laquelle le premier enfant de la femme de la Salle en Beaumont , avoit franchi le détroit du bassin , je devois d'abord donner toute mon attention à en reconnoître la conformation. Quoique mon doigt *medius* , au moyen duquel je suis accoutumé d'aller à la découverte dans ce

fortes de cas, ne soit pas des moins avantagez, puisqu'il se trouve avoir trois pouces & quatre lignes de longueur, néanmoins il n'étoit pas suffisant pour m'assurer de toute l'étendue de la saillie que la partie supérieure de l'os *sacrum* faisoit en dedans. D'ailleurs, si vous pouvez pour un moment dépouiller vos préjugés, vous ne serez plus surpris que j'aye été obligé d'introduire les doigts, ensuite partie de la main, dans l'orifice de la matrice, pour faire cette recherche, que la saillie de l'os *sacrum* & l'aplatissement de l'os *pubis* rendoient vaine & infructueuse par le moyen d'un seul doigt, les autres demeurant ployés; vous ne serez plus surpris comment j'ai pu loger mes doigts & partie de ma main dans cet orifice, que vous supposez gratuitement bordé de membranes, lesquelles je n'ai conséquemment pas été dans le cas de décoller & de repousser, & sans avoir trouvé un allongement du col, si vous faites attention que l'enfant étoit entièrement arrêté dans le grand bassin; que le centre de réunion de la force contractive du muscle de Ruysch étoit dirigée & son action se brisoit sur les os *sacrum* & *pubis*, qui divisoient en quelque maniere le bassin en deux cavités, dans l'embouchure de la gauche desquelles les eaux, malgré quatre jours d'un travail soutenu, se trouvoient seulement formées, & non dans l'orifice de la matrice.

Mais la noble passion de contredire, vous fait naître par-tout de nouvelles difficultés qui vous effrayent. Retenez la disposition que je viens de vous indiquer, & je vous ferai comprendre comment il est possible que j'aie trouvé amoncelé & comme pelotonné, un enfant mort & flottant dans ses eaux. « Un enfant qui meurt avant de naître, ses extrémités s'étendent; dites-vous; » sa tête n'est plus, comme avant, appuyée » ni même penchée sur sa poitrine. » Voilà en vérité un brillant apophthegme; c'est seulement dommage que la raison & l'expérience le démentent. Les extrémités ne s'étendent, dans un enfant mort hors du sein de la mere, ou même dans un adulte, que par le froid qui fixe les sucs, rapproche & redresse les éléments des fibres; mais dans la matrice, la chaleur du lieu entretient, elle augmente même le relâchement des fibres, privées de tout ressort par l'extinction du principe vital, abreuvées d'ailleurs par les eaux qui les penetrent, & hors d'état de soutenir la pesanteur de la tête, qui la fait pencher sur la poitrine, à droite ou à gauche. Il y a plus: dans le cas dont il s'agit, la matrice, par ses contractions soutenues pendant quatre jours, ayant forcé les eaux & les membranes dans l'embouchure de la cavité gauche, pressoit plus efficacement le corps de l'enfant, qui déjà se trouvoit auparavant peu au large,

& ne pouvoit franchir le détroit. Au reste, ce n'est pas le seul enfant mort dans la matrice que j'aie trouvé ainsi amoncelé ; quoique d'abord après l'écoulement des eaux ; je suis même persuadé que d'autres l'ont observé tout comme moi ; & , malgré votre ton ironique , je ne crains pas de poser en fait , sans prétendre pourtant en tirer beaucoup de vanité , que vous n'auriez pas été vous-même plus heureux que je ne l'ai été à secourir cette femme , soit même par le moyen de votre tité-tête à bascule , que l'extrême difformité du bassin & l'énorme disproportion de la tête au détroit qu'il falloit lui faire franchir , auroit rendu indubitablement infructueux.

Vous voyez , Monsieur , que je vous tiens parole , que je vous suis pas à pas. Me voici arrivé aux deux dernières observations que vous ne pouvez garantir , ou le scepticisme est votre grand cheval de bataille. Vous faites observer , au sujet de la femme du Gléizil en Champfaur , « Qu'il » est ordinaire , en examinant le ventre des » femmes après qu'elles sont délivrées , » de rencontrer sous la main un corps rénitent & assez volumineux , qui est la matrice contractée &c. » Je vous réponds 1^o que , dans le cas dont il s'agit , votre idée est plus spécieuse que vraie , puisque vous faites abstraction du plus ou du moins de rénitence , & du lieu plus ou moins élevé

& latéral où ce corps se faisoit sentir ; 2^o que c'est parce que je rencontraï ce corps , non proprement dans l'hypogastre , mais plus supérieurement & porté dans l'isle droite , que je ne pouvois douter si ce ne seroit pas un autre enfant , resté avec son placenta dans le côté droit du fond de la matrice. Quoique je n'aie jamais remarqué si on ne trouve pas à la matrice d'une femme grosse de deux enfants , cette rénitence & cette fermeté , lorsqu'elle n'est encore accouchée que du premier , je vous avoue que j'en doute très-fort , sur-tout si les placenta se trouvoient distincts , & celui du dernier enfant cantonné & ramassé sur lui ; 3^o qu'il y eût deux tumeurs distinctes & séparées , d'une rénitence à peu près égale , & dans une position différente , cette question est purement oiseuse , parce que la tumeur insolite jetée dans l'isle droite , étoit seule suffisante pour fixer mon attention & exciter ma curiosité à en reconnoître la nature ; 4^o que cette même tumeur , adossée à la matrice , ne devoit pas excéder le niveau du côté opposé & dans le même point , de trois pouces ou environ , puisqu'étant un obstacle à l'expansion de cet organe , le volume de celui-ci , bien qu'un peu plus incliné du côté gauche , la masquoit , l'effaçoit , ou du moins la rendoit insensible à l'œil ; 5^o & 6^o que qu'oiqu'elle eût près de deux pouces de diamètre , & , comme vous

nous l'apprenez obligeamment , fix pouces de circonférence ; j'ignore si, repoussée par la matrice , & portée, dans le dernier temps de la gestation, jusque sur les parties latérales & même postérieures du bassin, elle y faisoit saillie , n'ayant vu cette femme qu'au moment de l'accouchement.

Reste une espece d'apologue que vous me faites sur la difficulté d'extraire ce corps, & sur le danger de cette opération ; mais je vous demande à mon tour , si toutes les fois que vous avez entrepris d'extraire une mole de la cavité même de la matrice , vous étiez bien certain d'en venir à bout ? Dans mon cas , je portois sans violence un doigt sur la mole ; je pouvois, par une dilatation graduée , lui ouvrir le passage par l'embouchure de la trompe qui l'enfermoit ; je l'aurois pu saisir avec les doigts , & , par des mouvements dirigés en tous sens , la décoller & l'amener au dehors , sans que cette manœuvre fût suivie d'inflammation , d'hémorragie , ni de ces événements monstrueux que votre imagination s'est plu à réaliser dans votre cabinet. Sur le tout , après une tentative ménagée & infructueuse , je pouvois toujours lâcher prise ; la seule pesanteur que le corps causoit à celle qui en étoit le sujet , m'auroit certainement empêché d'aller plus loin. Mais le peu d'incommodité vient encore vous suffoquer !

Si

Si vous êtes en peine de vous procurer ici un ventilateur , réfléchissez seulement que la distension que les fibres éprouvent insensiblement & par gradation , ne cause pas de ces tiraillements tels que vous l'imaginez , parce que les fucs nourriciers ont le temps de garnir , de remplir les mailles que les éléments des fibres laissent entr'eux , de s'y adapter , & les faire prêter à l'extension sans violence. Si cette explication , toute technique qu'elle est , ne peut encore satisfaire un rigoriste tel que vous paroissez l'être , je vous renvoie à l'expérience ; elle vous apprendra qu'il n'est pas rare que les muscles qui font mouvoir la jointure de l'os de la cuisse avec ceux des hanches , ne souffrent pas beaucoup , après un certain temps , de la compression que fait sur eux la tête du fémur déjettée de la cavité de l'os ischium ; d'autres muscles , de la présence d'une balle perdue dans leurs interstices & les fléchisseurs de la cuisse , des obstructions , ou squirres , quelquefois très-considérables des ovaires : elle vous apprendra que les tumeurs squirreuses , même volumineuses , des viscères , ne produisent très-souvent d'autres incommodités , que celle qui est relative à leur masse , &c. Un peu plus d'attention ne vous auroit pas permis de saisir une lueur de probabilité , pour avancer que cette femme a pu se tromper , & prendre les spasmes d'une

matrice irritée, pour des mouvements d'enfant, dès que j'assure avoir touché la mole, & promené mon doigt tout autour d'elle. Le scepticisme & la trop grande crédulité sont des excès qu'il faut éviter ; mais il faut lire les observations avec des yeux défintéressés, & ce sera à ce titre que vous serez convaincu de la justesse de mes prétentions.

En parlant de l'observation qui concerne ma femme, vous me dites, Monsieur, « que le placenta attaché dans une des parties latérales & inférieures de la cavité de la matrice, fait dévier ce viscere pendant tout le temps de la grossesse, & le porte, dans les derniers temps, dans l'isle de ce côté ; & que si le bord inférieur du placenta avoisine l'orifice, il y aura plus ou moins de perte, pendant le travail de l'enfantement. » J'ai à vous faire observer, que si votre représentation a pour objet d'infirmer la vérité de ce que j'ai avancé de cet accouchement extraordinaire, elle est tout-à-fait déplacée ; si au contraire c'est une leçon que vous avez prétendu me donner, il faut que vous sçachiez qu'elle vient trop tard, & que je ne vous dois, dans mon coin, d'autre remerciement que pour la bonne intention seulement.

Oui, Monsieur, les membranes ne s'étendoient pas jusque sur le bord de l'orifice : elles s'avançoient simplement de la trompe dans la cavité de la matrice. Je pouvois

bien juger à peu près, par sa longueur, jusqu'où le pied de l'enfant enfoncé dans la gaine que les membranes formoient étoit descendu : aussi ai-je eu l'attention d'avertir que je m'en assurai ensuite plus particulièrement, lorsque j'eus procuré la sortie des eaux ; & en réfléchissant que l'étroitesse de la cavité de la matrice ne s'estime pas seulement par l'espace qui se trouve d'une de ses parois latérales à l'autre, mais encore par celui qu'il y a de son orifice à son fond ; vous vous seriez épargné les exclamations auxquelles vous vous êtes abandonné, & vous vous seriez moins tourmenté pour comprendre comment, ayant pu introduire les cinq doigts, lorsque le pied & la jambe de l'enfant nageoient encore dans un grand volume d'eau, cette eau écoulée, j'ai pu introduire la main en entier ; car on n'introduit pas le poing, mais bien la main, les doigts étendus. J'essayai ensuite de dilater l'embouchure de la trompe, pour tâcher d'en dégager l'autre pied, ce qui n'auroit certes pu se faire sans effort ; & ne voyant d'autre ressource qu'à attirer au-dehors celui que je pouvois saisir, j'en sortis la jambe jusqu'à la cuisse, & je pus alors, *sans miracle*, glisser la main à plat sur cette dernière, la fermer pour saisir l'autre pied qui se trouvoit ployé sur le ventre, & le joindre au premier, parce que, par la trac

tion , l'embouchure de la trompe s'étoit rapprochée de l'orifice de la matrice, & que l'extrémité que je n'avois pu atteindre dans ma première tentative, se trouvoit alors beaucoup moins éloignée. Par les mêmes raisons, vous comprenez aussi maintenant qu'il n'est plus *incroyable* que, l'enfant étant sorti jusqu'aux fesses, j'aie pu lui faire faire le demi-tour latéral; & qu'il est très-admissible que la tête de l'enfant n'ayant pu suivre le mouvement que j'avois donné au corps, parce qu'elle étoit enveloppée de la trompe & par elle gênée, j'aie encore pu refouler le corps dans le vagin, glisser la main à plat, & amener les bras l'un après l'autre. Comment est-ce que le rapprochement, le renversement même de l'embouchure de la trompe sur l'orifice de la matrice, n'ont pu étouffer dans leur principe de si brillantes saillies? Je ne pus évidemment faire remonter cette capsule sur la tête de l'enfant, qu'après que j'en eus dépouillé le menton; & la trompe, l'orifice de la matrice & le vagin ne faisant plus qu'une cavité, mes doigts acquirent, *sans enchantement*, la liberté & l'aisance nécessaires pour y parvenir. La question que vous me faites, si la trompe se contracta après, comme le fait la matrice, est des plus déplacées, & même ridicule, puisque le sang qui continuoît à s'écouler abondamment, me déter-

mina à délivrer incessamment la mere ; & l'étonnement où vous êtes que je n'aie pas fait ondoyer l'enfant sur le premier pied sorti, est d'un homme qui du fond de son cabinet dégoise à son aise, ordonne bien toutes choses, prévoit encore mieux celles qui sont arrivées, & à qui la fureur de gloser fait oublier que la qualité de l'accoucheur & l'embarras où il se trouvoit ne laissoient pas un port ouvert à tant de précautions.

Vos réflexions, en forme de corollaire, ne sont pas plus heureuses, que vos arguments ne sont triomphants pour exclure mon observation des fastes de la médecine : les trompes ne vous paroissent pas susceptibles d'être portées à une dilatation suffisante pour contenir, jusqu'au terme du part, un enfant d'un volume ordinaire, ses eaux, son placenta : mais la matrice d'une fille de neuf ans vous en paroît-elle plus susceptible ? Cependant on a vu à Paris une fille de cet âge accoucher heureusement, il n'y a pas bien du temps, d'un garçon plein de vie. Joubert, chancelier de Montpellier, a vu la même chose en Gascogne. « Quoique » les trompes, comme vous l'observez, » soient des tuyaux membraneux vermiculaires, & très-minces ; » Vésale (a) néanmoins trouva, au mois de Janvier 1569, la trompe d'une femme, à Paris, si disten-

(a) Transact. philos. n° 48.

due par un enfant volumineux, qu'il prit cette trompe pour une seconde matrice. La contractilité est différente de la force musculaire; les fibres membraneuses, tendineuses, ne jouissent pas de cette dernière; elles sont contractiles, & cette propriété est différente de la vertu musculaire. Après sa délivrance, la matrice, par sa contractilité seule, ne laisse pas que de s'opposer à l'hémorragie, bien que le placenta eut pris racines dans une des parties latérales & inférieures de la cavité de ce viscère, dépourvues de fibres charnues. Quelle difficulté y aura-t-il donc que les trompes, qui sont des tuyaux membraneux, & dans la structure desquelles il entre encore un plan de fibres, non-seulement *considérées* comme charnues, mais *réellement* charnues, puissent aussi s'y opposer?

Je vous demande ce que sont devenues tant de contradictions manifestes, tant d'impossibilités : voilà pourtant où se réduit le produit de l'analyse exacte de votre critique, à laquelle je me serois dispensé de répondre, si je n'avois prévu que quelques-uns des lecteurs, séduits par l'emphase, le ton tranchant & décidé que vous vous y êtes permis, pouvoient les prendre pour un signe de triomphe. J'ai à employer plus utilement mon temps : aussi je ne le perdrai plus à réfuter de pareilles objections.



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES

S E P T E M B R E 1774.

Jours du mois.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	A 6 h. Éclairec. du mat.	A 2 h. Éclairec. du soir.	A 11 h. du soir.	Le matin. pouc. lig.	A midi. pouc. lig.	Le soir. pouc. lig.
1	15	21 $\frac{1}{2}$	17	28	2 $\frac{1}{4}$	28
2	15 $\frac{1}{2}$	23 $\frac{1}{2}$	17	28	2 $\frac{1}{2}$	28
3	16	20	16 $\frac{1}{2}$	28	2	28
4	16 $\frac{1}{2}$	23 $\frac{1}{4}$	17 $\frac{1}{2}$	28	2 $\frac{1}{2}$	28
5	16 $\frac{1}{2}$	18	12 $\frac{1}{2}$	28	1	28
6	11	20	15	28	2	28
7	13	20 $\frac{1}{2}$	15	28	2	28
8	11	15 $\frac{1}{2}$	9 $\frac{1}{2}$	28	3	28
9	7 $\frac{1}{2}$	14 $\frac{1}{2}$	10 $\frac{1}{2}$	28	2	28
10	9 $\frac{1}{2}$	16 $\frac{1}{4}$	13 $\frac{1}{2}$	28	1 $\frac{1}{2}$	28
11	12	17	13	28	2 $\frac{1}{2}$	28
12	12 $\frac{1}{2}$	13	11	27	11 $\frac{1}{2}$	27
13	9	14 $\frac{1}{4}$	10	27	8 $\frac{1}{2}$	27
14	9 $\frac{1}{2}$	12	13	27	9	27
15	12 $\frac{1}{2}$	14	10 $\frac{1}{2}$	27	9 $\frac{1}{4}$	27
16	9	12 $\frac{1}{2}$	9 $\frac{1}{4}$	27	11 $\frac{1}{2}$	27
17	7 $\frac{1}{2}$	12 $\frac{1}{2}$	11	27	11	27
18	11	14	11	28	28	28
19	8 $\frac{1}{2}$	14 $\frac{1}{2}$	10 $\frac{1}{4}$	28	1	27
20	10 $\frac{1}{2}$	14	9	27	10 $\frac{3}{4}$	28
21	9 $\frac{1}{2}$	15	10 $\frac{1}{4}$	28	27	11
22	9 $\frac{1}{2}$	15 $\frac{1}{4}$	13	27	9	27
23	12	15 $\frac{1}{4}$	11 $\frac{1}{4}$	27	6 $\frac{1}{2}$	27
24	10	16 $\frac{1}{2}$	12	27	6 $\frac{1}{4}$	27
25	10	15 $\frac{1}{4}$	10 $\frac{1}{2}$	27	8	27
26	9	13	9 $\frac{1}{2}$	27	8 $\frac{1}{4}$	27
27	9 $\frac{1}{4}$	13 $\frac{1}{2}$	10 $\frac{1}{2}$	27	11 $\frac{1}{4}$	28
28	8	13 $\frac{1}{2}$	12 $\frac{1}{2}$	28	28	27
29	11 $\frac{1}{2}$	14 $\frac{1}{2}$	13 $\frac{1}{2}$	27	11	27
30	12 $\frac{1}{2}$	16 $\frac{1}{2}$	12 $\frac{1}{2}$	27	9 $\frac{1}{4}$	27

472 OBSERV. MÉTÉOROLOGIQUES

ÉTAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>Le Matinée.</i>	<i>L'Après-Midi.</i>	<i>Le Soir à 11 h.</i>
1	O. couv. nua.	N-E. beau.	Beau.
2	S-E. beau.	S-E. nuages.	Nuages.
3	O. couvert.	O. nuages.	Nuages.
4	S. nuages.	S-S-O. n. écl.	Nuages.
5	O. pl. couv.	O. nuages.	Beau.
6	S-O. nuages.	O. nuages.	Beau.
7	O-S-O. b. n.	O. c. nuag.	Pluie.
8	N-E. nuages.	N-E. nuages.	Beau.
9	E. nuages.	E. beau.	Beau.
10	E. couv. nuag.	O. beau.	Beau.
11	O. pl. couv.	O. couvert, petite pluie.	Nuages.
12	S. pluie cont.	S-O. pl. couv.	Couvert.
13	S-O. couvert.	S. nuages.	Beau.
14	O. couv. pl.	O. pluie, vent.	Couvert.
15	N. couv. pl.	N. couv. pluie, nuages.	Nuages.
16	O. nua. pluie.	N. pl. nuag.	Nuages.
17	N. beau, nua.	N. nuages.	Nuages.
18	N. couvert.	N. couvert.	Couvert.
19	N-N-E. nuag.	O. nuag. pl.	Pluie.
20	O. nua. pluie.	O. pl. nuages.	Nuages.
21	S-O. nuages.	O. nuag. couv.	Pluie.
22	S-O. nuag. pl.	S. couv. pl.	Pluie.
23	S. nuages.	S-S-O. nua.	Beau.
24	S-S-E. couv.	S-S-E. couv. petite pluie.	Couvert.
25	S-O. couvert.	S-O. nuag.	Nuages.
26	S-O. brouill. n.	S-O. c. nuag.	Beau.
27	N. brouill. n.	N. nuages.	Nuages.
28	E. nuages.	E. couv. pl.	Couvert.
29	S. couv. pluie.	S. pluie.	Couvert.
30	S-O. couvert.	S-O. nuag. pl.	Nuages.

La plus grande chaleur marquée par le thermometre, pendant ce mois, a été de $23\frac{1}{4}$ degrés au-dessus du terme de la congelation de l'eau; & la moindre chaleur de $7\frac{1}{2}$ degrés au-dessus du même terme. La différence entre ces deux points est de $15\frac{3}{4}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le barometre, a été de 28 pouces 3 lignes; & son plus grand abaissement de 27 pouces $5\frac{1}{2}$ lignes. La différence entre ces deux termes est de $9\frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a soufflé 5 fois du N.
 1 fois du N-N-E.
 2 fois du N-E.
 3 fois de l'E.
 1 fois du S-E.
 1 fois du S-S-E.
 6 fois du S.
 2 fois du S-S-O.
 8 fois du S-O.
 1 fois de l'O-S-O.
 12 fois de l'O.

Il a fait 12 jours, beau.
 2 jours, du brouillard.
 25 jours, des nuages.
 19 jours, couvert.
 14 jours, de la pluie.
 1 jour, du vent.
 1 jour, des éclairs.

*MALADIES qui ont régné à Paris,
 pendant le mois de Septembre 1774.*

Les maladies qu'on a observées le plus généralement pendant ce mois, ont été des fièvres intermittentes, quartes & tierces, qui ont exigé dans le commencement qu'on insistât sur-tout sur l'usage des délayants; ces secours ont même souvent suffi pour arrêter les accès & guérir la

474 MALADIES RÉGN. A PARIS.

maladie ; lorsqu'elle s'est prolongée, le quinquina, allié aux purgatifs , a paru mettre la dernière main à la cure.

On a vu aussi quelques éruptions, mais qui n'ont présenté rien de particulier, & qui se sont dissipées d'elles mêmes, ou qui ont cédé aux délayants & à un simple minoratif.

OBSERVATIONS météorologiques faites à Lille, au mois d'Août 1774; par M. BOUCHER, médecin.

Nous n'avons pas essuyé de chaleurs vives dans le cours de ce mois : la liqueur du thermomètre ne s'est élevée qu'un jour, le 8, un peu au-dessus du terme de 20 degrés au-dessus de celui de la congélation ; elle en a approché le 9, le 21 & le 22.

Le temps a été assez favorable pour la moisson : nous n'avons eu de grosses pluies que dans les derniers jours du mois.

Le mercure dans le baromètre n'a été observé que quelques jours à la hauteur de 28 pouces : il s'est porté, le 2, à 28 pouces 1 ligne ; & , le 28, il est descendu au terme de 27 pouces $5\frac{1}{2}$ lignes.

Il y a eu des variations dans les vents.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermomètre, a été de $20\frac{1}{2}$ degrés au-dessus du terme de la congélation ; & la moindre chaleur a été de 10 degrés au-dessus de ce terme. La différence entre ces deux termes est de $10\frac{1}{2}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces 1 ligne ; & son plus grand abaissement a été de 27 pouces $5\frac{1}{2}$ lignes. La différence entre ces deux termes est de $7\frac{1}{2}$ lignes.

- Le vent a soufflé 2 fois du Nord.
 2 fois du Nord vers l'Est.
 2 fois de l'Est.
 2 fois du Sud vers l'Est.
 6 fois du Sud.
 10 fois du Sud vers l'Ouest.
 7 fois de l'Ouest.
 4 fois du Nord vers l'Ouest.
- Il y a eu 22 jours de temps couvert ou nuageux.
 13 jours de pluie.
 3 jours de tonnerre.
 2 jours d'éclairs.

Les hygrometres ont marqué de l'humidité la dernière moitié du mois.

*MALADIES qui ont régné à Lille, dans le
 mois d'Août 1774.*

Il y a eu ce mois peu de maladies aiguës, tant à la campagne que dans la ville. Nous avons vu dans nos hôpitaux quelques personnes travaillées de fièvre continue, du genre des fièvres billieuses, & dont la cure, après quelques saignées, devoit consister principalement dans un usage abondant des boissons acéscantes & légèrement laxatives, & des lavements simples.

Il y y a eu des fluxions inflammatoires portant à la tête & à la poitrine, & des coliques de même nature, qui devoient être traitées par la méthode antiphlogistique.

La fièvre tierce se propageoit, sur-tout dans le peuple. Nous avons vu aussi nombre de personnes travaillées de la fièvre double-tierce.

LIVRE NOUVEAU.

Histoire des maladies internes ; par messire
Raymond de Vieussens &c. Ouvrage posthume

476 LIVRES NOUVEAUX.

auquel on ajoute la Névrographie & le Traité des vaisseaux du même auteur , proposé par souscription , à Paris chez *Valade* , & à Toulouse chez *Robert*.

Ce recueil des œuvres du célèbre *Vieussens* ; formera quatre volumes in-4° grand papier. Le prix de la souscription est de 36 liv. elle ne sera ouverte que jusqu'au premier Février prochain. Chaque souscripteur paiera 12 liv. en se faisant inscrire , & on lui délivrera le premier volume qui paroît ; à la seconde livraison, qui se fera en Novembre , on paiera 12 liv ; & à la troisième livraison, qui se fera en Février prochain , on paiera aussi 12 liv. Le quatrième & dernier volume , qui paroîtra en Août prochain , sera délivré *gratis* aux souscripteurs.

COURS D'ANATOMIE ET DE PHYSIOLOGIE.

M. *Félix-Vic d'Azir*, docteur-régent de la Faculté de Médecine en l'université de Paris , de l'Académie royale des sciences , & médecin de Monseigneur le Comte d'Artois , a ouvert le lundi 24 Octobre, son Cours d'Anatomie & de Physiologie , dans son amphithéâtre rue de Glatigny , vis-à-vis la rue basse des Ursins.

COURS DE CHYMIE.

M. *Rouelle*, démonstrateur de chymie au Jardin royal des Plantes , commencera son Cours de chymie , le lundi 14 Novembre 1774, à trois heures & demie de l'après midi , & continuera les lundi ; mardi ; jeudi & vendredi de chaque semaine , à la même heure , dans son laboratoire , rue Jacob , au coin de la rue des deux Anges.

CINQUIEME COURS ÉLÉMENTAIRE
DE CHYMIE.*Aux Ecoles de la Faculté de Médecine de Paris.*

Je commencerai ce Cours le mardi 15 Novembre 1774, à onze heures précises du matin, & le continuerai les mardi, jeudi & samedi de chaque semaine à la même heure.

Dans l'Amphithéâtre des Ecoles de la Faculté de Médecine, rue de la Bucherie, vis-à-vis le petit pont de l'Hôtel-Dieu.

PRIX proposés par l'Académie des sciences, belles-lettres & arts de Lyon.

L'Académie de Lyon propose pour le Prix de physique, fondé par M. Christin, qui sera distribué en 1776, le sujet suivant : *L'électricité de l'atmosphère a-t-elle quelque influence sur le corps humain ? Quels sont les effets de cette influence ?*

Aucun ouvrage ne sera reçu au Concours passé le 1^{er} Avril 1776.

Le prix est une médaille d'or, de la valeur de 300 livres ; elle sera remise à l'auteur couronné, ou à son fondé de procuration.

L'Académie avoit proposé en 1774, pour les Prix d'histoire naturelle fondés par M. Adamoli, le sujet qui suit : *Trouver des plantes indigenes qui puissent remplacer exactement l'ipécacuanha, le quinquina & le séné.* N'ayant pas été suffisamment satisfaite des Mémoires qu'on lui a adressés, elle a continué le même sujet, à l'année 1776, en annonçant les Prix doubles ; & , pour faciliter le succès du Concours, elle s'est déterminée à généraliser sa demande ; les Prix seront décernés à ceux qui lui auront communiqué, dans le regne végétal, les découvertes les plus importantes, relativement à la matière médicale,

Une seule découverte utile fera dans le cas de mériter le Prix ; mais elle doit être établie par des faits constatés d'une manière authentique, & suffisamment détaillés par les auteurs, pour qu'on puisse facilement répéter leurs expériences, avec les précautions qu'inspirent la prudence & l'amour de l'humanité.

Les Prix proposés consistoient en deux médailles, la première en or, de la valeur de 300 liv. la seconde en argent, du prix de vingt-cinq ; l'une & l'autre seront doubles, & distribuées en 1776, après la fête de S. Pierre. Les Mémoires ne seront admis à concourir que jusqu'au 1^{er} Avril de la même année.

L'Académie avoit demandé, pour le Prix des arts fondé par M. *Christin*, qui devoit être distribué en 1774 : *Quels sont les moyens les plus simples & les moins sujets à inconvénients, d'occuper dans les arts mécaniques, ou de quelque autre manière, les ouvriers d'une manufacture d'étoffe, dans les temps où elle éprouve une cessation de travail ; l'expérience ayant appris que la plupart de ces artisans sont peu propres aux travaux de la Campagne ?*

L'Académie s'est vue contrainte, à regret, de renvoyer également ce Prix, dont la distribution revient tous les trois ans ; mais elle a cru devoir continuer ce sujet important pour la ville de Lyon, & doubler le prix. Elle a arrêté en même temps, de conserver le droit du Concours aux ouvrages déjà reçus, en invitant les auteurs à développer davantage les moyens qui seroient nécessaires pour mettre à exécution les projets qu'ils proposent ; l'Académie a principalement en vue l'auteur d'un Mémoire intéressant, écrit en latin, dont la devise est : *Homo sum, humani nil à me alienum puto.* TERENT.

Le Prix sera double, consistant en deux mé-

dailles d'or, de la valeur chacune de 300 liv. On n'admettra aucun Mémoire au Concours passé le 1^{er} Avril 1777. La distribution se fera la même année, après la fête de S. Louis.

Quels sont les moyens les plus faciles & les moins dispendieux, de procurer à la ville de Lyon la meilleure eau, & d'en distribuer une quantité suffisante dans tous ses Quartiers ?

L'Académie a demandé de joindre aux projets les plans des machines, les calculs du produit & de l'entretien, & un devis général.

Le Prix est double, & consiste en deux médailles d'or, de la valeur de 300 liv. chacune. Il sera décerné en l'année 1775, après la fête de S. Louis. Les Mémoires, pour être admis au Concours, doivent être reçus avant le 1^{er} Avril de la même année.

Sur la demande de M. Pouteau, l'Académie a proposé le sujet suivant : *Donner la théorie & le traitement des maladies chroniques du poumon, avec des recherches historiques & critiques sur les principaux moyens de guérison, employés contre ces maladies, par les médecins anciens & modernes, & même par les empiriques.*

La somme déposée par M. Pouteau est de 600 liv. Le Prix sera décerné par l'Académie, en l'année 1775, après la fête de S. Louis. Les Mémoires seront envoyés avant le 1^{er} Avril de la même année.

Les paquets seront adressés, francs de port, à Lyon, à M. de la Tourrette, ancien Conseiller à la cour des Monnoies, Secrétaire perpétuel pour la classe des sciences, rue Boissac ; ou à M. Bollioud Mermet, Secrétaire perpétuel pour la classe des belles-lettres, rue du Plat ; ou chez Aimé de la Roche, imprimeur-libraire de l'Académie, aux Halles de la Grenette,



T A B L E.

<i>EXTRAIT. Traité analytique des Eaux minérales, de leurs propriétés & de leur usage dans les maladies.</i>	Page 387
Par M. Raulin; méd.	
<i>Extrait. Essai sur les Eaux thermales de Balarne, &c.</i>	401
Observation sur une palpitation de cœur. Par M. F. Poma, médecin.	411
Observations sur les Effets de la crème de tartre dans deux hydropisies anasarques. Par M. Poumel, chir.	427
Observations sur les Fièvres intermittentes. Par M. Picqué, médecin.	430
Observation sur l'ouverture d'une artère guérie sans ligature. Par M. Jusly, chir.	441
Observation sur un dépôt particulier du derrière de l'oreille. Par M. Martin, chir.	448
Observation sur la rupture du tendon d'Achille. Par M. Gauthier, chirurgien.	451
Réponse de M. Laugier, médecin, à M. Guilhermond, chirurgien.	457
Observations météorologiques faites à Paris, pendant le mois de Septembre 1774.	471
Maladies qui ont régné à Paris pendant le mois de Septembre 1774.	473
Observations météorologiques faites à Lille, au mois d'Août 1774. Par M. Boucher, médecin.	474
Maladies qui ont régné à Lille pendant le mois d'Août 1774. Par le même.	475
Livres nouveaux.	476
Cours d'Anatomie.	ibid.
Cours de Chymie.	ibid.
Cours élémentaire de Chymie.	477
Prix proposés par l'Académie des sciences, belles-lettres & arts de Lyon.	ibid.

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le Journal de Médecine du mois de Novembre 1774. A Paris, ce 24 Octobre 1774.

Signé POISSONNIER DESPERRIERES.

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à MONSIEUR.

*Par M. A. ROUX, Docteur-Régent & ancien
Professeur de Pharmacie de la Faculté de
Médecine de Paris, Membre de l'Académie
Royale des Belles-Lettres, Sciences & Arts de
Bordeaux, & de la Société Royale d'Agric-
ulture de la Généralité de Paris.*

*Medicina non ingenii humani partus, sed temporis
filia. Bagl.*

DÉCEMBRE 1774.

TOME XLII.



A PARIS,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de MONSIEUR,
rue des Mathurins, hôtel de Clugny.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

A V I S

*Pour le renouvellement des Souscriptions
du Journal de Médecine.*

C'est à VINCENT, Imprimeur-Libraire, rue des Mathurins, Hôtel de Clugny, qu'il faut s'adresser, pour se procurer le *Journal de Médecine*, &c. Le prix de la Souscription pour les douze Cahiers ou Mois qui se délivrent dans le cours de l'année, est de *neuf livres douze sols* pour les personnes qui demeurent à Paris; & de *douze livres*, pour celles qui demeurent en Province, le port par la poste compris.

C'est à l'Adresse ci-dessus, que l'on envoie les Observations & Ouvrages qui peuvent y être insérés. On avertit que les Lettres & Paquets, qui ne seront pas affranchis, resteront au rebut.

On peut aussi, pour se procurer ce *Journal*, s'adresser aux principaux Libraires de France & des Pays étrangers.



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

DÉCEMBRE 1774.

EXTRAIT.

Traité sur le vice cancéreux, où l'on développe les causes qui concourent à déterminer sa nature ; ses effets dans les différents degrés, & la manière de le prévenir & de le combattre ; avec un traitement particulier sur les tumeurs squirreuses & chancreuses de tous les viscères internes, mais sur-tout des tubercules du poulmon. Par monsieur DUPRÉ DE LISLÉ, docteur en médecine, médecin de Monseigneur le comte de Provence ; avec cette épigraphe :

Vias medici in vias reperit natura : sapius illa novum opus exorditur, ubi conatus nostri desit.

*A Paris, chez Couturier fils, 1774, in-12,
2 vol.*

M. Dupré de Lisle expose dans la première partie de son ouvrage la théorie des

H h ij

maladies cancéreuses ; il propose dans la seconde les moyens de prévenir & de combattre le vice qui les produit ; & dans la troisiemé, qui compose seule le second volume, il traite des tumeurs squirreuses & chancreuses qui se produisent dans les différents viscères.

Après avoir exposé d'une maniere assez incomplète, & même un peu confuse, l'idée que les anciens s'étoient faite du cancer, notre auteur établit d'abord les caractères qui distinguent le squirre du cancer proprement dit. Selon lui, le squirre n'est formé que par l'engorgement des suc lymphatiques coagulés par leur stagnation ; au lieu que dans le cancer les solides eux-mêmes se transforment, & prennent une autre configuration qu'il est très-difficile de ramener à leur premier état. Cette nouvelle configuration est différente, selon les parties qui sont affectées du vice cancéreux : dans certains cas cette configuration est uniforme dans toute l'étendue de la tumeur ; & à mesure que celle-ci acquiert de la dureté, elle ressemble à une corne tendre & luisante ; ce qui lui a fait adopter la définition que le docteur Deshayes Gendron a donnée du cancer. « Je ne conçois par cancer, dit ce docteur, qu'une transformation de parties nerveuses, glanduleuses & des vaisseaux lymphatiques, en une sub-

» tance uniforme , dure , compacte , indis-
 » soluble , capable d'un accroissement &
 » d'ulcération ; je ne reconnois pour cause
 » de cette transformation qu'une pure ces-
 » sation des filtrations de la partie , qui , par
 » la perte de son ressort & de l'affaiblissement
 » des tuyaux , devient un tout capable d'ac-
 » croissement , par une disposition mécha-
 » nique des parties contiguës. » L'accrois-
 sement que M. Dupré admet dans la masse
 cancéreuse d'après Gendron , prend , selon
 lui , la forme de filaments qu'on voit quel-
 quefois paroître dans l'ulcère comme des
 têtes d'épingles , & qui sont blancs & durs.
 Ce sont ces filaments qui forment essentiel-
 lement le cancer ; ils ne se produisent , on
 l'a dit ci-dessus , que par la dégénération de
 la structure des glandes & des vaisseaux
 excrétoires & lymphatiques , & des nerfs.
 M. Dupré veut qu'on les distingue de ces
 excroissances fongueuses qu'on voit s'éle-
 ver excessivement dans les tumeurs carci-
 nomateuses , qui se forment communément
 dans la division des fibres charnues des
 muscles découverts.

M. Dupré rapporte un grand nombre
 d'expériences & d'observations pour prou-
 ver que la lymphe est le seul liquide qui
 puisse produire la diathèse chancreuse. M.
 Faget ayant extirpé une mamelle cancé-
 reuse ulcérée , examina avec la plus scru-

puleuse attention la tumeur; l'ayant dépouillée de la peau & de la graisse, elle lui parut formée d'un suc épais, luisant, uniforme, un peu transparente, tenace, fort solide, de la couleur des cornes dont on fait les lanternes, & fort élastique. L'observateur divisa la tumeur en trois parties; il plongea dans l'eau bouillante celle qui étoit ulcérée; & l'ayant retirée aussi-tôt, il la trouva beaucoup plus dure; & les hydatides, qui ne formoient qu'une surface assez luisante, se montrèrent plus distinctes, & rendirent la surface du morceau de la tumeur inégale & boutonée, à peu près comme la tête d'un choufleur. Cette opération ayant été répétée à plusieurs reprises, on trouva que le même morceau de la tumeur étoit devenu plus dur, & avoit diminué beaucoup de son volume. On le fit ensuite bouillir à grand feu pendant quatre heures; il fournit beaucoup d'écume, produite, selon M. Quesnai, par la partie albumineuse du suc lymphatique: l'eau dans laquelle on l'avoit fait bouillir ne parut en avoir extrait rien de gélatineux, elle ne put se figer. Cette même eau n'agit ni sur le cuivre, ni sur le papier bleu, preuve qu'elle ne contenoit rien d'acide; mais elle verdit le sirop de violette, ce qui indique qu'elle tendoit à l'alcalescence.

M. de la Peyronie ayant fait l'amputation

d'une tumeur située au milieu du corps de la mamelle d'une femme, la disséqua. Le tissu qui formoit le corps de la tumeur, jetté dans l'eau bouillante, s'y durcit, & prit la couleur d'un blanc opaque; les humeurs tombées en dissolution, exposées sur le feu dans un vaisseau sans eau, prirent aussi-tôt une consistance fort lisse & assez dure: d'où M. Dupré conclut que cette humeur fanieuse étoit une lympe tournée en dissolution. M. Petit versa également dans de l'eau bouillante les suc qu'il avoit exprimés d'une tumeur cancéreuse survenue au bras d'une femme, tumeur dont il avoit fait l'extirpation; ils s'y coagulerent sur le champ, & devinrent blancs & opaques comme un blanc d'œuf durci par la coction. M. Dupré a répété trois fois ces expériences avec le même succès; ce qui constate, selon lui, que la dégénération des humeurs lymphatiques, séreuses ou albumineuses, est la cause immédiate ou matérielle d'où émane le vice cancéreux.

Cette lympe ne peut tourner à la diathèse chancreuse purulente, qu'autant qu'elle cesse de circuler librement, & d'éprouver l'action des vaisseaux. Quand une cause quelconque vient à suspendre son cours, elle s'accumule & se forme un kyste ou sac particulier, dans lequel elle acquiert une consistance plus ou moins forte par une es-

pece de coagulation , & reste ainsi dans l'inaction pendant des temps très-considérables , sur-tout si à la stagnation se joint l'atonie des vaisseaux de la partie dans laquelle elle séjourne. Une des causes qui concourt le plus fréquemment à produire cette stagnation des suc lymphatiques , est la suppression de certaines évacuations , telles que les fleurs-blanches , les mois dans les femmes , le flux hémorroïdal dans les hommes , &c. Il ne faut cependant pas en conclure avec les anciens , qu'il suffît de rétablir ces évacuations pour guérir le cancer ; car , comme celui-ci n'existe , selon notre auteur , que lorsque l'organisation de la partie est détruite , il est bien évident que le rétablissement de ces évacuations n'est pas capable de rendre à cette organisation sa forme primitive : aussi ne craint-il pas d'assurer que si quelque observation paroît établir cette doctrine des premiers maîtres de l'art , ce n'est que dans des cas où l'on a confondu les squirrés avec les cancers.

Plusieurs autres causes peuvent concourir à la production du vice cancéreux , tels que les virus scrophuleux , scorbutiques , &c. Il peut également résulter de l'effet de quelques causes externes , telles que les chûtes , les coups , les compressions fortes , qui , en détruisant l'action vasculaire , peuvent donner lieu à la stagnation des suc lymph.

phatiques, & à tous les accidents qui en sont la suite nécessaire.

Pour procéder avec plus d'ordre dans la recherche de la nature du vice cancéreux, M. Dupré a cru devoir le considérer dans trois degrés différents. Il examine donc d'abord la nature de l'humeur en congestion qui forme le squirre; ensuite il s'occupe de son développement, de ses progrès & de la conversion des parties; enfin il considère la nature du vice cancéreux dans son plus grand degré de malignité. Il avertit qu'il ne regarde une tumeur comme cancéreuse, que lorsque le squirre devient douloureux, & fait éprouver par intervalles des élancements assez vifs; parce que ce n'est qu'alors que l'humeur en congestion se développe par une fermentation sourde & le relâchement des parties.

La lymphe en congestion qui constitue le squirre est, par sa coagulation, dans un état d'inertie ou de repos, dans lequel elle peut subsister des temps très-considérables; mais lorsque quelque cause vient à mettre ses parties en mouvement, (cette cause, selon notre auteur, est le phlogistique;) il s'y excite une fermentation sourde qui se communique à toute la masse, & produit l'alcaliescence de l'humeur & tous les accidents du cancer occulte. La continuité de

ce mouvement fermentatif, en augmentant de plus en plus la dissolution & l'acrimonie de l'humeur stagnante, parvient enfin à détruire les fibres déjà affoiblies par la distension que le volume de la tumeur leur a fait souffrir, & donne naissance à l'ulcere & à la propagation de l'érosion ; l'air extérieur, qui agit alors sur ces humeurs dépravées, en accélère la putréfaction : de-là les progrès rapides que le cancer fait dans cet état.

Il n'est pas toujours aisé de tirer un pronostic sûr des tumeurs cancéreuses. Les squirres fort anciens sont communément de nature à ne point céder aux remèdes les mieux indiqués, principalement dans les personnes âgées & infirmes ; parce que la lymphe a acquis par son séjour un si grand degré d'épaississement & de dureté, qu'elle n'est plus soumise à l'oscillation des vaisseaux : il seroit même dangereux d'en tenter la résolution. Lorsque les tumeurs squirreuses sont encore susceptibles de quelque sentiment, & présentent au toucher une espèce de mollesse, c'est une marque que l'engorgement n'est pas total, & qu'il y a encore quelques vaisseaux qui permettent à un certain point la circulation de la lymphe, sans laquelle l'obstruction seroit parfaite dans la glande ; en pareil cas, on peut espérer la résolution de la tumeur par la bonne admi-

nistration des remèdes. Il en est de même des squirres récents dans les personnes dont la constitution est d'ailleurs assez bonne. En général, les tumeurs squirreuses produites par une pression vive, une contusion, ou qui succèdent à des tumeurs phlegmoneuses, cedent plus aisément à la vertu des remèdes, que ceux qui sont l'effet de la mauvaise constitution des humeurs.

Le squire dégénéré & transformé en une autre substance est capable d'un accroissement considérable, & oppose plus ou moins de résistance aux remèdes, selon la nature particulière de ses causes, la situation, ses progrès, le tempérament & l'âge du malade. Les tumeurs cancéreuses circonscrites, dont les adhérences ne sont point profondes, présentent moins de résistance à l'efficacité des moyens que l'on emploie pour les combattre. Il y en a cependant qui peuvent en imposer aux plus clairvoyants, parce qu'il se trouve quelquefois des filaments cancéreux si imperceptibles, qu'ils se dérobent au tact le plus exercé. Mais lorsque les cancers occultes se manifestent comme une tumeur roulante, sans aucun de ces filaments qui se propagent dans les parties voisines, leur pronostic est moins dangereux.

La plupart des tumeurs chancreuses ulcérées sont très-difficiles à détruire, on peut

même les mettre au nombre des maladies incurables.

La première indication qui se présente à remplir dans le traitement des tumeurs squirreuses, c'est de mettre la lymphe épaissie à l'abri de ces mouvements qui la font dégénérer ; ce qui prescrit d'éviter tout topique irritant, & de se contenter de tenir la partie squirreuse le plus mollement qu'il sera possible, & à l'abri de toute compression. Quelque efficace que paroisse le plomb à M. Dupré dans le traitement des tumeurs lymphatiques, il n'approuve cependant pas l'application de la plaque de plomb conseillée par différents auteurs, de crainte que, par la compression qu'elle peut faire sur la partie, elle ne développe le mouvement de la lymphe. Il ne désapprouve pas autant l'application de l'emplâtre *diapompholix*, sur-tout lorsqu'il s'agit de calmer les grandes demangeaisons & les douleurs lancinantes qu'éprouvent les malades de temps à autre. Mais ce qui lui paroît le plus avantageux, c'est d'exposer, deux ou trois fois par jour, la tumeur squirreuse à la vapeur de l'eau chaude, de frotter ensuite mollement la partie, & d'y appliquer un emplâtre aromatique composé avec les gommes ammoniaque, galbanum, sagapenum, & autres semblables dissoutes dans le vinaigre ; méthode dont Van-Swieten fait un grand

éloge. Il approuve également les fumigations de vinaigre conseillées par Galien, & la vapeur du soufre, qu'il assure agir d'une manière surprenante dans les concrétions lymphatiques ou séreuses. Il loue aussi la dissolution de savon dans le lait, dont on imbibe une éponge qu'on applique sur la tumeur, & qu'on y assujettit avec une vessie de cochon ramollie avec un peu d'huile.

Mais ces topiques ne peuvent agir avec succès qu'autant que leur action est favorisée par des remèdes internes, dont les uns donnent au sang un véhicule capable de ranimer & d'entretenir un mouvement de fluidité dans la masse commune des humeurs, adoucissent leur acrimonie, & diminuent la tension & l'irritabilité des solides; & les autres diminuent la surabondance des humeurs excrémentitielles, qui se portent presque toujours du côté le plus foible, & augmentent la collection lymphatique dans les glandes où se forme le squirre.

La saignée doit tenir le premier rang, & elle doit être plus ou moins répétée, selon l'âge, le tempérament, les forces du sujet & la cause de la maladie. On doit cependant l'éviter chez les personnes mélancoliques, scorbutiques, & chez celles qui ont éprouvé de grandes peines & de longs cha-

que les boissons délayantes & atténuantes, pour rendre la masse commune des humeurs plus coulante & moins acrimonieuse. Mais si les tumeurs squirreuses sont produites par le ralentissement des fluides & l'atonie des solides, on aura recours aux légers stimulants, pour accélérer le cours des humeurs, & ranimer l'irritation des vaisseaux.

Dans les sujets atrabillaires, on préférera les végétaux légèrement savonneux, tels que les plantes chicoracées, dont on fera prendre le suc, la décoction, ou qu'on prescrira sous la forme de bouillons. Les humeurs étant bien préparées, on les purgera avec des purgatifs doux, & souvent réitérés. Dans les sujets scorbutiques, on aura recours aux végétaux frais, aux liqueurs acidules, à une légère infusion de quinquina acidulée, & sur-tout à l'infusion des bourgeons de sapin. On n'emploiera que les purgatifs les plus doux. On pourra aussi faire usage de la bière médicammenteuse de Sydenham, dont M. Dupré rapporte la formule. Les atténuants, les adoucissants, les diaphorétiques, les légers sudorifiques, avec les évacuants doux, conviennent principalement dans les tempéraments pituiteux & catarreux, dont les humeurs âcres & visqueuses sont très-propres à produire dans les glandes des engorgements capables de dégénérer en can-

cer ; mais il est sur-tout prudent , dans ces fortes de tempéraments , de faire ouvrir un caùtere pour procurer une issue facile aux humeurs surabondantes , qui sans cela se porteroient vers les parties déjà engorgées , dont elles augmenteroient les embarras. M. Dupré démontre l'efficacité de cette pratique par plusieurs observations dans lesquelles elle paroît avoir parfaitement réussi.

L'action de ces remèdes doit être favorisée par un régime doux & humectant , par le repos & la tranquillité , tant d'esprit que de corps.

Après avoir ainsi exposé les remèdes généraux qu'on peut mettre en usage pour combattre la disposition cancéreuse , M. Dupré de Lisle passe en revue les principaux remèdes capables de dissoudre la lymphe concrète qui forme la tumeur. Il met à la tête de ces remèdes les alcalis fixes , qu'il regarde comme absorbants & comme antiseptiques ; c'est en cette qualité qu'il les conseille pour combattre la putridité cancéreuse , ayant soin d'avertir cependant que si cette putridité étoit portée au dernier degré , ils l'augmenteroient plutôt que de la détruire ; il les prescrit à la dose d'un , deux ou trois grains incorporés dans quelque excipient convenable , ou depuis deux jusqu'à six grains dissous dans une pinte d'une liqueur mucilagineuse. Il pense que ces sels

s'unissent dans l'estomac ou avec quelque acide, ou avec quelque matière grasse qui les met dans un état favonneux ; & c'est sous cette forme qu'il imagine qu'ils pénètrent dans les voies de la circulation. C'est pourquoi il croit qu'on peut employer avec le même succès les sels neutres à base d'alcali, sur-tout la terre foliée de tartre & les sels vitrioliques. Il en est de même du savon, qu'il regarde comme le meilleur & le plus efficace de tous les anticancéreux, soit pris intérieurement, soit appliqué extérieurement.

M. Dupré ne craint pas d'affirmer que l'expérience & les observations journalières constatent d'une manière invincible que les vertus du soufre s'étendent spécialement sur la dépravation des suc lymphatiques ou séreux, & que ses effets atténuants, stimulants & un peu échauffants, le rendent le plus grand & le meilleur anticancéreux qu'on puisse imaginer. On l'emploie intérieurement ou extérieurement. Pris intérieurement, il se porte plus volontiers dans les vaisseaux sécrétoires ou excrétoires, il excite la transpiration : c'est pour cette raison qu'il convient si fort dans les engorgements lymphatiques des viscères internes. Il divise la lymphe, l'atténue, l'empêche de se coaguler, & corrige sa dépravation & son acrimonie, comme il consiste par les obser-

vations

ventions qu'on a déjà faites sur les eaux sulfureuses & thermales, dans lesquelles la lymphe ne se coagule point lorsqu'on y reçoit le sang au sortir de la veine. On peut administrer le soufre en substance ; mais M. Dupré le fait mêler ordinairement avec le savon, & il recommande sur-tout d'en continuer très-long-temps l'usage ; c'est le moyen d'en obtenir le plus grand effet.

Une fille de vingt-huit à trente ans, sujette aux fleurs-blanches, mais d'ailleurs bien réglée, portoit à la mamelle gauche deux tumeurs squirrêuses de la grosseur chacune d'une noix moyenne. Ces deux tumeurs, pendant un an & demi, n'avoient causé d'autre incommodité que de grossir insensiblement, & la malade y éprouvoit seulement dans de certains temps des démangeaisons considérables. On lui avoit fait beaucoup de remèdes qui n'avoient produit d'autre effet que de convertir les démangeaisons en douleurs assez vives. M. Dupré lui prescrivit un bon régime de vie, & de boire chaque jour une pinte de tisane faite avec les racines de grande bardane & d'*énula campana* ; il lui conseilla de tenir la partie le plus mollement possible, & de n'y appliquer qu'un morceau d'écarlate pour la tenir chaudement, lui recommandant la tranquillité de corps & d'esprit. Au bout de huit jours, comme elle étoit pléthorique, il lui

fit faire une saignée du bras ; quinze jours après il lui fit ouvrir un cautere à la jambe. Lorsque le cautere fut bien établi , il commença à la mettre à l'usage du savon mêlé avec le soufre. Deux mois après l'usage de ce remede les douleurs se dissipèrent entièrement , & les tumeurs diminuerent au point que dix mois après il n'en restoit point de trace. Cette fille s'est bien portée depuis.

Le foie de soufre est encore plus efficace que le soufre , mais c'est un remede très-actif, qu'on ne peut administrer qu'à petite dose & avec beaucoup de circonspection. On peut associer aux différents remedes que nous venons d'indiquer le kermès minéral, qu'on peut regarder aussi comme un très-bon fondant de la lymphe. Il en est de même de l'éthiops minéral, qui peut convenir sur-tout lorsque les tumeurs squirreuses reconnoissent pour principe un vice vénérien.

L'auteur applique ensuite cette méthode générale au traitement des affections des mamelles qui peuvent être engorgées par le lait ou la lymphe , & dont l'engorgement peut être plus ou moins étendu, plus ou moins solide ; plus ou moins ancien , ce qui exige autant d'attentions particulieres qui rendent la cure de ces affections très-difficile. Dans ce traitement particulier, il

recommande ; outre les remèdes que nous avons déjà exposés, les eaux sulfureuses, l'extrait de ciguë, le lait d'une chèvre à laquelle on a fait brouter de la ciguë, ou à laquelle on a fait prendre l'extrait de cette plante, dissous dans du lait de vache.

Quoiqu'il ait donné le titre d'anticancéreux à ces différents remèdes, il convient cependant qu'ils n'ont d'efficacité que dans le squirre proprement dit, qui menace de dégénérer en cancer ; car, lorsqu'une fois la lymphe coagulée a commencé à se développer & à transformer les parties dans lesquelles elle séjourne, il n'est plus possible de la ramener à son état naturel par aucun moyen connu : aussi conseille-t-il l'extirpation, comme la seule ressource qui reste au malade, lorsque la partie affectée a subi la transformation qui, selon lui, constitue le cancer. Mais cette extirpation ne doit être tentée que lorsque la tumeur cancéreuse est récente, qu'elle est bien circonscrite : on doit bien se garder d'opérer celles dont la substance chancreuse & les filaments ne sont point déterminés ; & c'est de cette espèce de cancer dont il prétend qu'Hippocrate a voulu parler, lorsqu'il a dit : *Quibus oculi cancri sunt, non curari melius ; curati enim citius intereunt, non curati verò longius vitam trahunt.* Il observe encore que si les cancers, que l'on

croit susceptibles d'être opérés, étoient produits par des causes internes, il faut préparer les malades, & les traiter ensuite par les remèdes internes qu'il a indiqués dans le traitement des tumeurs squirreuses; il conseille même de recourir au cautere pour prévenir les récidives.

Les caustiques, qu'on a souvent voulu substituer à l'amputation pour consumer la tumeur cancéreuse, ne peuvent avoir de succès que lorsque la tumeur est peu profonde, & qu'elle n'a point d'adhérences avec les parties voisines. On peut cependant employer, dans certaines circonstances, les caustiques minéraux pour détruire les chairs fongueuses qui se forment quelquefois dans les ulcères cancéreux. On peut s'en servir encore, selon M. Dupré, dans quelques ulcères malins, & même chancreux; mais l'essentiel est de sçavoir les appliquer à propos. Les cas où il croit qu'on peut en faire usage, sont dans certaines tumeurs chancreuses plates, même lorsqu'elles sont ulcérées; dans les fics, certains boutons; & une infinité d'excroissances chancreuses qui se manifestent seulement par une petite dureté ulcérée, sans se propager dans les parties voisines par aucun filament. Notre auteur conseille, quand on veut traiter cette espèce de maux par les caustiques, de les appliquer entre la partie saine & la

dureté chancreuse : de cette manière , dit-il , on cautérise les vaisseaux qui vont aboutir à la tumeur , ainsi que les filaments chancreux : à mesure que l'escarre se forme , on apperçoit que la tumeur se flétrit ; alors on tâche de l'ébranler de temps en temps avec un peu d'effort , pour parvenir insensiblement à détacher les filaments chancreux. Pour démontrer la sagesse de cette méthode , il rapporte une observation très-intéressante de Gendron , dans laquelle elle eut le plus grand succès. Il observe qu'en faisant ces applications sur la surface extérieure de la dureté , on court risque , par la chaleur & l'inflammation qu'elles causent , de développer plus vivement le vice cancéreux , & de donner par-là beaucoup plus d'étendue à la substance chancreuse.

Lorsque les cancers ont fait certains progrès , ou qu'ils ont jetté des racines profondes , on doit renoncer à la cure radicale pour s'en tenir aux palliatifs. On travaillera donc à diminuer , s'il est possible , la diathèse cancéreuse , en faisant usage des remèdes indiqués ci-dessus , qu'on variera selon le caractère particulier de la maladie & le tempérament du malade , & sur-tout en établissant un cautère pour donner issue à une partie des humeurs corrompues , qui , en s'accumulant dans la partie , augmenteroient

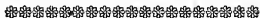
sûrement le désordre. On calme les douleurs par les adoucissans & les stupéfiants, tels que les sucres & les eaux des différentes especes de solanum, les préparations de plomb, l'onguent de grenouilles, de Riviere, &c. On met les malades à un régime sévère & adoucissant, on leur prescrit le repos de corps & d'esprit; s'ils sont travaillés d'insomnie, on leur fait prendre quelque narcotique le soir.

Tel est le précis de ce que M. Dupré a donné dans son ouvrage sur la théorie & le traitement des maladies cancéreuses en général; le second volume est, comme je l'ai déjà dit, consacré en entier aux squirres & cancers des parties internes. On y trouve un très-grand nombre de vues & d'observations de pratique très-intéressantes, qui font regretter que l'auteur n'ait pas porté plus de soin dans la rédaction de son ouvrage. On désireroit en effet plus de méthode & d'ordre dans les idées, un peu moins de ces explications hasardées & presque dénuées de sens, telle que celle-ci, (p. 87 du premier volume.) *Les particules lymphatiques sont composées d'un principe phlogistique, de sel & d'un peu de terre bien combinés; par leur union intime, elles forment des petites masses résineuses intimement unies les unes avec les autres, qui*

étant agitées par une douce chaleur, tendent à se développer par leurs frottements réciproques : de-là un feu concentré anime continuellement leur fermentation spontanée, & la soutient par une espece de mouvement électrique, qui attire celui des parties contiguës, &c.

On a peine à pardonner à un auteur qui paroît avoir une lecture vaste & étendue, une foule de méprises plus singulieres les unes que les autres, telles par exemple que celles qu'on trouve pages 272 & 273 du même volume, où il attribue à la *ciguë* les effets que M. Storck dit avoir éprouvés de l'application du *bulbe de colchique* à sa langue; donne l'*aconit*, que le même auteur a recommandé contre le cancer, pour la *ciguë aquatique* de Wepfër; fait de la *bella donna* & du *solanum furiosum* une même plante; ignore que les expériences de Lamberghen sont antérieures à celles de Storck, &c. Mais, malgré ces défauts que l'auteur peut corriger aisément dans une seconde édition, son ouvrage nous a paru mériter l'attention des praticiens.





OBSERVATION ANATOMIQUE

Sur une multitude de corps étrangers trouvés dans l'estomac d'un forçat de Brest, à l'ouverture que l'on a faite de son cadavre ; par M. FOURNIER, Médecin de la marine à Brest.

Un forçat de la chiourme de Brest, nommé *André Bazile*, n° 8606, natif de Nantes, paroisse de S. Similien, âgé de trente-huit ans, taille de cinq pieds trois pouces, condamné par jugement préfidial, le 8 Juin 1773, pour vie errante & vagabonde & vol, & conduit en cette ville avec la chaîne au mois de Juin de cette année, entra à l'hôpital de la marine le 5 Septembre dernier. M. de Courcelles, premier médecin de ce port, qui étoit alors de quartier, ayant interrogé ce malade qui se plaignoit de toux, de maux d'estomac & de coliques, après lui avoir administré quelques remèdes généraux qui parurent même le soulager, le fit passer à l'usage des amers, qu'il continua jusqu'au premier Octobre, que je pris le service. Dès le lendemain de mon entrée à l'hôpital, ce misérable se plaignit de vomissements qui le fatiguoient beaucoup, & de douleur dans l'estomac : n'ayant rien tiré de lui qui pût me faire con-

jeçturer la cause de sa maladie , & ne sentant rien en lui touchant le bas-ventre , je crus pouvoir attribuer ce qu'il éprouvoit à un estomac délabré , accident qui est assez ordinaire parmi ces malheureux ; & en conséquence je lui prescrivis de bons aliments , & en petite quantité , quelques antiscorbutiques & quelques légers stomachiques. Le vomissement continuant toujours sans cause apparente , je crus que ce pouvoit être quelque irritation particulière dans l'estomac , & j'employai les antispasmodiques & les adoucissants , dont le malade crut se trouver mieux pendant vingt-quatre heures. Le 6 il se plaignit , outre son vomissement , de coliques , & de ne pouvoir point aller à la selle : il prit quelques lavements qui ne firent aucun effet. Il mourut le 10 , à deux heures de l'après-dînée , sans avoir éprouvé aucun symptôme effrayant , ayant le pouls presque naturel , point de convulsions , rien enfin qui pût dénoter les causes extraordinaires de sa maladie & de sa mort. Soupçonnant cependant quelques dérangements intérieurs , & voulant satisfaire ma curiosité & celle des jeunes gens qui me suivoient à la visite , je fis porter le cadavre à l'amphithéâtre. Le lendemain matin , après avoir ouvert la poitrine où nous trouvâmes un épanchement d'eau du côté gauche , & un commencement de suppuration dans le

poumon de ce même côté, nous passâmes à l'ouverture du bas-ventre. Aussi-tôt que les téguments & les muscles furent enlevés, j'aperçus l'estomac entièrement déplacé, & occupant l'hypocondre gauche, la région lombaire & iliaque du même côté, & se prolongeant jusque dans le petit bassin auprès du trou ovalaire. L'on sentoît dans ce viscere plusieurs corps durs, mais que l'on ne pouvoit distinguer : ce phénomène me surprit; &, ne voulant pas en priver mes confreres, je résolus de ne pas aller plus loin ; je les fis avertir de se trouver dans l'amphithéâtre à trois heures de l'après-midi. Je ne voulus non plus rien déplacer qu'ils ne fussent présents : mais, comme la poitrine étoit déjà ouverte, je fus curieux de suivre le canal de l'œsophage dans toute sa longueur : pour y parvenir, je fis renverser le cœur & le poumon du côté opposé ; mais ce renversement, qui ne fut pas fait avec beaucoup de précaution, occasionna une rupture dans la partie moyenne de l'œsophage, qui me laissa voir à découvert un morceau de bois de couleur noire, qui commençoit à la naissance de ce canal, & se prolongeoit jusque dans l'estomac. Quelque singulière que me parût cette nouveauté, & quelque curiosité qu'elle excitât en moi, je remis à la satisfaire pleinement l'après-midi, & je fis mettre le cadavre sous

clef. A trois heures nous nous rassemblâmes au nombre d'environ cinquante personnes, tant médecins que chirurgiens ordinaires de la marine, élèves chirurgiens, officiers, & différents particuliers que la curiosité avoit attirés. Nous commençâmes par examiner la position de l'estomac : il étoit placé longitudinalement, au lieu d'être transversal, & occupoit tout l'hypocondre gauche, la région lombaire & iliaque, & se prolongeoit jusque dans le petit bassin sur le bord du trou ovalaire, où il avoit contracté une adhérence très-forte : de-là, la petite courbure se portoit jusqu'à peu près au nombril, où commençoit le pilore, qui s'étoit allongé & rétréci pour aller s'insérer dans le duodenum. Tous les intestins, excepté une partie du *colon* qui étoit derrière l'estomac, avoient été rapprochés du côté droit par le dérangement de ce viscere. Les grêles ne paroissoient avoir souffert aucune altération sensible ; les gros paroissoient un peu plus rétrécis qu'ils ne le sont ordinairement. Les conduits hépatiques & cystiques étoient dans leur état naturel. La longueur de l'estomac, depuis le commencement de sa grande courbure jusqu'au trou ovalaire, étoit de dix pouces de long ; & la longueur de la petite courbure qui remontoit dans la région épigastrique ; jointe à celle du pilore jusqu'à son insertion au

duodenum, étoit de sept pouces & demi.

La forme de l'estomac étoit un quarré long : on y distinguoit aisément quatre faces, chacune de quatre pouces de largeur. L'ayant ouvert, nous y trouvâmes toutes les pièces détaillées ci-après dans le rapport, & tellement arrangées, que l'on auroit dit qu'une main adroite les eût placées chacune de façon qu'elles eussent occupé le moins de place possible.

L'œsophage, l'estomac, & généralement tous les intestins, étoient enduits intérieurement d'une couleur noirâtre, depuis l'endroit où commençoit le long morceau de cercle ; c'est-à-dire depuis la première vraie côte ; & tous ces corps étrangers avoient pris la même teinture, & avoient une odeur extrêmement fétide, qu'ils ont conservée, quoiqu'ils aient été lavés plusieurs fois.

Inventaire de ce qui a été trouvé dans l'estomac du nommé André Bazile, forçat.

Une portion de cercle de barrique, de dix-neuf pouces de long, sur un pouce de large.

Un morceau de bois de genet, de six pouces de long & un demi-pouce de diamètre.

Un morceau *idem*, de huit pouces de long, même diamètre.

Un morceau *idem*, de six pouces de long, même diamètre.

Un morceau *idem*, de quatre pouces, même diamètre.

Un morceau *idem*, de quatre pouces de long, coupé dans sa longueur à peu près par le milieu.

Un morceau de bois de chêne, de quatre pouces & demi de long, un pouce & demi de large, & un demi-pouce d'épaisseur.

Un morceau *idem*, de quatre pouces de long, un pouce de large, sur huit lignes d'épaisseur.

Un morceau *idem*, de quatre pouces de long, un pouce de large, sur un demi-pouce d'épaisseur.

Un morceau *idem*, de quatre pouces de long, un demi-pouce de largeur, sur quatre lignes d'épaisseur.

Un morceau *idem*, de deux pouces de long, un pouce de large, sur un demi-pouce d'épaisseur.

Un morceau *idem*, de quatre pouces & demi de long, quatre lignes de large sur chacune de ses quatre faces.

Un morceau *idem*, de quatre pouces de long, de forme triangulaire, avec une surface de quatre lignes.

Un morceau *idem*, de quatre pouces de long & quatre lignes de diamètre.

Un morceau *idem*, de cinq pouces de long, un demi-pouce de large, & deux

§ 10 OBS. SUR UNE MULTITUDE

lignes d'épaisseur , séparé dans sa longueur par le milieu.

Un morceau *idem* , de cinq pouces de long , quatre lignes de large , & deux lignes d'épaisseur.

Un morceau *idem* , de forme irrégulière , trois pouces de long , & trois lignes d'épaisseur.

Un morceau *idem* , de trois pouces de long , un demi-pouce de largeur , & trois lignes d'épaisseur.

Une portion de cercle de barrique , de cinq pouces de longueur , sur un pouce de large & deux lignes d'épaisseur.

Un morceau de sapin , de quatre pouces de long , sur un pouce de large & cinq lignes d'épaisseur.

Un morceau *idem* , de quatre pouces de long , quatre lignes de diamètre.

Un morceau *idem* , de deux pouces & demi de long , d'un pouce de large en forme de coin épais à sa base de quatre lignes.

Un morceau *idem* , de trois pouces de longueur , d'un demi-pouce d'épaisseur , & de forme irrégulière.

Un morceau *idem* , de deux pouces & demi de long & quatre lignes d'épaisseur.

Une portion d'écorce de cercle , de trois pouces & demi de long , sur un pouce de large , faisant partie du grand morceau de

quatorze pouces, détaché de la partie supérieure qui étoit dans l'œsophage, & qui est tombé dans l'estomac.

Un bouchon de bois, d'un pouce de long sur un pouce de diamètre.

Une cuiller de bois, rognée sur les bords inférieurs, de cinq pouces & demi de long, sur un pouce & demi de large.

Un tuyau d'entonnoir de fer blanc, de trois pouces & demi de long, un pouce de diamètre supérieurement, & un demi-pouce inférieurement.

Une autre portion d'entonnoir de même matière, de deux pouces & demi de long, sur un demi-pouce de diamètre.

Le manche d'une cuiller d'étain; de quatre pouces & demi de long.

Une cuiller d'étain entière, de sept pouces de long, le cuilleron replié.

Un autre cuilleron de même matière, de trois pouces de long.

Un *idem*, de deux pouces & demi de long.

Un briquet de fer, de deux pouces & demi de long, large d'un demi-pouce sur une de ses faces, & de quatre lignes d'épaisseur, pesant une once quatre gros & demi.

Un fourneau de pipe écorné, avec un morceau du tuyau, le tout de trois pouces de long.

512 OBS. SUR UNE MULTITUDE

Un clou de demi-lisse épointé , avec sa tête, deux pouces de long.

Un clou de petit-fix extrêmement pointu, d'un pouce & demi de long.

Une portion de cuiller d'étain aplatie, d'un pouce de long , sur un demi-pouce de large.

Trois portions de boucle d'étain de figure irrégulière , environ chacune d'un demi-pouce de long.

Cinq noyaux de prune.

Un petit morceau de corne.

Deux morceaux de verre blanc , dont le plus grand a un pouce quatre lignes de long, sur un demi-pouce de large , de forme irrégulière.

Deux morceaux de cuir , dont le plus grand a trois pouces de long, sur un pouce de large , de forme irrégulière ; & l'autre d'un pouce quatre lignes de long , & un demi-pouce de large.

Un couteau avec sa lame , à manche de bois recourbé , de trois pouces & demi de long , & d'un pouce dans sa plus grande largeur ; le tout ensemble formant cinquante-deux pièces , & pesant en total une livre dix onces & quatre gros.

Nous ne pouvons que regretter le silence obstiné que ce malheureux a gardé avec nous sur le genre de sa maladie. S'il m'a-voit été possible de la soupçonner , j'aurois
pu

pu lui faire bien des questions qui eussent peut-être servi à donner quelques lumières sur un phénomène aussi extraordinaire. J'ai fait après sa mort toutes les perquisitions & les informations imaginables sur le caractère, le tempérament & la manière de vivre de cet homme : voici à quoi elles se réduisent : naturellement hypocondriaque & même un peu fou, il avoit été pendant treize ans soldat dans la marine, d'où il avoit été renvoyé comme ayant la tête un peu dérangée : entre autres choses, ses camarades lui persuadoient souvent pour se divertir qu'il étoit très-malade ; il disoit qu'il le croyoit, & , en conséquence, s'alloit mettre au lit. Il passoit dès-lors pour avoir grand appétit & manger beaucoup. Lorsqu'il fut renvoyé du Corps Royal, il retourna à Nantes, où il fut au bout de quelque temps condamné aux galères. Un de ses compatriotes qui subit la même peine, & qui ne l'a point quitté dans les prisons, m'a assuré que souvent il lui avoit vu gratter le mortier & la chaux qui recouvroient les murs de la prison, & en mettre une grande quantité dans sa soupe, disant que cela le soutenoit & lui fortifioit le cœur : il a ajouté que quelquefois il avoit un appétit dévorant qui s'annonçoit par une salivation abondante, & qu'alors il mangeoit ce qui

eût suffi pour rassasier quatre hommes ; mais que lorsqu'il n'avoit pas de quoi se satisfaire , ce qui lui arrivoit souvent , parce qu'aimant passionnément le tabac , il vendoit ses rations pour s'en procurer , il avoit alors de petites pierres , des boutons de guêtres & de veste , du cuir , & d'autres petits corps. Ayant aussi interrogé ceux qui étoient sur le même banc que lui au baigne , ils ont déclaré que , deux jours avant son entrée à l'hôpital , ils lui avoient vu avaler deux morceaux de bois de quatre à cinq pouces de longueur. Mais , quelque recherche que j'aie faite , je n'ai pu sçavoir depuis quand il avoit englouti cet énorme morceau de cercle de dix-neuf pouces.

Depuis son entrée à l'hôpital , ses remèdes & ses boissons passaient assez ordinairement ; mais il prenoit très-peu d'aliments solides , ce qui n'est pas étonnant , puisque , outre que les corps étrangers qui étoient dans l'œsophage & l'estomac les empêchoient de traverser ce viscère , quand même ils auroient pu y séjourner , restoit encore la difficulté de remonter contre leur propre poids depuis le trou ovalaire jusqu'au pilore.

Il paroît cependant de la réunion de tous ces faits , des accidents qu'il a éprouvés , & de toutes les informations que l'on a faites ,

Premièrement, que l'on n'a pu lui mettre ces corps après la mort, comme quelques personnes l'ont soupçonné; ce qui paroîtra évident, 1^o si l'on considère le dérangement prodigieux de l'estomac, qui n'a pu être que successif & vraisemblablement occasionné par le poids de toutes ces pièces; 2^o si l'on fait attention à l'adhérence très-forte qu'il avoit contractée sur le bord du trou ovalaire, & où il y avoit gangrène occasionnée par la pression & le frottement du grand morceau de cercle; 3^o si l'on observe la couleur noire de toutes ces pièces qui étoient comme macérées, qui avoient une odeur extrêmement fétide, & qui avoient teint de la même couleur tous les intestins; 4^o si l'on remarque les accidents qu'il a eus, tels que le vomissement, dont il ne s'est plaint que les derniers jours, mais que ses voisins ont assuré qu'il avoit depuis long temps; les coliques qui le tourmentoient depuis son entrée à l'hôpital, le peu d'aliments solides qu'il prenoit, enfin son propre témoignage; car une des sœurs s'est ressouvenue qu'il lui avoit dit, *qu'il avoit mille diable de choses dans le corps qui le tueroient*; à quoi elle n'avoit pas fait grande attention, le regardant comme fou.

Secondement, il est vraisemblable & même avéré qu'il avoit l'esprit aliéné; que les sucs digestifs, viciés par quelque cause

que ce fût , lui occasionnoient par intervalles cette faim dévorante, & que , n'ayant pas de quoi la fatisfaire , il avaloit tout ce qu'il trouvoit pour se raffaier.

Troisièmement , il paroît qu'il avoit contracté cette habitude peu à peu , & qu'il s'étoit d'abord accoutumé à avaler de petits corps qui avoient passé par les voies ordinaires , & qu'il s'étoit malheureusement persuadé que ces derniers en feroient de même , considérant apparemment le canal intestinal comme un tuyau droit , où ce qui entroit par le haut devoit nécessairement sortir par le bas sans aucun empêchement. S'il est aisé de démontrer que les accidents qu'il a éprouvés sont la suite nécessaire de ce que l'on a trouvé après sa mort ; s'il est également facile de convaincre , par des témoignages & des attestations authentiques , la vérité du fait ; il n'en est pas moins impossible d'imaginer & d'expliquer comment il a pu vivre aussi long-temps avec une si prodigieuse quantité d'ennemis intérieurs ; comment il n'a point éprouvé de symptômes plus vifs , plus effrayants & plus caractéristiques ; & sur-tout enfin , comment il a pu parvenir à faire passer par le pharynx & l'œsophage un morceau de bois de dix-neuf pouces , entier , dans toute sa longueur , sans occasionner de rupture , & sans en être étouffé.

La force de la déglutition seroit-elle assez considérable pour cela ? C'est ce que nous nous garderons bien d'affirmer ; non plus que de vouloir résoudre par des raisonnements un fait qui , pour s'être passé sous nos yeux , ne nous en paroît ni moins merveilleux , ni moins incompréhensible.

Si l'on eût soupçonné ou sçu positivement la cause réelle & véritable de sa maladie ; ou si , au lieu de la gangrene , le long morceau de bois eût occasionné (comme cela devoit naturellement arriver) une tumeur & un dépôt extérieur dans le même endroit , auroit-on pu parvenir à faire l'extraction complète de tous ces corps étrangers , & rendre la santé au malade ? Autre difficulté que je laisse également aux grands maîtres de l'art à décider , & dont l'éclaircissement passeroit les bornes que je me suis prescrites ici : nous nous contenterons seulement d'observer là-dessus que les plaies de l'estomac ne sont point à beaucoup près aussi dangereuses que l'on l'a cru jusqu'à présent.

Nota. M. Poissonnier , docteur-régent de la faculté de médecine , & inspecteur des hôpitaux de la marine & des colonies , m'a fait remettre une seconde relation de ce fait extraordinaire ; mais , comme elle étoit entièrement conforme à celle de M. Fournier ,

je n'ai pas jugé devoir la rapporter : elle est terminée par un certificat dont je n'ai pas cru devoir priver mes lecteurs.

Nous , premier médecin , médecin ordinaire & chirurgiens aide-major & ordinaire de la marine , certifions avoir assisté à l'ouverture du cadavre du forçat ci-dessus dénommé , & que nous y avons vu & touché toutes les pièces ci-dessus énoncées , que nous avons mesurées & examinées avec attention les unes après les autres : attestons en outre que , soit par l'inspection des pièces , soit par le déplacement de l'estomac , & par l'adhérence que ce viscere avoit contractée au bord supérieur du petit bassin , & par les autres circonstances mentionnées ci-dessus , on ne peut soupçonner que cette multitude de différentes pièces y aient été introduites depuis la mort du sujet , & qu'elles doivent y avoir séjourné depuis un assez long temps ; en foi de quoi nous avons signé le présent. A Brest , le 12 Octobre 1774. Ainsi signé à l'original : DE COURCELLES , premier médecin ; FOURNIER , médecin ; VOISIN , chirurgien aide-major ; FOURNIER , démonstrateur ; DU VERVIER , DON NICOLAS , LA PORTE , FABRE , chirurgiens ordinaires. Visé par M. TESTAINIERE , & par M. MARCHAIS , Commissaire général & ordonnateur , qui

en ont ordonné le dépôt au contrôle de la marine.

OBSERVATION

Sur un vomissement habituel occasionné par des noyaux de cerises , qui s'étoient logés dans une tumeur squreuseuse du pilore ; par M. FOURNIER , docteur en médecine de la faculté de Montpellier , de la société royale des sciences , médecin pensionné de la ville de Dijon, & médecin des Etats de Bourgogne.

Le bon tempérament des payfans , la maniere simple & uniforme avec laquelle ils vivent , se contentant presque toujours des fruits & des plantes que la nature leur présente , ne les met pourtant pas à l'abri des cruelles maladies auxquelles le reste des hommes est exposé.

Le nommé Danlet , âgé de cinquante-un ans , d'un tempérament fort & vigoureux , fut attaqué de violentes tranchées , la nuit du 13 Mai , après avoir mangé une partie de la journée une grande quantité de cerises avec leur noyau. Il ne fit d'abord aucun cas de cette indisposition qu'il croyoit fort légère ; & ayant pris le lendemain matin une verrée de vin chaud avec un peu de sucre , il se mit en marche pour recommencer

son travail. A peine eut-il fait quelques pas hors du village , que les douleurs qu'il avoit ressenties dans la nuit se renouvelèrent avec beaucoup plus de violence , & qu'il fut extrêmement pressé par des nausées & des inquiétudes d'estomac : il voulut pourtant avancer vers les bornes de sa terre ; mais ces mêmes accidents , qui redoubloient de moment à autre , & une foiblesse générale dont il étoit déjà saisi , le déterminèrent à se coucher par terre , & à attendre le secours des premiers passants. Il vint d'abord avec beaucoup d'efforts une grande quantité de matieres verdâtres , & resta près d'une heure & demie dans cet état d'accablement & de douleur , auquel il auroit peut-être succombé , sans trois de ses concitoyens , qui , allant de concert au travail , se trouverent à même de lui donner non-seulement les premiers secours qui lui étoient nécessaires , mais de le traîner encore au village.

Il arriva sans connoissance , couvert d'une sueur froide , si changé & si abattu , que ceux qui l'aborderent désespérèrent de sa vie. On lui fit prendre le premier cordial qui se trouva sous la main , en attendant le chirurgien qui lui donna encore une potion ordinaire avec les confectiions échauffantes.

Ces liqueurs le firent un peu revenir à lui ; mais , en rappelant ses forces & ses esprits , les renouvelèrent aussi & le vomissement

& les douleurs dont il avoit été agité ; elles continuerent même pendant trois jours & trois nuits de la même manière , malgré les lavements anodins , les narcotiques & les autres remèdes qu'on employa dans cette occasion. Mais , dans le temps qu'on s'y attendoit le moins , le calme arriva : le vomissement , les tranchées cessèrent , & le malade passa de l'état le plus violent , à une situation la plus favorable , sans qu'on pût pénétrer dans la cause , ou la révolution qui l'avoit déterminée.

Il n'en jouit pourtant pas long-temps ; dès qu'il voulut prendre des aliments solides , le vomissement & les coliques recommencerent : il rejettoit tout ce qu'il pouvoit prendre , & passa un mois & dix-sept jours sans rendre aucune matière par le bas.

Ce fut dans ces circonstances qu'on m'appella pour le visiter. Comme son frere étoit mort , il y avoit environ quinze mois , d'une tumeur squirreuse à l'estomac , & qu'il avoit à peu près les mêmes accidents , je jugeai que la cause de la maladie n'étoit point différente ; & dans cette idée je lui ordonnai quelques verrées d'eaux minérales , des bains , & quelques légers stomachiques , qui , ne produisant aucun effet , & paroissant même tourmenter encore plus le malade , me déterminèrent à lui conseil-

ler le lait pour toute nourriture , comme le seul remède qui pût adoucir ses maux & prolonger sa destinée.

Il se trouva en effet beaucoup mieux dans le commencement , c'étoit le seul aliment dont il étoit le moins fatigué ; tous les autres , quels qu'ils fussent , comme la viande , le pain , le biscuit , le mettoient dans un bouleversement général. Mais le soulagement que pouvoit lui donner le lait n'étoit pas capable de diminuer le principe du mal : la maigreur & le desséchement augmentoient de jour à autre , l'enflure aux jambes se déclara ; & j'avois déjà annoncé aux parents du malade que son mal étoit sans ressource.

Dans ces circonstances , tous les accidents qui avoient paru jusqu'alors redoublèrent la nuit du 28 Août : les douleurs du ventre furent plus violentes qu'elles n'avoient jamais été , la foiblesse & les cardialgies se mirent bientôt de la partie , il perdit la connoissance & la chaleur naturelle. Sa femme , qui étoit auprès de lui , ainsi que quelques voisins qu'elle avoit appelés dans la première alarme , le crurent au dernier moment de sa vie : on eut recours aux remèdes ordinaires de la campagne , & on lui donna une demi-écuellée d'eau avec beaucoup de sel.

Ce remède , sur l'efficacité duquel on ne

complot pas beaucoup, le réveilla pourtant, augmenta les efforts du vomissement, & lui fit rendre, à deux différentes reprises, deux corps étrangers qu'on méconnut d'abord, & qu'on vit, bientôt après, être des noyaux de cerises fortement attachés ensemble, & entourés d'une espece de ciment noirâtre.

Le malade se trouva sur le champ soulagé, garda sans aucune inquiétude un bouillon qu'on lui donna. On vint me chercher pour me faire part de ce qui l'avoit sauvé, & pour mettre, disoit-on, la dernière main à une convalescence qu'on avoit cru & que j'avois jugée moi-même désespérée.

Je me rendis bientôt auprès de lui ; &, l'ayant trouvé tranquille, je lui fis prendre un *dilatium* de casse, pour pouvoir être assuré si les noyaux qu'il avoit rejettés étoient le seul obstacle & l'unique cause de sa maladie. Ce léger remède ne passa presque point par le bas, ce qui me fit juger qu'il y avoit encore quelque embarras intérieur : je ne fus point trompé dans mes conjectures, le vomissement & les coliques recommencerent plus fort que jamais ; & le malade, ayant lutté encore dix-sept jours contre la violence du mal & les secousses du vomissement, succomba enfin, & mourut le 20 Septembre avec des agitations qu'on ne sçauroit exprimer.

Je procédai le lendemain à l'ouverture

du cadavre, avec deux docteurs & un étudiant en médecine qui m'avoient prié de les laisser assister à cette ouverture. Je trouvai à l'orifice inférieur de l'estomac, une tumeur qui en fermoit presque le passage : elle étoit épaisse, dure ; & je fus fort surpris, en voulant la partager avec le scalpel, de trouver à la partie latérale gauche quelques corps qui paroissoient résister plus que les squirres ordinaires : je donnai deux ou trois coups de ciseaux pour les découvrir, & j'y trouvai trois noyaux de cerises fortement attachés à la tumeur par des filaments très-forts & d'une couleur foncée : le reste de ce viscere étoit dans son état ordinaire, à cela près qu'il étoit fort rapetissé & beaucoup racorni.

Comme le malade s'étoit plaint de violentes coliques pendant tout le temps de sa maladie, je fouillai dans les intestins, croyant y trouver quelque nouvelle tumeur, ou quelque embarras particulier ; mais je n'aperçus dans tout ce canal qu'un étranglement considérable vers la partie supérieure de l'*ileum*, qui avoit si fort diminué le calibre du boyau, qu'il n'y pouvoit passer que des matieres extrêmement fluides.

PREMIERE RÉFLEXION.

Les maladies sont plus souvent héréditaires qu'on ne pense, & deviennent par-là

plus rebelles & plus funestes : elles ne se développent pas même dans tous les sujets d'une famille ; & , passant secrètement d'une postérité à l'autre , en imposent aux médecins ; ce qui devoit faire établir & accréditer la sage précaution de faire toujours ouvrir les personnes qui ont péri de quelque mort violente , inconnue , ou particulière. Le pere du mort dont il s'agit n'avoit point été sujet à ce mal , mais deux de ses enfants en furent attaqués ; & le dernier que je vis pendant sa maladie , se rappella que son grand-pere en avoit été emporté , & avec les mêmes accidents.

SECONDE RÉFLEXION.

On ne sçauroit douter qu'il n'y eût déjà dans l'estomac de cet homme une disposition prochaine & un commencement de la tumeur squirreuse , qui fut la principale cause de tous ses accidents & de sa mort ; mais les noyaux qu'il avoit avalés , qui ne purent passer par le pilore , & qui s'engagerent dans la première formation de la tumeur , hâterent considérablement l'ouvrage : je crois même qu'on ne peut refuser d'attribuer à ce dernier accident tous les symptômes qui parurent dès l'entrée du mal , & qui continuerent avec tant de violence.



L E T T R E

*De M. GIRARD, médecin à Marvejols ;
correspondant de la Société royale des
Sciences de Montpellier, conseiller-médecin
ordinaire du Roi, intendant des eaux
minérales de Bagnols & de S. Laurent ;
à l'auteur du Journal de Médecine ; sur
l'établissement & les succès de l'inoculation
dans le diocèse de Mende ; avec quelques
réflexions sur l'inoculation du Roi.*

..... *Æquo pulsat pede pauperum tabernas
Regumque turres. HOR.*

M O N S I E U R,

Le parti que vous avez pris en faveur de l'inoculation, & plus encore le vif intérêt que vous prenez à tout ce qui touche l'humanité, m'engagent à vous faire part de l'introduction de cette pratique salutaire dans nos montagnes du Gévaudan. Cette époque ne peut qu'honorer un pays qui étoit, il n'y a pas plus de trente ans, plongé dans une ignorance qui tenoit en quelque sorte de la barbarie. L'esprit patriotique nous fait envisager avec plaisir cette première aurore, parce qu'elle semble nous promettre les plus beaux jours. C'est un spectacle bien touchant, que de voir les efforts d'un peuple prêt à sortir de cet état

de sommeil , d'enfance & de langueur, qui tenoit ses membres comme engourdis , & les facultés de son ame comme entièrement suspendues. Depuis que nous avons senti que notre agriculture , notre commerce , notre éducation , nos mœurs , nos arts , nos opinions étoient susceptibles de perfection ; depuis qu'on nous a appris que ce canton pourroit tirer les plus grands avantages des mines qu'il possède ; enfin depuis que nous sommes convaincus que notre maniere d'être n'est pas la meilleure possible , il s'est excité dans nos esprits une espece de fermentation qui nous présageroit l'avenir le plus heureux , si l'entêtement , la prévention & l'orgueil , partage ordinaire de ceux qui ne sçavent rien , ou qui ne sçavent que peu de chose , ne s'emparoit pas de nous.

Différentes circonstances ont produit cette heureuse révolution. Le bon goût introduit dans ce pays par quelques personnes de considération qui l'habitent , ou qui y passent un certain temps de l'année ; la retraite & l'exemple de quelques militaires aimables , de quelques voyageurs instruits , & d'un petit nombre d'hommes éclairés qui cultivent en paix les arts , les lettres & les sciences ; la circulation devenue plus libre du centre aux extrémités , la communication rendue plus facile & plus fréquente

entre la capitale & les provinces les plus éloignées ; enfin le commerce des étrangers & la lecture des bons livres : voilà , Monsieur , quelles ont été les causes de notre réveil ; c'est le ferment qui a excité l'émulation & l'industrie de quelques-uns de nos compatriotes en plus d'un genre (a).

Quand on connoît comme vous le faites , Monsieur , la nature & la foiblesse de l'esprit humain , on n'est point étonné de la lenteur de sa marche. Rien ne ressemble mieux à l'ouvrage imperceptible de la végétation des plantes , que les progrès tardifs de la raison , & la maniere insensible dont les connoissances utiles se répandent , & dont le bien s'opere parmi les hommes. Combien de siècles n'a-t-il pas fallu pour que les rayons de la philosophie aient pu pénétrer à travers les nuages épais de l'ignorance & de la superstition ? Quels obstacles n'ont pas eu à vaincre les hommes de génie qui ont éclairé la terre ? Quelles contradictions n'ont pas effluées les découvertes qui intéressoient

(a) Il en est des peuples comme des individus. Les éloges excessifs , ainsi que les critiques outrées , peuvent devenir aussi funestes aux uns qu'aux autres , soit en leur inspirant une fausse sécurité qui les tiendrait dans l'inertie , soit en les jettant dans une sorte de découragement qui les empêcheroit de faire un seul pas vers la connoissance de ce qui est vrai , bon & honnête , en un mot , de ce qui peut contribuer à leur bonheur.

le plus l'espèce humaine ? Et que de temps ne faudra-t-il pas peut-être encore, pour que la pratique de l'inoculation soit universellement adoptée, quoique ses avantages aient été démontrés par les raisons les plus convaincantes, les calculs les plus exacts, le témoignage & l'aveu des nations, les écrits d'une foule d'auteurs célèbres, l'exemple des souverains, en un mot, par le triomphe le plus éclatant ? Que de combats ne devons-nous pas craindre d'avoir encore à livrer, pour persuader à tous nos contemporains, & peut-être à la postérité, que l'inoculation est le préservatif le plus sûr qu'on puisse & qu'on doive employer contre la petite-vérole, & les ravages cruels qu'exerce tous les jours ce fléau, le plus destructeur de tous ceux qui affligent notre globe ? L'imbécillité & le fanatisme ne s'opposeront-ils pas toujours plus ou moins aux raisonnements & aux efforts des sages ? Mais les préjugés de certains sçavants ne seront-ils pas plus difficiles encore à renverser ? Il faut de puissants leviers pour soulever ces masses.

La petite-vérole, ainsi que la rougeole, sont ordinairement très-redoutables dans nos montagnes, où l'absurde manière de les traiter par des remèdes & un régime incendiaires, ne contribue pas peu à rendre ces maladies beaucoup plus funestes que

si elles étoient abandonnées aux soins de la simple nature. Il n'est pas rare que la petite-vérole nous enleve le plus grand nombre de ceux qui en sont attaqués. Quelquefois elle dépeuple des campagnes entières. Un de nos concitoyens voulut, il y a neuf à dix ans, essayer l'inoculation sur ses enfants. Il consulta M. de la Condamine & des inoculateurs habiles. Il fit procéder à l'inoculation à laquelle il présida. Ses deux fils furent d'abord inoculés. Les incisions produisirent leur effet, & eurent les longues suites qui accompagnent ordinairement cette méthode à laquelle on a aujourd'hui renoncé avec tant de raison. Ces deux sujets se rétablirent très-bien : le pere soumit ensuite sa fille à l'insertion ; mais les accidents de la dentition étant survenus avec la rougeole qui régnoit alors épidémiquement dans la ville, cette enfant mourut. Une petite-nièce de M. D. L. B. éprouva le même sort, & périt d'une fièvre vermineuse, après qu'elle fut remise de la petite-vérole qu'on lui avoit inoculée. Le peuple, comme on l'imagine bien, ne manqua pas d'attribuer ces deux morts à l'inoculation qui en étoit assurément fort innocente ; il appliqua, comme de raison, à cet événement, le fameux enthymème, *post hoc, ergo propter hoc* : (car le peuple, ainsi que le gentilhomme de Moliere, fait sou-

vent de la prose sans le sçavoir). Ce raisonnement, dans lequel on reconnoît la logique de ceux qui n'en ont point, n'a été que trop souvent employé, sur-tout en matiere de médecine, lorsque les remèdes n'ont pas opéré au gré du médecin qui les a prescrits, & selon les desirs des fots spectateurs dont nous ne sommes que trop souvent environnés. Quoique l'inoculation eût été annoncée & pratiquée dans cette ville sous les meilleurs auspices, on sent quelle fortune elle pouvoit faire, dans des circonstances qui lui furent si défavorables: aussi tomba-t-elle dès cet instant, & personne ne songea plus à la relever du discrédit & de l'oubli où l'avoit jettée la mort de ces deux enfans.

Cependant la dernière épidémie qui nous a déolés a été si meurtrière, qu'enfin, à la sollicitation de quelques médecins, & peut-être plus de la frayeur qui a tant de pouvoir sur l'esprit des hommes, quelques-uns des principaux habitants des deux villes les plus considérables du pays se sont déterminés à faire inoculer. J'ai été le premier médecin qui ait introduit & pratiqué l'inoculation à Marvejols, lieu de ma résidence. Il est vrai qu'il a fallu me battre & disputer le terrain pendant long-temps. En vain j'avois inondé la partie du public qui sçait lire, des ouvrages de MM. de la Conda-

mine , Gatti , Petit , Dimisdale , Tiffot , Gandoger , & de tout ce qui s'étoit trouvé d'inoculateurs dans ma bibliotheque. Excédé à la fin de ne pouvoir faire entendre raison à personne , je crus que l'évidence des faits parleroit plus éloquemment que tous mes livres ; & je résolus de persuader par des exemples , qui ont toujours plus de force que les préceptes : *Segnius irritant animos demissa per aures , Quàm quæ sunt oculis subjecta fidelibus.*

Mes premieres expériences dans ce canton , furent faites sur ce que des gens d'un certain ordre appellent volontiers *des âmes viles*. Après que j'eus communiqué la petite - vérole à trois petits pauvres de la campagne , je me vis quelques profelytes. Une femme courageuse (Madame Balcous) s'élevant au-dessus du préjugé qui l'avoit jusqu'ici asservie , comme tant d'autres meres , vint me prier d'inoculer ses enfants. La petite-vérole naturelle lui en avoit emporté un depuis peu de jours. Elle en vouloit sauver trois qui lui restoient. Je louai son projet , & achevai de la rassurer. L'espérance dès ce moment prit dans son ame la place de la crainte qui est très-pardonna-ble dans un sexe tendre & timide , sur-tout quand ce sentiment est le produit de l'amour maternel. Je rejettai comme un sujet non inoculable , un de ces trois enfants qui est

mort depuis ; & j'inoculai les deux autres qui jouissent de la meilleure santé. Ce n'est pas la première fois qu'on a vu des femmes fortes : toutes les histoires nous en fournissent des modèles. Après le doux plaisir d'avoir donné une seconde vie à ses enfants, cette dame a dû être sensible à la gloire d'avoir, en l'absence même de son mari, montré à ses compatriotes un exemple de raison & de fermeté d'autant plus digne d'éloge, qu'il a pour objet le bien général de la société. Les deux fils de M. le marquis de Reiniez, (gentilhomme singulièrement respecté & chéri dans ce pays) l'un officier au régiment d'Orléans cavalerie, l'autre Mousquetaire noir, me furent confiés ensuite, pour la même opération ; que je fis successivement au fils de M. Boyer, négociant de cette ville, au fils unique de M. Malaforse, conseiller à la Cour des Aides de Montpellier, & à la petite fille d'un de ses fermiers, &c.

J'ai suivi en tout la méthode de M. Gatti & des MM. Sutton, comme la plus simple, la plus sûre, la moins effrayante, la moins douloureuse, la moins longue, la meilleure enfin de toutes celles qui ont été proposées. J'ai préparé les sujets qui avoient besoin de l'être, c'est-à-dire, que je les ai traités & guéris des indispositions légères qu'ils pouvoient avoir, procédant du reste sans

aucune préparation avec ceux qui se portoient bien. J'ai fait indifféremment les piquures avec une lancette, ou avec des aiguilles d'or ou d'argent, me servant même quelquefois d'un fil imprégné de virus variolique, à la maniere des peuples de l'Indostan. J'inoculois tantôt entre le pouce & l'index, tantôt au bras, ou à l'avant-bras; mais, dans quelque partie que j'aie inséré la matiere varioleuse, & de quelque instrument que je me sois servi, j'ai eu toujours l'attention de ne faire que des piquures superficielles, & de ne passer l'aiguille inoculatoire ou la lancette qu'entre la peau & l'épiderme. Si j'en excepte un seul de mes inoculés qui a été couvert de boutons, parce qu'il s'étoit trop approché du feu, & tenu trop chaudement, tous les autres n'en ont eu qu'un très-petit nombre, parmi lesquels il n'y en a eu même que fort peu qui aient suppuré, le reste ayant disparu par résolution, ou étant tombé en efflorescence : d'ailleurs, mes malades ne l'ont presque pas été ; ils n'ont éprouvé aucun symptôme grave ni fâcheux. Chez les uns comme chez les autres, la petite-vérole a parcouru ses périodes dans l'ordre connu, sans anomalie ni aucun phénomène particulier, si ce n'est cependant chez M. le marquis de Reiniez, qui, après la fièvre & la première sortie des boutons, eut encore une

seconde pousse de petite-vérole ; variété qui a été quelquefois observée par M. Dimf-
dale & d'autres inoculateurs. Au demeurant,
il n'est pas hors de propos de remarquer
que mes inoculations ont toutes été faites
au fort de l'hiver , depuis la S. Martin
jusque vers la fin du mois de Mars ; que
les chambres de mes inoculés n'ont presque
pas été chauffées , que j'en faisois tenir le
plus souvent les portes & les fenêtres ou-
vertes , & que le régime qu'ils observoient
étoit aussi léger , aussi anti-phlogistique ,
que l'air qu'ils respiroient étoit frais.

Dans le temps que j'étois ainsi occupé
à Marvejols , madame la vicomtesse de Fra-
mont se faisoit inoculer avec M. son fils ,
à Grezes , par M. Costi , médecin d'un mé-
rite distingué , qui inocula aussi mademoi-
selle de Chavagnac à Mende , & qui a ré-
pandu cette pratique dans le Rouergue où
il est établi.

M. Bonnel de la Brajeresse , animé des
mêmes sentiments de patriotisme , a intro-
duit dans le même temps l'insertion de la
petite-vérole à Mende , où il a fait inoculer
plusieurs personnes sous ses yeux , par M.
Blanc , habile chirurgien. La tendresse pater-
nelle n'a point aveuglé ce sçavant médecin,
qui , après une première inoculation (du
fils de M. Vincent) a cru devoir y sou-
mettre ses propres enfants ; il a conduit en-

suite & dirigé plusieurs autres inoculés. M. Bonnel avoit même proposé depuis bien des années, & avant que je me fusse fixé dans ce pays, d'éprouver l'insertion sur les enfants de l'hôpital qui lui est confié. Mais une telle nouveauté ayant déplu à feu M. l'Evêque de Mende, le médecin, par respect pour la préoccupation d'un vieillard vénérable, n'insista point, & son projet n'eut pas lieu.

Personne de raisonnable ne pense aujourd'hui que l'inoculation soit un affaire de théologie, ni que ce soit tenter Dieu, que de conserver des sujets au roi & des hommes à l'Etat. Cette ridicule objection, que quelques anti-inoculateurs ont tant fait valoir, a été si solidement réfutée, qu'on ne doit plus craindre de la voir reparoître. Un pere qui inocule son fils ou qui s'inocule lui-même, ne tente pas plus la Divinité, qu'un homme qui se baigne parce qu'il a la fibre sèche & les humeurs âcres, ou celui qui se fait saigner pour prévenir une attaque d'apoplexie sanguine qui le tueroit, ou celui qui se purge pour se garantir d'une fièvre putride qui pourroit le conduire au tombeau. *La religion ayant en tout pour objet le bonheur des hommes, elle ne condamne pas ce qui leur est véritablement utile (a).*

Je me permettrai encore une réflexion, à ce sujet. La plus grande partie des maux po-

(a) Réquisitoire de M. l'Avocat général.

litiques sous le poids desquels le genre humain opprimé gémit, vient de ce que les chefs des sociétés, les hommes constitués en dignité, quelque bons que la nature les ait faits d'ailleurs, se trompent, ou sont trompés, de ce qu'ils *ne voient que ce qu'ils veulent voir, ou ce qu'on leur fait voir*; de ce qu'enfin, ils ne regardent le plus souvent les objets qu'à travers le verre enfumé que leur ont préparé & que leur présentent la sottise, l'erreur, la passion, l'intérêt, la mauvaise foi, le fanatisme cruel & la non moins cruelle adulation. Ces monstres sont d'autant plus à redouter pour les puissants du siècle, qu'ils rodent sans cesse autour d'eux, comme autour de leur proie naturelle, qu'ils occupent les avenues de leur cour, les assiègent dans leurs palais, & charment leurs oreilles en rampant à leurs pieds. Mais c'est principalement contre la basse flatterie que les grands devroient se tenir en garde. Les tyrans & leurs innombrables & malheureuses victimes, furent presque toujours & par-tout l'ouvrage des flatteurs. *Hélas ! ils ont des rois égaré le plus sage !*

Je reviens à l'insertion de la petite-vérole. M. de Castellane, aujourd'hui Evêque de Mende, est bien éloigné de penser sur cette matière comme son prédécesseur. Ce prélat aussi zélé à défendre les droits de la religion, qu'attentif à respecter les intérêts de

la vérité & de la raison, desirant sur-tout (comme devoient le faire tous les hommes en place) voir diminuer les causes de la dépopulation, qui sont si multipliées dans son diocèse, laisse une pleine & entière liberté à l'inoculation & aux inoculateurs; il semble même encourager ceux-ci, puisqu'il nous honore particulièrement de ses bontés, & qu'il nous témoigne sa satisfaction, quand nous lui rendons compte de nos succès.

Mais nos premiers essais dans ce pays ont été tout-à-coup interrompus par un contre-temps auquel nous ne nous attendions pas, & par un bruit qui s'est répandu dans le public, qu'un enfant de Saint-Geniez en Rouergue, après avoir été inoculé par M. Costi, médecin de cette ville, avoit eu la petite-vérole naturelle, & en étoit mort. Quand le fait auroit été vrai, il n'auroit prouvé autre chose que ce que les partisans de l'inoculation avouent eux-mêmes, sçavoir, que la petite-vérole artificielle n'exempte pas plus de la récidive que la naturelle, & qu'à cet égard elles n'ont pas plus de privilege l'une que l'autre. Mais les récidives étant on ne peut pas plus rares dans les deux cas, l'induction qu'on a voulu en tirer contre l'inoculation ne signifie rien. Quoi qu'il en soit, après des informations très-exactes faites sur les lieux, il a été

avéré que l'enfant en question n'avoit jamais été inoculé, qu'il a subi la petite-vérole naturelle, qu'il vit, & qu'il se porte bien. Cette histoire nous paroît fabriquée d'après celle de M. Liger, médecin à Clermont en Auvergne, que l'on disoit être mort de chagrin de ce que son fils avoit été la victime de la petite-vérole qu'il lui avoit inoculée; tandis qu'il fut constaté que Messieurs Liger pere & fils n'étoient plus depuis quinze ans, que le fils n'avoit jamais été inoculé, & que personne ne l'avoit été non plus jusqu'alors dans la ville de Clermont. Mais ce n'est pas la seule imposture que quelques anti-inoculateurs se soient permise. Heureusement qu'on les a dévoilées presque toutes, ce qui n'a pas peu servi à rendre leurs efforts impuissans (a).

(a) M. Vandermonde votre prédécesseur faisoit, à l'occasion de la mort prétendue du fils de M. Liger, la réflexion suivante, qui s'applique à merveille au cas présent.

« On ignore, dit ce journaliste impartial, quel » est l'auteur de ce bruit indiscret, on ne veut » pas même s'en informer; on en accuse un » homme très-illustre, & un très-grand & très- » sçavant médecin qui n'en est pas capable. Si » tous les médecins ne sont pas persuadés des » bons effets de l'inoculation, ils sont tous inté- » ressés au salut du genre humain, & par con- » séquent bien éloignés d'être les auteurs ou les » fauteurs de pareilles faussetés. On sçait que ces » sortes de discours naissent ordinairement dans

Il ne tiendra pas à nous, Monsieur, que l'inoculation ne reprenne dans cette contrée la faveur qu'elle mérite, & qu'on ne suive dans les autres villes, bourgs & villages du Gévaudan, l'exemple que nous avons donné à Marvejols & à Mende. Nous formons sur-tout des vœux pour que cet usage s'étende jusqu'à nos artisans & à nos cultivateurs, classe d'hommes beaucoup trop négligée & trop avilie, mais qu'il importe de conserver, parce qu'elle est le soutien de toutes les autres. Et pourquoi ne porterions-nous pas plus loin nos vues & nos desirs ? Pourquoi ne pas souhaiter ardemment que toute cette province, tout le royaume enfin, imite en ceci des voisins éclairés & courageux, que nous méritons d'avoir pour rivaux, & qui sont dignes à leur tour de la rivalité des François ? *Etiam ab hoste...*

Depuis que ceci est écrit, nous avons appris avec une joie inexprimable, qu'enfin dans le palais de nos rois, on s'étoit déterminé à ne plus rejeter le plus beau présent que la Providence ait pu faire aux humains. Les larmes que nous répandions sur

» l'obscurité, qu'ils ne sont soutenus que par le
 » mensonge, qu'ils sont répandus par l'impu-
 » dence, adoptés & reçus par la stupidité.

Voyez le Journal de Médecine, année 1761, page 561.

le tombeau d'un monarque chéri, ont achevé de nous ouvrir les yeux sur nos vrais intérêts, sur la santé si précieuse des peres de la patrie. Le jeune & vertueux souverain qui vient de monter sur le trône pour *essuyer nos pleurs*, & faire le bonheur de son peuple, n'avoit pas encore payé le tribut que tous les mortels doivent à une maladie des plus meurtrieres, non plus que les deux respectables princes qui font l'espoir & l'appui de la couronne. C'est le ciel & l'amour que nous avons pour nos augustes maîtres qui leur ont inspiré le généreux desir de se soumettre eux-mêmes à une opération que nous préconiserons désormais par esprit de reconnoissance plus que par tout autre motif, puisque nous lui devons le plus grand des biens, le bienfait inappréciable d'avoir garanti d'un très-grand péril des têtes aussi cheres à la nation & à l'humanité.

Après le spectacle attendrissant & sublime que le roi vient de donner en prenant les rênes du gouvernement, & faisant asseoir à ses côtés le cortège brillant de la justice, de la bonté, des graces & de la vertu; après les marques éclatantes qu'il nous a données de sa tendresse vraiment paternelle, dans le premier essai qu'il a fait de son pouvoir, essai qui lui a attiré la bénédiction de l'Eternel & celle de ses peuples; ce prince sage & magnanime ne pouvoit donner à ceux-ci

de gage plus précieux de son amour, qu'en pourvoyant à la conservation de sa personne sacrée ; & se mettant à l'abri, comme il vient de le faire, des atteintes d'une maladie terrible qui frappe les potentats sous leurs lambris dorés, comme les simples bergers dans leurs chaumières, & dont les coups ne sont que trop souvent mortels....
La garde qui veille aux barrières du Louvre, N'en défend pas nos rois.

Ce monument que nous regardons comme le plus authentique de la bienfaisance du souverain, est une époque bien honorable pour l'histoire de l'inoculation, pour les fastes de la médecine, & les annales de la monarchie. Une conquête aussi glorieuse manquoit encore au triomphe de la pratique salutaire que nous venons d'exalter. D'après un événement aussi heureux, ne sommes-nous pas en droit de croire que son sort sera à jamais fixé ? Pouvons-nous encore appréhender qu'elle ait dorénavant de nouvelles contradictions à esfuyer, de nouveaux adversaires à combattre, de nouveaux obstacles à vaincre ? Si ses partisans pouvoient encore être menacés de quelque assaut, ne se regarderoient-ils pas comme dans la plus grande sécurité, & ne pourroient-ils pas se dire avec raison : *Si Deus pro nobis, quis contra nos ?*

Mais dans quelle classe d'hommes l'insertion de la petite-vérole pourra-t-elle trouver désormais des détracteurs ? Je ne crains pas de le dire, ce ne peut être tout au plus que parmi ces esprits durs & fâcheux, que la raison, l'autorité ni l'évidence ne sauroient fléchir & arracher à leur sentiment, parce que l'amour-propre les y tient attachés comme à eux-mêmes. M. de la Rochefoucauld ayant très-judicieusement observé que l'opiniâtreté est l'effet de la petitesse d'esprit, de l'ignorance & de la présomption, il ne faut guère espérer de convertir ceux qui sont entichés de ce défaut. Ce n'est pas pour eux non plus que l'inoculation verse ses bienfaits dans les contrées les plus éloignées, chez les peuples agrestes & incultes, comme dans le centre de la politesse & du goût, à S. Pétersbourg & à Constantinople, en Circassie & à Londres, à Marli & dans les montagnes du Gévaudan. L'insertion pourroit encore trouver quelques ennemis dans le nombre malheureusement trop grand de ces médecins dont le docte commentateur de Boerhaave nous a si bien dessiné le portrait en ces mots : *Qui totâ die cursitando, plurimos vident agros, morbos verò paucos intelligunt. De similibus dici posset meritò : Oculos habent, & non vident ; aures habent, & non audiunt (prudentiorum consilia) ; manus tantùm habent,*

*ut palpent, pedes ut ambulent; sicque an-
nosâ etiam praxi fiunt magis magisque stu-
pidi & hebetes, quos tamen quandoque*

*Summa ad fastigia rerum
Extollit, quoties voluit fortuna jocari (a).*

Vous avez été, Monsieur, un des principaux défenseurs & promoteurs de l'inoculation, comme on le voit par le Mémoire instructif & lumineux que vous avez publié sur cet objet. Je vous prie d'insérer cette lettre dans votre Journal, si vous la jugez digne d'y occuper une place. Cet excellent recueil sera un jour regardé avec raison comme le dépôt & les archives de l'art de guérir; on y pourra suivre à la trace l'histoire & les progrès de nos connoissances, & la série non interrompue des succès qu'auront eus les découvertes qui, comme l'inoculation, sont vraiment utiles au monde entier.

Je suis, &c.

^m (a) VAN-SWIETEN; *in Aphor.* BOERHAAVE;
Tome V, page 6.

LETTRE

*De M. A. PETIT, docteur-régent de la
Faculté de médecine en l'université de
Paris, &c. à M. ***; au sujet du compte
que M. FRERON a rendu de la Dissert-
ation*

DE GUÉRIR LES HERNIES, &c. 545
tation de M. GAUTHIER, sur la méthode de guérir les hernies de l'aine par le caustique.

Vera quidem veri, sed graviora fide.

OVID.

Vous desirez sçavoir, Monsieur, s'il faut ajouter foi aux faits que M. Fréron avance, pages 92. & 93 de l'Année littéraire, n^o 12, 1774, & qu'il articule de la manière suivante : *Tous nos médecins approuvent la méthode de guérir les hernies de l'aine par le caustique, entr'autres M. Petit ; demandez-lui, Monsieur, ce qu'il pense de ce traitement ; il vous répondra que MM. Gauthier & Maget guérissent radicalement les hernies, &c. L'illustre M. de la Condamine voulut être opéré, & le fut, M. Petit a été témoin oculaire de sa guérison parfaite.* Vous prétendez, Monsieur, que l'intérêt du public exige que je m'explique sur ces deux points. Je vais le faire, quoique j'aie plus d'une fois appris, par ma propre expérience, que, chercher à faire le bien public, c'est s'exposer à une foule de désagrémens particuliers. Mais il faut faire son devoir ; & si le mien n'étoit pas de parler, soyez sûr que j'aimerois beaucoup mieux garder le silence. Est-il yrai que quand on me demandera ce que je pense du traitement de M. Maget, je répondrai que MM.

Gauthier & Maget *guérissent radicalement les hernies* ? Est-il vrai que j'ai été *témoin oculaire de la guérison parfaite de M. de la Condamine* ? Voilà les deux points sur lesquels je dois m'expliquer.

Il me semble que, si l'on me demandoit ce que je pense sur le traitement de M. Maget, je ne croirois pas avoir convenablement répondu à la question, en disant simplement que M. Maget guérit ; ce ne feroit pas là juger le traitement : d'ailleurs chacun sçait que quelquefois on guérit par un traitement plein de danger. Il y a apparence que, dans le cas supposé, j'aurois mieux m'exprimer ainsi : un traitement est bon quand il guérit promptement, d'une manière sûre, & avec le moins de douleurs & de désagréments possibles. Si le traitement de M. Maget remplit toutes ces conditions, il est bon. Mais les remplit-il en effet ? C'est ce que j'ignore. Il est vrai que j'ai vu, il y a quelques années, un jeune homme fort gras, qui se disoit guéri par ce traitement. Il ne s'étoit point présenté à moi avant de le subir. Je n'ai point suivi le traitement pendant qu'il le subissoit, j'ai seulement vu des cicatrices ; je me suis assuré que les parties étoient bien retenues dans le ventre, & que de violents efforts ne les faisoient point sortir. Le malade m'a dit & répété plusieurs fois que le traitement

avoit été fort long & très-douloureux. Je ne sçais point si cette guérison s'est soutenue. Quand on dit qu'un homme guérit de tel ou tel mal, cela signifie qu'il en délivre le plus grand nombre des malades qui se présentent à lui; que, s'il en manque quelques-uns, ces cas sont rares, & ne sont pour ainsi dire qu'une exception à la règle. Or, n'ayant vu qu'un seul malade qui s'est dit guéri par M. Maget, je ne puis affirmer que celui-ci guérit habituellement, & que son traitement est sûr. Si l'on me forçoit de juger d'après ce fait & celui de M. de la Condamine, je ne balancerois pas d'affirmer que le traitement en question ne guérit pas promptement, qu'il est au contraire fort long, & qu'il s'en manque beaucoup qu'il soit exempt de désagrément; car dans les deux cas il a causé de longues & de vives douleurs. M. de la Condamine étoit un homme très-courageux. Cependant, un des jours où le caustique lui fut appliqué, après avoir excessivement souffert pendant cinq heures de suite, il ne put s'empêcher de dire qu'il ne conseilleroit jamais à personne de se soumettre à la même épreuve que lui. Je ne dis point cela dans le dessein de déprimer la méthode de M. Maget, mais seulement dans l'intention de faire connoître la vérité. Je ne sçaurois être le *préconiseur* de cette méthode, par l'unique raison que

je n'ai point assez d'expérience pour la juger ; en conséquence je me trouve forcé de désavouer le langage qu'on voudroit me faire tenir. Mais je n'en suis point le détracteur : au contraire, les présomptions que j'ai formées sur elle lui ont été favorables ; je l'ai dit dans toutes les occasions, je l'ai même écrit dans une these soutenue aux écoles de notre Faculté, & je ne fais aucune difficulté de l'écrire encore au moment présent. Je trouve la méthode de M. Maget ingénieuse ; elle offre un moyen de guérison dans un cas où l'art n'en fournit point. Il me semble qu'elle mérite d'être accueillie ; en un mot, elle me paroît assez fondée en raison pour qu'on en fasse des épreuves, & pour qu'on les multiplie ; mais ce n'est que d'après ces épreuves que je me permettrai d'en porter mon jugement. Ceux qui blâmeront ma circonspection, & qui l'accuseront d'être excessive, ne savent vraisemblablement pas qu'en médecine, bien plus que dans l'exercice des autres arts, il faut sur-tout se méfier des présomptions. L'importance de l'objet, quelque grande qu'elle soit, l'exige moins encore que la nature de la chose, qui, soumise toute entière à l'expérience, ne sauroit être bien & légitimement jugée qu'à son tribunal.

Le second fait sur lequel vous me de-

mandez des éclaircissements ; est celui qui concerne M. de la Condamine. *Est-il vrai que j'ai été témoin oculaire de sa guérison parfaite ?* Voici ma réponse. En général il est contre la bienséance de citer & de faire parler les gens sans leur aveu ; & c'est ce qu'on a fait ici. Je ne m'en plains pas. C'est une bien petite faute que de ne pas observer vis-à-vis de moi les bienséances reçues : aussi je la pardonne volontiers ; & , si je paroissais ici y faire quelque attention , c'est afin d'engager les personnes qui l'ont commise à réfléchir que , dans des circonstances pareilles à celle où nous nous trouvons , la bienséance porte sur le devoir indispensable de donner au public la plus grande sûreté possible. Or , il est évident que le public ne seroit sûr de rien , s'il étoit permis de citer les gens , comme témoins , sans leur aveu ; & de leur faire tenir , sans leur participation , tous les discours qu'on jugeroit avantageux pour soi de mettre dans leur bouche.

Quand j'ai vu M. de la Condamine , je l'ai regardé comme un homme qui n'avoit que très-peu de temps à vivre ; il est mort en effet quelques jours après. Il y avoit environ cinq semaines qu'il avoit subi le traitement de M. Maget. L'une des plaies étoit fermée par une foible & mauvaise cicatrice ; l'autre étoit encore ouverte , elle

présentoit des chairs pâles & plates. Il s'étoit fait un petit sinus dans lequel le pus s'étoit amassé, & que je dégorgeai par une douce pression. Voilà les faits dans la plus exacte vérité. Voyons maintenant s'ils présentent l'idée d'une *guérison parfaite*.

Quand, après avoir fait cesser tous les accidents d'une maladie, l'ordre des fonctions se rétablit, & que le convalescent est rendu à l'état dont il jouissoit avant de tomber malade, on dit qu'il est parfaitement guéri, & l'on ne sçauroit raisonnablement le dire que dans ce seul & unique cas. M. de la Condamine a-t-il été rendu à l'état dont il jouissoit avant le traitement de M. Maget ? Les plaies que celui-ci a faites ont-elles été bien consolidées ? Les hernies n'ont-elles plus reparu ? Hélas ! à toutes ces questions, ainsi qu'à toutes celles que l'on pourroit faire sur cet objet, il n'y a qu'une seule réponse à faire, & cette réponse est bien triste & bien funeste ; M. de la Condamine est mort. Il est mort cinq semaines après l'opération ; il est mort avant que ses plaies se fussent fermées ; j'ai été *témoin oculaire de ce désastre*, & je me vois transformé en *témoin oculaire d'une guérison parfaite !* Je m'arrête.... Il seroit trop difficile de me contenir, & de réprimer les mouvements que de pareils excès font naître dans le cœur de tout honnête homme.

Que les gens qui se livrent à ces excès-là, l'entendent mal ! Ils croient par-là avancer plus vite & arriver plutôt : ils ne prennent pas garde que le moyen qu'ils emploient est celui qui fait le plus sûrement reculer, & souvent éloigne du but pour jamais.

On a dit à cela : « Mais il n'est pas possible que deux petites incisions faites à la peau soient cause de la mort d'un homme : » ainsi M. de la Condamine est mort, il est vrai, à la suite du traitement & avant qu'il fût fini ; mais il n'est pas mort par l'effet du traitement, parce qu'un traitement si simple & si léger ne peut faire mourir personne. » Je veux croire qu'en général cela soit vrai ; mais les personnes instruites croiront aussi que c'est pécher contre les règles que de faire une opération, quelque légère qu'on la suppose, à un vieillard que ses travaux, ses infirmités, autant que son âge, font toucher à la décrépitude, à moins que ce ne soit dans le cas d'une absolue nécessité, & M. de la Condamine n'étoit pas dans ce cas-là. Les médecins croiront que des douleurs vives, répétées, & long-temps continuées, (car la force de la vérité nous l'a déjà fait dire, M. de la Condamine en a éprouvé un jour de très-vives pendant cinq heures,) sont capables de jeter assez de trouble dans les fonctions d'un corps épuisé, pour que l'ordre

ne puisse plus s'y rétablir. Ainsi, quoiqu'on convienne qu'en général deux petites incisions à la peau ne puissent faire mourir un homme bien constitué, il n'en est pas moins vrai que, chez un homme fort âgé, plein d'infirmités, presque paralytique des extrémités inférieures, en un mot, chez un homme à peu près décrépît, deux incisions à la peau, suivies d'un traitement long & douloureux, peuvent faire naître des accidents assez graves pour le conduire au tombeau. On sçait que, dans ces circonstances, le plus petit effort suffit pour renverser un édifice qui se soutient à peine, & croule de tous les côtés. On sçait, pour parler sans figure, que chez les vieillards décrépits, la suppuration s'établit avec peine, qu'elle est d'une mauvaise qualité, qu'elle épuise les malades, qu'elle les jette dans la fièvre hectique, &c.

J'ai dit, & répété aux personnes qui ont traité M. de la Condamine, ce que je me trouve forcé d'écrire ici. Comment a-t-il pu se faire après cela qu'on m'ait cité comme témoin oculaire de la parfaite guérison de cet illustre académicien ? J'ai ajouté qu'agir comme on a fait c'étoit très-indiscrètement compromettre la méthode elle-même, & pécher contre l'axiome qui dit : *Non sunt infamanda remedia*. Quand on veut établir une méthode, doit-on la risquer ainsi dans

un cas où l'homme éclairé est sûr qu'elle manquera son effet ? Est-il un remède, quelque excellent qu'on le suppose, qui ne devienne un poison par l'effet d'une application vicieuse ?

D'après cela, il me paroît évident que ce seroit une injustice de se prévenir contre la méthode, parce qu'une fois elle auroit été nuisible, faute d'être sagement administrée, c'est-à-dire appliquée à un sujet susceptible d'en éprouver les bons effets. Aussi le fait de M. de la Condamine me semble-t-il étranger, en quelque sorte, à ce qui concerne la valeur intrinsèque du traitement de M. Maget. Ce traitement pourroit réussir dans tous les autres cas, quoiqu'il ait fait du mal dans celui-ci, à cause de la mauvaise disposition du sujet. Il faut donc écarter ce fait. La vérité ne permet pas de le donner comme une guérison, & l'équité ne veut pas qu'on en fasse un argument contre la méthode elle-même. M. Maget deviendra plus circonspect ; il fera de nouvelles épreuves, en prenant de sages mesures, dont la prudence & les bonnes règles lui font un devoir. Les gens de l'art, sous les yeux desquels il opérera, déposeront de ce qu'ils auront vu, & leur rapport déterminera de ma part un jugement que mon peu d'expérience me force de suspendre.

Je suis, &c.

OBSERVATION

Sur un coup de bayonnette dans la région lombaire droite , pénétrant dans la substance du rein ; par M. BOURIENNE , chirurgien-major des armées du Roi , &c. en Corse.

Un caporal du régiment de Quercy fut porté à l'hôpital militaire de Bastia, le 18 Juillet 1772. Il avoit reçu d'un de ses camarades un coup de bayonnette dans la région lombaire droite. Les accidents annonçoient que le rein du même côté étoit lésé ; le blessé éprouvoit une douleur vive à l'endroit de la plaie , des envies de vomir , une tension générale dans toute l'étendue du bas-ventre , la rétraction du testicule du même côté. La plaie étoit sans hémorragie & sans gonflement ; elle fut pansée simplement ; quatre saignées furent faites au blessé en peu de temps : la diète , une tisane adoucissante , des lavemens , des embrications sur le ventre , servirent à combattre les premiers accidents. Le lendemain le malade eut des envies d'uriner : en vain fit-il des efforts pour débarrasser la vessie , les attitudes qu'il prit furent inutiles. Les remèdes dénommés ci-dessus furent continués. Le blessé rendit dans la journée , par l'uretre , deux poëlettes d'un sang vermeil , & qui con-

fermoit que le rein étoit blessé par l'instrument , & assez profondément. Après que la vessie fut débarrassée du sang qu'elle contenoit , les urines reprirent leur cours. Dans la nuit du deuxieme jour , il survint par la plaie une hémorragie assez considérable : le sang fut arrêté avec de la charpie , soutenue par une légère compression. La saignée fut réitérée. Le troisieme jour le blessé eut des envies d'uriner : malgré les efforts qu'il fit , il ne put rendre une seule goutte d'urine. Comme la vessie étoit extrêmement tendue , que les douleurs étoient vives dans cette région , jeus recours à la sonde ; mais la tension & l'érétisme s'étoient propagés jusqu'au canal de l'uretre , ce qui formoit un obstacle à l'entrée de la sonde dans la vessie. Avec des précautions & du temps , je parvins à sonder le malade sans pouvoir retirer d'urine : en retirant ma sonde , il sortit un caillot de sang de la longueur de trois pouces : ce corps étranger étant sorti , le blessé urina avec aisance , les douleurs qu'il éprouvoit se dissipèrent. Les mêmes remèdes furent continués , j'ajoutai seulement une potion acidulée.

Le sixieme jour les douleurs se réveillèrent : le poulx étoit dur , la région ombilicale étoit tendue , ainsi que celle de la vessie ; le blessé se trouvoit dans un mal-aise général , il étoit tourmenté d'inquiétudes , la chaleur étoit violente & la peau sèche.

Ces accidents me firent réitérer la saignée , dont l'effet produisit un relâchement & dissipa en partie les accidents. La plaie extérieure alloit bien , une douleur vive se faisoit sentir dans la substance du rein. Le blessé a continué l'usage de sa boisson adoucissante ; & les autres remèdes dénommés ont été continués. La douleur vive de la substance du rein s'est calmée ; mais une autre très-vive au col de la vessie y a succédé. Le malade ne pouvoit uriner , & se tourmentoit singulièrement. La sonde dont je me suis servi n'a pu entrer dans la vessie : je n'ai point voulu forcer, dans la crainte d'ajouter éréthisme à éréthisme , & par-là rendre les accidents plus graves. A force de tourments & d'efforts , le blessé a rendu trois caillots de sang assez considérables : après leur sortie les accidents ont diminué , les urines ont pris leur cours avec aisance. Les lavemens & les fomentations ont été continués. Le douzième jour le malade étoit tranquille , & n'éprouvoit plus qu'une douleur supportable à la région de l'estomac. Un jaune d'œuf dans le bouillon a été l'époque où le blessé a commencé à cesser sa grande diète ; petit à petit il a fait usage d'aliments plus solides. Les douleurs ont cessé entièrement , la plaie s'est trouvée cicatrisée ; le blessé a acquis des forces , & est sorti parfaitement guéri , le vingt-quatrième jour de son entrée à l'hôpital.

Le blessé qui fait le sujet de cette observation a éprouvé des douleurs vives, des angoisses, difficulté d'uriner, &c. Le sang coagulé dans la vessie formant corps étranger, ne permettoit pas à l'urine de sortir, même en employant l'algalie; les efforts de la nature ont déterminé petit à petit le caillot de sang à s'engager dans l'uretre, & à être poussé au-dehors. J'aurois pu épargner au blessé beaucoup de douleurs, en mettant en usage un moyen simple, auquel je n'ai pensé qu'après sa guérison; c'est l'injection d'eau tiède dans la vessie, dont je me suis servi avec succès dans une blessure pareille à celle dont je viens de faire le détail.

Plusieurs auteurs, en parlant des plaies du rein, recommandent d'abandonner ces sortes de plaies aux soins de la nature, & ils n'ajoutent presque rien de plus. Heister & Lamotte en traitent successivement. Il faut convenir que quand les plaies de ces organes sont suivies d'inflammations & d'abcès intérieurs, on ne peut guère combattre les accidents par les topiques; mais encore faut-il employer les remèdes généraux, & varier le traitement, relativement aux circonstances. Il ne faut donc pas que les jeunes chirurgiens aient trop de confiance, dans ces sortes de cas, aux ressources de la nature, sans quoi ils verroient périr les blessés confiés à leurs soins.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES

OCTOBRE 1774.

THERMOMÈTRE.				BAROMÈTRE.		
Jours du mois.	A 6 h. & demi du mat.	A 2 h. & demi du soir.	A 11 h. du soir.	Le matin. pouç. lig.	A midi. pouç. lig.	Le soir. pouç. lig.
1	12	15 $\frac{1}{2}$	11 $\frac{1}{2}$	27 10	27 9	27 9
2	10 $\frac{1}{2}$	15 $\frac{1}{2}$	11 $\frac{3}{4}$	27 9	27 10	27 11 $\frac{1}{4}$
3	10 $\frac{1}{2}$	14 $\frac{1}{4}$	9 $\frac{1}{4}$	28 2 $\frac{1}{4}$	28 3	28 4
4	6 $\frac{1}{2}$	13 $\frac{1}{2}$	8 $\frac{1}{2}$	28 5	28 5	28 5 $\frac{1}{4}$
5	5	12 $\frac{1}{2}$	9	28 6	28 5 $\frac{1}{4}$	28 5
6	6 $\frac{1}{4}$	15	11 $\frac{1}{2}$	28 4 $\frac{1}{4}$	28 4	28 3 $\frac{1}{4}$
7	10 $\frac{1}{2}$	15	11 $\frac{1}{2}$	28 4 $\frac{1}{4}$	28 5 $\frac{1}{4}$	28 5 $\frac{1}{2}$
8	10 $\frac{1}{2}$	12 $\frac{1}{2}$	10	28 6	28 5 $\frac{1}{4}$	28 5 $\frac{1}{4}$
9	8	14	10 $\frac{1}{2}$	28 5 $\frac{1}{4}$	28 4	28 3 $\frac{1}{4}$
10	7	13 $\frac{1}{4}$	10	28 3 $\frac{1}{2}$	28 3 $\frac{1}{4}$	28 3
11	10	12 $\frac{1}{2}$	8 $\frac{1}{2}$	28 3 $\frac{1}{4}$	28 3 $\frac{1}{4}$	28 4
12	9	13 $\frac{1}{2}$	9	28 4	28 4	28 4 $\frac{1}{2}$
13	9	13 $\frac{1}{2}$	10	28 4 $\frac{1}{4}$	28 4 $\frac{1}{2}$	28 4 $\frac{1}{4}$
14	10	11 $\frac{1}{2}$	7 $\frac{1}{4}$	28 4 $\frac{1}{4}$	28 4 $\frac{1}{4}$	28 4 $\frac{1}{2}$
15	5	11 $\frac{1}{4}$	7 $\frac{1}{2}$	28 4 $\frac{1}{2}$	28 4	28 4
16	5	10 $\frac{1}{2}$	8	28 3 $\frac{1}{2}$	28 3	28 2 $\frac{1}{2}$
17	6 $\frac{1}{2}$	12 $\frac{1}{2}$	8 $\frac{1}{4}$	28 2 $\frac{1}{4}$	28 3	28 3 $\frac{1}{4}$
18	8	12 $\frac{1}{2}$	10 $\frac{1}{2}$	28 4	28 3 $\frac{1}{4}$	28 3 $\frac{1}{4}$
19	9	13	8 $\frac{1}{2}$	28 4	28 3 $\frac{1}{4}$	28 3 $\frac{1}{2}$
20	5 $\frac{1}{4}$	13	8 $\frac{1}{2}$	28 4	28 4	28 3 $\frac{1}{2}$
21	4 $\frac{1}{2}$	12 $\frac{1}{2}$	8	28 3 $\frac{1}{2}$	28 3 $\frac{1}{2}$	28 3 $\frac{1}{4}$
22	5	12 $\frac{1}{4}$	10	28 3	28 2 $\frac{1}{4}$	28 2
23	10	13	11 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{4}$	28	27 11 $\frac{1}{4}$
24	10 $\frac{1}{2}$	13 $\frac{1}{2}$	8 $\frac{1}{4}$	27 11	27 11	27 11 $\frac{1}{4}$
25	7 $\frac{1}{2}$	11	6 $\frac{1}{4}$	28 $\frac{1}{4}$	28 1	28 1 $\frac{1}{2}$
26	5 $\frac{1}{2}$	10 $\frac{1}{4}$	5 $\frac{1}{4}$	28 2	28 2 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{2}$
27	4	10	5 $\frac{1}{4}$	28 2	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$
28	4	6	4 $\frac{1}{4}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{4}$	28 1 $\frac{1}{4}$
29	1 $\frac{1}{2}$	6	5 $\frac{1}{4}$	27 10 $\frac{1}{4}$	27 9	27 8
30	6	13 $\frac{1}{2}$	10 $\frac{1}{2}$	27 8	27 8	27 8
31	9	14 $\frac{1}{2}$	12	27 8	27 8	27 9 $\frac{1}{2}$

ÉTAT DU CIEL.

Jours du mois.	La Matinée.	L'Après-Midi.	Le Soir à 11 h.
1	S-O. nuages.	S-S-O. nuag. écl. tonn. pl.	Beau.
2	S-O. couvert.	S-O. nuages.	Nuages.
3	N-O. couvert.	N-O. nuag.	Nuages.
4	N. beau, nua.	N. nuages.	Beau.
5	N. beau.	E. beau.	Beau.
6	E-N-E. beau.	S. nuages.	Beau.
7	N-N-O. nuag.	N-O. nuages.	Nuages.
8	N-O. couvert.	N. nuages.	Beau.
9	N-N-E. nuag.	N-N-E. nuag.	Beau.
10	N-N-E. beau.	N-N-E. nuag.	Nuages.
11	N. pluie, cou.	N. nuages.	Beau.
12	N. couv. nua.	O. nuages.	Beau.
13	N-N-O. b. n.	N-N-O. c. br.	Nuages.
14	N-E. c. nuag.	N-N-E. nuag.	Beau.
15	N-E. beau.	N-E. beau.	Beau.
16	N-E. beau.	N-E. beau.	Beau.
17	E-N-E. brouil.	N-O. nuages.	Beau.
18	N-E. br. nua.	N-E. couvert.	Nuages.
19	N-E. nuages.	E-N-E. beau.	Beau.
20	N-E. beau.	N-E. beau.	Beau.
21	N-E. b. nuag.	E-N-E. beau.	Beau.
22	E-N-E. br. n.	E. beau, nuag.	Nuages.
23	O-S-O. n. c.	S-O. pet. pl. c.	Couvert.
24	S. couvert.	S. pluie.	Nuages.
25	O. nua. pluie.	O. nuages.	Beau.
26	O. couvert.	O. nuages.	Beau.
27	N-N-O. nua. petite pluie.	N. nuages.	Beau.
28	N. brouillard.	N. nuages.	Beau.
29	N-E. br. nuag.	N-E. b. nuag.	Nuages.
30	E. brouil. c.	E. nuag. pl.	Couvert.
31	E-S-E. couv. petite pluie.	S-E. petite pl. couvert.	Couvert.

560 OBS. MÉTÉOR. FAITES A PARIS.

La plus grande chaleur marquée par le thermometre, pendant ce mois, a été de 15 degrés au-dessus du terme de la congelation de l'eau ; & la moindre chaleur de $1\frac{1}{2}$ degré au-dessus du même terme. La différence entre ces deux points est de $13\frac{1}{2}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le barometre, a été de 28 pouces 6 lignes ; & son plus grand abaissément de 27 pouces 8 lignes. La différence entre ces deux termes est de 10 lignes.

Le vent a soufflé 7 fois du N.

3 fois du N-N-E.

8 fois du N-E.

5 fois de l'E-N-E.

3 fois de l'E.

1 fois de l'E-S-E.

1 fois du S-Est.

2 fois du S.

1 fois du S-S-O.

3 fois du S-O.

1 fois de l'O-S-O.

3 fois de l'O.

4 fois du N-O.

3 fois du N-N-O.

Il a fait 19 jours, beau.

7 jours, du brouillard.

26 jours, des nuages.

13 jours, couvert.

8 jours, de la pluie.

1 jour, des éclairs & du tonnerre.

MALADIES qui ont régné à Paris, pendant le mois d'Octobre 1774.

Les fièvres d'automne ont encore régné pendant tout ce mois ; elles prenoient le plus souvent le

type de tierces & de doubles-tierces : on n'a presque pas observé de fièvres quartes. Elles ont exigé, comme dans le mois précédent, qu'on travaillât d'abord par les remèdes généraux & l'usage continué des délayants, à calmer la fougue des humeurs, & ce n'est qu'après ce préliminaire indispensable qu'elles ont cédé au spécifique.

On a continué à observer un grand nombre de petites-véroles qui ont pris ce mois-ci un caractère de malignité qu'elles n'avoient pas les mois précédents. Elles ont emporté un assez grand nombre d'enfants à Paris & dans les environs.

Enfin plusieurs personnes se sont plaintes d'éruptions de différente espèce, mais qui n'ont paru avoir aucune suite.

*OBSERVATIONS météorologiques faites
à Lille, au mois de Septembre 1774; par
M. BOUCHER, médecin.*

Les premiers jours de ce mois nous annonçoient un temps chaud & serein : la liqueur du thermometre s'étoit portée au-dessus du terme de 20 degrés le 2 & le 4. Mais le temps a été bouleversé, la nuit du 4 au 5, par un violent orage; & il est resté froid & pluvieux tout le reste du mois. Après le 5 la liqueur du thermometre ne s'est pas élevée au-dessus du terme de 14 degrés.

Le mercure dans le barometre ne s'est point élevé jusqu'au terme de 28 pouces, si ce n'est le 8, qu'il a été observé à la hauteur de 28 pouces $\frac{1}{2}$ ligne.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 20 $\frac{1}{2}$ degrés au-dessus

562. OBS. MÉTÉOR. FAITES A LILLE.

du terme de la congelation; & la moindre chaleur a été de 7 degrés au-dessus du même terme. La différence entre ces deux termes est de $13\frac{1}{2}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le barometre, a été de 28 pouces $\frac{1}{2}$ ligne; & son plus grand abaissement a été de 27 pouces $5\frac{1}{2}$ lignes. La différence entre ces deux termes est de 7 lignes.

Le vent a soufflé 6 fois du Nord.

4 fois du Nord vers l'Est.

4 fois du Sud vers l'Est.

11 fois du Sud.

9 fois du Sud vers l'Ouest.

2 fois de l'Ouest.

4 fois du Nord vers l'Ouest.

Il y a eu 26 jours de temps couvert ou nuageux.

14 jours de pluie.

3 jours de tonnerre.

1 jour d'éclairs.

Les hygrometres ont marqué une grande humidité tout le mois.

MALADIES qui ont régné à Lille, dans le mois de Septembre 1774.

Le refroidissement subit de l'air, à la suite de l'orage du 4, a causé des pleuropneumonies & des angines inflammatoires. Quelques personnes ont aussi été prises de rhumatisme de même nature.

La fièvre tierce a été la maladie dominante de ce mois. Les accès, dans la plupart de ceux qui en ont été attaqués, étoient violents, & la récidive s'ensuivoit presque dans tous, quelque cure que l'on eût employée. Mais les erreurs dans le régime & le défaut de certaines précautions y donnoient plus ou moins occasion.

Les diarrhées ont été communes.

Dans tout le cours de l'été, il a régné dans un village fort peuplé & contigu à la ville, du côté du midi, une fièvre putride-maligne, qui a été meurtrière. La constitution de l'air pendant ce mois a vraisemblablement contribué à en diminuer le progrès : peu de personnes en étoient attaquées à la fin du mois. Quelques-uns de ces malades sont venus se réfugier dans nos hôpitaux de charité. La cure de cette fièvre devoit être analogue à celle de la fièvre de même nature que nous avons dit avoir eu lieu dans la ville, parmi le peuple, dans l'année antérieure à celle-ci & la précédente.

LIVRES NOUVEAUX.

Abrégé élémentaire de botanique, à l'usage de l'école de botanique de Lille. A Lille, chez *Henri*, 1774, brochure in-8° de 48 pages.

On en trouve des exemplaires à Paris, chez *Monory*, qui distribue aussi une carte de botanique dressée par M. *Lestiboudois*, médecin, auteur de ces éléments.

Dissertatio medica de usu & abusu instrumentorum in arte obstetriciâ, auctore Claudio-Hilario Laurent ; c'est-à-dire : Dissertation sur l'usage & l'abus des instruments dans l'art des accouchements ; par M. Claude-Hilaire Laurent. A Strasbourg, chez Heitz, 1774, in-4°.

A treatise on the management of Pregnant and lying-in women and the means of curing, but more specially of preventing the principal disorders to which they are liable. Together with some new directions concerning the delivery of the child and placenta in natural births, illustrated with cases ; by Charles Wihe ; F. R. S. member of the cor-

poration of surgeons, in London and surgeon to the Manchester infirmari. C'est-à-dire : Traité de la maniere de conduire les femmes enceintes & les femmes en couches, avec les moyens de guérir, & plus particulièrement de prévenir les maladies auxquelles elles sont exposées ; avec de nouvelles instructions sur la maniere de retirer l'enfant & le placenta dans les accouchemens naturels, le tout éclairci par des observations ; par M. *Charles White*, de la société royale, membre du corps des chirurgiens de Londres, & chirurgien de l'hôpital de Manchester. A Londres, chez *Dilly*, 1773, in-8°.

Il paroîtra dans peu une traduction de cet excellent ouvrage, à Paris, chez *Vincet* ; nous nous proposons de le faire connoître plus particulièrement à nos lecteurs. On trouve dans la même ville quelques exemplaires de l'original anglois ; chez *Didot le jeune*, qui vend également la matiere médicale de M. *Spielman*, que nous avons annoncée dans notre Journal de Septembre. Prix, 6 liv. broch.

Mémoires de l'Académie royale de chirurgie, Tome V, in-4°, prix 14 livres relié ; & Tomes XIII, XIV, XV, in-12, prix 9 livres reliés. A Paris, chez *Didot le jeune*, 1774.

Nous nous occuperons incessamment de cette nouvelle production de l'Académie royale de chirurgie.

Mémoire sur le danger des caustiques pour la cure radicale des hernies, par M. *Bordenave*. A Paris, chez *Cloufier*, 1774, brochure in-12 de quarante-six pages.

Ce Mémoire, qui se trouve inséré dans le volume du Recueil de l'Académie que nous venons d'annoncer, est suivi d'un supplément qu'on a cru y devoir ajouter pour répondre à la Dissert-

tation de M. *Gauthier* sur le même sujet. Nous pourrons entrer dans quelque détail sur cette dispute, en rendant compte du volume de l'Académie que nous venons d'annoncer: en attendant le lecteur, peut recourir à la Lettre de M. *Petit*, que nous avons insérée dans ce Journal.

Rapport fait par ordre de l'Académie sur la mort du sieur *Lemoire*, & sur celle de son épouse, marchands de modes, à l'enseigne de la Corbeille galante, rue S. Honoré, causées par la vapeur du charbon; avec des observations sur les effets des vapeurs méphitiques sur le corps de l'homme, & sur le moyen de rappeler à la vie ceux qui en ont été suffoqués; par M. *Portal*, professeur de médecine au Collège royal, médecin de monseigneur le Comte d'Artois, de l'Académie des Sciences de Paris, & de plusieurs autres. Paris, chez *Vincent*, 1774, in-8° de trente pages.

M. *Portal* s'est proposé de démontrer dans cette brochure que les personnes qui périssent par l'action des vapeurs méphitiques, meurent apoplectiques; que cette apoplexie est produite par l'arrêt du sang dans le cerveau, occasionné par la difficulté que ce fluide trouve à traverser les poumons, que l'air chargé de ces vapeurs est incapable de distendre. Suivant cette idée, il propose, pour rappeler ces personnes à la vie, 1° de les saigner; 2° de leur faire avaler, ou du moins de les frotter de vinaigre; 3° de les exposer à l'air frais; 4° de les arroser même d'eau froide; 5° de leur souffler de l'air dans la trachée-artère: méthode bien opposée à celle qu'on emploie pour ranimer les noyés, & qu'on a cru pouvoir appliquer quelquefois dans le cas des suffocations produites par les vapeurs méphitiques.



COURS D'HISTOIRE NATURELLE,
ET DE CHYMIE.

M. *Bucquet*, docteur-régent de la Faculté de Médecine en l'université de Paris, a commencé ce Cours, le lundi 7 Novembre 1774, à midi très-précis ; il le continue les lundi, mercredi & vendredi de chaque semaine, à la même heure.

Dans le laboratoire de M. de la Planche, maître apothicaire, rue de la Monnoie.

On trouve chez madame la veuve *Hérissant*, imprimeur du cabinet du roi, rue Saint-Jacques, près celle de la Parcheminerie, une Introduction à l'étude des corps naturels tirés du regne minéral, & une Introduction à l'étude des corps naturels tirés du regne végétal, ouvrages nécessaires pour suivre ce Cours.

COURS D'ANATOMIE.

M. *Bucquet*, docteur-régent de la Faculté de Médecine en l'université de Paris, a commencé ce Cours, le mardi 8 Novembre 1774, à midi précis ; il le continue les mardi, jeudi & vendredi de chaque semaine, à la même heure.

En son Amphithéâtre, rue basse des Ursins, au coin de celle de Glatigny, en la Cité.

Les personnes qui desireront disséquer, pourront s'adresser à M. *Regnaud*, à l'Amphithéâtre.

COURS D'ANATOMIE
ET D'OPÉRATIONS DE CHIRURGIE.

M. *Ferrand*, maître en Chirurgie du college

COURS D'ANATOMIE. 567

de Paris, professeur royal des Opérations en survivance, conseiller de l'Académie royale de Chirurgie ancien professeur d'Anatomie & de Chirurgie à l'école pratique, associé de l'Académie royale des sciences, belles-lettres & arts de Rouen, associé étranger de l'Académie impériale des Apothistes de Florence, censeur royal, &c. a recommencé le lundi 24 Octobre 1774, à quatre heures & demie, un Cours complet d'Anatomie, lequel fera immédiatement suivi d'un Cours de Maladies Chirurgicales, & des Opérations qui leur conviennent.

Messieurs les Etudiants qui ont dessein de le suivre, peuvent se faire inscrire en son Amphithéâtre, rue Maçon, où il y a une Salle pour la Dissection.

COURS DE PHYSIQUE EXPÉRIMENTALE.

M. Sigaud de la Fond, professeur de mathématiques, démonstrateur de physique expérimentale en l'université, & membre de plusieurs Académies, commencera un Cours de physique expérimentale, le mercredi 14 Décembre 1774, à onze heures & demie, dans son cabinet, rue Saint-Jacques, près S. Yves, maison de l'université. Il le continuera les lundi, mercredi & vendredi de chaque semaine, à la même heure. Il prie ceux qui voudront le suivre, de vouloir bien se faire inscrire d'ici à ce temps.

COURS D'HISTOIRE NATURELLE;

Concernant les Minéraux, les Végétaux, les Animaux, & les différents Phénomènes de la nature.

M. Valmont de Bomare, Démonstrateur d'Histoire Naturelle.

568 COURS D'HISTOIRE NATURELLE

toire naturelle, Censeur Royal, directeur des cabinets de Chantilly, membre de plusieurs Académies des sciences & belles-lettres de l'Europe, maître en Pharmacie, &c. ouvrira son Cours sur les trois regnes de l'Histoire naturelle, le mercredi 7 Décembre 1774, à dix heures & demie très-précises du matin, en son Cabinet, rue de la Verrerie, au coin de celle des Billettes. Ce Cours sera continué les vendredi, lundi & mercredi de chaque semaine, à la même heure.

Ce démonstrateur ouvrira un second & même Cours, le samedi 10 Décembre 1774, à onze heures & demie très-précises du matin, & le continuera les mardi, jeudi & samedi suivans de chaque semaine, à la même heure. Les personnes qui désireront prendre part à ce second Cours, sont averties d'entendre le *Discours général sur le spectacle & l'étude de la nature*, qui sera prononcé à l'ouverture du premier Cours, indiquée pour le mercredi 7 Décembre,



T A B L E.

<i>E</i> X T R A I T. <i>Traité sur le Vice cancéreux.</i> Par M. Dupre de Lisse, <i>méd.</i>	Page 483
<i>Observation anatomique sur des corps étrangers trouvés dans l'estomac d'un forçat.</i> Par M. Fournier, <i>médecin de la marine.</i>	504
<i>Observation sur un vomissement habituel, occasionné par des noyaux de cerise logés dans une tumeur squirreuse du pylore.</i> Par M. Fournier, <i>médecin des États de Bourgogne.</i>	519
<i>Lettre de M. Girard, médecin, sur l'établissement de l'inoculation dans le diocèse de Mende.</i>	525
<i>Lettre de M. A. Petit, médecin, sur la Méthode de guérir les Hernies par le caustique.</i>	545
<i>Observation sur un coup de bayonnette dans la région lombaire, pénétrant dans la substance du rein.</i> Par M. Boutienne, <i>chir.</i>	554
<i>Observations météorologiques faites à Paris, pendant le mois d'Octobre 1774.</i>	558
<i>Maladies qui ont régné à Paris pendant le mois d'Octobre 1774.</i>	560
<i>Observations météorologiques faites à Lille, au mois de Septembre 1774.</i> Par M. Boucher, <i>médecin.</i>	561
<i>Maladies qui ont régné à Lille pendant le mois de Septembre 1774.</i> Par le même.	562
<i>Livres nouveaux,</i>	563
<i>Cours d'histoire naturelle & de chimie</i>	566
<i>Cours d'Anatomie.</i>	ibid.
<i>Cours de physique.</i>	567
<i>Cours d'histoire naturelle.</i>	ibid.

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le *Journal de Médecine* du mois de Décembre 1774. A Paris, ce 24 Novembre 1774.

Signé POISSONNIER DESPERRIERES.



T A B L E
G É N É R A L E
D E S M A T I E R E S

Contenues dans les six derniers Mois du
Journal de Médecine de l'année 1774.

L I V R E S A N N O N C É S .

M É D E C I N E .

<i>T</i> RAITÉ de Médecine théorique & pratique, extrait des ouvrages de M. de Borden. Par M. Minvielle ,	Page 286
Medicina ex pulsu ,	287
Principes d'institution , ou la maniere d'élever les enfans des deux sexes par rapport au corps , à l'esprit & au cœur.	383
Artis medicinæ principes , &c.	94
Histoire des maladies internes. Par M. de Vieufsens.	475
Observations sur différents cas particuliers relatifs à la medecine pratique , la chirurgie , &c. Par M. Fichet de Flechy.	191
Les avantages de l'inoculation , & la meilleure maniere de l'administrer ; ouvrage traduit de M. Camper.	94
L'Inoculation justifiée. Par M. Tissot.	95

TABLE GÉNÉR. DES MAT. 571

<i>Manuel secret, & Analyse des remèdes de MM. Sutton.</i> Par M. de Villiers.	191
<i>Le Secret des Suttons dévoilé.</i> Par M. Gardane.	280
<i>Examen historique sur l'apparition de la maladie vénérienne.</i> Par M. Sanchez.	287
<i>Lettre à M. Roux, concernant le remède antivénérien de M. Delafont.</i>	284
<i>Traité sur le Vice cancéreux.</i> Par M. Dupré de Lifle.	286
<i>Dissertatio academica de Cancro,</i> auct. Bern. Peyrilhe.	383
<i>Rapport sur une mort causée par la vapeur du charbon.</i> Par M. Portal	565

CHIRURGIE.

<i>Eléments de chirurgie en latin & en françois, avec des notes.</i> Par M. Sue le jeune.	283
<i>Mémoires de l'Académie de Chirurgie.</i>	564
<i>Dissertation sur l'usage des caustiques pour la guérison des Hernies.</i> Par M. Gauthier.	93
<i>Mémoire sur le danger des caustiques pour la cure des Hernies.</i> Par M. Bordenave.	564
<i>Sur l'usage & l'abus des instruments dans l'art des accouchements.</i> Par M. Laurent.	563
<i>Traité de la manière de conduire les femmes enceintes & les femmes en couches.</i> Par M. White, en anglois.	ibid.
<i>Dissertation sur le rétrécissement morbifique du rectum.</i> Par M. Jourdan du Chandoz.	94

HISTOIRE NATURELLE, CHYMIE ET PHARMACIE.

<i>Abrégé des éléments de botanique de M. Tournefort.</i>	95
<i>brégé élémentaire de botanique.</i>	563

572 TABLE GENERALE

<i>Conchylogie nouvelle & portative.</i>	95
<i>Index fossilium Ignatii à Born.</i>	286
<i>J. Ant. Scopoli, Principia mineralogiae systematicae.</i>	<i>ibid.</i>
<i>Ejusdem Dissertationes ad scientiam naturalem pertinentes.</i>	<i>ibid.</i>
<i>Instituts de matiere médicale. Par M. Spielmann.</i>	283
<i>Traité analytique des Eaux minérales. Par M. Raulin, Tome II.</i>	287
<i>Mémoire chymique & médicinal sur les principes & les vertus des Eaux minérales de Contrexeville. Par M. Thouvenel.</i>	93
<i>Essai sur les Eaux thermales de Bourbonne en Champagne.</i>	283
<i>Essai sur les Eaux thermales de Balaruc.</i>	383

EXTRAITS.

<i>Nouvelle doctrine des fonctions de la nature humaine. Par M. Barthez, méd.</i>	3
<i>Traité de médecine théorique & pratique, extrait des ouvrages de M. de Borden. Par M. Minvielle, méd.</i>	291
<i>Traité théorique & pratique des Maladies inflammatoires. Par M. Carrere, méd.</i>	195
<i>Observations & Expériences sur le charbon malin. Par M. Fournier, méd.</i>	99
<i>Traité sur le Vice cancéreux. Par M. Dupré de Lisle, méd.</i>	483
<i>Traité analytique des Eaux minérales. Par M. Raulin, méd. Tome II.</i>	387
<i>Essai sur les Eaux thermales de Balaruc.</i>	401

MÉMOIRES ET OBSERVATIONS.

MÉDECINE.

Doutes & Observations sur les causes du battement

DES MATIERES. 573

- des arteres.* Par M. Fournier, médecin de la Mu-
rine. 22
- Observation anatomique sur des corps étrangers
trouvés dans l'estomac d'un forçat.* Par le même. 504
- Observations sur les fièvres intermittentes.* Par M.
Picqué, médecin. 430
- Observation sur le Germe de la Petite-vérole.* Par M.
Farjon, médecin. 333
- Histoire de l'établissement de l'Inoculation dans la
ville de Nantes.* Par M. Duboueix, méd. 53
- Lettre de M. Girard, médecin, sur l'introduction de
l'inoculation dans le Diocèse de Mende.* 526
- Extrait d'une lettre de M. Odier, médecin, sur la
mortalité de la Petite-vérole.* 372
- Observation sur un Tétanos.* Par M. Picqué, mé-
decin. 114
- Observation sur un Tétanos idiopatique.* Par M.
Duboueix, médecin. 215
- Observation sur une Palpitation de cœur.* Par M.
Poma, médecin. 411
- Observations sur les effets de la crème de tartre
dans deux Hydropisies anasarques.* Par M. Pou-
mel, chirurgien. 427
- Observation sur une Leucophlegmatie vermineuse.*
Par M. Emanuel, chirurgien. 225
- Observation sur une Hydropisie enkystée au foie.*
Par M. Roux, médecin. 314
- Observation sur une Hydropisie de poitrine.* Par
M. Defos, médecin. 326
- Observation sur un Epanchement lacteux.* Par M.
Milleret, chirurgien. 231
- Lettre à M. Gardane, par M. Peyrilhe, sur l'u-
sage des alcalis volatils dans la maladie vé-
nérienne.* 333
- Observation sur un Vomissement habituel, occasionné
par des noyaux de cerises logés dans une tumeur*

574 TABLE GENERALE

<i>du pylore. Par M. Fournier, médecin des Etats de Bourgogne.</i>	519
<i>Observation sur une Paralysie occasionnée par une chute. Par M. Decordes, chirurgien.</i>	355
<i>Observation sur une mole d'air. Par M. Giroud, chirurgien.</i>	370
<i>Maladies qui ont régné à Paris pendant les mois de</i>	
<i>Mai 1774.</i>	90
<i>Juin 1774.</i>	188
<i>Juillet 1774.</i>	280
<i>Août 1774.</i>	380
<i>Septembre 1774.</i>	473
<i>Octobre 1774.</i>	560
<i>Maladies qui ont été observées à Lille, par M. Boucher, médecin, pendant les mois d'</i>	
<i>Avril 1774.</i>	92
<i>Mai 1774.</i>	190
<i>Juin 1774.</i>	282
<i>Juillet 1774.</i>	382
<i>Août 1774.</i>	475
<i>Septembre 1774.</i>	562

CHIRURGIE.

<i>Essai sur la théorie des contre-coups dans toutes les parties du corps humain. Par M. Dupouy, chirurgien.</i>	158
<i>Lettre sur les moyens d'arrêter les Hémorragies. Par M. Martin, chirurgien.</i>	264
<i>Observation sur l'ouverture d'une Artere guérie sans ligature. Par M. Dejussé, chirurgien.</i>	441
<i>Mémoire sur le Dragoneau. Par M. Peré, chirurgien.</i>	121
<i>Observation sur l'extraction d'une Cataracte singulière. Par les sieurs Pelliérs, freres, oculistes.</i>	79
<i>Observation sur un Dépôt particulier de derrière l'oreille. Par M. Martin, chirurgien.</i>	448
<i>Observation sur une plaie d'arme à feu. Par M. Poumel, chirurgien.</i>	344

DES MATIERES. 575

<i>Remarques sur l'Observation de M. Godot, sur un</i> <i>Depôt enkysté dans le ventricule.</i> Par M. Tho-	
<i>massin, chirurgien.</i>	253
<i>Observation sur un coup de Bayonette qui pénétrait</i> <i>dans le rein.</i> Par M. Bourienne, chirurgien.	554
<i>Observation sur le traitement d'une Carie.</i> Par M.	
<i>Bouleyre, chirurgien.</i>	361
<i>Observation sur une Hernie inguinale</i> Par M. Rail-	
<i>lard, chirurgien.</i>	347
<i>Lettre de M. Petit, médecin, sur la méthode de gué-</i> <i>rir les Hernies par le caustique.</i>	545
<i>Observation sur un Scrotum détruit & reproduit.</i>	
<i>Par M. Chizeau, chirurgien.</i>	353
<i>Réponse du frere Côme à la Réplique de M. Beauf-</i> <i>sier de la Bouchardiere, au sujet d'une taille.</i>	142
<i>Observation sur une Matrice déchirée par les pieds</i> <i>de l'enfant.</i> Par M. Vespre, chirurgien.	84
<i>Lettre de M. Guilhermond, chirurgien, à M. Lau-</i> <i>gier, médecin, contenant quelques réflexions sur</i> <i>l'art des Accouchements.</i>	240
<i>Réponse de M. Laugier.</i>	457
<i>Observation sur la rupture du tendon d'Achille.</i> Par	
<i>M. Gauthier, chirurgien.</i>	451

HISTOIRE NATURELLE, CHYMIE ET PHARMACIE.

<i>Analyse des Eaux minérales de Saint-Alban.</i> Par	
<i>M. Richard, médecin.</i>	132
<i>Lettre sur l'union du fer avec le mercure.</i> Par M.	
<i>Croharé, apothicaire.</i>	276
<i>Expériences nouvelles sur le Fluide électrique.</i> Par	
<i>le sieur Comus,</i>	152
<i>Suite.</i>	271
<i>Suite,</i>	374

576 TABLE GÉNÉR. DES MAT.

Observations météorologiques faites à Paris, pendant les mois de

<i>Mai 1774.</i>	88
<i>Juin 1774.</i>	186
<i>Juillet 1774.</i>	278
<i>Août 1774.</i>	378
<i>Septembre 1774.</i>	471
<i>Octobre 1774.</i>	558

Observations météorologiques, faites à Lille, par M. Boucher, médecin, pendant les mois d'

<i>Avril 1774.</i>	91
<i>Mai 1774.</i>	189
<i>Juin 1774.</i>	281
<i>Juillet 1774.</i>	381
<i>Août 1774.</i>	474
<i>Septembre 1774.</i>	561

A. V. I. S. D. I. V. E. R. S.

Prix proposés par l'Académie des sciences, belles-lettres & arts de Lyon.

<i>Cours d'anatomie.</i>	477
<i>Cours d'Histoire naturelle.</i>	476-566
<i>Cours de chimie.</i>	567
<i>Cours élémentaire de chimie.</i>	476
<i>Cours de physique.</i>	477
	567

Fin de la Table.